



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

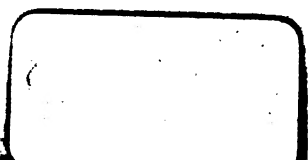
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

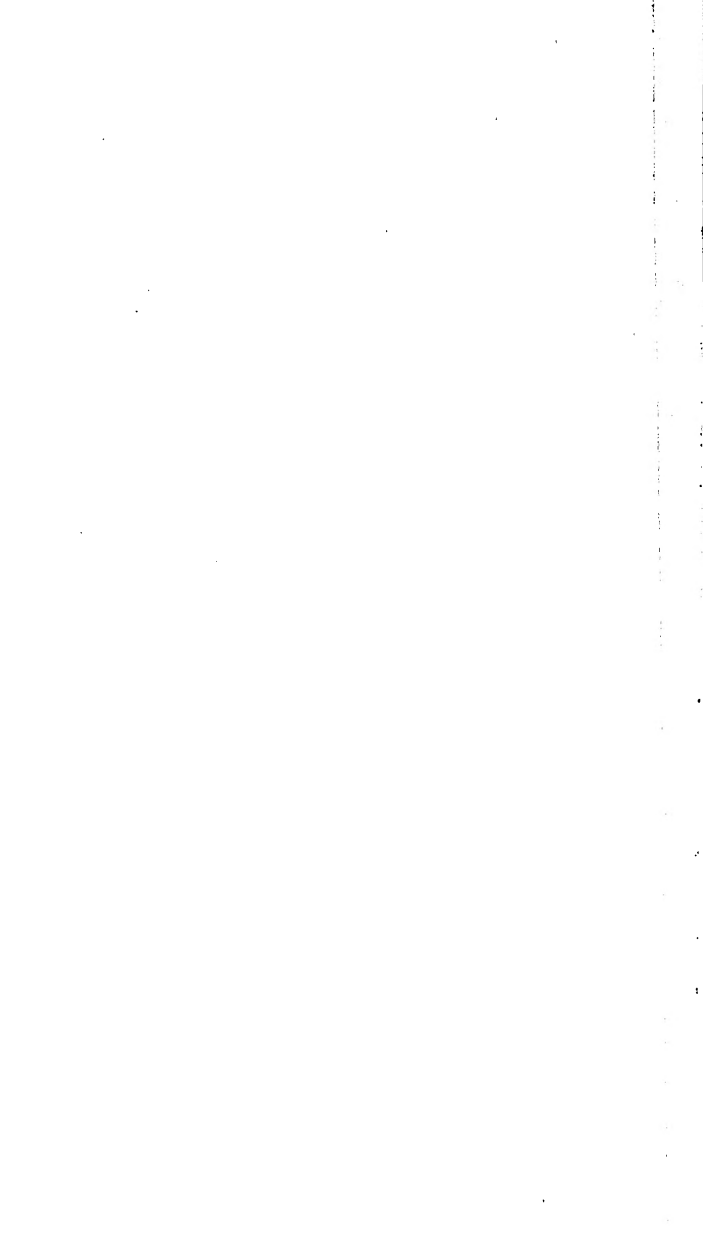
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 07590762 0



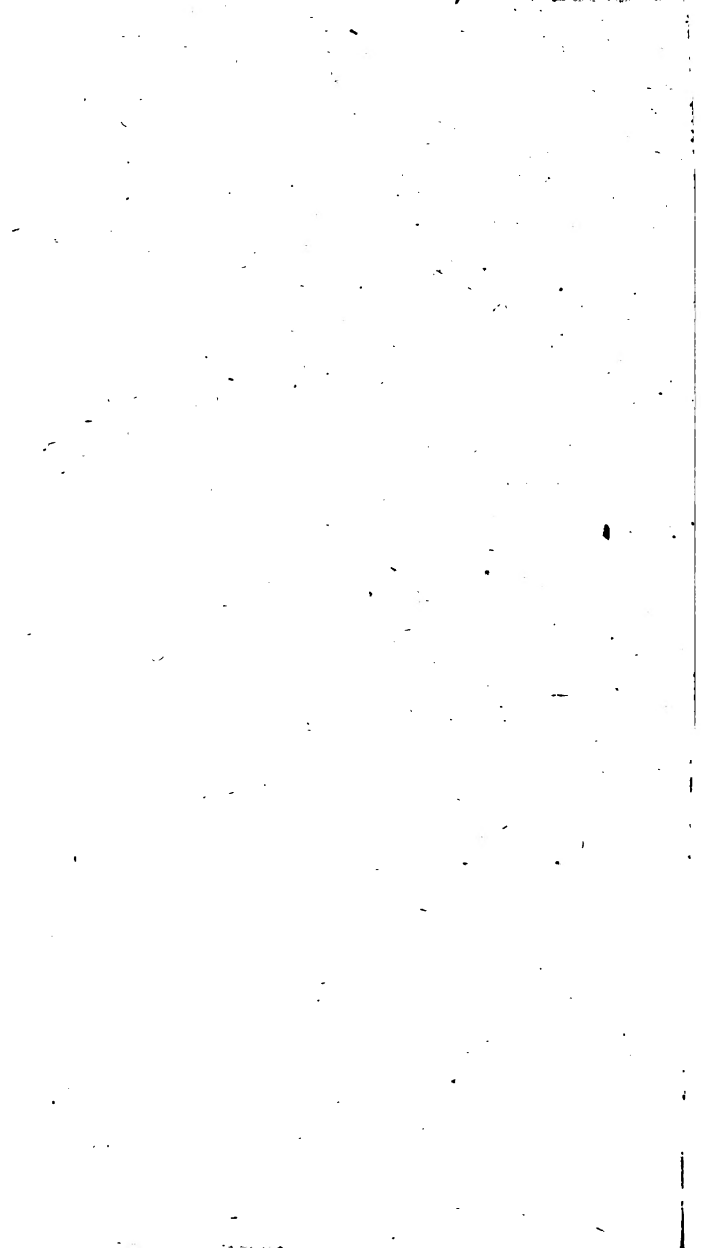




V. 100

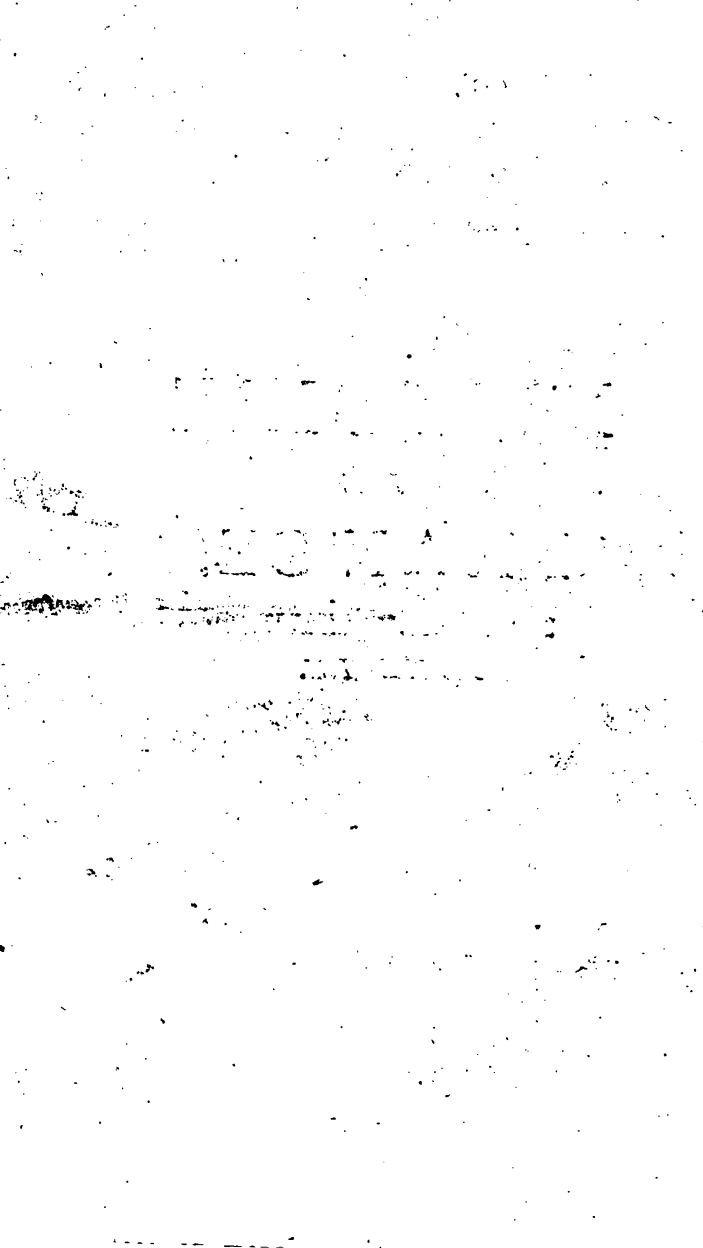
DAF

~~11119~~



HISTOIRE
DE
FRANCE.

TOME IV.



HISTOIRE

D E

FRANCE.

*DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA
MONARCHIE JUSQU'AU RÈGNE
DE LOUIS XIV.*

Par M. l'Abbé V E L L Y.

TOME QUATRIÈME.



A P A R I S,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue Saint
Jean de Beauvais, vis-à-vis le
Collège.

M. D C C. L V I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



THE
UNIVERSITY
OF
CHICAGO

P R É F A C E.

L'Accueil que le Public a fait aux deux premiers volumes de cette Histoire, ne permet ni de lui dissimuler quelques inadvertences, ni de laisser sans réponse quelques critiques où l'on croit appercevoir tantôt plus d'érudition que de certitude, tantôt plus de zèle que de science, quelquefois plus de chicane que de solidité. On s'étoit d'abord imposé la loi de tout entendre, de profiter de tout, & cependant de garder un profond silence : la réflexion ensuite a détruit ce système, peut-être le meilleur, souvent aussi très-dangereux dans ses conséquences. Si c'est devoir & justice de se rétracter, lorsque l'on s'est trompé, accident trop ordinaire à l'humanité : c'est en même tems simplicité de se taire, quand on n'a rien avancé que sur des autorités, on ne dit pas incontestables, où les trouver ? mais adoptées par le plus grand nombre : ce sont précisément celles qu'on appelle ailleurs *décisives*. Nous

Tome III.

ii P R E F A C E.

parlerons donc , mais seulement dans des Préfaces , à mesure que cet Ouvrage paroîtra : disserter sur chaque papier courant , ce seroit une trop grande distraction au travail qui nous occupe.

Lettre à l'Au-
teur du Journ.
de Verd. Avril
1755. p. 290.

On ne s'arrêtera néanmoins ni aux fautes d'impression , ni aux différentes manières d'ortographier certains noms propres : minuties qu'on a pu nous reprocher , mais qui ne méritent point l'attention du Lecteur , toujours plus curieux de choses que de mots. Indulgent , il voudra bien lire *Trophime* au lieu de *Trophyme* : modeste & réservé , il pourra dans son cabinet substituer *Malulfe* à la place de *Malus* : cependant de peur d'être démenti par un homme tel que Cotdemoy (a) , il ne publiera point d'un ton emphatique , *que jamais personne ne s'est servi de ce dernier nom* : intelligent enfin & sage , il se permettra de décider tout bas , s'il faut écrire *Faramont*, *Marculfe*, *Fécan* , ou bien , comme autrefois , *Pharamond* , *Marculphe* , *Fécamp*. Mais il ne cherchera point à établir une espèce d'inquisition inconnue jusques-là dans

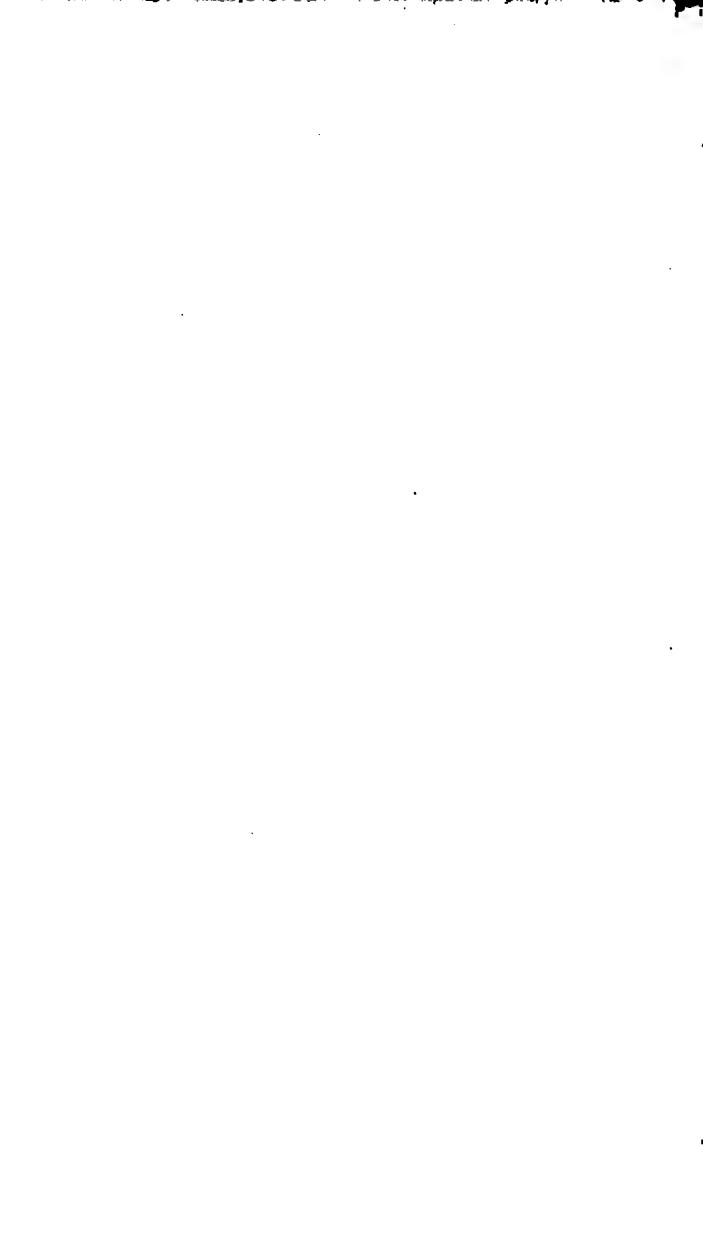
(a) Hist. de France , tom. 1. p. 238.

la Littérature, & ne criera point à la barbarie, lorsque sans égard à la nouvelle ortographe *Filosofie*, on écrira tout bonnement, *Philosophie*. C'est positivement la même dispute. Quelque parti du moins qu'il prenne, on lui suppose assez d'équité pour excuser l'Auteur, qui en adoptant l'un plutôt que l'autre, n'a eu en vue que de conserver l'ancienne Etymologie (b).

Nous mettrons pareillement au nombre des chicanes de mot, le nom de *Vouillé*, donné à la fameuse bataille gagnée par Clovis sur Alaric. C'est grand dommage assurément, que le critique, à cette occasion, ait perdu inutilement une mortelle page d'érudition. Eh ! Monsieur, lui dira-t-on, oubliez tous vos voyages sur les lieux, abandonnez pour un moment les antiquaires du pays, laissez-là les tombeaux & la dissertation funèbre du P. Routh, Jésuite : tout cela ne fait rien à la dispute présente. Il ne s'agit point ici de ce *Vouillé* arrosé par la petite rivière d'Auzence, qui vous paroît à juste titre trop voisin de Poitiers : il est question d'un bourg plus célèbre, que les uns appellent *Vouglé*, que les autres par

ibid. p. 279
280.

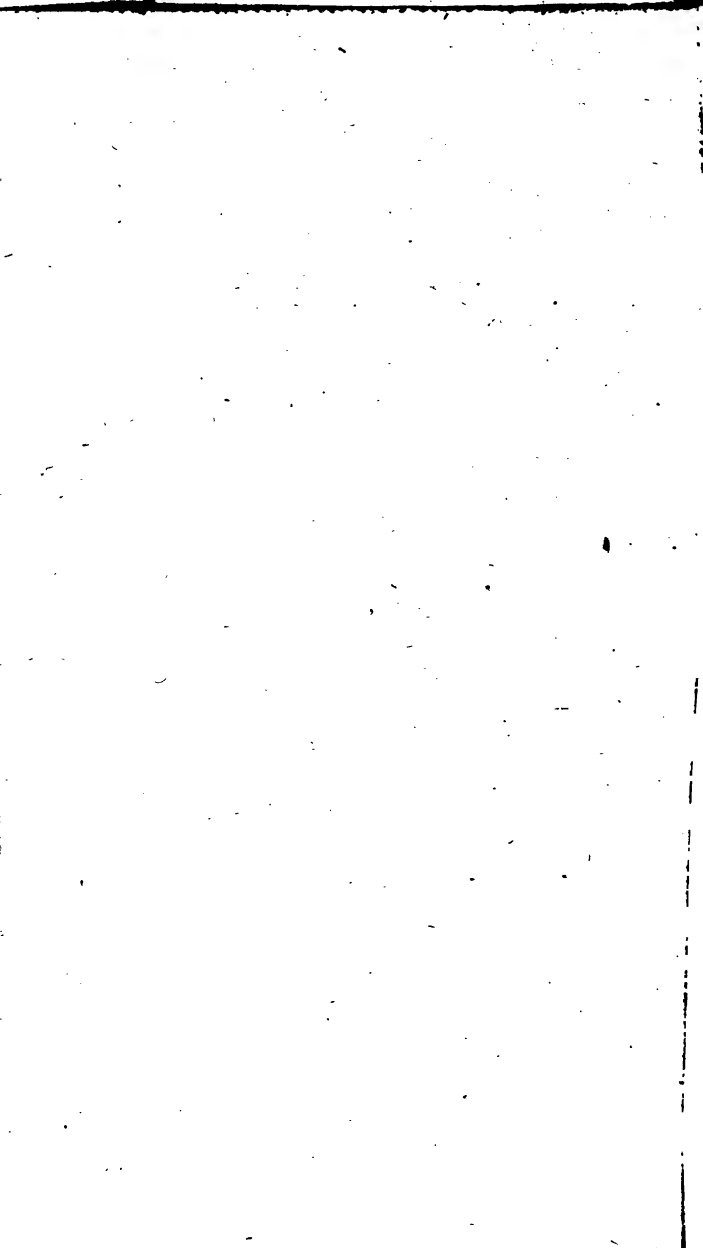
(b) Pharamundus, Marculphus, fisci campus,



Velly

DAF

~~1111~~ 9



HISTOIRE
DE
FRANCE.

TOME IV.

» par des titres de cinq, six, & sept
 » cents ans, que quantité d'anciens
 » Monastères y avoient de bon bien :
 » enfin qu'il y a une seconde Seigneu-
 » rie dite *la Motte*, nom que l'on don-
 » noit autrefois à ces éminences qui
 » couvroient un tas de corps de sol-
 » dats morts à la guerre ». Le second,
 peu touché de tant de jolies choses,
 qui lui paroissent autant de hors-
 d'œuvre, soutient sur le même ton
 qu'il faut chercher ce célèbre champ
 de bataille entre Laon & la forêt des
 Ardennes, au delà d'Eschery (n). Un
 troisième le place à *Loixi* dans le
 Laonnois (o) : un quatrième à *Lifou*
 dans les environs de Toul (p) : un
 cinquième dans le diocèse de Sens en
 Gatinois (q). Effrayés de tant d'incer-
 titudes, nous nous sommes dit avec
 le bon Palémon de Virgile (r) :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.
 Modestie, dira-t-on, bien digne d'un
 pauvre berger : soit : mais quel autre
 parti prendre ? Nous n'avons pas en-
 core acquis ce degré de science, qui

(n) Lettre importante sur l'Hist de Franc. p. 5.

(o) Rerum Gall. script. tom. 2. p. 451.

(p) Ibidem ibid.

(q) Ibidem ibid. p. 420.

(r) Bucol. Virg. Eclog. 3.

P R E F A C E. ix

donne le ton élevé, décidé, absolu. Ce n'est qu'aux genies du premier ordre, aux ames enfin qui ont vieilli dans l'érudition, qu'il appartient de dire avec une noble confiance après le Corrège : *& moi aussi je suis peintre.* Ed io anche son pittore.

Une autre querelle aussi peu fondée, est le reproche qu'on nous fait d'avoir pris le *Nasium* de Fredegair pour le *petit Nancy*, ou plutôt, car toujours des disputes de mot, pour le *petit Nancey*, & encore mieux le *petit Nançois* : ce qu'on pouvoit bien dire il y a cent ans : ce qui se trouve aujourd'hui du dernier ridicule. On convient à la vérité qu'il est assez sûr la route d'Andelau à Toul ; mais on nie que ce soit celui dont parle l'Historien cité. La raison en est décisive, c'est que ce lieu n'est qu'un méchant village, où jamais il n'y eut d'antiquités. Nas au contraire, situé dans un agréable val-
lon, offre je ne sçais combien de curiosités. « On y trouve de belles inscriptions, des médailles Romaines, des murs de Mosaique, des restes d'un chemin militaire construit suivant les règles de Vitruve, des Urnes, un petit Antinoüs long

Ibid. p. 282.
83, 84.

P R E F A C E.

« d'un doigt, un Aqueduc enfin à la
 » hauteur de trois pieds. » Ce *Nas* est
 donc précisément cette seconde cité
 des Leucois, mentionnée sous le nom
 de *Nasium* dans la Géographie de
 Ptolémée, dans l'Itinéraire d'Anto-
 nin, & dans la table de Peutinger.
 Raisonnement admirable assurément,
 & de plus très-sçavant, mais qui ne
 conclut rien contre nous. Nous en
 inférons au contraire que ce *Nas* n'est
 donc point le *Nasium* dont parle Fro-
 degaire ; il ne lui donne point comme
 à Toul le nom de Cité ; mais simplement
 celui de Château : *Nasio castro capto* (s).
 Envain le Critique objecte qu'on ne
 découvre au petit Nancy ou Nançois,
 aucune marque d'édifice considérable.
 Combien de palais autrefois célèbres,
 dont il ne reste plus de vestiges ? An-
 toin & Fontenoy, misérables villages,
 peuvent être ruinés de fond en com-
 ble ; mais la gloire que Louis XV
 s'y est acquise, n'en sera pas moins
 éternisée dans les fastes de l'Histoire.

Nous ne répondrons de même à la
 remarque sur les ouvrages de Saint
 Eloy, qu'en opposant au Censeur les
 propres paroles de l'Auteur de la vie

(s) Frodeg. Chron. apud Duch. tom. 1. p. 757.

P R E F A C E. xi

de cet illustre Prélat. *Multas sanctorum ex auro, argento, atque gemmis fabricavit thecas sive tumbas: puta Germani Parisiensis, Severini Agaunensis, Quintini, Luciani Bellovacensis, Genovesæ, multorumque aliorum* (1). « Il » a fait plusieurs Chasses de Saints en » or, en argent, en pierreries; telles » que celles de saint Germain de Pa- » ris, de saint Séverin d'Agaune, de » saint Quentin, de saint Lucien de » Beauvais, de sainte Geneviève, & de » plusieurs autres. » Mauvaise traduction, s'écrie le sévère Aristarque: j'ai vu toutes ces Chasses, & j'ai décidé irrévocablement, qu'aucune ne peut être de la façon de saint Eloy. « Il est » bon d'avertir qu'il n'en a fabriqué » aucune: l'usage n'en étoit pas en- » core venu de son tems. M. Baillet » qui dit le contraire, n'est pas en » règle: l'Abbé Chastelain plus sage, » & plus littéral, assure que l'ouvrage du saint Evêque fut un sépulcre. » Voilà donc une nouvelle chicane de mots. Qui la décidera? Le Critique ou l'Auteur critiqué? Non sans doute: personne n'est juge dans sa propre

I. id. p. 286

97.

(1) Ex vita S. Eligii Noviom. Episc. per B. Audouin Rothom. Præfak. apud Duch. tom. 1. p. 630.

cause. Ce sera donc le sçavant du Cange. Ouvrons son excellent Glossaire. *Theca*, dit ce célèbre Antiquaire, qui à cette occasion cite *les expressions mêmes de saint Ouen*, est une cassette ou coffre, où l'on renferme les ossements des Saints : *Capsa sanctorum reliquiis instructa, capsâ dictâ quod capiat in se atque servet aliquid : ex Græco, Καπη, Gallicè, Chasse (u)*. Jusques à quand les Sçavans nous donneront-ils leurs doctes songes comme autant de décisions infaillibles ?

Mémoires de
Trévoux. Dé-
cembre 1755.
p. 2997.

Mais un reproche plus grave, s'il étoit fondé, est celui qu'on nous fait dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences & beaux Arts, où l'on nous accuse *de ne pas toujours ménager nos termes, quand nous avons occasion de parler des divers Ordres du Clergé*. Reproche dicté sans doute par un zèle plus délicat que réfléchi, qui s'alarme de tout, que rien ne tranquillise. Rassurez-vous cependant, célèbres Aristarques, on n'oublie pas si aisément les grands principes qu'on a puisés en de bonnes Ecoles. Nous sommes pénétrés du respect le plus profond pour le saint Siège, pour le

(u) Du Cange, Gloss. aux mots *theca*, & *capsa*.

corps Episcopal , pour tous les Ministres de Jésus-Christ , & en particulier pour vous , qui sçavez réunir dans un degré si éminent , & la science , & la piété : mais l'Histoire est l'écho de la vérité. Elle nomme chaque chose par son nom : elle le doit , ou elle perd son être & son existence. Hé quoi , je pourrai , sans encourir l'indignation de la Noblesse , le corps le plus sensible à l'honneur , nommer traître & perfide tout Gentilhomme qui suscite des révoltes dans le Royaume ; & l'on me fera un crime de peindre de ses vraies couleurs , l'orgueil indomptable & l'opiniâtreté séditieuse de quelque Pontife qui troublera la tranquillité publique ? *Les Ministres de l'Eglise* , dit le P. Daniel (x) , *sont sujets aux emportemens de la passion , comme les autres hommes* : un Historien doit donc les traiter de même. Ce n'est pas lui qui en racontant leurs attentats , manque au respect dû à leurs personnes sacrées : ce sont eux-mêmes qui , en s'écartant de l'ordre , manquent à ce qu'ils doivent à leur caractère , à la Religion , à l'Etat , au monde entier.

Nous avons dit que le Bibliothé-

(x) Hist. de Franc. tom. 3. p. 198.

caire Anastase parle des choses anciennes suivant les préjugés de son siècle, lorsqu'il assure que Pepin alla au devant du Pape Etienne II, descendit par respect & l'accompagna comme un simple Ecuyer, marchant à pied, & tenant son cheval par les rênes. Qu'à donc ce récit de si incroyable, demandent nos illustres Journalistes ? Rien, répondra-t-on, que d'être absolument contraire à l'usage de ces tems-là, & au témoignage de tous nos anciens Historiens. On n'en voit aucune trace, ni dans les Annales de saint Bertin, qui disent simplement que ce Pontife vint en France pour demander du secours (y) ; ni dans les Annales de Metz, « qui racontent » que le Monarque se fit amener le » saint Pere à Pont-Yon ; qu'il le re- » çut avec honneur ; que le Pape le » lendemain de son arrivée parut de- » vant le Roi avec son Clergé, sous » la cendre & le cilice ; qu'il se prof- » terna à ses pieds, le conjurant par » les mérites de saint Pierre, de déli- » vrer Rome de la tyrannie des Lom- » bards » (z). Ces mêmes Annales (a).

(y) Duch. tom. 3. p. 151.

(z) Duch. tom. 3. p. 276.

(a) Duch. tom. 3. p. 174.

P R E F A C E. xv

celles de Fulde , (b), celles de Moissac (c), Thégan (d), & l'Auteur de la vie de Louis le Débonnaire (e), ne mettent pas plus de cérémonie dans l'entrevue de cet Empereur & du Pape Erienne IV. Thégan observe seulement que tous deux descendirent de cheval ; que le Prince se prosterna pour recevoir la bénédiction du Pontife ; qu'ils s'embrassèrent ensuite , & marchèrent de compagnie à l'Eglise de S. Remy de Rheims. Ce n'étoit donc pas encore la coutume alors , qu'un Roi , & sur-tout un Roi de France , se fit *simple Ecuyer* du Pape. Anastase a donc confondu les tems , ou par ignorance ou par malice : ce que nous avons dû relever dans un Ouvrage , où l'on se propose de faire connoître les différents usages. On voit par-là que notre principale attention est de puiser , autant que nous pourrions , dans les sources ; & que nous Ibid. p. 2997.
consultons , autant qu'il faut , les monumens de l'Histoire.

Un autre crime du moins aussi grand , peut-être plus impardonnable , est d'a-

(b) Duch. tom. 2. p. 145.

(c) Duch. tom. 3. p. 147.

(d) Duch. tom. 2. p. 278.

(e) Vita & Actus Lud. pii Imp. apud Duch. t. 2. p. 292.

voir dir que certains Moines s'oublièrent jusqu'à mettre au nombre des Saints ceux qui leur donnoient généreusement des richesses mal acquises. Mais ne voit-on pas par une infinité d'exemples, que pour être réputé un saint personnage parmi les anciens Cénobites, il suffisoit de leur faire du bien ? Lisez le Moine anonyme de S. Denys : Dagobert est un Saint (f). Consultez les vrais monuments de l'Histoire : c'est un Prince adultère, qui eut en même-tems trois femmes ; un tyran qui surchargea son peuple d'impôts, pour satisfaire tout à la fois à l'insatiable avidité de ses Maîtresses, & à sa profusion envers les Monastères. Ecoutez les Religieux de Citeaux : Thibaut, comte de Champagne, est un homme tout en Dieu (g) : parcourez les fastes les plus authentiques de la Monarchie, c'est un féditieux, né pour le malheur de la France, qu'il ne cessa de déchirer par ses rébellions : vrai brigand qui croyoit réparer par ses prodigalités envers les Moines, des ravages que toute la terre lui repro-

(f) Gesta D. Dagob. Reg. scripta à Monach. Cénob. S. Denys. apud. Duch. tom. 1. p. 587.

(g) Fragm. ex L. 4. vitæ S. Bernard. auctore Gaufr. Monach. Clarevall. apud Duch. tom. 4. p. 420.

P R E' F A C E. xvij

choit si justement. D'où vient cette différence de pinceaux ? C'est que ces bons Solitaires ne voyoient dans ces deux Princes , que des fondateurs généreux & des bienfaiteurs prodigues.

On nous désiste de citer aucun Saint Ibid. 1999.
connu de l'Eglise , qui par ce moyen ait obtenu les honneurs d'un culte religieux. N'est-ce pas donner à entendre que nous avons réellement avancé cette impiété ? Mais nous défions à notre tour de prouver une accusation si odieuse , à moins qu'on ne veuille prendre *les Moines* pour l'Eglise : ce qui est bien éloigné de notre pensée. Quand on impute de pareilles choses , il faut du moins quelques fondemens : *sans quoi* , dirons-nous avec les Censeurs , *il est aisé de voir contre qui se tournera la réflexion du lecteur attentif , judicieux , impartial.*

Nous voici maintenant à la plus triomphante de toutes les critiques. C'est celle de l'Auteur d'une *lettre sur l'Histoire de France : critique importante , sage , modérée.* Chaque terme mérite d'être murement pesé. Critique *importante*, c'est le titre modeste que le Censeur lui donne. Il s'agit en effet de

Lettre importante sur l'Hist. de France. à Paris chez Claubert. 1756. p. 1.

ſçavoir ſi Pharamond a régné quelques mois plutôt ou plus tard: ce qui n'eſt pas l'objet principal de notre travail: ce que nous n'avons cependant pas négligé, quoi qu'en diſe le ſévère Cenſeur, qui nous accuſe *d'avoir adopté des dates au hazard*: accuſation ſingulière qui déshonore la vraie ſcience, en la faiſant ſoupçonner d'une ruſticité qu'elle n'a pas réellement (h). Oui, Monſieur, pouvons-nous lui dire avec toute vérité, nous avons lû comme vous, & peut-être avec moins de précipitation, ces paroles de Proſper (i): *Xiſte régie l'Egliſe Romaine. Eclipse de ſoleil arrivée cette année. Pharamond régné en France.* Mais malheureusement nous ne ſommes pas auſſi familiers que vous avec les éclipſes: plus malheureusement encore, nous n'avons pas ces yeux ſçavants qui pénétreſent juſques dans la penſée d'un Auteur qui écrivoit il y a plus de mille ans, pour lui faire dire ce que de fait il

(h). On en appelle aux Foneem. aux la C. de S. P. & c. vrais ſçavants, qui joignent toutes les graces de l'urbanité à ce que l'éruclition a de plus épineux & de plus abſtrus. Ils ſont vis-à-vis des demi-ſçavants, ce qu'un homme véritablement pieux eſt relativement à un faux dévôt.

(i) Proſper. Aquir Chron. apud Duch. to. 1. p. 128.

ne dit pas. Quel est donc ce Xiste, dont il est ici parlé ? J'ouvre l'Art de vérifier les dates (k), & j'y trouve son exaltation placée en 432 : car ce ne peut être ce Pontife de même nom, qui fut ordonné en 257, & mourut en 259 : encore moins celui qui a tenu le Siège de Rome depuis 119, jusqu'à la fin de 128. Le couronnement de Pharamond, suivant la Chronique, est postérieur à l'intro-nisation de Xiste III : il faudroit donc le reculer de plusieurs années. De grâce, Monsieur, levez-moi cette difficulté : ou plutôt capitulons. Vous avez bien voulu *en faveur du Marquis de S. Aubin, retarder d'une année le règne du premier Monarque François* : je ne vous demande que quelques mois : c'est un terme si court, si-tôt écoulé : il suffit cependant pour nous mettre d'accord. Quoi ni les Petau, ni d'autres fameux critiques, ne pourront vaincre l'inflexibilité de votre cœur ? Vous aimez la singularité : on respecte votre goût : convenez du moins que ni la Chronique, ni son trente-neuvième Xiste, ni tous vos beaux raisonnemens ne concluent rien que dans une

imagination préoccupée. Si Prosper a pu prendre un Pape pour un autre , ou si rien n'est plus confus que sa chronologie , ainsi que le remarque le sçavant Pierre Pithou (1) , quelle idée voulez-vous que j'aye d'un système édifié sur un fondement qui croule de tous côtés (m) ?

Critique sage : apparemment de de cette sagesse cabalistique à qui tous les cabinets sont ouverts ; mais pour y voir ce qui n'y est pas réellement , non pour y remarquer ce qui s'y trouve effectivement. De - là cette accusation plus que singulière , que nous n'avons pas même connu le recueil de *Duchefne*. Heureusement pour ceux qui vivent aujourd'hui , que cette lettre sans doute n'ira point à la postérité. Quelle étrange idée donneroit-elle du dix-huitième siècle ? Qui pourroit y reconnoître cette politesse de mœurs , cette finesse d'esprit , cette délicatesse de raison , qui l'élèvent au-dessus de tous ceux qui l'ont pré-

(1) Duch. tom. 1. p. 196.

(m) J'en dis autant des autres dates : surtout de celle de la bataille qu'Aëtius gagna contre Attila. *L'Art de vérifier les dates* la place comme nous en 451. Nous exhortons le Critique à lire avec attention cet excellent ouvrage : il y verra Mérovée couronné en 447 ou 448 , & mort en 456. Que deviendront alors ces huit années dont il nous accuse de reculer cet événement ?

tédé ? Or pour prouver au Censeur que *nous connoissons* cette précieuse collection , nous allons lui démontrer que lui-même *ne parle que d'après les autres* ; qu'il n'a pas lû les originaux , ou que du moins il ne les entend pas. Grégoire de Tours ne dit point , comme il l'avance avec une intrépidité peu commune , que *l'Empereur paroît n'avoir eu d'autre objet que de rendre Clovis arbitre de l'Occident , ainsi que lui-même l'étoit de l'Orient* : il dit simplement que *Clovis reçut d'Anastase un brevet de Consulat , & que depuis ce moment le Prince Franc fut appelé comme Consul & Auguste (n)*. C'est ce que nous avons rendu par le terme de *Patrice* , non d'après un copiste ignorant , épithète un peu trop familière au Critique ; mais sur l'autorité de M. de Valois (o) , qui prétend que cette dignité étoit la même que celle de Consul ; mais sur le témoignage d'Aimoin (p) , qui n'y met pareillement aucune différence : après avoir dit que le conquérant de la Gaule fut nommé *Patrice* , il ajou-

Ibid. p. 227

Ibid. p. 24.

(n) Greg. Tur. Hist. Franc. L. 1. apud. Duch. tom. 1. p. 291.

(o) Hadr. Vales. tom. 6. Rerum Franc.

(p) Aimoin. Monach. Hist. Franc. apud. Duch. tom. 3. p. 23.

te qu'aussi-tôt *il prit la robe Consulairé* : mais enfin par la raison que le Consulat strictement dit n'étoit que passager, au lieu que le Patriciat étoit à vie. Où donc le Censeur a-t-il pris qu'il y avoit une parfaite égalité entre les Consuls & les Empereurs ? Ce n'est pas l'idée qu'on en a communément : seroit-ce pour cela même qu'il auroit adopté cet étrange paradoxe ? Où a-t-il vû que le titre de *Patrice* n'auroit servi qu'à dégrader Clovis ? Pépin, Carloman, Charlemagne lui-même, se seroient donc déshonorés en prenant cette qualité, qui dans sa véritable origine n'annonce qu'un Père, un Tuteur, un Protecteur de l'Empire (q) ? Quel titre plus glorieux ? Lisez, Monsieur, lisez Zozime (r) : vous y verrez que le Patriciat surpassoit toutes les autres dignités. Lisez Walafride Strabon (s), vous y apprendrez que dans les Empires les Patrices étoient les premiers après les Césars. Lisez tous les Historiens de l'Empire, ils vous diront que cette dignité, la plus éminente du monde après celle d'Empereur, a été souvent don-

ibid. p. 11

(q) Hugo flaviniac. in Chron. p. 223.

(r) Zozim. L. 2.

(s) Walafrid. Strabo lib. de Rebus Eccles. cap. 312.

née aux Rois & aux Princes étrangers, qui s'en faisoient honneur (1). Lisez enfin, (car il m'est bien pardonna-
ble de chercher à vous convaincre que j'ai lu des Ouvrages de plusieurs genres), lisez le Dictionnaire de l'Académie Française (2), vous y trouverez cette phrase remarquable : *on ne parvenoit ordinairement au Patri-
ciat, qu'après avoir passé par les plus grandes charges, comme de Consul, de Préfet du Prétoire, de Préfet de la Vil-
le.* Ainsi, loin de dégrader le premier de nos Monarques Chrétiens, je n'ai fait que lui donner un titre peut-être plus noble, du moins plus stable. Que devient donc *le ridicule* de ce senti- ibid. p. 12.
ment que j'ai cru pouvoir adopter ? Le procès est instruit : c'est au public toujours équitable à prononcer.

Critique modérée : c'est la dernière qualification de cette lettre si impor-
tante. Bien des gens peut-être refuse-
ront d'y souscrire, quand ils verront qu'avant que de l'avoir mérité, on nous reproche de ne chercher *qu'à* ibid. p. 13.
*multiplier les éditions, la ruine du Pu-
blic, mais la richesse des Auteurs &*

(1) Procop. L. 1. de Bello Goth. c. 1. L. 2. c. 6. & c.

(2) Tom. 2 au mot *patriciat*.

des Libraires. Ceux qui nous connoissent, nous rendront sur cet article toute la justice qui nous est dûe : ceux qui ne nous connoissent point, attendront du moins l'événement pour nous condamner. Quant à nous, contents du témoignage de la conscience, nous protestons que nous ne sçavons point répondre à de telles imputations. S'il nous est échappé quelque chose qui puisse déplaire à ce Censeur si *modéré*, nous nous en disculpons d'avance : c'est que nous étions pleins de son *énergie*. Ce n'est point emportement de cœur, c'est, comme il le remarque très-judicieusement, *pure vivacité de la plume*. Nous l'exhortons seulement à mettre plus de décence dans ses disputes littéraires, à ne point confondre l'amour propre avec la raison, ni l'apparence avec la réalité ; enfin à ne pas ériger ses idées en décisions infaillibles.

On ne donne aujourd'hui que la moitié du règne de Saint Louis : il est si beau, si étendu, si fécond en événements remarquables, qu'on n'a pu le renfermer dans un seul volume. Nous donnerons la suite séparément ; & le plutôt qu'il nous sera possible.



HISTOIRE DE FRANCE.

LOUIS VIII.

Surhommé le Lion.



LHILIPPE Auguste, soit qu'il crût le Trône suffisamment affermi dans sa maison, soit qu'il fût jaloux de son fils, n'avoit pas jugé à propos de le faire couronner de son vivant. Louis étoit âgé de trente-six ans, lorsqu'il succéda au Roi son pere : ses libéralités, sa réputation, les troupes qu'il avoit sur pied, tout contribua à le faire reconnoître sans aucune contradiction. L'Historien

An. 1223.
Louis est couronné à
Rheims.

Tome IV.

A

une pompe dont on n'avoit pas encore vû d'exemple. La Chevalerie , établisement politique & militaire , ne remonte guere plus haut que le onzième siècle. C'étoit la plus grande dignité où l'homme de guerre pût aspirer. Les Anciens ne feignent point de comparer les engagemens à ceux de l'ordre Monastique , & même du Sacerdoce : ils vont plus loin encore : ils semblent vouloir la mettre de niveau avec la Prélatrice. C'est que la première obligation étoit de défendre la Religion , l'Etat & la Société contre tous leurs ennemis. Il ne sera pas inutile de mettre sous les yeux du lecteur l'éducation qui préparoit les jeunes gens à un si grand honneur , la manière dont il se conféroit , la considération qu'il donnoit , les punitions enfin dont étoient menacés ceux d'entre les Chevaliers , qui manquoient à leur devoir.

M. de la
Curie de Sre.
Palais.

Memoire sur
l'Anc. Chev.
p. 23.

Education
qui préparoit
à cet hon-
neur : celle
des Pages &
des Ecuyers.

Idem ibid.
p. 29.

On ne parvenoit point à l'Ordre de Chevalerie sans de longues épreuves , & qu'on ne fût noble de père & de mère : il falloit au moins trois générations. L'âge de vingt & un an étoit celui auquel on pouvoit y être admis. Mais cette règle , dit le sçavant Aca-

L O U I S V I I I .

démicien qui nous fournit ces remarques , ne fut pas toujours constamment observée. La naissance donnoit à nos Princes du sang , & à tous les Souverains , des privilèges qui marquoient leur supériorité ; & les autres aspirans, que leur mérite, suivant l'expression de Brantome , avoit rendu *vieux & meurs en cela* , l'obtinrent avant le terme prescrit par les anciennes loix. Dès qu'un jeune Gentilhomme avoit atteint l'âge de sept ans, on le retiroit des mains des femmes , pour le mettre auprès de quelque haut Baron , ou de quelque illustre Chevalier , qui avoit un état de maison & des offices semblables à ceux de la Cour d'un Souverain (a). La première

(a) » Les Cours & les Châteaux étoient d'excellentes écoles non-seulement pour les Pages & les Ecuyers , mais encore pour les jeunes Demoiselles. Elles y étoient instruites de bonne heure des devoirs les plus essentiels qu'elles auroient à remplir. On y perfectionnoit ces graces naïves & ces sentimens tendres pour lesquels la nature semble les avoir formées. Elles prévenoient de civilités les Chevaliers qui arrivoient dans les Châteaux , les désarmoient au retour des expéditions de guerre , leur donnoient de nouveaux habits , & les servoient à table. Destinées à avoir pour maris ces généreux guerriers qui abordent dans les maisons où elles étoient élevées , elles ne pouvoient manquer de se les attacher par les prévenances , les soins & les services qu'elles leur prodiguoient. L'affection leur inspiroit le desir d'être les premières

quelle il faisoit plusieurs bénédictions, & l'attachoit au côté du candidat, qui de ce moment commençoit à la porter. Alors il étoit admis au rang des Ecuyers, qu'on divisoit en plusieurs classes différentes, selon les différens emplois auxquels ils étoient appliqués. Les plus distingués étoient l'Ecuyer du corps, l'Ecuyer de la chambre, l'Ecuyer tranchant, & l'Ecuyer de l'écurie. Celui-ci, chargé du soin des chevaux, les dressoit à tous les usages de la guerre, & avoit sous lui d'autres Ecuyers plus jeunes, auxquels il faisoit faire l'apprentissage de cet exercice : celui-là, toujours debout dans les repas & dans les festins, étoit occupé à couper les viandes avec la propreté, l'adresse & l'élégance convenables, & à les faire distribuer aux nobles convives dont il étoit environné. L'Ecuyer de la chambre, ou chambellan, avoit inspection sur la vaisselle d'or & d'argent destinée au service de la table : l'Ecuyer du corps, attaché plus particulièrement à la personne du maître, l'accompagnait presque par-tout, portait sa bannière à l'armée, criait le cri d'armes du même Seigneur, &

L O U I S V I I I .

Faisoit les honneurs de sa maison dans les cérémonies d'éclat. D'autres Ecuyers veilloient à la panneterie, & à l'échançonnerie, avoient soin de préparer les tables, de donner à laver avant & après le repas, de disposer tout ce qui étoit nécessaire pour les divertissemens qui suivoient les festins, de servir ensuite les épices ou dragées & confitures, le claiet, le piment, le vin cuit, l'hipocras, & les autres boissons qu'on appelloit le vin du coucher (a), enfin de conduire les étrangers dans les chambres qui leur étoient destinées, & qu'ils avoient eux-mêmes préparées.

La fonction des Ecuyers étoit encore d'habiller & de deshabiller leur maître; de l'aider, quand il montoit à cheval, en lui tenant l'étrier; de porter les différentes pièces de son armure, ses brassards, les gantelets, son heaume, son écu, son pennon, sa lance, son épée; enfin de l'armer avec toutes les précautions nécessaires

*Idem. ibid.
p. 24. 15. 26.
23. 19.*

(a) Le claiet étoit une liqueur faite de vin & de miel: le piment, une composition de miel, d'épices & de vin: l'hipocras, du vin fait avec du sucre & de la cannelle: trois sortes de boissons à peu près les mêmes, & fort estimées alors, parce qu'on ne connoissoit rien de mieux.

pour la sûreté de sa personne : ce qui demandoit beaucoup d'adresse & d'habileté (b). Lorsqu'un Chevalier , monté *sur ses grands chevaux* , en venoit aux mains , l'Ecuyer rangé derrière lui , demeuroid en quelque sorte simple spectateur du combat , toujours attentif néanmoins aux mouvemens de son maître , pour lui fournir en cas d'accident , de nouvelles armes , parer les coups qu'on lui portoit , le relever , lui donner un cheval frais , & recevoir les prisonniers qu'il lui confioit dans la chaleur de l'action. Mais on ne passoit pas tout d'un coup d'un exercice paisible à ces occasions périlleuses : on devoit y être préparé de longue main par des jeux pénibles , où le corps acquéroit la souplesse , l'agilité & la vigueur nécessaires dans les combats , par des courses de bagues , de chevaux & de lance , par des voyages enfin dans les pays lointains

(b) C'étoit un art , dit le sçavant Académicien tant de fois cité & si digne de l'être , que celui de rassembler & d'affermir les jointures d'une cuirasse & des autres pièces de l'armure , d'asseoir & de laisser exactement un heaume sur la tête , & de clouer & river soigneusement la visière ou ventaille. Le succès & la sûreté des combattans dépendoient souvent de l'attention qu'ils y avoient apportée. *ibid.* p. 15.

où la gloire , les armes & les Dames étoient le plus en recommandation. Tels étoient , entre beaucoup d'autres , les degrés par lesquels on montoit *au temple d'honneur* : c'est ainsi qu'en langage figuré nos anciens exprimoient leur respect pour la Chevalerie.

Les cérémonies préliminaires de la création d'un Chevalier, méritent surtout d'être remarquées. C'étoient des jeûnes austères, des nuits passées en prières dans des Eglises avec un Prêtre & des Parrains , une attention sérieuse à des sermons où l'on expliquoit les principaux articles de la morale & de la foi , un aveu sincère de toutes les fautes de sa vie dans le Sacrement de Pénitence , l'Eucharistie reçue avec la plus haute dévotion, des bains qui figuroient la pureté nécessaire dans l'état de la Chevalerie , des habits blancs pris à l'imitation des Neophytes (au lieu de la robe brune , toute unie & sans ornemens que portoient les Ecuyers) nouveau symbole de cette vertu sans tache, si essentiellement requise dans l'ordre où l'on aspirait. Le novice ainsi préparé , entroit dans une Eglise , l'épée passée

Cérémonial observé à la promotion d'un Chevalier.

Idem. ibid. p. 23. 24.

en écharpe à son col , la présentoit au Prêtre célébrant , qui la bénissoit & la lui remettoit de la même manière. Il alloit ensuite , les mains jointes , & dans un habillement simple , mais propre & élégant , se mettre à genoux aux pieds de celui ou de celle qui devoit l'armer. Là il juroit de n'épargner ni vie , ni biens , à défendre la Religion , à faire la guerre aux infidèles , à protéger les orphelins , les veuves , les indéfendus. Aussitôt les Seigneurs les plus qualifiés , quelquefois même les Dames & Demoiselles du plus haut rang , le revêtoient de toutes les marques extérieures de la Chevalerie. Les uns lui donnoient les éperons dorés , en commençant par la gauche ; d'autres , le haurbert ou la cotte de maille , la cuirasse , les brassards , les gantelets. Le plus communément le Souverain qui faisoit la cérémonie , mettoit lui-même au Candidat l'épée & le ceinturon : puis lui donnant un coup de la paulme de la main sur la joue , ou trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule ou sur le col ; ce qu'on appelloit *accolade* ou *accolée* , il prononçoit ces paroles ou d'autres semblables : *De par Dieu , Notre-Dame ,*

Monseigneur St. Denis, je te fais Chevalier. Alors on lui apportoit le heaume ou casque, & l'écu ou bouclier. Un Ecuyer lui amenoit un cheval, sur lequel il montoit, souvent sans s'aider de l'étrier; & faisant brandir sa lance & flamboyer son épée, il caracolait devant l'assemblée avec toute l'adresse dont il étoit capable: ensuite il alloit se montrer dans le même équipage au milieu d'une place publique (a).

On ne distinguoit d'abord que deux ^{Différentes} classes de Chevaliers : les *Bannerets* & ^{classes de} *Bacheliers*. Ce ne fut que sous François I, qu'il en parut un troisième Ordre composé de Magistrats & de gens de Lettres, qu'on appella *Chevaliers* *ès Loix ou Lettrés*. Ce grand Prince, par cette distinction accordée aux hommes célèbres dans les sciences,

(a) On remarquera que les promotions de Chevaliers ne se faisoient avec tant de pompe, que pendant la paix, à l'occasion d'un mariage, d'une naissance, ou de quelque autre solennité. Celles qui se faisoient en tems de guerre, soit avant le combat, pour imprimer des sentimens élevés au-dessus de l'humanité, soit après, pour récompenser les actions éclatantes, n'offroient ni tant de faste, ni tant de formalités. Pour lors le Roi ou le Général se contentoit de donner l'accolade, en disant à haute voix; *Au nom de Dieu, de Saint Michel, & de Saint Georges, je te fais Chevalier.*

Ibid. vouloit faire comprendre à la Noblesse, qu'elle devoit réserver une partie de son estime à des qualités qui concourent avec les talens militaires, au bonheur comme à la gloire d'un Etat. Cette création néanmoins, quoiqu'infiniment sage dans son principe, produisit un effet contraire à celui qu'il s'étoit proposé. Les Chevaliers créés pour les services militaires, oublièrent que suivant les anciens préceptes de leur institution, ils ne devoient pas moins s'appliquer à l'étude des Loix qu'aux exercices de la guerre; puisqu'ils étoient également destinés à servir le Roi dans ses armées, dans ses Cours de Justice, & dans ses Conseils. Bientôt ils ne connurent plus d'autre gloire, que celle qui s'acquiert par les armes. Ces freres Paladins, par une jalousie bizarre que la seule ignorance pouvoit inspirer, aimèrent mieux laisser décheoir la Chevalerie, que d'en partager l'honneur avec les Gens de robe. Les nouveaux Chevaliers furent regardés avec mépris. De là peut-être ce préjugé contre *les Legistes*, qui depuis quatre siècles n'est pas encore entièrement dissipé. Tous ces Chevaliers ont disparu : la préven-

tion est demeurée : ce n'est pas la première fois qu'on a remarqué, que les préjugés des corps s'y éternisent.

On nommoit Chevalier *Banneret*, titre le plus haut & le plus relevé de la Chevalerie, celui qui noble de nom & d'armes, c'est-à-dire de quatre quartiers ou lignes, se trouvoit assez riche & assez puissant pour lever & entretenir à ses dépens cinquante hommes d'armes. C'étoit alors une dépense très-considérable, parce que chaque homme d'armes avoit, outre ses valets, deux Cavaliers pour le servir, armés, l'un d'une arbalète, l'autre d'un arc & d'une hache. On appelloit *Bachelier* ou *bas Chevalier*, celui qui n'avoit ni assez de bien, ni assez de vassaux pour fournir à l'Etat un pareil nombre d'hommes. Le privilège des *Bannerets* consistoit à porter une bannière quarrée au haut de leur lance, au lieu que celle des *Bacheliers* étoit prolongée en deux cornettes ou pointes, telles que les banderolles qu'on voit dans les cérémonies des Eglises. Un Gentilhomme qui aspirait à l'honneur d'être *Banneret*, prenoit l'occasion d'un tournois, plus souvent d'une bataille, pour

Joinville de
Du Cang. Dis-
sert. 10 p. 199.

présenter son Pennon roulé au Roi ou au Chef de l'armée. L'un ou l'autre le développoit , en coupoit la queue , le rendoit quarré , puis le remettoit entre les mains du Chevalier , en lui disant : *Veez cy votre Bannière , Dieu vous en laisse votre preu faire.* On se servoit du terme de *relever Bannière* ; lorsqu'on obtenoit cet honneur à titre d'une *Terre bannière* ; ou possédée depuis long-tems par des *Bannerets* : on disoit *entrer en bannière* , lorsqu'on parvenoit à cette dignité à cause d'une ou plusieurs Terres , qui fournissoient un nombre suffisant de vassaux pour la maintenir.

Idem ibid.
P 191.

Une autre distinction des *Bannerets* étoit d'avoir le *cry d'armes* , & de pouvoir prétendre aux qualités de Comtes , de Barons , de Marquis , de Ducs. Le *cry d'armes* étoit une clameur belliqueuse , prononcée au commencement ou au fort du combat , par un chef ou par tous les soldats ensemble , suivant les rencontres , & conçue le plus souvent en forme d'invocation , quelquefois en manière de devises tirées de quelque action généreuse , d'autrefois en termes qui exprimoient la dignité ou le blason des

Idem ibid.
Differt. II.

armes de la famille. Tels sont ces cris si fameux dans notre Histoire : *Dieu le veut : Diex aie , Dame diex aie ,* Domine Deus adjuva : *Passavant li meillor ,* ou *Passavant la Thibaut : Chastillon au Noble Duc : Flandres au Lyon.* Tous les gentilshommes n'avoient pas le droit *du cry d'armes* : c'étoit une prérogative réservée aux seuls chefs ou commandants de troupes : de sorte qu'il y avoit dans un camp autant de cris que de bannières. Celui du Roi , quand il commandoit en personne , ou du Général , lorsque le Monarque étoit absent , devenoit le cry de toute l'armée , qui le prononçoit à l'instant de la mêlée avec vigueur & avec allégresse , pour marquer tout éloignement de frayeur & de crainte. Celui des particuliers n'étoit que pour attirer du secours , lorsqu'ils se trouvoient en péril , pour animer leurs troupes à défendre courageusement l'honneur de leur bannière , ou pour leur servir de signe de ralliement dans l'occasion. *Le cry d'armes* , comme le nom & les pleines armes , n'appartenoit qu'à l'aîné de la famille : les cadets ne pouvoient le prendre , qu'en soustrayant ou ajou-

Idem. Dis-
(err. 12.)

tant quelque chose aux paroles qui le composoient. On en voit des exemples jusques dans la Maison Royale de France, dont le cry étoit *Montjoie S. Denis*. Les Princes de cette auguste famille, pour marquer leur extraction illustre, eurent toujours grand soin de conserver le mot de *Montjoie*. De-là le *Montjoie Anjou* pour la branche Royale de ce nom, le *Montjoie au Noble Duc*, ou *Montjoie S. Andrieu* pour la première & la seconde Race de Bourgogne issue de nos Rois : de-là enfin le *Montjoie au blanc épervier* pour les Comtes d'Artois, autres Princes du sang.

Prérogatives
des Cheva-
liers.

Il seroit infini de détailler les avantages de la Chevalerie : nous nous contenterons d'indiquer les principaux. On distinguoit les Chevaliers dans les discours & dans les actes, ou autres écrits, par les titres de *Dom*, *Sire*, *Messire*, *Monseigneur*. Il n'y avoit que leurs femmes qui se fissent appeller *Madame*. Jeanne d'Artois, princesse du sang, veuve le jour de ses nœces de Simon de Thouars, comte de Dreux, ne prit jamais d'autre titre dans toutes les chartes qu'elle signa, que celui de *Mademoiselle* &

Mem. sur
l'anc. Chev. p.
68. 69. 73.
74. 200.
204.

parce que le Comte son mari n'étoit encore qu'Ecuyer , quand malheureusement il fut tué dans un tournoi , six heures après leur mariage. C'étoient les seuls qui mangeassent à la table du Roi ; honneur que n'avoient point ses fils , ses frères , ses neveux , qu'ils n'eussent reçu toutes leurs armes , c'est-à-dire , qu'ils n'eussent été armés Chevaliers. Eux seuls avoient droit de porter la lance , le haubert , la double cotte de mailles , la cotte d'armes , l'or , le vair , l'hermine , le petit gris , le velours , l'écarlate ; de se faire représenter avec l'armure complete dans l'empreinte d'un sceau qui leur devenoit propre & particulier ; enfin d'arborer la girouette sur les maisons qu'ils occupoient ou possédoient. Cette girouette , dit le Laboureur , étoit en pointe , comme les pennons , pour les simples Chevaliers , & quarrée comme les bannières , pour les Chevaliers Bannerets. En général tout Chevalier , conformément à l'ancien privilège des soldats Romains , étoit exempt de payer les droits de vente des denrées & des autres marchandises achetées pour son usage particu-

lier, & même de toute espèce de péage. Son armure & son équipage le faisoient reconnoître de loin : à son approche toutes les barrières, tous les châteaux, tous les palais s'ouvroient pour lui faire honneur. Quelquefois même ces égards pour la Chevalerie furent portés jusqu'aux plus scandaleux excès. Une Dame qui reçoit chez elle un Chevalier, ne veut point s'endormir qu'elle ne lui envoie une de ses filles pour lui faire compagnie.

Ibid. p. 234.
255.

(a) Siemme.

Appelle un soun (a) pucelle,
La plus courtoise & la plus belle.

(b) A l'oseille.

A cousoil (b) li dit, bel amie,
Allez tôt, ne vous ennui mie,
Avec ce Chevalier gésir.

.
.
.

Si le servez, s'il est mestiers.

Telles étoient les mœurs d'alors. Ce qui prouve que ces siècles si vantés pour l'honnêteté & la délicatesse des procédés, observoient assez mal les loix que prescrit la décence. Cet amour honnête dont on fait de si

beaux portraits, étoit si peu connu, que nos Romanciers & nos Poëtes, dans l'éloge des Seigneurs qui faisoient le mieux les honneurs de leur Maison, leur prêtent la même complaisance pour leurs hôtes que celles des peuples qui habitent le long du Nil, suivant les relations des voyageurs. On ne peut lire sans scandale le récit des Tournois faits à S. Denis sous Charles VI. pour la Chevalerie du Roi de Navarre & de son frere. Ni la sainteté du lieu, ni la présence du Monarque, si l'on en croit un de nos Historiens, ne purent arrêter la licence, le désordre, & le libertinage. *Chacun, dit-il, chercha à satisfaire ses passions; & c'est tout dire, qu'il y eut des maris qui pâtirent de la mauvaise conduite de leurs femmes, & qu'il y eut aussi des filles qui perdirent le soin de leur honneur.* Ce même esprit de débauche grossière regne dans la plupart des poësies de nos anciens François: on y voit des leçons d'amour les plus dissolues, terminées par tout ce que la religion nous peut offrir de plus édifiant & de plus sacré. Après cela qu'on ose nous vanter les siècles de l'ignorance & de la barbarie!

ibid.

M. de Buffon,
Hist. Nat. vol.Hist. de S.
Den. ch. VII
p. 170. 71.

des Provin-
ces confif-
quées fur
Jean fans
terre.

14 HISTOIRE DE FRANCE.

les châtimens , lorsque Louis VIII parvint à la couronne. Il étoit à peine monté fur le Trône , que les Ambassadeurs du Roi d'Angleterre vinrent lui demander la restitution de la Normandie , & des autres Provinces confifquées fur Jean-fans-terre. Ils n'eurent d'autre réponse , finon que le Roi étoit prêt de justifier la validité de cette confiscation dans l'assemblée des Pairs , seuls juges naturels dans ces sortes d'affaires. Ainsi les Envoyés se retirèrent fans avoir rien fait ; & comme la trêve de quatre ans n'avoit plus guere à durer ; le Monarque François résolut de reprendre les armes & de marcher en Poitou , dès qu'elle seroit expirée. Le Pape , c'étoit Honoré III , instruit de cette résolution , fit envain tous ses efforts pour la lui faire changer : ses lettres mêlées de tendresse & de hauteur , ne produisirent aucun effet : Louis répondit d'une manière honnête , mais digne de la Majesté royale. Les Souverains commençoient à connoître toute l'étendue de leurs droits.

AN. 1224.
Louis mar-
che contre
eux , contre

La suspension d'armes expiroit aux fetes de Pâques. Ce tems arrivé , Louis , après s'être assuré de l'Empe-
reur

reür Frederic I I , du Vicomte de Thoiars , celui de tous les Seigneurs de la Loire qui pouvoit le plus traverser ses desseins , de Hugues de Lusignan , comte de la Marche , qui peu de tems après se déclara ouvertement pour lui , & de quelques autres grands Barons d'Aquitaine , part avec une grosse armée , entre dans le Poitou , défait Savari de Mauleon , gentilhomme en réputation du Général le plus habile qu'il y eût alors en Europe , prend Niort , ensuite Saint Jean d'Angeli , & va mettre le siège devant la Rochelle , qui passoit pour une place imprenable. Mais toute la résistance du brave Mauleon qui s'y étoit jetté avec un grand nombre de Noblesse & une forte garnison , ne put la soustraire au joug des François. Ce grand capitaine indigné que la Cour d'Angleterre lui eût envoyé au lieu d'argent , des coffres remplis de pierres & de son , ou forcé par l'importunité des habitans qui commençoient à se dégouter de la domination Angloise , prit le parti de capituler , & la ville fut rendue au Roi après trois semaines de siège. On remarque que le jour qui précéda cette reddition , il s'étoit fait

dans le Poitou , & prend plusieurs places.

Gesta Lud. VIII. Duch. tom. 5. p. 186.

ib. d.

à Paris pour la prospérité des armées Françoises une procession solennelle, où la Reine Blanche, accompagnée de ses enfans & de la Reine de Jerusalem sa nièce, avoit donné l'exemple à tout le monde.

Mais quelque fût la cause d'un si grand succès, tout ce que les Anglois possédoient encore dans le Poitou, se soumit au Roi. Le Vicomte de Limoges, le Comte de Perigord, & tous les Seigneurs d'Aquitaine jusqu'à la Garonne, lui prêterent serment de fidélité. Mauleon lui-même, chagrin qu'on eût si mal reconnu ses services en Angleterre, vint se jeter entre les bras du Monarque. Louis reçut avec joie son hommage, & retourna triomphant à Paris.

Effors inutiles des Anglois pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu.

L'Angleterre cependant équipa pendant l'hiver une flotte de trois cens voiles, qui partit au printemps sous les ordres de Richard, frère du Monarque Anglois. Ce jeune Prince, il n'avoit encore que dix sept ans, arriva heureusement à Bordeaux, où il fut reçu aux acclamations de la Noblesse & du peuple. Le titre de Comte de Poitou, qu'on lui avoit donné exprès pour ranimer les restes de la faction

Angloise, rassembla sous ses étendards un grand nombre de Seigneurs, à la tête desquels il alla investir S. Machaire, qu'il prit après avoir eu quelque avantage sur Hugues de Lusignan, son beau-père. Mais la Reole fut l'écueil de ses prospérités. Richard, vivement repoussé par les habitans de cette Ville, tous gens exprimentés dans l'art militaire, averti d'ailleurs qu'il arrivoit un puissant secours, n'eut rien de plus pressé que de lever le siège, & de mettre la Dordogne entre lui & les François. Ceux-ci, désespérés de voir échapper leur proie, se jettèrent sur Limeuille qu'ils emportèrent d'assaut, & forcèrent le Seigneur de Bergerac de faire hommage au Roi. Tant de succès répandirent l'épouvante parmi les ennemis, qui n'osant risquer le sort d'une bataille, se rembarquerent pour l'Angleterre.

Henri, c'étoit le nom du Monarque Anglois, battu de tous côtés, eut recours au Pape, dont on dit qu'il acheta bien cher la protection. Honoré écrivit donc au Roi une seconde lettre plus forte encore que la première, l'avertissant « que les souverains Pon-

Ilem. Ibid.
p. 287.

Nouvelle
trêve avec
l'Angleterre:

» fes étant établis de Dieu pour com-

» battre les péchés par toutes sortes de
 » voies, & que la guerre présente con-
 » tre l'Angleterre en étant un fort
 » grand, la dignité Pontificale l'obli-
 » geoit de ne rien oublier pour en ar-
 » rêter le cours. » C'étoit raisonner sur
 un principe également frivole & ab-
 surde, puisqu'il tend à soumettre les
 Rois à la correction des Prêtres jusques
 dans les choses temporelles. Aussi tou-
 tes ces menaces n'eussent-elles fait au-
 cune impression sur l'esprit de Louis,
 si trente mille marcs d'argent comp-
 tant qu'on lui offrit à propos, ne l'euf-
 sent déterminé à accorder une trêve
 de quatre ans. Il faut croire pour son
 honneur, dit un Moderne, que ce fut
 moins par avarice qu'il y donna les
 mains, que parce que quelque chose
 de plus pressé demandoit sa présence
 ailleurs.

Rymer, Act.
 publ. rom. 1.
 r. 92. Le Gen-
 dre, Hist. de
 Franc. tom. 2.
 p. 400.

Ann. 1215.
 Louis ap-
 parut le trou-
 ble de Flan-
 dres.

Gesta Lud.
 VIII. Duch.
 tom. 5. p.
 287.

(a) en 1206.

Toute la Flandre étoit en trouble
 par l'arrivée d'un homme qui se disoit
 le Comte Baudouin, élu vingt années au-
 paravant Empereur de Constantinople.
 Cette apparition étonna d'autant plus,
 que le bruit commun étoit que ce Prin-
 ce avoit été tué par ordre du Roi des
 Bulgares qui l'avoit fait prisonnier (a).
 L'aventurier cependant lui ressembloit

si fort , qu'on ne pouvoit à le voir & à l'entendre raconter ses différentes aventures , ne pas croire que ce ne fût lui. Le Peuple , le Clergé , la Noblesse , presque tous les Flamands témoignèrent qu'ils n'en doutoient point. L'Angleterre en parut si persuadée , qu'elle lui envoya des Ambassadeurs pour traiter d'une ligue contre la France. Il n'y eut presque que la Princesse Jeanne , l'ainée des filles du vrai Baudouin , qui osât dire qu'il étoit véritablement mort. C'étoit un de ces génies impérieux , qui ne peuvent souffrir ni égal ni supérieur : c'est pour cela , disoit-on , qu'elle ne payoit point la rançon du Comte Ferrand son mari , prisonnier dans la Tour du Louvre depuis la bataille de Bouvines. Plus on la pressoit de voir du moins cet homme qui se disoit échappé miraculeusement des mains des Grecs , plus elle s'emportoit , menaçant de le faire mourir de mille morts , s'il tomboit en son pouvoir. Cette conduite irrita tellement ses sujets , qu'elle couroit risque d'être chassée , ou même massacrée , si le Roi qui la protégeoit , ne se fût mis en marche pour la soutenir.

Rimet. Ibid.
p. 95.

Cesta I. ut.
VIII. Ibid.

Le Monarque ordonna au prétendu Baudouin de le venir trouver à Peronne, où il s'étoit rendu. L'aventurier y vint : mais il joua mal son rôle. Sommé de répondre sur des affaires de famille, qui ne pouvoient être connues que du véritable Baudouin, il dédaigna de parler en présence de tant de monde. Ce procédé le rendit suspect : il fut chassé honteusement & traité d'imposteur. Le malheureux, abandonné peu à peu des Flamands, tâcha de se sauver en habit déguisé : mais il fut pris en Bourgogne, amené à la Comtesse, & pendu quelques jours après. Jeanne fit courir le bruit que le fourbe, avant que de mourir, avoit avoué son imposture : bien des gens disoient au contraire, qu'au milieu des horribles tourmens qu'on lui avoit fait souffrir, il avoit constamment soutenu qu'il étoit le vrai Baudouin. On étoit tellement prévenu que cette Princesse étoit capable de tout sacrifier à la passion de régner, qu'on lui reprocha quelques tems après dans un libelle, qu'elle avoit mieux aimé faire pendre son propre père ; que de renoncer au commandement.

Math. Par. I. 5.
P. 431.

Affaires de
Languedoc.

Le calme rétabli dans la Flandre ;

Louis , pour satisfaire enfin aux instantes sollicitations du Pape , ne songea plus qu'à porter ses armes en Languedoc : entreprise où la Religion eut peut-être plus de part que la politique. Si le Monarque n'eût pas pris le change , il est probable qu'en une campagne ou deux il eût enlevé aux Anglois le peu qui leur restoit en deçà de la mer. Il ne fera pas hors de propos de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Le vieux Raymond étoit mort dans de grands sentimens de piété , mais toujours chargé de la haine des enthousiastes & de Rome. Ce fut en vain qu'on produisit au Pape divers témoins pour prouver qu'il avoit fait une fin véritablement chrétienne , jamais on ne put obtenir qu'il reçût les honneurs de la sépulture. Les Hospitaliers de Saint Jean de Toulouse emportèrent son corps dans une caisse de bois , & le déposèrent près du cimetiere de leur Eglise , où on le voyoit encore trois cens ans après , mais *tout profané & à moitié mangé des rats*. La tête cependant s'est parfaitement conservée : on la montre encore de nos jours dans la maison de ces mêmes Hospitaliers.

Aymer. de
Peyr. chr. Mil.
33.

La Faille ,
abr. annal.
tôm. 1. p. 126.

Le crâne qui est tout entier , offre l'empreinte d'une fleur de Lys , de la grandeur d'un demi-écu , si bien formée qu'il est aisé d'y reconnoître l'ouvrage de la nature. Le fils & successeur de ce Prince infortuné , Raymond VII, digne héritier d'un tel père, en avoit toutes les grandes qualités , le génie aisé , vaste , pénétrant , l'ame noble , le cœur au dessus des dangers , & jamais plus grand que dans l'adversité , enfin l'art précieux de tenir toujours ses voisins attachés à ses intérêts. Il n'eut pas plutôt pris les rênes du gouvernement , que les affaires d'Amauri de Montfort allèrent toujours en empirant. Chaque jour étoit marqué par de nouveaux progrès.

Ann. 1213.

Amauri ce-
de tous ses
droits au Roi.

Bien-tôt l'usurpateur se vit contraint d'abandonner Carcassonne , & tout le pays que sa Maison possédoit depuis quatorze ans. Dans cette extrémité , il se rendit à Paris , où il fit cession au Roi de tous ses droits sur les domaines conquis par les Croisés. L'acte portoit
 « qu'Amauri , Seigneur de Montfort ,
 » quittoit à son Seigneur Louis , il-
 » lustre Roi des François , & à ses hé-
 » ritiers à perpétuité , toutes les do-
 » nations que Rome avoit faites à Si-

Tref. des ch.
Toulouze, fac.
1. n. 43.

» mon son père , supposé néanmoins
 » que le Pape accomplît toutes les de-
 » mandes que le Roi lui faisoit par
 » l'Archevêque de Bourges & par les
 » Evêques de Langres & de Char-
 » tres. » Ces demandes étoient que
 tous ceux qui se croiseroient avec le
 Monarque contre les Albigeois , par-
 ticipassent aux mêmes indulgences que
 ceux qui marcheroient à la défense de
 la Terre-Sainte : que les Archevêques
 de Rheims , de Bourges & de Sens
 eussent le pouvoir d'excommunier
 tous ceux qui le traverseroient , ou
 ne l'aideroient point de leur personne
 ou de leurs biens dans cette pieuse
 entreprise ; que la trêve entre la France
 & l'Angleterre fût prolongée pour dix
 ans : que le Pape fit expédier une
 bulle par laquelle il déclareroit que les
 deux Raymond , père & fils , & leurs
 héritiers , ont été & sont exclus de
 toutes leurs possessions , de même que
 leurs partisans , associés , ou alliés :
 que l'Eglise pendant dix ans lui payât
 un tribut annuel de soixante mille li-
 vres Parisis , pour subvenir aux frais
 immenses de cette guerre : enfin que
 Rome lui laissât , & à ses héritiers ,
 la liberté d'établir leur demeure dans

Mss. Colb. n.
 2669.

le pays, d'y aller & d'en revenir suivant qu'ils le jugeroient à propos.

Ann. 1224.

Le Pape reconnoît Raymond pour catholique.

Ces articles étoient en même tems si honteux pour les Rois & si flatteurs pour l'autorité pontificale, qu'on ne doutoit nullement que le Pape n'y souscrivît avec le plus grand empressement. C'étoit en effet reconnoître que Rome a le pouvoir de délier les sujets du serment de fidélité, qu'elle peut à son gré disposer des Sceptres & des Couronnes, & que les Souverains lui doivent obéissance jusques dans les choses temporelles. Mais celui qui réellement élève & renverse les Empires, ne permit pas que cette négociation réussît pour lors. Raymond, effrayé de l'orage qui se formoit contre lui, n'oublia rien pour le conjurer. Il écrivit au Pape une lettre très-respectueuse, & promit de lui envoyer incessamment des Ambassadeurs pour recevoir ses ordres. Honoré, touché de sa soumission, chargea le Cardinal Conrad, légat auprès de l'Empereur Frédéric, de passer à la Cour de France, pour terminer promptement ce traité de réconciliation. Le Prélat, fidèle aux ordres de son maître, déclara dans un Concile ou Parlement

général, assemblée à Paris sous les ordres du Roi, que Raymond étoit bon Catholique, révoqua toutes les indulgences accordées à ceux qui se croisoient contre les hérétiques du Languedoc, & finit par exhorter Louis à engager le Comte de Toulouse par la crainte de ses armes, à satisfaire entièrement à l'Eglise. Le Monarque, vivement piqué, lui répondit avec dédain, que Rome pouvoit s'accorder avec ce Prince, comme elle le jugeroit à propos; qu'on prît garde seulement de lui imposer aucun fardeau nouveau ou inusité; qu'au reste il lui défendoit de lui jamais parler de cette affaire, dont il se tenoit entièrement déchargé.

Gesta. Lud.
VIII. Duch.
tom. 1. p. 285.

Mss. Colb. M
1669.

Tout étoit favorable au Comte Raymond. Il sçut profiter de la circonstance, se rendit au Concile assemblé à Montpellier pour terminer sa réconciliation avec l'Eglise, jura de garder la foi catholique, d'extirper l'hérésie de ses Etats, de restituer ou faire restituer au Clergé tout ce qu'on lui avoit enlevé, de maintenir les Eclésiastiques dans la jouissance de leurs libertés & de leurs privilèges, enfin de payer vingt mille marcs d'argent;

Ann. 1224

Le concile de
Montpellier
reçoit aussi sa
soumission à
l'Eglise.

Baluz. conc.
Narb. p. 60.
& seq.

soit en réparation de dommages , soit pour être pourvu à l'honneur d'Amauri de Montfort. Le Comte de Foix , Roger-Bernard , & le jeune Trencavel , vicomte de Beziers , firent les mêmes promesses , les mirent par écrit , les scellèrent de leur sceau , & les déposèrent entre les mains du Président de l'assemblée. C'étoit l'Archevêque de Narbonne , ce fameux Arnaud Amauri , si connu , non par le titre de premier Inquisiteur de la foi dans le Languedoc , d'autres Religieux de son Ordre l'avoient précédé dans cet emploi , mais par les excès où son zèle peu éclairé l'emporta contre le malheureux Raymond VI. Cependant soit remords de conscience , soit indignation contre les procédés également injustes & cruels du Comte Simon de Montfort , soit estime réelle & véritable pour la personne du jeune Raymond , il prit hautement ses intérêts ; & s'il eût vécu plus long-tems , il auroit sans doute conduit cette affaire à une heureuse fin. Tous deux de concert envoyèrent une ambassade solennelle à Rome , pour porter au Pape les actes du Concile , qui , conformément à la déclaration du Cardinal

Conrad, avoit reçu les soumissions du Comte & celles de ses confédérés. La députation, composée d'Evêques, de Chevaliers & de Clercs, avoit pour chef Hugues Beroard, archevêque d'Arles.

Rymer. Act. publ. tom. 1. p. 274.

Mais déjà Rome avoit changé, soit qu'il fût arrivé quelque chose qui lui eût déplu, soit qu'elle eût été prévenue par les intrigues de la France, soit enfin que l'envie de disposer d'un puissant Etat lui parût un titre suffisant pour déclarer Raymond coupable. On n'admit ses ambassadeurs à l'audience que pour leur reprocher le peu de sincérité de leur Maître, qui toujours l'erreur dans le cœur, n'avoit restitué les biens de l'Eglise, que par la crainte des armes du Monarque François. On accusoit l'Archevêque d'Arles de trop de partialité envers le Comte : on alla même jusqu'à dire qu'il lui avoit sacrifié à vil prix les intérêts de son Eglise. Le Prélat indigné de ces discours injurieux, outré d'ailleurs qu'on ne voulût point faire justice au Prince, se retira avec ses collègues d'ambassade, qui ne remportèrent de ce voyage que le déplaisir d'avoir été les témoins & les victimes de la hauteur

Ann. 1215.

Tout change, & ce Prince est excommunié de nouveau.

Alber. chron.

Raynald. an.
1225. n. 28. &
seq.

Romaine. Le Pape en même tems écrivit au Toulousain (c'est le seul nom que les enthousiastes lui avoient laissé), que ne cessant point de protéger les hérétiques, il ne devoit plus espérer d'obtenir l'absolution qu'il demandoit. Aussi-tôt il envoya Légat en France, Romain, cardinal du titre de Saint Ange, pour résoudre de concert avec Louis la perte de Raymond & de ses confédérés.

Chron. Tur.
apud Marten.
coll. ampl.
tom. 5. page
1066.

Ce nouveau Ministre, homme adroit & rusé, muni *d'un plein pouvoir de détruire, d'arracher, de planter, d'édifier*, convoqua un Concile à Bourges, où le Comte Raymond comparut sous le sauf-conduit du Roi. Là ce malheureux Prince demanda avec humilité d'être réconcilié à l'Eglise, se soumettant à l'examen de sa foi & de sa vie, conjurant le Légat de se transporter lui-même en Languedoc, pour y châtier à sa volonté ceux qui se trouveroient suspects d'hérésie, promettant de restituer tout ce qu'on avoit enlevé aux Eglises, offrant enfin, s'il étoit en faute, d'en faire la réparation que le Concile ordonneroit. Il n'y avoit personne dans l'assemblée qui, sur de pareilles offres, ne fût

Math. Par.
an. 1226. page
331. ed. 1640.

prêt de lui donner son absolution : mais c'est ce que l'inflexible Légat sçut adroitement éluder. Il ordonna , *en vertu d'obéissance* , à chaque Archevêque de s'assembler en particulier avec les Evêques de sa Province , de délibérer mûrement sur cette affaire , & de lui en donner ensuite leur avis par écrit : avis qu'il leur défendoit expressement de communiquer à personne , sous prétexte qu'il vouloit en faire part au Pape & au Roi avant que de le publier. Ainsi Raymond ne gagna rien , quelques soumissions qu'il pût faire ; & bien loin d'être absous , il s'en seroit retourné plus excommunié qu'il n'étoit venu , s'il avoit été possible . Il n'obtint rien non plus pour ses affaires temporelles. Car , quoiqu' Amauri eût offert *de s'en remettre au jugement des douze Pairs de France* , & que sa proposition eût été acceptée , la chose néanmoins n'eut point de suite , parce que Raymond demandoit auparavant que le Roi reçût son hommage , pour pouvoir être regardé comme Pair.

On remarquera à cette occasion ; que dès-lors le nombre des Pairs de France étoit réduit à douze : rédu-

Epoque de la réduction des Pairs au nombre de douze.

Hist. gén. de
Langued. rom.
3. p. 177.
not. 26.

tion, dit un Moderne très-sçavant dans
notre histoire, dont on peut placer l'é-
poque entre l'an 1202, ou même si l'on
veut 1204 & l'an 1216. Il paroît, ajou-
te-t-il, que dès ce moment les Comtes
de Toulouse tenoient le premier rang
parmi les laïques en qualité de Ducs
de Narbonne. Si quelques monumens
postérieurs semblent attester le con-
traire, c'est que Raymond VII ayant
cédé son Duché de Narbonne au Roi
Saint Louis, il n'aura pris place dans
la suite, que parmi les Comtes laï-
ques dont il devint le premier. On
doit encore observer que la soumis-
sion de ce Prince au jugement de ses
Pairs n'avoit rien qui ne fût en même
tems très-avantageux pour lui & très-
conforme aux usages de la Monarchie.
La maxime que l'Eglise n'a aucune
autorité sur le temporel des Princes,
étant inviolable, on devoit regarder
comme nulle la disposition que le
Pape Innocent III & le Concile de
Latran avoient faite des domaines de
la Maison de Toulouse en faveur de
celle de Montfort. Il n'appartenoit
qu'au Roi & à ses Pairs de juger si
Raymond VI avoit réellement com-
mis quelque action qui méritât qu'il

Fut dépouillé de ses Etats , lui & toute sa postérité.

Romain cependant publioit hautement que l'avis des Evêques avoit été de ne point recevoir la soumission simulée de Raymond : qu'il étoit chargé de leur part de prier le Roi d'entreprendre en son nom l'expédition contre les Albigeois : que pour l'aider à soutenir les frais de cette guerre , tous offroient de lui payer pendant cinq ans le dixième de leurs revenus. Alors le Monarque , moins par zèle pour la Religion , que par l'espérance de réunir à sa Couronne plusieurs belles & riches Provinces , ne balança plus de s'engager dans une entreprise aussi injuste dans son principe , que dangereuse dans ses suites. L'ambition lui ferma les yeux sur ce qu'il devoit à un Prince , l'un des premiers Pairs du Royaume , son proche-parent , le plus fidèle peut-être & le plus soumis de ses vassaux , qui n'avoit enfin d'autre crime que de ne pas exterminer assez promptement quelques hérétiques qui pouvoient rester dans ses Etats. Il oublia tout ce que le Roi Philippe Auguste lui avoit prédit de funeste , si jamais il se déterminoit à

Ann. 1216.
Louis s'engage à marcher en Languedoc.

Guill. de Pod.
Duch. tom. 5.
p. 687.

cette guerre. « Les gens d'Eglise, di-
« soit ce Prince, engageront mon fils
« à se croiser contre les hérétiques
« Albigeois; il ruinera sa santé à cette
« expédition; il y mourra, & par-là
« le Royaume demeurera entre les
« mains d'une femme & d'un enfant. »
L'événement justifia la sagesse de cette
prédiction. Louis crut avoir pourvu
à tout en déclarant devant les Evê-
ques, qui lui donnèrent acte de sa
protestation, qu'il ne prétendoit point
s'obliger à demeurer dans l'Albigeois
jusqu'à ce que tout fût entièrement
soumis, mais qu'il se réservait la li-
berté d'y aller & d'en revenir lors-
qu'il le jugeroit à propos, *sans aucun*
scrupule de conscience.

Tous les Sei-
gneurs Fran-
çois se croi-
sèrent avec lui.

Ce fut dans un Parlement convo-
qué à Paris sous les ordres du Roi,
que cette grande affaire fut absolu-
ment décidée. Les Prélats & les Ba-
rons qui s'y trouvèrent, approuvè-
rent unanimement le dessein du Mo-
narque : Tous jurèrent de l'aider de
bonne foi *comme étant leur Seigneur-
Lige.* Amauri de Montfort lui fit une
nouvelle cession de toutes ses préten-
tions sur les Etats du Comte de Tou-
louse, & pour dédommagement il eut

Chron. Tur.
apud Marten.
coll. ampl.
tom. 5.

l'expectative de la charge de Connétable, alors occupée par Mathieu de Montmorenci. Le Légat en même tems excommunia Raymond, le déclara *hérétique condamné*, & confirma la possession de ses domaines au Roi ou aux Princes ses successeurs. Quelques Evêques en murmurèrent, & disoient hautement, qu'il n'étoit point juste de condamner qui que ce fût, & moins encore un Souverain, sans l'avoir convaincu, & sans avoir même informé des crimes dont on l'accusoit. Mais Romain les laissa murmurer, & ne s'occupa que du soin de faire publier une nouvelle croisade contre le Comte. Elle fut prêchée avec tant de succès, que tout le monde voulut en être, les Grands pour faire leur cour, le soldat pour s'enrichir, le peuple par simplicité & entraîné par l'exemple.

On compte parmi les principaux seigneurs qui prirent la croix des mains du Légat, Philippe comte de Boulogne & de Clermont, Pierre comte de Bretagne, Robert comte de Dreux, les Comtes de Chartres, de Saint Paul, de Rouci & de Vendôme, Mathieu de Montmorenci, connétable de France, Robert de

Noms des
principaux
Croisés.

Tref. des ch.
Aloig. n. 1.

Courtenai Boutillier, Enguerrand de Couci, le Sénéchal d'Anjou, Jean de Nesle, les Vicomtes de Sainte-Suzanne & de Chateaudun, Savari de Mauleon, Thomas & Robert de Couci, Gautier de Joigni, Gautier de Rinel, Henri de Sulli, Philippe de Nanteuil, Etienne de Sancerre, Gui de la Roche, Rentré d'Amiens, Robert de Poissi, René de Montfaucon, Bouchard de Marli, & Florent de Hangeft. Tel étoit le fanatisme du siècle, qu'en moins de trois mois le Roi se vit à la tête d'une armée des plus florissantes. On assure qu'il y avoit soixante mille hommes d'armes, & des gens de pied à l'infini : l'histoire n'en dit pas le nombre, parce qu'en ce tems-là on en faisoit si peu de cas, qu'on les comptoit presque pour rien. Il fut décidé dans un second Parlement tenu à Paris au mois de Mars, que le quatrième Dimanche d'après Pâques, tous les vassaux du royaume se trouveroient à Bourges avec le nombre de troupes que chacun devoit fournir. Le Monarque s'y rendit au tems marqué. Aussi-tôt il se mit en marche, traversa le Nivernois, arriva le jour de l'Ascension à Lyon, fit embarquer les

Math. Par. p.
445. & seq.

Gesta. Lud.
VIII. apud
Duch. tom. 5.
p. 287..

gros bagages, les vivres & l'artillerie sur le Rhône, & continua sa route le long de ce fleuve jusqu'à Avignon.

Tout avoit tremblé dans la province au seul bruit des préparatifs de cette guerre; & plusieurs seigneurs, vassaux de Raymond, n'osant attendre l'arrivée de Louis, lui avoient envoyé faire leurs soumissions : Beziers lui avoit prêté serment de fidélité entre les mains de son évêque; le seigneur de Sauve, Pierre Bermond, neveu du comte, étoit venu lui-même à la Cour, pour faire hommage-lige au Roi de toutes ses possessions. Mais la terreur redoubla lorsqu'on vit cette formidable armée de Croisés entrer dans le pays. Nîmes & son territoire se rendirent sans aucune résistance : Louis les réunit à la couronne, dont ils n'ont plus été séparés depuis. Les autres villes s'empressèrent d'imiter cet exemple : Puylaurens, Castres, & Saint Paul sur l'Agour lui envoyèrent des députés pour lui porter leurs hommages & les assurances de l'attachement le plus inviolable.

Soumissions de plusieurs Seigneurs de la Province.

Reg. cur. Franc. tom. 8. Hist. génér. de Lang. preuve. p. 301.

Raymond ne s'oublioit pas dans des circonstances aussi critiques. Voyant

Sages précautions du comte de Toulouse.

46 HISTOIRE DE FRANCE.

qu'il ne pouvoit fléchir ni le Pape ni le Roi , abandonné du Roi d'Angleterre que Rome retenoit par la crainte de ses foudres , sans aucune espérance de secours du côté de l'Arragon, que la France avoit sçu mettre dans ses intérêts, il prit toutes les précautions que la prudence peut suggérer dans une occasion si périlleuse. Il fortifia ses places , y fit transporter ce qu'il y avoit à la campagne de vin , de bled & de fourages ; ordonna de labourer les prés , de boucher les puits , d'abattre les fours & les moulins ; & secouru de ses voisins , rassembla un assez grand nombre de troupes , sinon pour donner bataille aux ennemis , du moins pour les harceler dans leurs marches , & pour enlever leurs convois. Sages précautions qui contribuèrent plus qu'autre chose à faire échouer l'entreprise des Croisés.

Tref. des ch.
Albig. n. 4.

Math. Par.
an. 1226.

Siège d'Avignon par les François.

Guill. de Pod.
c. 35. p. 687.
apud Duch.
tom. 5.

Louis cependant étoit aux portes d'Avignon , disputant avec les habitants sur le passage à travers leur ville. Le Monarque le demandoit pour lui & pour toute son armée : les Avignonois le refusoient à l'armée , & ne l'accordoient qu'au Monarque , pourvu qu'il fût peu accompagné. Il y a

toute apparence que de part & d'autre, on ne cherchoit qu'à se tromper. Le dessein du Roi étoit de surprendre la Place, celui des bourgeois étoit d'arrêter le Roi. Ce Prince, après avoir tenté inutilement la voie de la négociation, leur envoya dire que s'ils ne lui ouvroient leurs portes, ils les assiégeroit : ils répondirent fièrement, qu'ils se défendroient. Aussi-tôt l'ordre fut donné de les investir. On distribua les postes, on prépara les machines, & peu de jours après on commença les attaques. Mais pour ne point choquer l'Empereur dont les rebelles se prétendoient les vassaux, les Prélats & les Barons de l'armée prirent la précaution de lui écrire pour lui exposer les raisons qui les avoient déterminés à cet acte d'hostilité contre les Avignonois. Ces raisons étoient qu'ils les regardoient comme des hérétiques, des receveurs & des fauteurs d'hérétiques. Dieu qui connoît tous les replis & replis du cœur humain, disoient-ils, sçait que nous n'avons entrepris ce siège qu'en qualité de pèlerins, pour l'amour de son saint nom ; & pour le soutien de la foi ; auquel tout catholique est tenu, sans préjudice en tous & partout

Thres. des ch.
Albig. n. 10.

des droits de l'empire. On chargea les Evêques de Beauvais & de Cambrai & l'Abbé de Saint Denis de porter cette lettre singulière. On devine quel seroit le succès d'une pareille ambassade dans un siècle comme le nôtre, où, pour nous servir des termes d'un célèbre Moderne, l'on sçait *baïser les pieds du Pape & lui lier les mains.*

Divers hom-
mages rendus
au Roi.

Guil. de Pod.
ibid. p. 680.

Reg. cur.
Franc. ibid.

Mss. de Col-
bert. n. 2275.

Le Roi en même tems, de concert avec le cardinal de Saint Ange, avoit envoyé l'archevêque de Narbonne dans la province, pour exhorter les peuples à se soumettre à son obéissance & aux ordres de l'église. Tel fut le succès de la mission de ce Prélat, que la plupart des seigneurs & des villes depuis le Rhône jusqu'aux environs de Toulouse, reconnurent le Monarque pour leur seigneur & leur maître. Carcassonne lui envoya ses clefs avec une copie du serment par lequel elle promettoit de lui ouvrir ses portes à la première réquisition. Les habitans d'Albi lui donnèrent les mêmes témoignages de leur fidélité : Louis les prit sous sa protection, & leur envoya leur évêque pour recevoir leurs soumissions. Divers princes & seigneurs vinrent aussi le trouver, soit pour

pour l'aider dans cette fameuse expédition, soit pour lui faire hommage-lige de tous leurs domaines. On met du nombre des premiers, Raymond Berenger, comte de Provence & de Forcalquier, qui lui jura de le secourir, lui & les siens, de tout son pouvoir, *sans son honneur & le respect qu'il devoit à l'Empereur* : les autres étoient Gui de Tournon, Rostaing de Sabran, Raymond - Gaucelin de Lunel, Héracle de Montlaur, Bernard VI comte de Comminges, & Roger - Bernard comte de Foix. Ce dernier néanmoins ne put obtenir la paix qu'il demandoit, & fut obligé de se retirer sans avoir rien conclu. Le Roi détacha ensuite plusieurs corps de troupes pour aller prendre possession en son nom de toutes les Places qui s'étoient données à lui, entr'autres de Saint Gilles, Marseille, Beaucaire, Narbonne, Termes, Carcassonne, Arles, Tarascon, Orange.

ibid. n. 2669.

Reg. sur.
Franc. ibid.

Phil. Mouss.
p 175. & seq.

Suite du
siège d'Avignon.

Tant d'avantages ne consoloient point le Monarque du peu de progrès de ses armes devant Avignon. La Place attaquée avec furie, se défendoit de même; & le siège, au bout de trois mois, n'étoit guère plus avancé que le

Math. Par.
an 1226.

premier jour. Les Croisés, dit un Historien de ce tems, manquoient de munitions, tant, parceque venant de fort loin, elles arrivoient souvent fort tard & en petite quantité, que parceque beaucoup de ces convois étoient enlevés sur les chemins par les troupes du Comte de Toulouse. La disette & les chaleurs avoient engendré dans le camp des maladies contagieuses, qui faisoient périr bien du monde. L'infection causée par les cadavres des hommes & des chevaux qu'on n'avoit pas enterrés, augmenta le mal. Il se forma de ces corps de grosses mouches noires, qui désoloient ce qu'il y avoit de gens en santé, se mêloient parmi les alimens, & portoient une mort certaine. Le Roi & le Légat, ajouta-t-il, impatiens de mettre fin à une expédition si funeste, résolurent enfin de donner l'assaut. Déjà une grande partie de l'armée étoit sur le pont, lorsque malheureusement il croula. Près de trois mille hommes tombèrent dans le Rhône, & presque tous furent submergés. Alors les assiégés firent une vigoureuse sortie, surprirent les François à table, leur tuèrent deux mille hommes: & pour les éloi-

gner davantage, élevèrent un retranchement au-delà du fossé. Mais, dit un sçavant Moderne, il y a tout lieu de douter de la plûpart de ces circonstances, qu'on ne trouve que dans cet Auteur étranger, trop ennemi de la France pour être cru sur ce qui peut intéresser sa gloire.

Hist. gén. de
Langued. tom.
3. p. 358.

La vraie cause de la longueur de ce siège fut l'intelligence que plusieurs des principaux de l'armée entretenoient avec les assiégés. Aussi a-t-on écrit que ce fut là que se formèrent ces projets de désobéissance, qu'on vit éclater bientôt après. Quelques-uns d'entre-eux, soit ennui de la fatigue, soit jalousie de la puissance où cette conquête élèveroit Louis, soit compassion pour un Prince qu'ils voyoient attaqué sans aucune cause légitime, soit enfin quelque autre mécontentement personnel, signèrent, dit-on, une ligue par laquelle ils se promettoient fidélité contre qui ce fût, sans en excepter le Roi même. Les plus considérables étoient Pierre de Dreux, dit Mauclerc, comte ou duc de Bretagne, & Thibaud IV, comte de Champagne, qui fut ensuite Roi de Navarre. Tous deux étoient proches

Causes de
sa longueur.

Fil. de la ch.
 Hist. de Saint
 Louis. tom. I.
 P. 46 & 47.

parens du Roi ; le premier issu de Robert I comte de Dreux, un des enfans de Louis le Gros ; le second descendu d'une sœur de Philippe Auguste, qui lui assura le Comté de Champagne, que les filles du frère aîné de son père lui disputoient. Pierre étoit un Prince avide de grandeurs, qui par inquiétude autant que par ambition, ne sortoit jamais d'une révolte qu'en jetant les semences d'une autre ; artificieux, s'il en fut jamais ; toujours également prêt de donner sa parole, & d'y manquer ; au reste infatigable au travail, & n'ayant pas moins d'expérience à la guerre que de valeur. Thibaud, que ses procédés firent toujours haïr, & que nulle dignité ne put faire considérer, n'avoit d'autre mérite que le talent de la poésie, ce qui l'a fait surnommer *le faiseur de chansons* : *il en composa même pour la Reine de très-tendres ; qu'il eut la folie de publier* : homme capable de tous les crimes, si l'on en croit les bruits qui coururent alors, ou du moins d'une conduite bien malheureuse, puisqu'il a pu y donner occasion. Il commença de se faire connoître dès le siège de la Rochelle, où il ne voulut s'enga-

ger de demeurer jusqu'à la fin, que sur la déclaration du Roi, que c'étoit volontairement. Mais ce qui arriva au siège d'Avignon, caractérise encore mieux cet esprit indocile & séditieux. Non content d'avoir lassé la patience de Louis par un commerce continuel avec les assiégés, il lui vint dire au bout de quarante jours, que ne lui devant pas davantage de service, il vouloit se retirer. L'orgueilleux Prince partit en effet malgré les menaces du Monarque, & menaçant de son côté.

Rien néanmoins ne décourageoit Louis, ni la révolte des Grands de son armée, ni l'opiniâtre résistance des Avignonois, ni les chaleurs excessives d'un climat brulant. Il pressa si vivement ses attaques, que les assiégés, réduits aux dernières extrémités, offrirent enfin de se rendre à composition. Le vainqueur ne les y reçut qu'à condition que leurs fossés seroient comblés, leurs murailles démolies, leurs hôtels abattus. C'étoient de vastes édifices habités par la Nobl. Te, si bien fermés, ornés de tant de tourelles, qu'ils sembloient plutôt des forteresses que des maisons. On en comp-

Les Avignonois se rendent à composition.

Gesta Lud. VIII. apud Duch. tom. 5. p. 288.

proches de la mort, ne s'occupa plus que du soin de mettre ordre à ses affaires. Il commença par celle du salut: puis ayant fait venir autour de son lit tout ce qu'il y avoit d'Evêques & de grands Seigneurs à sa suite, il leur fit faire serment d'obéir au jeune Louis comme à leur Roi, & de partir, aussi-tôt qu'il auroit les yeux fermés, pour aller faire couronner cet enfant. On nomme, parmi ceux qui prêtèrent ce serment, les Archevêques de Bourges & de Sens, les Evêques de Beauvais, de Noyon & de Chartres, Philippe comte de Boulogne, Gautier d'Avènes comte de Blois, Enguerand de Couci, & Robert son frere, Maréchal de France, Archambaud de Bourbon, Jean de Nesle, & Etienne de Sancerre de la maison de Champagne. C'étoit peut-être par quelque pressentiment de l'avenir que Louis prenoit tant de précautions. Il écrivit aussi une lettre générale pour tous ses sujets, leur ordonnant de reconnoître son fils aîné pour leur Souverain; & ne pouvant se contenter là dessus, il le recommanda encore en particulier au Connétable. Il donna tous ces ordres malgré une dou-

leur aigue , qui l'emporta le Dimanche huitième de Novembre , dans la quarantième année de son âge , & la quatrième de son règne. Il fut enterré à Saint Denis auprès de Philippe-Auguste son pere.

C'est ainsi que les Historiens François racontent , & la prise d'Avignon , & la mort de Louis VIII : mais Mathieu Paris , écrivain Anglois , rapporte l'une & l'autre avec des circonstances particulières. Il dit que Thibaud comte de Champagne , impatient de se voir si long-tems éloigné de la Reine Blanche , dont il étoit éperdument amoureux , alla trouver le Roi pour lui demander la liberté de retourner dans ses Etats ; que le Monarque la lui refusa , le menaçant , s'il se retiroit , d'aller mettre tout à feu & à sang dans la Champagne ; que le Comte néanmoins , emporté par la violence de sa passion , demeura ferme dans sa résolution de partir ; mais que pour le faire avec plus de sûreté , il empoisonna Louis , qui mourut quelques jours après la retraite du séditieux vassal , dans l'Abbaye de Montpensier près d'Avignon. Le Légat , ajouta-t-il , eut grand soin de cacher cette

Math. Part.
an. 1226.

mort ; & cependant proposa des conditions de paix aux assiégés , protestant avec serment que le dessein du Pape n'étoit pas de leur faire la guerre , mais de sauver leurs ames. Les Avignonois , séduits par ces feintes caresses , lui permirent , & à tous les Prélats de l'armée , d'entrer dans la ville avec leur suite , pour être les témoins de leur foi & des exercices de leur Religion. Le perfide , abusant de leur simplicité , trouva moyen de s'emparer des portes , & de se rendre maître de la Place. Il la fit piller , faccager & démanteler. Alors on publia la mort du Roi , qui étoit arrivée un mois auparavant. Mais outre que l'existence de cette *Abbaye de Montpension* est une vraie chimère , les autres circonstances de ce récit , demanderoient un garant moins passionné contre la France & contre Rome.

Hist. génér.
de Langued.
tom. 3. n. 24.
p. 573. 74.

son éloge.

On a dit de Louis , qu'il fut fils d'un grand Roi & pere d'un grand Saint. C'est trop peu dire assurément : il fut lui-même un grand Prince par ses exploits & par ses vertus. La défaite du Roi d'Angleterre en Anjou , pendant que Philippe - Auguste son pere battoit l'Empereur & ses Alliés

à Bouvines, son expédition d'Angleterre & la conquête de ce Royaume malgré les oppositions, les intrigues & les foudres de Rome, les victoires continuelles qu'il remporta durant les trois années de son règne, tout annonce qu'il sçut réunir & les lauriers du conquérant, & les qualités du héros. A l'égard de la piété, s'il fut de beaucoup au dessous de son fils, il fut du moins fort supérieur à son pere. On loue surtout son amour inviolable pour la chasteté; & la circonstance de sa mort rapportée par Guillaume de Puilaurens, vaut mieux sans comparaison que les plus belles vies, si elle est véritable. On l'a surnommé *le Lion pacifique*, pour exprimer qu'il joignoit la modestie & l'amour de la paix à la souveraine valeur : éloge rare sans doute, mais malheureusement fort peu mérité. On ne peut s'empêcher de reconnoître dans ce Prince guerrier un esprit inquiet, ambitieux, toujours prêt, pour s'agrandir, à porter la guerre chez ses voisins. Celle de Languedoc, injuste dans son principe, (Raymond ne l'avoit point offensé) étoit en même tems contraire aux saines maximes de la politique : c'étoit

Duch. tom.
5. page 618.

reconnoître que Rome peut détrôner les Souverains , & disposer de leurs Etats.

Ses enfans
& ses dernières dispositions.

P. Ansel. Hist.
général de
France tom. I.
p. 48 & 49.

Testam. Lud.
VIII. apud
Duch. tom. 5.
p. 324. & seq.

De onze enfans que Louis avoit eus de la Reine Blanche de Castille , cinq étoient morts avant lui ; trois Philip-pes qui furent enterrés , le premier , l'aîné de tous , à Notre-Dame de Paris , le second à Notre-Dame de Poissy , le troisième , que d'autres nomment *Dagobert* , dans l'Abbaye de Royaumont ; Erienne qui mourut jeune , & une Princesse que la mort enleva au berceau. Il n'y en eut que fix qui lui survécurent , Louis , Robert , Jean , Alfonse , Charles , & Isabelle , qui fonda le Monastere de Longchamp , & que l'Eglise honore du titre de Bienheureuse. Le Monarque déclare par son testament que son intention est que Louis lui succede à la Couronne , & soit maître de tout le pays , de la même manière qu'il le possède lui-même au moment de cette disposition : il n'en excepte que les Terres , Fiefs & Domaines qu'il assigne à ses autres enfans. Il donne l'Arrois au second de ses fils , l'Anjou & le Maine au troisième , le Poitou & l'Auvergne au quatrième : pour le

cinquième, & ceux qui pourront naître après lui, il les condamne à entrer dans la cléricature : disposition qui prouve bien la barbarie de ce siècle. C'est en vain qu'on voudroit l'excuser sur la crainte de multiplier les appanages : il n'est point, comme on voudroit le croire, de ménagemens avec le Ciel, & la politique ne peut jamais prescrire contre la Religion.

Ce n'est pas la seule réflexion que ce testament nous fournisse. On y voit que les appanages ou partages des fils de France étoient à la vérité réversibles à la Couronne, si les hoirs manquoient; mais qu'ils n'y étoient pas réunis, dès que la ligne masculine cessoit, & qu'ils passaient aux femmes. On en trouve mille exemples dans notre Histoire. Nous y apprenons encore par les legs que ce Prince fait à deux mille léproseries de son Royaume, que la lèpre, seul fruit que les Chrétiens remportèrent de leurs Croisades, causoit alors de grands ravages en France. On a disputé longtems sur la nature de ce mal. Quelques-uns ont cru qu'il n'étoit pas différent de la maladie honteuse, triste suite du libertinage. Ce qui peut avoir don-

Horribles ravages de la lèpre.

né lieu à cette opinion, c'est que pour se préserver de cette peste, on a vu des médecins conseiller & des casuistes permettre de se rendre eunuques. Mais il passe aujourd'hui pour constant parmi ce que la Médecine a de plus sçavant, que c'étoient deux choses très distinguées. Ceux qui se trouvoient frappés de cet horrible mal de lui-même contagieux, étoient séparés de toute société. On les enfermoit dans des lieux écartés loin de toute habitation, toujours cependant près des grands chemins : on les fuyoit avec horreur, lorsqu'on les rencontroit : on avoit même porté la précaution jusqu'à leur défendre de contracter, sans spécifier le genre de maladie dont ils étoient atteints : l'acte devenoit nul si cette circonstance n'y étoit exprimée. Le nombre de ces lépreux augmenta enfin si considérablement, qu'il n'y eut presque ni ville, ni bourgade qui ne se vît obligée de bâtir un Hopital pour les retirer. On nommoit ces maisons *Ladreries*, parce qu'elles étoient consacrées sous l'invocation de Saint Lazare, que le peuple, par corruption, appelloit *Sains Ladre*. Les libéralités de nos Rois,

celles des Grands, & les charités des fidelles enrichirent en très-peu de tems ces retraites, objets tout ensemble d'horreur & de compassion. Bien-tôt les *Ladres*, c'est le nom qu'on donnoit à ces malheureux, devinrent plus dignes d'envie que de pitié. Le desir de s'emparer de leurs richesses, les fit accuser des plus horribles crimes, entr'autres d'avoir empoisonné les puits, les fontaines & les rivières. Philippe le Long, sur cette accusation, en fit brûler plusieurs, & confisqua tous leurs biens. Nous avons une Ordonnance de ce Prince, par laquelle il fait main-levée des saisies qu'il avoit fait faire des revenus de toutes les Léproseries de son Royaume. Insensiblement, soit un plus grand soin de la propreté, soit une suite de l'usage du linge, ou même tous deux ensemble, le mal diminua & s'éteignit tout-à-fait : il n'en reste plus aucun vestige dans notre climat.

Laur. ordon.
de nos Rois.
tom. I. p. 814.

Les excès qu'on reprochoit aux lépreux deviennent une preuve complète que la corruption de nos ancêtres égaloit ou même surpassoit celle qui excite de nos jours la colere des Censeurs publics. Telle étoit surtout

Mœurs de
ce tems.

Memoires sur
l'anc. Chev. n.
17. p. 232.

la licence parmi nos troupes, qu'au rapport du Moine du Vigeois, vers la fin du douzième siècle, on comptoit dans une de nos armées jusqu'à quinze cens concubines, dont les parures se montoient à des sommes immenses. Le respect public, ajoute-t-il, ne les renfermoit point dans la classe qui leur convenoit : parées comme les plus grandes dames, on les confondoit souvent avec ce qu'il y avoit de plus respectable. La Reine elle-même y fut trompée. C'étoit autrefois la coutume de s'embrasser les uns les autres à l'Eglise, lorsque le Prêtre célébrant prononçoit ces paroles : *pax Domini sit semper vobiscum* : comme la Princesse alloit à ce baiser de paix, elle embrasse une personne de cette espèce, croyant qu'elle étoit véritablement mariée. Informée depuis de ce que c'étoit, elle en fit ses plaintes au Roi son mari. Le Monarque défendit que les filles publiques portassent le manteau, qui devint la marque à laquelle on distingua les femmes mariées.

Du Cang. au
mor. osculu. n.
paix.

Origine du
proverbe
Bonnerenom-
mée vaut
mieux que
ceinture do-
rée.

On crut par la suite devoir encore ajouter quelque chose à cette sage ordonnance du Prince. Nous avons deux

anciens arrêts qui portent défenses expresses à toutes femmes amoureuses, filles de joye, & paillardes, de ne porter robe à collets renversés, queue, ne ceintures dorées, boutonnières à leurs chaperons, ne pannes de gris, ne de menu verd, sur peines de confiscation & amende, & que les Huissiers qui les trouveroient eussent à les mener prisonnières. Mais comme il est très-ordinaire de faire de beaux réglemens qui sont souvent mal observés, on ne tint point la main à l'exécution de ceux-ci, & tout alla comme auparavant. Les honnêtes femmes s'en consolèrent sur le témoignage de leur conscience & d'un bon bruit : de-là est venu ce proverbe si connu : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Le peu de sévérité des loix sembloit autoriser ce libertinage qui régnoit alors. Un homme respectable à tous égards, & très-digne de foi, m'a assuré qu'on lisoit dans les archives de la Cathédrale de Beauvais un trait qui paroît confirmer cette remarque. Un Chanoine de cette Eglise avoit enlevé la femme d'un Bourgeois, qui demanda justice de cet attentat. Le crime étoit notoire : le coupable con-

Paſq. Rech.
de la France.
tom. I. p. 783.

venoit du fait : tout le voisinage en dépofoit : les juges, après une mûre délibération, ordonnèrent que le ravisseur rendroit cette femme dans quinzaine : ce qui fut exécuté.

Peines décernées contre les femmes de mauvaise vie.

Recher. de la Fr. tom. 1. ch. 35 : p. 815.

Il y avoit néanmoins en quelques endroits des peines infamantes décernées contre les femmes de mauvaise vie. *On voulut anciennement, dit Pasquier, que telles bonnes Dames eussent quelque signal sur elles, pour les distinguer & reconnoître d'avec le reste des prudes, qui fut de porter une éguillette sur l'épaule. Coutume que j'ai vu encore se pratiquer à Toulouse. D'où est dérivé entre nous ce proverbe, par lequel nous disons qu'une femme court l'éguillette, pour exprimer qu'elle prostitue son corps à l'abandon d'un cha-*

Du Cang. aux mots lapis, lapides catenatos ferre, & Pugnum.

cun. Un autre supplice pour ces malheureuses étoit *de porter toutes nues en leur chemise, depuis une Paroisse jusqu'à l'autre, deux pierres liées ensemble par une chaîne, & que l'on gardoit soigneusement dans tous les Tribunaux. On y joignoit, si c'étoit une femme adultère, une ficelle attachée à quelque endroit du corps de celui qui l'avoit séduite, & par laquelle cette infortunée le traînoit ignominieusement*

par toutes les rues de la ville. Nos anciens condamnoient encore à l'Echelle

Riche femme qui sert
De baval & de guile (a),
Et qui pour gaignier
Vent son cors & avile.

Mem. sur
l'anc. Chev.
n. 17. p. 233.

(a) Fausseté,
tromperie.

L'Echelle, autrefois *la marque de Haute Justice*, étoit un endroit élevé par degrés en forme d'échelons, où l'on exposoit à la vue du peuple ceux qu'on vouloit noter d'infamie. Il paroît par un canon du Concile de Tours, année 1236, que cette ignominie étoit presque toujours suivie de la peine du fouet. On y mettoit aussi les poligames, les parjures & les blasphémateurs. On voit encore un monument de cette prérogative des Haut-Justiciers dans ce qu'on appelle à Paris *l'Echelle du Temple*. Du Cang. au mot *scala*.

On a vu l'attention de Philippe-Auguste à augmenter son Domaine. Louis, suivant toujours les principes d'un pere si sage, réunit à la Couronne la Seigneurie de Beaufort en Anjou, celle d'Aubigny en Cotentin, & le Château de Dourlens. Les armes offensives & défensives usitées sous ce Tref. des ch.

Gesta Lud.
VIII. Duch.
tom. 5. p. 300.

ib' d. p. 207.

Ann. 1229.

Vita S. Franc.
per S. Bonav.
6. 4.

Choisy. Hist.
de l'Eglise.
tom. 6. p. 301.

régne, étoient le haume ou casque, l'écu ou bouclier, l'épée, le hautbert ou la cotte de maille, la cuirasse, les brassards, les gantelets, les cuissards, la lance, le javelot, le carquois, l'arc, la flèche, le dard, la hache, la faux, le sabre, la fronde, le *trébus* ou *tré-busket*, le pierrier, le mangonneau.

Ce fut au commencement de ce règne que le Pape Honoré III, confirma par une bulle authentique l'ordre célèbre des Freres Mineurs, les premiers mandians, si connus sous le nom de Cordeliers à cause de leur ceinture de corde. Leur première maison fut Sainte Marie de la Portioncule, petite Eglise que les Bénédictins leur abandonnèrent par charité : leur premier statut la renonciation à toute propriété : leurs premières fonctions la prédication de la pénitence : leur première vie l'exercice continuel de la mortification & de la prière. Ils eurent pour instituteur Jean Bernardon, originaire d'Assise en Ombrie, qui fut surnommé François, parce qu'il avoit appris en peu de tems la langue François. C'étoit un homme simple, presque sans lettres, mais d'une austérité peu commune,

qui ne respiroit que l'humilité. On pourroit lui appliquer, dit un illustre Moderne, ce qu'un Poëte a dit de Zenon, auteur de la secte des Stoïciens : *il enseignoit à souffrir la faim & la soif, & il trouva des Disciples*. Bientôt en effet il en eut de tout âge, de toute condition, & de tout sexe. Il les divisa en trois classes, l'une de Célibataires, qui prirent le nom de Freres Mineurs, l'autre de gens mariés, qu'on nomma Frères de la Pénitence ou du tiers ordre, la troisième de veuves, qui furent appellées en Italien *Povere Donne*, pauvres femmes, en François, *Claristes*, du nom de Sainte Claire, qui se consacra à Dieu sous la conduite du Saint. On a donné depuis à toute la Société un nom bien sublime pour des gens qui ne vouloient d'abord que celui de *Mineurs*, le plus humble de tous après celui de *Minimes*. Voici de quelle manière on raconte l'avanture qui en fut l'occasion. Un jour que Saint François étoit abîmé dans la plus profonde contemplation, il apperçut tout à coup un Séraphin qui avoit six aîles lumineuses, entre lesquelles paroissoit la figure d'un homme en croix &

Abreg. chr.
de l'H. lit. de
France. p. 233.

S. Bonav. c.
11.
Vading. 1224.
n. 23.

qui descendoit du ciel d'un vol rapide. Il sentit en même tems & vit à ses pieds & à ses mains des marques de cloux semblables à ceux qui percèrent les pieds & les mains du Sauveur, & à son côté droit une cicatrice comme d'un coup de lance, d'où il sortoit du sang de tems en tems. Ces blessures miraculeuses furent appelés *Stigmates*, & celui qui les reçut, Homme *Séraphique*, nom qui a passé à tout son Ordre.

Une faveur si extraordinaire, les vertus de ce grand Saint, ses miracles, l'amour propre peut-être de ses enfans, & la vanité qui se glisse jusques dans le cœur des dévots, ont donné naissance à ce roman si fameux *des conformités de Saint François avec Jesus-Christ*. Car quel nom plus doux donner à un livre, où de la meilleure foi du monde, du moins faut-il le croire pieusement, on débite des choses qui pourroient passer pour blasphêmes, si elles ne trouvoient leur excuse dans l'enthousiasme, la superstition & l'ignorance du siècle où elles ont été avancées? On y dit que ce bienheureux Patriarche, *figuré dans Adam, dans Jacob, dans Abra-*

ham, prédit par les Prophètes, annoncé par les Sybilles, désiré des âmes justes, demandé par le Sauveur, fut établi sur tous les ouvrages du Créateur pour être la lumière des Nations, l'exemplaire de la perfection Evangélique, l'arche du Dieu vivant, le temple de toutes les vertus, tant de l'ancien que du nouveau Testament, l'image parfaite du Dieu fait homme, le modèle de ses Elus, la règle & la mesure de son amour, la grace enfin & la vérité de Dieu. La règle qu'il donne à ses Disciples est le vrai Livre de Vie, l'espérance du salut, le gage de la gloire céleste, la moëlle de l'Evangile, le chemin de la Croix, l'état de perfection, la clef du Paradis, le pacte de l'alliance éternelle. Les stigmates qu'il reçoit, lui assurent, dit-on, en quelque sorte l'avantage sur Jésus-Christ. C'est une chose merveilleuse, sans doute, que Notre Seigneur ait préservé pendant trois jours son corps de la pourriture du tombeau : mais que François ait conservé pendant douze ans ses stigmates sanglants sans aucune corruption, c'est quelque chose de plus grand en-

Ibid. liv. 3.
p. 208.

Aubert hist.
des Rois de
Franc. p. 150.
52.

core (a). Ceux de l'ordre Séraphique qui , dans leur Chapitre général approuvèrent ce livre trop singulier , *ne se figuroient pas* , dit un Auteur qui écrivoit au commencement du dix-septième siècle , *qu'on dût expliquer si crûment les paroles , & ne faut estimer que pas un d'eux ait cru que S. François* , on ne dit point surpassât , mais *égalât Jésus-Christ*. C'est un reproche que ne méritent ni les Bonaventures , ni les Scots , ni tant de personnages illustres par leur science & leur vertu , Papes , Cardinaux , Evêques , que l'Ordre a produits & produit encore tous les jours.

(a) Mirabile fuit Christum in triduo corpus suum integrum servasse : sed majus fuit in B. Francisco stigmata sua per duodecim annos (alii duos) sine pudine conservare. Ibid. c. 3. fol. 208.



LOUIS I-X.

Dit Saint Louis.

TELLE est l'indocilité de l'esprit humain, telle la force de son penchant à l'indépendance, que la soumission, même la plus légitime, devient pour lui un état de gêne & de contrainte. Le moindre prétexte suffit pour ranimer en lui les chagrins que le respect étouffoit ; & l'espérance, sinon de secouer, du moins d'affaiblir le joug qu'on déteste, est presque toujours un motif de révolte pour ceux qui ne sont pas retenus par un véritable amour du devoir. La faiblesse du Prince est pour les uns une raison de tout oser : la haine du Ministre aveugle les autres jusqu'à leur persuader, qu'en attaquant le serviteur, ils ne manquent point à ce qu'ils doivent au maître. C'est ce qui rendit la minorité de Louis IX si orageuse, qu'on peut bien dire, malgré toute la capacité de la mère & toute l'impétuosité du fils, qu'ils n'ont échappé

pé à la tempête que par une espèce de miracle.

Louis est sacré & couronné à Rheims.

Tirez des ch. Layette des Régences.

La Reine Blanche ne sçavoit encore rien de son malheur : on comprend assez ce qu'elle dut sentir à la nouvelle d'un si triste événement. Mais les circonstances ne lui permettoient pas de donner un libre cours à ses larmes ; il n'étoit point question de s'abandonner à la douleur , il falloit agir. Le feu Roi , avant que de mourir , l'avoit nommée Régente en présence de l'Archevêque de Sens & des Evêques de Beauvais & de Chartres , qui le déclarèrent authentiquement par leurs lettres scellées de leurs sceaux. L'intrépide Reine , quoiqu'étrangère , avec cinq fils encore enfans , osa se charger d'une fonction aussi délicate , dans un Royaume où l'on regardoit les femmes comme incapables du gouvernement. Aussi - tôt elle dépêcha par toute la France pour mander les Grands de l'Etat au sacre , dont le jour fut marqué au premier Dimanche de l'Avent. La plupart , loin d'obéir , s'excusèrent sur différens prétextes , qui ne découvroient que trop leurs dispositions à la révolte. Les uns , plus politiques , répondirent que la

Bouleuse trop récente de la mort du Roi ne leur permettoit point de prendre part à une cérémonie qui ne demandoit que de la joie : les autres , plus hardis , prétendirent qu'avant le couronnement, il falloit délivrer de prison les vassaux de la Couronne, surtout le Comte de Flandres & le vieux Comte de Boulogne : quelques-uns même en vinrent jusqu'à demander qu'auparavant on leur restituât certaines Terres qui leur avoient été enlevées injustement par les deux derniers Rois ; puisqu'on n'avoit pû , suivant les loix du Royaume , les en dépouiller que par le jugement des Pairs.

Mat. Pas.
an. 1226.

La cérémonie néanmoins ne laissa pas de se faire avec beaucoup de magnificence : on en fait monter la dépense à quatre mille trois cents trente-trois livres : somme considérable pour ce tems là. Louis, avant son couronnement , avoit été armé Chevalier à Soissons , qualité dont les Souverains mêmes se faisoient honneur. Ce fut Jacques de Bazoche , évêque de Soissons , qui lui donna l'onction Royale à Rheims , dont le Siège étoit alors vacant. On vit dans cette célèbre jour-

Chambre des
Comptes fol.
170.

née les prémices de la sainteté du jeune Monarque. Il n'avoit encore que douze ans commencés : mais déjà il faisoit espérer de lui d'aussi grandes choses que celles qu'on admira dans la suite. Il ne put , sans trembler , faire le serment de n'employer sa puissance que pour la gloire de Dieu , pour la défense de l'Eglise , & pour le bien de ses peuples. Pénétré des grandes obligations que la Providence lui imposoit , il prononça du fonds du cœur ces paroles de David , *Mon Dieu , j'ai élevé mon ame vers vous , & c'est en vous que j'ai mis toute ma confiance.* Dès qu'il fut sacré , tous les Seigneurs lui prêtèrent serment de fidélité , aussi-bien qu'à la Régente pour le tems de son administration.

Joiuv. p. 15.

On compte parmi les gens de marque qui se trouvèrent à cette auguste cérémonie , Jean de Brienne roi de Jérusalem , le Patriarche de cette Sainte Cité , le Cardinal de Saint Ange , le Comte de Boulogne , Hugues IV , duc de Bourgogne , les Comtes de Dreux , de Bar & de Blois , les trois frères de Couci , les Comtesses de Flandres & de Champagne , toutes deux proches parentes de Louis , tou-

tes deux si jalouses de leurs prérogatives qu'elles excitèrent une contestation qui pouvoit avoir des suites, qui néanmoins ne servit qu'à divertir.

L'une & l'autre prétendit représenter son mari absent, & en cette qualité porter l'épée devant le Roi : mais on les fit consentir que Philippe, comte de Boulogne, oncle du Monarque, eût cet honneur, sans préjudice de leurs droits. Le Comte de Champagne s'étoit aussi mis en chemin pour assister au couronnement du jeune Prince : déjà ses gens lui avoient marqué des logis dans Rheims, dont il n'étoit plus lui-même qu'à deux lieues : mais son démêlé avec le feu Roi au siège d'Avignon, & le bruit, faux sans doute, mais fâcheux, qu'il avoit empoisonné son Souverain, l'avoient rendu si odieux qu'on lui envoya ordre de se retirer. Les Barons en même tems lui firent dire qu'il se gardât de faire de nouvelles fortifications dans ses Places, s'il ne vouloit voir toute la France s'armer contre lui. C'étoit alors une manière d'agir assez ordinaire, & la menace auroit eu infailliblement son effet, si Thibaut s'y fût hasardé.

Philip. Mousk.
fol. 182. Mss.
de la bibilot.
du Roi.

Révoque
de quelques
vassaux de la
Couronne.

Math. Par. p.
474. 489.

Le ressentiment de cet affront, & peut-être aussi la jalousie, suffirent pour engager le Comte dans la cabale. On dit en effet que les factieux profitant de l'inclination trop connue de ce Prince pour la Reine, lui firent entendre qu'elle ne le traitoit ainsi que parce qu'elle aimoit ailleurs. Deux Ministres gouvernoient l'esprit de la Princesse : l'un François, vieillard respectable, mais d'une sagesse austère, & dont les discours avoient plus l'air de réprimandes que d'avis, c'étoit le chancelier Guérin, qui, par son zèle pour le petit-fils, tâchoit de reconnoître la considération dont le père & l'aïeul l'avoient toujours honoré : l'autre Italien, prélat d'une figure aimable, & dont les manières engageantes & polies répondoient à la bonne mine, c'étoit Romain, cardinal du titre de Saint Ange, & légat du Pape en France. L'air galant & enjoué de l'étranger, ses assiduités chez la Régente, les égards qu'elle avoit pour lui, tout devenoit pour le courtisan malin & envieux une certitude qu'il aimoit cette Princesse, & qu'elle ne le haïssoit pas. Thibaut le crut, & de dépit, dit-on, se jeta dans le parti des mécontents.

Mais il y a toute apparence que cette démarche fut une suite des com- Chefs de la conspiration. plots qu'il avoit formés de longue main avec les Comtes de Bretagne & de la Marche. On voit encore un traité par lequel ces trois Princes, qui n'eurent jamais besoin de mécontentement, ni même de prétexte pour brouiller, se liguèrent, dès le règne du feu Roi, *contre tous hommes venus & à venir.* Ils le renouvelèrent dans cette circonstance critique, & s'engagèrent de plus par serment de ne déferer à aucuns ordres qui leur *vinssent du Roi, ou de sa part, tant qu'il seroit en si bas âge.* C'étoient les trois premiers Seigneurs de l'Etat, le Comte de Bretagne, prince du Sang; le Comte de Champagne, petit-fils d'une fille de Louis le jeune; le Comte de la Marche, beau-père de Henri, qui régnoit alors sur les Anglois: ils n'eurent pas de peine à faire entrer bien des gens dans une ligue que tout sembloit devoir favoriser. Le Roi d'Angleterre qui ne cherchoit que l'occasion de reprendre la Normandie & les autres provinces que son père avoit perdues, leur promit un puissant secours: Richard, duc de Guyenne;

Chant. 266.
169. 170.

leur offrit un renfort considérable de Gallois , & de grosses sommes d'argent , qu'il venoit de recevoir fort à propos : Savari de Mauleon , ce même Seigneur qu'on a vû sous le règne précédent venir se jeter entre les bras de la France , oubliant ses serments , & les infidélités que l'Angleterre lui avoit faites , ne se servit de son crédit auprès de la noblesse de Guyenne & de Poitou , que pour l'obliger à faire hommage aux ennemis du fils de son bienfaiteur.

Ce qu'ils demandoient.

Ce seroit donner des conjectures arbitraires , au lieu d'une histoire , que de prétendre pénétrer les motifs de cette conspiration. Les rebelles eux-mêmes n'avoient que des vûes confuses , que les circonstances devoient étendre ou restreindre. Tout ce qu'on sçait , c'est qu'ils renouvelèrent avec insolence leurs instances auprès de la Reine pour la restitution des Terres usurpées pendant les deux derniers régnes : restitution impossible , tant parce qu'elle excédoit le pouvoir de la Régente , que parce qu'une partie de ces domaines n'étoit plus en la disposition du Monarque. Cependant , comme si le refus

de Blanche eût suffi pour lui faire la guerre, les factieux s'y préparèrent ouvertement. Le Comte de Bretagne commença par fortifier deux Places, dont le feu Roi lui avoit confié la garde, Bellesme dans le Perche, & Saint-James de Beuvron en Normandie : chacun leva de son côté tout ce qu'il put rassembler de troupes : Richard enfin passa la Garonne, suivi de Savari, fit des courses dans tout le pays, & parut vouloir insulter la Rochelle. Ce fut là comme le signal de la révolte.

Gesta. Lud.
IX. apud
Duch. tom. 3.
p. 327.

La Régente ne s'effraya ni du nombre, ni des forces de tant de Princes mécontents. Elle avoit du courage, de l'argent, des troupes, un bon conseil, & des amis, en petit nombre à la vérité, mais habiles, ardents & zélés. C'étoit, si l'on en croit les Mémoires les plus fidèles de ce tems, une Princesse d'une rare beauté, qui réunissoit dans sa personne toutes les grandes qualités des Reines les plus célèbres, sans avoir aucun de leurs défauts, beaucoup de pénétration dans l'esprit, d'activité dans la conduite, de souplesse dans le caractère ; sévère ou caressante suivant les cir-

Caractère de
la Reine mère

Joinv. p. 15.

De la Ch. Hist.
de S. Louis.
tom. 1. p. 68.

Son atten-
tion à gagner
des serviteurs
au Roi.

constances ; ferme dans le danger ; adroite à s'en tirer ; d'une piété qui a peu d'exemples , témoin ces belles paroles qu'elle disoit souvent au jeune Roi : *Quelque tendresse que j'aie pour vous , mon fils , j'aimerois mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel : d'une vertu enfin sans autre reproche , que trop de ménagement peut-être pour Thibaut , qui ôsa l'aimer , & le publier hautement. Les gens graves auroient voulu qu'au lieu d'en rire , elle en eût témoigné la plus vive indignation. Mais , dit un judicieux Moderne , rien ne semble plus propre à la justifier , puisqu'on voit tous les jours que la mauvaise conscience ouvre l'esprit pour une infinité de précautions dont l'innocence ne s'avise point.*

Quoi qu'il en soit , Blanche , uniquement occupée du soin de conjurer l'orage , n'oublioit rien pour gagner des serviteurs au Roi son fils. Les grands Seigneurs , les Prélats , la Noblesse , le Peuple , tout se ressentit de ses bienfaits , & de ces manières douces , affables , obligeantes , qu'elle sçavoit accompagner d'un discernement que les étrangers mêmes ont

admiré. Philippe , comte de Boulogne , oncle du jeune Monarque , étoit celui de qui elle devoit attendre le plus de traverses ou de secours : elle mit tout en œuvre pour l'engager dans ses intérêts. Ce fut dans cette vûe , qu'après lui avoir remis Mortain & Lislebonne que le feu Roi avoit détachés de l'appanage de ce Prince , elle lui céda encore l'hommage du Comté de S. Pol , comme une dépendance de celui de Boulogne. Le malheureux Ferrand , malgré les sollicitations de Rome , demeuroid toujours prisonnier dans la tour du Louvre : sa femme qui ne l'aimoit pas , feignoit sous divers prétextes de ne pouvoir payer sa rançon. On dit que leur haine venoit du jeu , où ils se querelloient sans cesse : le Comte ne pouvant se consoler de perdre toujours aux échecs , la Comtesse ne pouvant se résoudre à se laisser gagner. La chose même alla si loin , que la Princesse étoit sur le point de faire casser son mariage , pour épouser le Comte de Bretagne , homme plus enjoué & plus spirituel. On sent tout l'intérêt qu'avoit le Monarque François à traverser une alliance , qui en

Chron. de
Fland.

augmentant les domaines du plus féditieux de ses vassaux , devenoit pour lui une occasion de satisfaire en même tems son ambition & son inquiétude naturelle. C'est ce qui avoit déterminé, sous le regne précédent , à conclure un accommodement , suivant lequel Ferrand devoit être remis en liberté aux Fêtes de Noël de cette année. La Régente , pour se faire une créature du Comte , crut devoir lui accorder des conditions encore plus douces. Ce Prince , par le premier traité devoit payer cinquante mille livres en deux termes , & donner pour sûreté Douay , Lifle & l'Ecluse ; il en fut quitte pour la moitié de cette somme , & pour laisser pendant dix ans la citadelle de Douay entre les mains du jeune Roi ; bienfait qui l'attacha depuis si fortement au service de la Reine & de son fils , que rien ne put l'en détacher , non pas même l'occasion qu'il eut mille fois de réparer ses pertes.

Ann. 1227.
Soumission
imprévue du
Comte de
Champagne.

Mais il n'étoit pas seulement question de négocier & de faire des alliances , il falloit agir avec vigueur. Aussi le jeune Roi , accompagné de la Reine sa mere , du Cardinal Légat , du Comte de Boulogne , & du Comte

de Dreux que les sollicitations de son frere n'avoient pû entraîner, se mit-il aussi-tôt en marche, & s'avança à la tête d'une puissante armée jusqu'à la *quarriére de Courcet*. Ce fut-là que le Comte de Champagne, étonné d'une pareille diligence au milieu d'un hiver très-rude, vint se jeter à ses pieds pour implorer sa clémence. Louis, autant par bonté naturelle, que par les conseils de la Régente qui connoissoit toute l'importance d'un changement si peu attendu, lui fit un accueil très-favorable, lui pardonna, & le reçut en ses bonnes grâces. *Adonc*, dit la grande chronique de France, *le Comte regardant la Reine qui tant étoit belle & sage, s'écria tout ébahi de sa grande beauté : Par ma foi, Madame, mon cœur & toute ma terre est à votre commandement, ne n'est rien qui vous pût plaire, que ne fisse volontiers ; & jamais, si Dieu plaît, contre vous ne les vôtres ne n'irai. D'illec se partit tout pensif, & lui venoit souvent en remembrance le doux regard de la Reine & sa belle contenance : lors si entroit en son cœur la douceur amoureuse ; mais quand il lui souvenoit qu'elle étoit si haute*

Gesta Lud.
IX. Duch.
com. 5. p. 317.

Grande chron.
de France 2.
vol.

Dame , & de si bonne renommée , & de sa bonne vie & nette , se muoit sa douce pensée en grand' tristesse.

Elle est suivie de celle des comtes de Bretagne & de la Marche.

Gesta. Lu.
IX. Duch.
tom. 5. p. 327.
328.

De si heureux commencemens faisoient tout espérer de cette première expédition du Monarque. On marcha aussi-tôt du côté de la Touraine , soit pour s'opposer aux Bretons , soit pour aller au secours du Poitou contre le Duc de Guyenne. Mais les Comtes de Bretagne & de la Marche , informés de ces premiers succès , ne voulurent point rendre hommage à la clémence qu'ils annonçoient. Louis , qui de son côté ne vouloit pas leur donner le tems de se reconnoître , les fit sommer d'accepter la bataille ou le jugement des Pairs. Deux fois ils promirent de l'aller trouver ; deux fois ils manquèrent de parole. Le Roi , pour ne rien oublier des plus exactes formalités , les fit citer pour la troisième fois , & en même tems s'avança jusqu'à Loudun. Les Rebelles alors rentrèrent en eux-mêmes , & se rendirent à Vendôme , où le Monarque leur accorda des conditions beaucoup plus avantageuses qu'ils ne pouvoient espérer. La prudence ne lui permettoit pas , dans l'ébranlement où le

Royaume se trouvoit alors , d'user de tous ses droits : c'étoit plus que vaincre , si par cette voie de douceur il eût pû rétablir une tranquillité durable dans l'Etat.

On fit donc un traité , par lequel on arrêta que Jean de France qui devoit avoir les Comtés d'Anjou & du Maine par le testament de Louis VIII son pere , épouserait Iolande fille du Comte de Bretagne : que jusqu'à ce que le jeune Prince eût vingt & un ans , il n'en avoit encore que sept ou huit , le Comte auroit la possession des villes d'Angers , de Beaugé , de Beaufort , & du Mans , mais avec réserve des hommages & des régales au Roi : qu'il donneroit en dot à sa fille Bellesme , S. James de Beuvron , Chantoceaux sur Loire , Brie-Comte-Robert , & quelques autres Places , dont néanmoins on lui laissoit la jouissance , tant qu'il vivroit : qu'il remettrait dans peu de jours la Princesse entre les mains du Comte de Boulogne & du Connétable de Montmorenci : enfin qu'il ne feroit aucune alliance avec le Roi d'Angleterre , ni même avec le Duc de Guyenne. Pour le Comte de la Marche , non-seule-

Thref. des ch.
Layette Breta-
gne.

Ibid. Regist.
22 & 26.

Recueil des
rangs des
Grands.
Du Till. p.
173.

ment il promit de n'avoir aucune liaison avec les ennemis de la Couronne , de rendre tout ce qu'il avoit usurpé , & de réparer le tort qu'il avoit pû faire ; mais il remit encore au jeune Monarque tout ce qu'il avoit autrefois obtenu du feu Roi , & les droits que sa femme avoit en Guyenne à cause de son premier mariage avec Jean Sans-terre. Louis de son côté , pour le dédommager , lui assigna pendant dix années une pension de dix mille cinq cens livres , lui permit de choisir entre les amis de la France tels tuteurs qu'il voudroit donner à ses enfans , s'engagea de ne faire ni paix , ni trêve avec l'Angleterre , que de son consentement , & conclut avec lui un double mariage , celui d'Alfonse de France avec Isabelle de la Marche , & celui de Hugues de la Marche avec Isabelle de France. Mais ni l'un ni l'autre ne s'exécuta. Les deux Comtes firent hommage , donnèrent des otages , & Mathieu de Montmorenci , Connétable de France , jura l'observation du *Traité sur l'ame du Roi.*

Trêve d'un
an avec l'An-
gleterre.

Les Anglois cependant , ni les Poitevins avec Savari leur Achille , ne

furent point compris dans cet accommodement. Mais , battus peu de tems après en Gascogne , ils paroissoient si peu à craindre , que bien des gens étoient d'avis que Louis profitât de la circonstance , pour achever de les chasser des Provinces qui leur restoient en France. Le Pape en eut peur , & crut devoir secourir un peuple vassal du saint Siége. Ce Pontife , c'étoit Grégoire IX, (qui dans la suite excommunia & s'imagina déposer l'Empereur Frédéric II) écrivit au Monarque François , qu'il lui défendoit de rien entreprendre contre le Roi d'Angleterre ; l'exhortant plutôt à rendre ce que ses peres avoient pris , *à la honte* , disoit-il , *& contre les défenses des Papes précédents*. On le laissa dire ; & si Louis conclut depuis une trêve d'un an avec l'Angleterre , ce ne fut point par déférence aux menaces de Rome , mais par ménagement pour les factieux , qui n'auroient point vû tranquillement attaquer un Prince toujours prêt à les soutenir dans leur révolte.

Math. Paz.

Tout étant pacifié de la sorte , Louis revint à Paris , où peu après la Régente renouvela les anciennes al-

Les ligués
entrepren-
nent d'enle-
ver le Roi.

liances avec l'Empereur Frédéric II & avec Henri son fils aîné , déjà couronné Roi d'Allemagne : tous deux s'engagèrent à ne prendre aucune liaison avec l'Angleterre , sans la participation de la France. Ainsi Blanche sembloit n'avoir rien à craindre ni au-dedans , ni au-dehors. Mais presque dans le même tems on vit éclater une conspiration , qui prouve bien que l'esprit de révolte n'étoit pas encore éteint dans les principaux de l'Etat. Le Roi étoit aux environs d'Orleans avec peu de suite : les factieux qui n'espéroient plus rien de la force ouverte , résolurent d'employer la surprise & de se saisir de sa personne , lorsqu'il retourneroit dans sa Capitale. Toutes les mesures étoient si bien prises , que le succès paroissoit infailible. Le Monarque cependant , averti de leurs desseins , se sauva dans Montlhéry , où il s'arrêta pour attendre du secours. Jamais il n'eut une plus belle preuve de l'amour de ses Peuples. Paris sur-tout , épouvanté du péril où il se trouvoit , sortit promptement en armes , pour l'aller dégager : les Communes des environs y accoururent : la Noblesse

Gesta Lud.
Duch. tom. 5.
p. 328.
Joinv. p. 15.

s'y rendit de toutes parts. Bien-tôt tout l'espace qui est entre la Capitale & Montlhéry, fut couvert d'une foule incroyable de gens armés, au milieu desquels il traversa comme entre deux haies de ses Gardes. Ce n'étoient qu'acclamations redoublées, & que bénédictions qui ne cessèrent point jusqu'à son palais. Le clergé, les vieillards, les femmes, que sa vûe consolait à peine de n'avoir pû le secourir que de leurs vœux, *tous criaient à haute voix à notre Seigneur : Qu'il lui donnât bonne vie & prospérité, & le voulsit garder contre tous ses ennemis.* Les rebelles, désespérés d'avoir manqué un si beau coup, se retirèrent avec la honte d'avoir fait éclater inutilement leur mauvaise volonté. L'affection si vive & si tendre de la Nation pour Louis, leur fit connoître *que la main de Dieu étoit avec ce jeune Prince* : ils demeurèrent en repos jusques vers le milieu de l'année suivante.

La Régente profita de ce moment de tranquillité pour se donner toute entière à l'éducation de son fils. Un Auteur du tems observe qu'elle n'épargna rien pour mettre auprès de

Education du jeune Roi.

Joinv. Ibid.

lui ce qu'il y avoit de mieux dans le Royaume pour la science & la vertu. Le jeune Prince répondoit par sa docilité à de si tendres soins, & toujours ses progrès devançoient les leçons de ses Maîtres. Il se plaisoit surtout à l'étude de l'Histoire, qui traite chaque chose comme elle le mérite, & réduit à leur petitesse réelle ces fiers Potentats, qui dans leur temps se croyoient plus que des demi-Dieux. Ce fut-là qu'il apprit à mépriser cette réputation frivole, que l'adulation forme comme elle peut, pour faire sa cour aux Princes, & qui s'anéantit avec eux dans le tombeau : ce fut-là qu'il puisa ce caractère vrai, uni, si éloigné enfin de tout faste, qu'il passe pour simplicité parmi ceux qui rapportent tout aux manières de leur siècle & de leur pays. On remarque encore de lui, comme un éloge rare, qu'il entendoit fort bien le Latin de l'Eglise, & qu'il se faisoit un plaisir d'expliquer les ouvrages des Saints Peres à ceux qui avoient l'honneur de l'approcher. C'est qu'alors c'étoit si peu le regne des Lettres, que l'on connoissoit à peine le nom des Auteurs de la belle latinité.

Telles étoient les occupations de la pieuse Reine dans le sein de sa famille , lorsqu'une nouvelle révolte ouvrit une nouvelle carrière à son activité. Une étrangère à la tête des affaires , étoit pour les rebelles un objet d'autant plus odieux , qu'ils traitoient de hauteur insupportable ce qui n'étoit en elle que fermeté & grandeur d'ame. Les murmures recommencèrent ; les cabales se renouvellèrent : tout ce que la calomnie a de plus affreux , fut employé pour déchirer la réputation de la Princesse : on ne parloit par-tout que de la renvoyer dans son pays. Mais ce qui rendoit cette nouvelle ligue bien plus à craindre , c'est que le Comte de Boulogne s'y laissa malheureusement entraîner. C'étoit un Seigneur d'une grande considération parmi les François : sa naissance , ses manières honnêtes , un zèle apparent pour le bien public , & mille grandes qualités , lui avoient attiré l'estime & la confiance de tout le monde. Fils de Philippe Auguste , oncle du jeune Roi regnant , la Régence lui appartenoit de plein droit , si Louis VIII n'y eut point appelé la Reine Blanche : il se

Nouvelle
révolte : nou-
veaux triom-
phes de la Ré-
gente.

Math. Par.
766.

Chr. S. L. C. A.

flatta de pouvoir l'emporter sur cette Princesse , & comme toujours un crime prépare à un autre , il alla même , dit-on , jusqu'à vouloir ôter la Couronne à son neveu. L'ambitieux Prince néanmoins , sans se déclarer encore ouvertement , se contenta pour le moment , de faire fortifier ses Places , & particulièrement Calais qui n'étoit alors qu'un village , & dont il fit un port commode pour recevoir des secours d'Angleterre.

Les conjurés cependant , rassemblés à Corbeil , arrêterent que le Comte de Bretagne entreroit à main armée sur les terres de France ; que comme le Monarque ne manqueroit point de leur envoyer ses ordres pour le service , tous se rendroient auprès de lui , accompagnés seulement de deux
 Joinv. p. 16. Chevaliers ; qu'alors il ne seroit pas difficile aux troupes Bretonnes , beaucoup plus nombreuses que celles du Roi , d'envelopper ce Prince , de se saisir de sa personne , & de l'enlever. Mais le Comte de Champagne qui étoit de tous les complots , selon quelques-uns , par inclination , selon quelques-autres , par ordre de la Régente , rompit encore ces mesures si

bien prises , dit Joinville , que Louis étoit *détruit & subjugué*, si n'eût été *l'aide de Dieu* , qui jamais ne lui faillit. Quelque fût le motif du Comte , soit remord du crime qu'il avoit projeté de concert avec les autres factieux , soit amour du devoir qui s'accordoit si bien en cette rencontre avec une folle passion , dont il ne pouvoit ni ne vouloit se défaire , il découvrit la trahison au Roi , & vint à son secours avec trois cens Chevaliers. Le Comte de Bretagne , surpris au moment même qu'il croyoit surprendre , se vit obligé de *foy rendre & crier mercy*. Le Monarque lui pardonna de nouveau , moins par bonté pour cette fois , que par nécessité , n'étant pas trop sûr de Thibaut , prêt à l'abandonner peut-être , s'il en eut usé avec plus de sévérité.

Les mécontents , outrés de l'infidélité du Comte de Champagne , qui deux fois avoit fait échouer leur entreprise , convinrent entr'eux de lui déclarer la guerre , & de le poursuivre à outrance. Le prétexte paroissoit des plus spécieux ; c'étoit la trahison qu'il avoit faite au feu Roi , en l'abandonnant au Siège d'Avignon , la mort

Les factieux
déclarent la
guerre au
Comte de
Champagne.

précipitée du Monarque dont on vou-
 loit qu'il fût l'auteur, enfin un zèle
 apparent pour les droits d'Alix, reine
 de Chypre, qu'il avoit dépouillée de
 la succession de son pere. Quelques-
 uns néanmoins, plus éclairés sur leurs
 véritables intérêts, leur firent com-
 prendre que dans les circonstances
 présentes, le rétablissement de cette
 Princesse leur seroit très-peu profita-
 ble, & leur proposèrent, pour per-
 dre la Régente, un moyen qui leur
 parut infaillible. Ce fut de lui dé-
 baucher ce Seigneur, qui par sa puis-
 sance étoit son principal appui, &
 qui par la situation de ses Etats, se-
 roit son plus dangereux ennemi, si
 on pouvoit le gagner. L'expédient fut
 généralement goûté; & la colère où
 ils étoient contre un perfide, s'é-
 leva sans aucune résistance à la haine
 qui les animoit contre Blanche. La
 Comtesse de Champagne, Agnès de
 Beaujeu, étoit morte : Thibaut, jeune
 encore, & n'ayant qu'une fille, cher-
 choit à se remarier : le Comte de
 Bretagne lui fit offrir la Princesse Io-
 lande sa fille. La proposition fut ac-
 ceptée, & les articles réglés. On de-
 voit amener *la Demoiselle* à l'Abbaye
 du

du Val-Sécret , & tous les Princes ligués , parents ou amis des parties , devoient s'y trouver. Déjà même le Comte de Champagne , avec un équipage magnifique , étoit parti de Château-Thiéri pour aller au rendez-vous , lorsque Geoffroy de la Chapelle , Grand Pannetier de France , lui apporta de la part du Roi la Lettre suivante :

Sire Thibaut de Champagne , j'ai entendu que vous avez convenance & promis prendre à femme la fille du Comte Pierre de Bretagne : pourtant vous mande que si cher que avez tout quant que amès ou Royaume de France , que ne le facez pas. La raison pourquoi vous sçavez bien , je jamais n'ai trouvé pis qui mal m'ait voutu faire que lui.

Un ordre si pressant arrêta tout court le Comte de Champagne , & lui fit changer de résolution. Il envoya sur le champ faire ses excuses au Comte de Bretagne , protestant qu'il avoit des raisons de la dernière importance qui l'obligeoient de retirer la parole qu'il lui avoit donnée. Aussitôt il retourna à Château-Thiéri , où peu de tems après il épousa Mar-

guerite de Bourbon, fille d'Archambaud VIII.

Cette nouvelle inconstance de Thibaut ralluma toute la fureur des Princes ligués, arrivés pour la plupart au Val-Secret, moins pour la célébration des nœces, que pour concerter avec le Comte une révolte générale dans l'Etat. Ils reprirent donc leur premier dessein de vengeance, & *mandèrent la Reine de Chypre qui tantost arriva à eux*, pour soutenir ses vieilles prétentions sur la Champagne. Ce fut alors que le Comte de Boulogne se déclara ouvertement. C'étoit de tous les mécontents le plus animé contre le Comte de Champagne, qu'il avoit même appelé en duel, pour punir, disoit-il, un traître qui avoit empoisonné le feu Roi. La défection d'un Prince qui avoit tous les cœurs de la Nation, entraîna celle de Hugues duc de Bourgogne, du Comte Robert de Dreux jusques-là toujours fidelle, du Comte Robert de Brienne avec tous les Seigneurs de sa famille, d'Enguerrand de Couci & de Thomas son frère, de Hugues comte de S. Pol, du Comte de Nevers, & d'une infinité d'autres qui ne cherchoient

qu'à brouiller , mais que la crainte avoit toujours retenus dans le devoir. Chacun assembla ses gendarmes , & tous en même tems vinrent fondre sur la Brie & sur la Champagne. Rien n'égale les ravages que firent ces troupes, maîtresses de la campagne , & que l'animosité des chefs laissoit en pleine liberté. Tout désertoit à leur approche , & la plûpart des vassaux du Comte aimoient mieux abandonner leurs biens , que de les défendre en le servant. On ne voyoit de tous côtés que châteaux , maisons de campagne , villages & villes en feu : les Barons en fureur *ardoient & brûloient tout le païs par où ils passoient* : le malheureux Thibaut se vit lui-même obligé , pour couper les vivres à ses ennemis , de livrer aux flammes plusieurs de ses Places, entr'autres, Epernay, Vertus, & Sézanne. Déjà une partie des rebelles étoit à Chaouice , petite ville à la source de l'Armance , qu'ils assiégèrent inutilement , & l'autre sous les murs de Troyes , qui ayant appelé Simon , Sire de Joinville, pere de l'Historien , parut si résolue de se bien défendre , qu'ils n'osèrent l'attaquer. Les uns & les

autres se joignirent à quelques lieues de Bar sur Seine , & allèrent camper à Isle sur la rivière de Lozain.

Le Roi mar-
che au se-
cours du
Comte.

Duch. tom. 5.
p. 328.

Le Comte de Champagne cependant fortifioit ses Places , & rassembloit ses troupes. Mais trop foible par lui-même pour résister à tant de Princes réunis , il eut recours à la protection du Roi & de la Régente , qui n'avoient garde de la lui refuser. C'étoit la cause commune : les Ligués ne cherchoient à détruire le *sujet* , que pour pouvoir ensuite détrôner le Souverain. Louis d'ailleurs connoissoit trop bien l'obligation réciproque de Seigneur & de Vassal. On y étoit alors si fidèle , que tout Vassal abandonné pouvoit ne plus reconnoître son Seigneur ; & que pour recevoir un hommage nouveau , on n'y regardoit guères de moins près que pour le rendre. Il manda donc aux mécontents de mettre les armes bas ; & comme ils n'y parurent pas disposés , il marcha lui-même à la tête de son armée , & vint camper sous les murs de Troyes , au même lieu que les Princes avoient abandonné. Thibaut s'y rendit aussi avec ce qu'il avoit pû ramasser de gens de guerre ; & Mathieu

II, duc de Lorraine, y mena de son côté quelques troupes. Aussi-tôt la Régente envoya aux rebelles un second ordre de sortir de la Champagne, avec assurance de leur faire justice, s'ils avoient quelque sujet de plainte contre le Comte. Ils répondirent insolemment, qu'ils avoient pris les armes pour se faire justice eux-mêmes, & non pas pour l'attendre d'une femme qui se déclaroit la protectrice du meurtrier de son mari.

Chr. Fl. p. 49.

Cette hauteur néanmoins n'étoit qu'apparente, & pour cacher leur embarras. Ces fiers Princes, soit horreur de tirer l'épée contre leur Souverain, soit incertitude du succès contre un jeune Monarque tant de fois victorieux de la rébellion, ne montrèrent que de l'irrésolution dans toute la suite de leur conduite. Puis enfin prenant un parti bizarre, plutôt que de n'en point prendre, *ils mandèrent au Roy par prière & requête, que son plaisir fût soy tirer arriere son corps; qu'ils iroient combattre à l'encontre du Comte de Champagne & du Duc de Lorraine & de tous leurs gendarmes, avec trois cens Chevaliers moins que eux-ci n'en auroient.* Louis répondit

Il dissipe l'armée des Princes ligués.

Joinv. ibid.

avec une noble fierté, qu'il ne sçavoit point être simple spectateur d'un combat où ses gens étoient exposés ; qu'il falloit accepter la bataille qu'il leur offroit, ou sortir des terres de Thibaut. Les Barons, étonnés d'une telle fermeté dans un âge si tendre, lui députèrent de nouveau, pour lui dire qu'ils alloient faire leur possible pour engager la Reine de Chypre à entrer en négociation avec le Comte sur la discussion de leurs droits. *Je les en dispense*, dit froidement le jeune Monarque aux Envoyés : *Jamais à nulle paix n'entendray, ni ne souffriray que Thibaut y entende, jusqu'à ce que la Champagne soit délivrée des troupes qui la ravagent.* Ainsi un reste de respect soutenu apparemment par la crainte, les fit retirer jusqu'à July. Le Roi les suivit, vint camper à Isle qu'ils avoient abandonné, & les poussa de logement en logement jusques dans le Comté de Nevers.

Le Comte de Boulogne rentre dans le devoir. Ce qu'on doit penser de la prétendue Royauté d'Enguerrand de Couci.

Ce qui contribua le plus à cette déference forcée pour les ordres du Souverain, fut la diversion que le Comte de Flandres, à la sollicitation de la Reine, fit sur les terres du Comte de Boulogne. Ce Prince, obli-

gé de courir à la défense de son propre pais , déclara aux Ligués qu'il ne pouvoit plus rester avec eux , & se retira en effet avec toutes ses troupes. La Régente en même tems le sollicita vivement de rentrer dans son devoir. Il eut beaucoup de peine à se rendre : mais enfin , on lui fit de si grandes offres , qu'il les accepta avec joie. Ce qui aida sur-tout à le déterminer , c'est , dit-on , qu'il sçut que ce n'étoit pas lui , mais Enguerrand de Couci , que les Alliés avoient dessein d'élever à la Royauté. Couci étoit un gentilhomme d'une maison véritablement illustre , proche-parent de Louis VIII , & oncle des Princes de Dreux , enfans de sa sœur. On assure en effet *sur l'autorité de la Chronique de Flandre* , que ce Seigneur , du consentement général de la nation , fut élu & ordonné pour Roi comme prince généreux , sage , vertueux , extrait du sang royal & impérial : mais qu'il eut assez de modération pour préférer le bien & le repos public à son honneur & profit particulier. C'est au désintéressement de ce grand homme , ajoute-t-on , que les descendants de Saint Louis doivent la Couronne qui est encore dans leur Maison. Pa-

L'Alou. Hist.
de Couci. l. 1. 3.

roles bien hardies pour un écrivain Fran-

Obs. de. Cl.
Men. sur l'H'ft.
de S. Lou's.
Joinv. Du
Cang. p. 374.

çois, dit un judicieux critique, *voire sans garand*. Car outre que Meyer & les autres Historiens Flamands n'en parlent point, quelle apparence qu'on pût préférer Enguerrand à tant de Princes, à qui leur naissance vraiment royale donnoit un droit plus précieux au Trône ? Comment accorder l'éloge que l'on fait de ce Comte avec ce qu'en disent les Historiens Anglois, qui ne le représentent que comme un Seigneur violent, cruel, persécuteur des gens de bien & de l'Eglise ? Si quelque chose néanmoins pouvoit donner de la vraisemblance à ce récit fabuleux, ce seroit ce qu'on lit dans une ancienne Chronique, que Couci, sur la parole des conjurés qui lui promettoient de le faire Roi, eut la folie de se munir par avance de tous les ornements de la royauté, qu'il portoit devant ses confidents. Mais comme on ne voit dans les Auteurs du tems aucune trace de l'exécution d'un si ridicule projet, il y a toute apparence que cette vision fut peut-être proposée, & ne fut approuvée de personne.

Math. Par.
p. 639.

Duch. H'ft.
de Couci. page
167.

Le Roi ac-
commode la

Le jeune Roi, vainqueur des Re-

belles qu'il dissipa par sa seule présence, ne songea plus qu'à terminer le différend de la Reine de Chypre avec Thibaut. Le droit de cette Princesse sur le Comté de Champagne paroïssoit incontestable. C'étoit l'héritage de Henri II son pere, dont le Comte régnant n'étoit que le neveu; & l'histoire de ce tems fournit mille exemples, qu'alors les grands fiefs passaient aux femmes. Mais d'un autre côté il étoit certain que le Comte Henri, en partant pour la Terre-Sainte, avoit fait un testament par lequel, en cas qu'il ne revînt pas, il cédoit tous ses États à son frere cadet, pere de Thibaut. On contestoit d'ailleurs la validité du mariage de ce Prince avec Isabelle reine de Jérusalem. Les Papes, qui se mêloient de tout dans ces siècles d'ignorance & de superstition, avoient fait défense à la Reine de Chypre de prendre le titre de Comtesse de Champagne, qu'elle n'eût prouvé la légitimité de sa naissance. Ainsi l'accommodement sembloit d'une difficulté insurmontable. Le Roi cependant & la Régente en vinrent heureusement

Joinv. p. 19. à bout. Il fut décidé (a) que la Princesse Alix renonceroit à toutes ses prétentions, à condition que Thibaut lui donneroit des terres du revenu de deux mille livres par an, & quarante mille une fois payés : *sans préjudice néanmoins de ses droits sur lesdits Comtés de Champagne & de Brie, si le Comte venoit à mourir sans aucun héritier légitime.*

Obs. de Ru
Cang. ibid. p.
46.

Il fait l'acquisition de Blois, de Chartres, de Sancerre & de Châteaudun.

Thibaut n'avoit pas de quoi fournir cet argent, somme alors très-considérable : ce fut le Roi qui la donna pour lui, moyennant la cession pure & simple des Fiefs & Seigneuries de Blois, de Chartres, de Sancerre & de Châteaudun, que le Comte lui vendit avec toutes leurs dépendances.

Ibid. *Aucuns disoient, ajoute Joinville, que le Roi ne tenoit lesdits Fiefs que pour engagement : mais ce n'est mie vérité : car je le demandai au bon Roi Outre-Mer, qui me dit que c'étoit par achapt.* On en peut voir l'acte rapporté par Du Cange dans ses Observations sur l'Histoire de ce religieux Monarque : tout y marque une vente véritable & une aliénation réelle. C'est ainsi, di-

Ps 46 & 47.

sent les envieux de la gloire de Blanche, que cette habile Princesse sçut profiter de la folle passion du Comte, pour lui enlever une partie de ses Etats, après lui avoir enlevé son cœur.

Le Monarque de retour dans sa Capitale, vit allumer une brouillerie qui prouve que rien n'est à mépriser, puisque les moindres choses peuvent avoir les plus grandes suites. Les écoliers de l'Université de Paris, tous gens alors d'un âge où l'on auroit honte aujourd'hui de n'être pas Docteur, causoient souvent de très-grands désordres. Quelques-uns d'entr'eux s'étant pris de vin dans un cabaret du fauxbourg Saint Marceau, eurent querelle avec leur hôte, & furent assez mal menés par les voisins. Mais ils revinrent en grand nombre le lendemain, armés d'épées & de bâtons, se jettèrent sur tous ceux qu'ils rencontrèrent, hommes & femmes, & en blessèrent plusieurs. On en porta des plaintes à la Régente, qui naturellement ennemie de l'insolence, envoya sur le champ un Prévôt avec des Archers pour châtier les auteurs de cette violence. Ceux-ci donnèrent sur d'autres écoliers fort innocents du

Révolte de
l'Université
de Paris.

Math. Par. p.
299.

Du Boul. p
134.

désordre , en tuèrent quelques-uns , & mirent les autres en très-mauvais état. Les Professeurs se plaignirent à leur tour , mais sans pouvoir obtenir aucune satisfaction. Alors ils rendirent un décret pour cesser toutes les leçons. Ce moyen ne leur ayant pas réussi , ils se dispersèrent , les uns à Angers , les autres à Orléans ; & l'on croit que ce fut l'origine de ces deux Universités. Quelques-uns allèrent à Rheims , quelques-autres à Toulouse , en Espagne , en Italie ; plusieurs en Angleterre , où le Roi Henri III leur accorda toute liberté & toute sûreté.

Le Pape , partie par prières , partie par menaces , essaya de porter la Cour à les satisfaire , selon qu'il seroit réglé par des Evêques qu'il nommoit : mais le Roi , sans y avoir égard , ne fit que donner des Arrêts plus sévères les uns que les autres , qui cependant ne produisirent aucun effet. Ce fut envain que le Légat & l'Evêque de Paris excommunièrent ceux de ces Docteurs qui , de leur autorité , faisoient des Bacheliers dans Angers & ailleurs : envain un Concile provincial de Sens lança tous les foudres

de l'Eglise contre ceux qui persisteroient dans la révolte : rien ne fit impression sur ces obstinés. Ce ne fut que deux ans après qu'ils rentrèrent dans leur devoir. Ce qui les rendoit si insolents , c'étoit en même tems la protection des Papes que toutes les Ecoles regardoient alors comme leurs seuls chefs, & les privilèges sans nombre que nos Rois , toujours protecteurs des sciences , avoient accordés aux gens de Lettres. On peut encore y ajouter la grande réputation dont jouissoit déjà cette Université si célèbre dès son berceau. On l'appelloit, dit Mezeray , l'oracle & le *Concile perpétuel de l'Eglise Gallicane*. Ce fut peu de tems après son retour à Paris , que la Faculté de Théologie , dans une de ses assemblées , décida unanimement qu'on ne pouvoit , qu'au péril de son ame , posséder deux bénéfices à la fois , pourvû qu'il y en eût un qui valût quinze livres parisis de revenu. Il n'y eut que Philippe , Chancelier de l'Université , & Arnoul depuis évêque d'Amiens , qui s'obstinèrent à garder ceux qu'ils avoient. Le premier étant au lit de la mort, fut visité par l'Evêque , qui l'exhorta

Abr. chr. 2.
part. tom. 2.
p. 710.

vivement à se décharger d'un fardeau qui l'entraîneroit aux enfers. *Eh bien,* répondit froidement le moribond, *je veux essayer si cela est vrai.* Combien de pareils essais de nos jours !

Ann. 1229.
Nouvelle
révolte du
Comte de Bre-
tagne.

Duch. tom.
5. p. 328. &
29.

Tandis que cette affaire , née de l'extravagance de quelques ivrognes , mettoit toutes les Puissances en action , on reçut la nouvelle que le Comte de Bretagne , toujours battu , jamais soumis , s'étoit jetté à main armée sur les terres du Roi ; & que ligué avec Richard duc de Guyenne , il ravageoit la campagne , portant partout le fer & le feu. Aussi-tôt la Régente manda la Noblesse & les Communes , pendant que pour observer les formes , elle fit citer ce Prince à Melun pour le dernier jour de cette année. On y procéda juridiquement contre lui , & il fut déclaré déchu de tout ce qu'on lui avoit accordé par le dernier traité de Vendôme. En même tems le Roi se mit en marche à la tête de ses troupes , & s'avança jusqu'à Bellesme , qu'il assiégea vers le milieu du mois de Janvier. Le Comte y avoit jetté l'élite de ses braves , & outre que la Place passoit de tout tems pour imprenable , Louis

avoit encore à combattre contre la rigueur de la saison. Elle étoit si violente que la moitié de l'armée seroit périë, si la Reine, qui animoit tout le monde par son exemple, n'y eût promptement remédié. Elle fit publier dans tout le païs de grosses récompenses pour ceux qui voudroient apporter du bois : ce qui en fit venir en telle abondance, qu'on eut bientôt de quoi entretenir partout de grands feux. Déjà les machines avoient fait un tel fracas, qu'une grande partie des murs en fut renversée, & que la grosse tour, le plus fort rempart de Bellesme, s'éboulant tout à coup, ensevelit sous ses ruines ceux qui la défendoient. On se préparoit à l'assaut, lorsque les assiégés demandèrent à capituler, & reçurent toutes sortes de graces. Tel fut le coup d'essai du jeune Monarque. Mais en prenant cette Place, il en perdit une autre dans la Normandie, appelée la Haye Payfnel. Celle-ci cependant n'étoit ni de la même force, ni de la même importance. La Reine se contenta d'y envoyer quelques troupes sous la conduite d'un homme d'expédition nommé Jean des Vignes, qui s'en ren-

dit maître si-tôt qu'il s'y présenta.

Ce double avantage affermit la Normandie qui commençoit à chanceler, & attira au Comte rebelle l'indignation de Richard, jeune Prince également jaloux de la gloire de son pays & de la sienne. Il se rembarqua aussi-tôt avec les Anglois, non sans lui avoir reproché aigrement d'avoir commis les armes d'Angleterre contre un enfant qu'il disoit dénué de tout, devant qui cependant il n'osoit lui-même se montrer. On avoit en effet tenté toutes sortes de voies pour engager le Monarque Anglois à passer lui-même en France à la tête d'une puissante armée. L'Archevêque de Bordeaux & plusieurs Seigneurs de Gascogne, de Guyenne, de Poitou, & de Normandie, s'étoient rendus à sa Cour, pour l'assurer, que toutes les Provinces que ses peres avoient autrefois possédées, n'attendoient que le moment de rentrer sous le joug de leurs anciens maîtres. Mais Henri, tout occupé de ses plaisirs, se reposer des soins du gouvernement sur un Ministre favori, qui lui avoit sauvé sa Couronne. C'étoit le fameux du Bourg, qui avoit si glorieusement

Math. Par
ad hanc ann

défendu le Maine , l'Anjou , la Normandie , le Poitou contre Philippe Auguste , & l'Angleterre contre Louis VIII. Cet homme rassasié de gloire , élevé aux plus grandes charges , comblé de biens par son Prince , ne laissoit pas , dit - on , de recevoir des ennemis , comme des amis , tous les présents qu'on lui offroit. Gagné par trois mille marcs d'argent que la Reine Blanche lui fit compter , il persuada au Roi son maître de différer cette entreprise à un autre tems ; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de faire embarquer quelques troupes assez fortes pour empêcher les Rebelles d'être opprimés , trop foibles pour faire des conquêtes. Le Comte de Bretagne , abandonné de l'Angleterre , envoya crier merci , promit de réparer tout le désordre que ses gens avoient fait , jura d'être à jamais fidèle. On voulut bien seindre de le croire. Le Roi lui pardonna de nouveau , & retourna triomphant à Paris.

Ce succès , quelque brillant qu'il paroisse , n'étoit que le prélude d'un autre plus important, & dans son objet, & dans ses suites. On devine sans doute qu'il s'agit de la paix donnée

Affaires de
Languedoc

au Languedoc , & de la réunion d'une immensité de Pais à la Couronne. Louis VIII étoit mort dans le dessein de finir la guerre des Albigeois par la prise de Toulouse : mais à peine fut-il expiré , que Raymond , profitant des troubles d'une minorité orangeuse , se remit aussi-tôt en campagne , renouvella les anciennes alliances avec le Comte de Foix , & assiégea le château d'Hauterive , qu'il prit au milieu de l'hiver. Il y eut ensuite quelques rencontres entre les troupes du Roi & du Comte , où il périt beaucoup de braves gens , entr'autres , Gui de Montfort , frère du fameux Simon , qui jouit si peu de la grandeur où la Croisade l'avoit élevé. Ce ne fut pendant deux ans qu'une alternative continuelle de conquêtes & de pertes. On voit d'un côté Raymond forcer le château de Saint Paul , Castel-Sarasin , & plusieurs autres Places fortes : de l'autre , on voit Beaujeu , le fer d'une main , la flamme de l'autre , assiéger & prendre la Becede , Cabaret , Grave , & Montech , *passant au fil de l'épée tous les malheureux habitants , ou les faisant assommer à coups de bâtons , ou les brûlant à petit feu comme*

hérétiques. : horreurs qui furent cruellement vengées, si l'on en croit un Auteur contemporain. Raymond, dit-il, averti que les François avoient formé le dessein de l'investir dans ses lignes à Castel-Sarasin, se mit en embuscade dans une forêt voisine, les surprit, les tailla en pièces, leur prit quinze cents chevaliers & deux mille sergents d'armes. Alors usant de représailles, il n'épargna que les chevaliers, qu'il fit cependant enfermer dans une étroite prison. Pour les sergents d'armes, après les avoir dépouillés jusqu'à la chemise, il fit arracher les yeux aux uns, couper le nez, les oreilles, un bras ou un pied aux autres, & dans cet état affreux, les renvoya au camp des ennemis, pour leur apprendre à respecter les droits de l'humanité : leçon qu'il eut le bonheur de leur répéter jusqu'à trois fois dans la même campagne.

Tant de progrès réveillèrent le zèle des dévôts. Le Pape écrivit vivement au jeune Roi & à la Reine mere, pour les presser d'aller au secours de la Religion opprimée par un Prince, qui cependant faisoit profession de la respecter. Les Evêques de la Province

Math. Par. m.
1228.

Mss. Colb. n.
2669.

Conc. tom.
11. p. 34. &
seq.

s'assemblerent à Narbonne , où après avoir ordonné aux Juifs de porter sur leurs habits la figure d'une roue d'un demi-pied de circonférence , ils statuèrent que tous les Dimanches & toutes les Fêtes , au son des cloches , cierges éteints , Raymond seroit dénoncé excommunié avec tous ses adhérents : foible ressource contre un jeune héros , qui , les armes à la main , soutenoit glorieusement sa naissance & ses droits. Mais ce n'est pas le seul canon de ce Concile , qui doive paroître singulier & nouveau. Le cinquième qui exige pour la validité d'un testament , la présence du Curé ou d'un Ecclésiastique , pour s'assurer de la foi du Testateur ; le treizième qui défend l'établissement des nouveaux péages ; le quatorzième qui enjoint d'établir dans toutes les paroisses , des Inquisiteurs de l'hérésie ; le quinzième enfin & le seizième qui excluent de l'exercice de leur charge , les hérétiques *revêtus* , notés ou suspects d'hérésie , n'offrent rien qui n'attaque en même tems les droits du souverain & de la société.

Raynald. an.
1227. n. 10. &
seq.

Le Légat de son côté n'oublioit rien pour engager la Régente à faire mar-

cher en Languedoc toutes les forces du Royaume. Il s'obligeoit de lui faire donner le reste de la Décime, qu'il avoit promise au feu Roi pour le déterminer à porter ses armes dans cette malheureuse Province. Mais les Chapitres de Rheims, de Sens, de Tours & de Rouen firent difficulté de payer, sous prétexte que n'ayant accordé cette imposition que comme un don gratuit & pour faire la guerre aux Albigeois, ils ne devoient plus rien, dès que l'expédition étoit interrompue. Romain, outré qu'on osât lui résister, rendit une Ordonnance, par laquelle il permettoit au Roi de faire saisir les biens de ces Eglises, afin, dit-il, que la puissance séculière réprime au moins ceux que la crainte de la juridiction Ecclésiastique n'empêche pas de mal faire. Ce n'étoit encore que le prélude de ses excès. Il oublia jusqu'aux intérêts de Rome, & malgré l'appel des Chapitres au Pape, fit saisir tous leurs revenus par les Officiers royaux, se vantant que les Rebelles payeroient, *fallût-il vendre jusqu'aux chapes des Chanoines.* Conduite étrange, qui le rendit si odieux, qu'une partie de la haine

qu'on avoit conçue contre lui , re-
tomba sur le Gouvernement. D'abord
Grégoire parut touché des plaintes du
Clergé persécuté , écrivit à son Mi-
nistre assez durement , & lui manda
de révoquer son Ordonnance. Mais
bientôt la scène changea par les in-
trigues du Cardinal ; & les députés
des Chapitres , après avoir essuyé tou-
tes les hauteurs de la Cour Romaine ,
obtinrent seulement quelque modé-
ration , qui ne fit point cesser leurs
murmures. Cependant ni ce secours
d'argent , ni le crédit du Légat , ni
les sollicitations du Pape , ne purent
gagner sur l'esprit de la Reine mere ,
qu'elle dégarnît le dedans du Royau-
me , en faisant tout marcher en Lan-
guedoc. Ce qu'elle crut pouvoir faire
dans les circonstances , ce fut d'y en-
voyer quelques troupes.

Cruelle ma-
nière de faire
la guerre.

Beaujeu , avec ce nouveau renfort ,
s'avança jusqu'à Pech-Almari dans le
voisinage de Toulouse , où il fut joint
par les archevêques d'Ausçh & de
Bordeaux , par plusieurs évêques ,
barons & autres croisés de Gascogne.
Alors tous commencèrent à l'envi une
guerre jusques-là sans exemple , &
qui donne une étrange idée des mœurs

de ce siècle. Voici comme un Auteur contemporain raconte la chose. « Tous
 » les matins , dès l'aurore on disoit Guil. de Poë.
c. 38.
 » la messe où chacun assistoit très-
 » dévotement. On prenoit ensuite un
 » léger repas , & après avoir posté de
 » tous côtés divers escadrons pour
 » tenir ceux de la ville en respect ,
 » on détachoit trois sortes de gens
 » destinés chacun pour leur fonction ,
 » & munis des instruments nécessaire-
 » res. Les uns avec la pioche démo-
 » lissoient & renversoient les mai-
 » sons : les autres avec le hoiau dé-
 » racinoient & arrachotent les vignes :
 » d'autres enfin avec la faux ruinoient
 » le travail & l'espérance des labou-
 » reurs. La nuit seule interrompoit
 » cet exercice , qui recommençoit le
 » lendemain avec le même ordre , ou
 » plutôt avec la même barbarie. Près
 » de trois mois se passèrent à donner
 » cet étrange spectacle aux habitants
 » de Toulouse ». On dit que le *saint*
Evêque de cette ville , lorsqu'il voyoit
 ces destructeurs revenir en fuyant ,
 s'écrioit dans les transports de son
 zèle : *C'est ainsi que par la fuite nous*
trionphons de nos ennemis. C'étoit en
 effet , continue le même Historien , Ibid.

les inviter à se convertir & à s'humilier, que de leur ôter ce qui servoit à les entretenir dans leur orgueil, comme un sage médecin qui retranche à un malade la nourriture qui pourroit lui nuire. Ce bon pere, par ce moyen, témoignoit à ses enfans la plus tendre affection, à l'exemple de Dieu même qui ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion. Car la persécution donne l'entendement. Ne croiroit-on pas lire quelque relation des Cannibales? Il faut l'avouer, ces Croisés leur ressembloient beaucoup. Tant de fureur entre-t-elle dans l'ame des Ministres d'une Religion, qui ne prêche qu'amour, douceur, humilité, bienfaisance!

Les Prélats de Gascogne, après cette cruelle exécution, se retirèrent chez eux, suivis des barons, des chevaliers, & des communes de cette province. Beaujeu, avec le reste de l'armée, s'avança vers Pamiers, assit son camp dans la plaine de S. Jean de Verges, & soumit tout le país de Foix jusqu'au pas de la Barre. Il établit ensuite des garnisons dans toutes les Places de défense, & congédia ses troupes. Le Cardinal de S. Ange, informé

formé que les ravages exercés dans la dernière Campagne , avoient répandu la terreur dans toute la Province , crut le moment favorable pour faire des propositions de paix aux Toulousains encore consternés de leurs pertes récentes. Ce fut dans cette vûe qu'il leur envoya Elie Guerin , abbé de Grandfelve , qui ne les menaçoit pas moins que d'une seconde Croisade pour l'année suivante , s'ils ne prenoient le parti de la soumission & de l'obéissance. Ces malheureux , plutôt que d'attendre un orage pareil à celui qui leur avoit fait presque autant de mal que vingt années de guerre , consentirent à tout ce qu'on voulut.

ibid. c. 39.

Le Comte de Toulouse se vit lui-même obligé de céder aux circonstances , pour s'épargner le chagrin d'être universellement abandonné. Tous ses amis pensoient à se tirer d'affaire ; & déjà Olivier de Termes & Bernard son frere , avoient remis leurs Places & toutes leurs terres à la discrétion du Roi. Il y eut donc plusieurs conférences à Basiége dans le Lauragais , où l'on conclut d'abord une trêve & quelques articles préliminaires. On convint ensuite d'aller

Raymond
accepte les
propositions
que lui fait le
Légat.

ibid.

achever le Traité à Meaux , appartenant alors au Comte de Champagne , que les Toulousains choisirent pour médiateur. Aussi-tôt Raymond fit partir l'Abbé de Grandfelve , muni d'un plein pouvoir , par lequel ce Prince déclare , « que desirant de tout son » cœur rentrer dans l'unité de l'Eglise , » & demeurer dans l'obéissance , la » fidélité & le service de son Sei- » gneur le Roi de France , & de la » Dame Reine mere sa cousine , il » leur envoie Elie Guerin pour trai- » ter avec eux de la paix ; l'établit » son Procureur , & promet , de l'avis » de ses Barons & des Consuls de » Toulouse , de ratifier tout ce qu'il » fera avec le conseil & du consen- » tement de son très-cher cousin Thi- » baut , comte Palatin de Brie & de » Champagne ». C'étoit tout ce que les Cours de France & de Rome pou- voient souhaiter de plus avantageux. On s'assembla incontinent. Bientôt tout fut convenu : mais on remit à conclure en présence du Roi , & l'on se rendit à Paris où le Traité fut signé des premiers Officiers de la Couronne , comme c'étoit l'usage alors , c'est-à-dire , scellé de leur sceau , car on

ne signoit point en ce tems - là.

Il fut dit , « que le Comte , tou-
 » jours fidele au Roi & à l'Eglise ,
 » employeroit tout son pouvoir pour
 » exterminer des domaines qu'on lui
 » laissoit , non-seulement les routiers
 » & les perturbateurs du repos pu-
 » blic , mais les hérétiques surtout &
 » leurs fauteurs , sans épargner même
 » ses parents , ses vassaux , ses amis ,
 » nommément le Comte de Foix, qu'il
 » s'obligeoit de poursuivre à main ar-
 » mée , s'il ne prenoit le parti d'une
 » prompte soumission : qu'il protége-
 » roit le Clergé dont il feroit respecter
 » les censures par toutes les voies de
 » contraintes : qu'il le maintiendrait
 » dans la paisible jouissance de ses
 » privilèges , & lui restitueroit ce
 » qu'on lui avoit enlevé dans les tems
 » de troubles , particulièrement les
 » dixmes qu'il s'engageoit d'ôter aux
 » laïques : qu'il payeroit dans l'espace
 » de quatre ans vingt-quatre mille
 » marcs d'argent ; dix mille pour ré-
 » parer les maux qu'il avoit causés aux
 » Eglises ; deux mille à l'abbaye de
 » Cîteaux , pour l'entretien des Abbés
 » & des Freres durant le Chapitre gé-
 » néral ; cinq cens à l'Abbaye de Clair-

Articles du
 traité de paix.

Tref. des Ch.
 du Roi, Toul.
 fac. 3. n. 2. &
 60.

» vaux , mille à celle de Grandfelve ,
 » trois cents à celle de Belle-Perche ,
 » autant à celle de Candeil , tant pour
 » leurs bâtimens , que pour le salut
 » de son ame ; six mille pour les for-
 » tifications & la garde des Places
 » qu'il devoit remettre au Roi pour
 » sûreté de sa parole ; enfin quatre
 » mille pour entretenir à Toulouse
 » pendant dix ans quatre maîtres
 » en Théologie , deux en droit canon ,
 » six maîtres ès-Arts , & deux régens
 » de Grammaire : qu'il prendroit la
 » Croix des mains du Légat , & par-
 » tiroit incessamment pour aller faire
 » la guerre aux Sarrafins pendant cinq
 » ans : qu'il auroit sa vie durant tous
 » les domaines situés dans l'étendue
 » du diocèse de Toulouse , qui , après
 » sa mort , passeroient ou à la Princesse
 » Jeanne sa fille , que la Régente vou-
 » loit bien accepter pour un des Prin-
 » ces ses fils , ou au Roi & à ses suc-
 » cesseurs , en cas qu'il n'y eût point
 » d'enfans de ce mariage , sans que
 » ceux qui pourroient naître au Comte
 » par la suite , ou à la Princesse d'une
 » autre alliance , y dussent jamais rien
 » prétendre : que l'Agenois , le Rouer-
 » gue , la partie de l'Abigeois , qui

» est en deçà du Tarné , & tout le
 » Querci , à la réserve de Cahors , lui
 » seroient rendus en toute propriété , &
 » ne retourneroient à sa fille que dans la
 » supposition où il mourroit sans autre
 » héritier légitime : que tout ce qu'on
 » lui rendoit demeureroit déchargé des
 » donations qu'on avoit pû faire pen-
 » dant le tems de la Croisade , ex-
 » cepté la terre de Vreuil , que l'E-
 » vêque de Toulouse avoit eue du feu
 » Roi , & celle du Maréchal de Levis ,
 » dont Louis se réservoir l'hommage :
 » qu'il prêteroit serment de fidélité
 » comme homme-lige , à la manière
 » des autres Barons du Royaume , pour
 » tous les pays que le Monarque lui lais-
 » soit : qu'il céderoit au Roi tout ce qui
 » lui appartenoit en deçà du Rhône
 » dans le Royaume de France , & au
 » Légat pour l'Eglise , tout ce qu'il pou-
 » voit prétendre au de-là de ce fleuve
 » dans l'Empire : qu'il feroit détruire
 » les fortifications de Toulouse &
 » combler ses fossés , de même que
 » de trente autres Villes , dont les
 » principales étoient Moissac , Mon-
 » tauban , Agen & Condom : enfin
 » qu'il remettroit pour dix ans entre
 » les mains du Roi le Château Nar-

» bonnois de Toulouse , avec sept au-
 » tres Places fortes , & qu'il payeroit
 » pendant cinq ans une rente annuelle
 » de quinze cents livres tournois pour
 » les frais de la garde ».

Raymond
 reçoit l'absolu-
 tion & est
 renvoyé dans
 ses Etats.

Le jour même de la signature du
 Traité , c'étoit le Jendi-Saint , Ray-
 mond , en habit de pénitent , fut in-
 troduit dans Notre-Dame de Paris ,
 où il fut réconcilié à l'Eglise avec
 tous les gens de sa suite & de son
 parti. Le Roi , toute la Cour , le Car-
 dinal de Saint Ange , & le Cardinal
 Othon légat en Angleterre , assisté-
 rent à la cérémonie , & furent témoins
 de l'humiliation forcée sans doute de
 ce malheureux Prince. « C'étoit un
 » spectacle digne de compassion , dit
 » un Auteur du tems , de voir un si
 » grand homme , après avoir résisté à
 » tant de braves Nations , être con-
 » duit au pied de l'Autel comme un
 » malfaiteur , en chemise , en haut-
 » de-chausses , & nud pied. Il fut vu
 cependant avec une joie maligne ,
 & les principaux instigateurs de la
 guerre s'applaudissoient en secret d'une
 victoire si avantageuse , qu'une seule
 des conditions de cette paix eût suffi
 pour la rançon du Comte , s'il avoit été

Guil. de Pod.
 Ibid.

pris dans une bataille décisive. On voit par toute leur conduite , qu'ils songeoient moins à s'assurer de la catholicité de ce Prince , qu'à le dépouiller de ses biens. Ce fut en vain que l'infortuné Comte demanda plusieurs fois la paix à l'Eglise , en vain qu'il offrit d'exécuter tous les ordres de Rome : tant qu'il s'obstina à ne point renoncer à ses justes prétentions sur le patrimoine de ses ancêtres , il fut coupable ; fauteur d'hérétiques , excommunié. Abandonne-t-il une grande partie de ses domaines ? Il devient bon catholique ; ses sentimens sont jugés orthodoxes ; on n'exige de lui aucune abjuration de ses erreurs. On objecte vainement la disposition du concile de Latran en faveur de Simon de Montfort : c'est une maxime constante & inviolable , que l'Eglise n'a aucun pouvoir sur le temporel des Princes : Blanche elle-même en étoit si persuadée , qu'elle ne songea point à disputer une partie de ces Etats si généreusement donnés à Rome , & ne crut l'autre bien assurée à son fils que par la cession volontaire du Comte. Mais dans la supposition même où l'Eglise auroit droit de confisquer les

biens des hérétiques & de leurs fauteurs, on dira toujours : Si Raymond étoit coupable ou suspect d'hérésie, pourquoi lui laisser tant de domaines ? Si ses sentimens sur la foi étoient ceux de tout bon catholique, pourquoi le priver d'une portion si considérable de l'héritage de ses pères ? Ce qui peut servir à la justification du jeune Roi & de la Reine mère, c'est qu'il eût été bien étrange qu'un enfant & une femme en eussent sçu plus que les Evêques, les Papes & les Conciles mêmes, qui regardoient alors comme pris de bonne guerre, tout ce qu'on enlevait aux hérétiques, ou à ceux qu'on accusoit de les favoriser.

Catel. Comt.
p. 339. & seq.

Raymond, reconcilié à l'Eglise, fut reçu à l'hommage sous la condition expresse d'exécuter fidèlement ce qu'il avoit promis, faute de quoi on le remettait au même état qu'auparavant, permettant de lui courir sus, & d'envahir tout le pays qu'on lui avoit laissé par le traité de paix. En même tems Amauri, pour consommer l'affaire de tout point, reconnut par un acte authentique, qu'après les cessions qu'il avoit faites à Louis VIII, il n'avoit plus rien à pré-

rendre dans les terres du Comte de Toulouse. Celui-ci de son côté, fidèle à ses engagements, livra cinq de ses Châteaux aux troupes du Roi, fit abattre une partie des murailles de Toulouse, & remit entre les mains de la Régente, la princesse Jeanne sa fille, qui dès-lors fut fiancée au prince Alphonse, frere du Monarque François. Louis, touché de la sincérité de ses procédés, lui permit de sortir de la prison volontaire qu'il avoit gardée jusqu'alors dans le château du Louvre, le fit Chevalier avec beaucoup de magnificence, l'admit à toutes ses parties de plaisirs, traita avec lui de l'échange de la ville de Saint-Antonin pour les quinze cents livres Tournois qu'il devoit payer pendant cinq ans, & le renvoya dans ses Etats comblé d'honneurs, de caresses, & de présents. Il y étoit à peine que Roger Bernard, comte de Foix, profitant de son exemple & de ses conseils, se soumit sans réserve aux volontés du Roi & du Légat.

Cuil. de Rod.
c. 40.

Thres. des ch.
Toul. sac 3. n.
61. Foix &
Commis. n. 2.

On tint ensuite un Concile à Toulouse, où suivant l'usage de ces tems-là, les Evêques décidèrent toute autre chose que ce qui étoit de leur

Conc. tom.
31. p. 727. &
seq.

Can. 1. 2 & 3.

Can. 4.

compétence. On y établit pour tous jours le redoutable tribunal de l'Inquisition ; ordonnant aux Evêques de députer dans chaque paroisse un prêtre avec deux ou trois laïques, pour faire une exacte recherche des hérétiques & de leurs auteurs, non-seulement dans les maisons depuis la cave jusqu'au grenier, mais même dans les souterrains où ils pouvoient se cacher ; menaçant les Baillifs des plus terribles peines, s'ils ne prêtoient main-forte pour ces exécutions tyranniques ; enfin confisquant les biens des Seigneurs qui permettroient à ces malheureux d'élire leur domicile sur leurs terres. Ceux des hérétiques qui se seront convertis volontairement, n'habiteront point les lieux suspects d'hérésie, mais seulement les Villes catholiques ; porteront sur la poitrine deux croix, l'une à droite, l'autre à gauche, d'une couleur différente de celle de leurs habits ; ne pourront être admis aux charges publiques, ni être capables des effets civils, sans une dispense particulière du Pape ou de son Légat. Les autres que la seule crainte a fait rentrer dans l'unité de l'Eglise, sont condamnés à une prison

perpétuelle, où ils seront nourris aux dépens de ceux qui auront la confiscation de leurs biens. Toute personne en âge de puberté promettra de garder la foi catholique, jurera de dénoncer les hérétiques, & renouvellera ce serment tous les deux ans. Aucun laïque n'aura chez lui les livres de l'Ancien & du Nouveau Testament, mais seulement le Pseautier, le Bréviaire, ou les Heures pour l'Office Divin, pourvu qu'ils ne soient pas traduits en langue vulgaire. C'est la première fois qu'on trouve dans l'Histoire Ecclésiastique une défense de cette nature, sans doute pour empêcher les abus que les hérétiques faisoient des Saintes Ecritures. On ne pourra ni construire de nouvelles forteresses, ni rétablir celles qui sont détruites, ni lever de nouveaux péages. Défenses aux Barons, Châtelains, Chevaliers, Citoyens, Bourgeois ou Païsans, d'entrer dans aucune ligue, excepté contre les ennemis de la foi : ordre aux Juges de rendre la justice *gratis*, & de publier ces statuts quatre fois l'année. On est toujours étonné de ces attentats manifestes du Sacerdoce sur l'Empire : mais ce qui

Can. 12.

Can. 14.

Can. 38.

an. 1. 2 & 3.

Сл. 4.

liques & de leur
lement dans les maisons
jusqu'au grenier, mais
souterrains où ils pouvo
menaçant les Baillifs
bles peines, s'ils ne p
forte pour ces exécutions
enfin confisquant les
gneurs qui permettroi
heureux d'élire leur do
terres. Ceux des héri
feront convertis volont
biteront point les lieu
résie, mais seuleme
tholiques; porteront
deux croix, l'une à
gauche, d'une co
celle de leurs h
être

surprend bien davantage , c'est l'espèce de connivence des Rois d'alors, qui peu instruits de leurs droits, peut-être aussi trop foibles pour pouvoir les soutenir , prêtoient eux-mêmes la main à l'exécution de ces décrets abusifs.

Ordonnance
du Roi contre les hérétiques.

Recueil. des
Ord. Laur.
tom. I. p. 50.

Louis en effet publia sur ces entrefaites une ordonnance conçue à peu près dans le même goût. C'est la première de son règne : l'âge du Prince & la nécessité d'employer des remèdes un peu forts , sont en même tems l'excuse du législateur & de la loi. Elle porte que les Eglises de la province jouiront de tous les privilèges , *immunités & libertés de l'Eglise Gallicane* : que ceux qui sont convaincus d'hérésie seront punis sans délai de la peine qu'ils mériteront : que quiconque les favorisera sera indigne de toutes charges , incapable de succession , & privés de tous biens , meubles & immeubles : que les Barons du pais & les Baillifs , *sous peine de perdre le corps & les biens* , s'emploieront de tout leur pouvoir à découvrir ces malheureux pour les mettre aussitôt entre les mains des juges Ecclésiastiques , qui les châtieront sans

aucuns égards : que les biens de ceux qui croupiront un an dans l'excommunication seront saisis par les officiers Royaux ; que les coupables n'en pourront avoir main-levée qu'après qu'ils auront satisfait à l'Eglise , & qu'en vertu d'un ordre du Roi. On sent toute la sévérité de cet Edit : le religieux Monarque en craignit lui-même les funestes conséquences , & trente ans après jugea à propos , pour le bien public , de le modérer.

Ainsi fut terminée l'affaire des Albigeois après vingt ans d'une guerre également opiniâtre & cruelle , où l'on vit éclater , à la honte de l'humanité , tous les ressentiments de la haine , & toutes les fureurs de l'ambition & du fanatisme. Ce qui avoit passé le pouvoir de Philippe-Auguste , le plus grand politique de son siècle , ce que n'avoient pu les armes victorieuses de Louis VIII , fut l'ouvrage d'une femme & le coup d'essai d'un Roi encore enfant. Le jeune Monarque acquit en cette occasion tout ce qui avoit appartenu aux Comtes de Toulouse en de-çà du Rhône ; c'est-à-dire le Duché de Narbonne , qui donnoit une autorité supérieure dans

la province Ecclésiastique de ce nom ; les Comtés particuliers de Narbonne , de Beziers , d'Agde , de Maguelonne ou Melgueil , de Nîmes , d'Uzès , & de Viviers ; la partie du Toulousain , qu'on appelloit *la terre du Maréchal* ; la moitié du Comté d'Albigeois , qui comprenoit , outre le diocèse de Castres , toute cette étendue de l'archevêché d'Albi , qui est à la gauche du Tarn ; enfin la Vicomté de Grézès , avec toutes les prétentions de Raymond sur les anciens Comtés de Velay , de Gevaudan & de Lodeve. On compte que ces domaines cédés valoient alors six mille livres Tournois de rente , somme très-considérable dans ces tems-là. Tous furent réunis à la Couronne & partagés sous l'autorité de deux Sénéchaux royaux , l'un à Beaucaire , l'autre à Carcassonne. Le premier avoit sous sa juridiction les diocèses de Maguelonne , aujourd'hui Montpellier , de Nîmes , d'Uzès , de Viviers , de Mende & du Puy , avec la partie de ceux d'Arles & d'Avignon , qui est en deçà du Rhône. Le ressort du second étoit composé des diocèses de Carcassonne , de Beziers , de Lodève , d'Agde ,

de Narbonne , dont on a détaché depuis Alet & Saint Pons , de la partie de l'Albigeois qui est à la gauche du Tarn , & de la terre du Maréchal dans le Toulousain. Ces deux Sénéchaussées avec celle de Toulouse , qui demeura au Comte , formèrent ce qu'on appella dans la suite plus particulièrement *le Languedoc*.

Toute la France admiroit le courage intrépide & l'heureuse habileté de la Régente. Le seul Comte de Bretagne , toujours indomtable , ne cessoit de cabaler malgré le peu de succès de ses premières entreprises. Il fit si bien par ses intrigues auprès du Monarque Anglois , qu'il l'engagea enfin à déclarer la guerre au Roi & à passer les mers en personne. On remarque que poussant la félonie jusqu'à l'extravagance , il reconnut Henri pour son seigneur , & lui fit hommage de la Bretagne , où ni l'un ni l'autre n'avoit droit. Henri de son côté le rétablit dans le comté de Richemont , ancien domaine des Comtes Bretons , lui fit toucher de grosses sommes , & promit de le secourir de toutes les forces de l'Angleterre , de l'Irlande , du païs de Galles & de l'Ecosse. Mais le caractère du Monarque étoit de

Ann. 1230.
Nouvelle
félonie du
comte de Bre-
tagne.

Math. Par.

former de grands projets , & de n'en exécuter aucun : homme d'une grande ostentation , & de peu d'effort : lent , timide , & paresseux dans le fond , cherchant néanmoins à paroître guerrier par des efforts où personne n'étoit trompé : dévot de profession , débauché d'inclination ; ame née pour obéir à qui vouloit lui commander : pleinement livré à un favori qui le trahissoit , ce qui arrivera toujours à tout Prince qui ne prendra sur chaque chose que l'avis d'un seul homme.

Le Comte , assuré d'un tel appui , envoya au Roi un chevalier du Temple avec un écrit signé de sa main , où il disoit « que puisqu'on lui avoit
 » enlevé Bellesme & une partie de ce
 » qui lui avoit été cédé par le traité
 » de Vendôme , il étoit résolu de se
 » faire justice par lui-même : qu'il
 » cessoit dès ce moment de se ré-
 » garder comme l'homme du Roi :
 » qu'il ne le reconnoissoit plus pour
 » son Seigneur , & qu'il lui déclaroit
 » la guerre. » Louis étoit à Saumur , lorsqu'il reçut ce défi également insolent & téméraire. Il manda aussitôt tous ceux qui devoient service à la Couronne , & dépêcha l'Evêque de Paris pour aller traiter avec quelques

Seigneurs Bretons , que Pierre , toujours gouverné par la passion plus que par la prudence , avoit dépouillés de leurs terres. Ceux-ci eurent d'autant moins de peine à se lier d'intérêt avec le Monarque , que par la précaution de Philippe-Auguste , ils n'avoient fait hommage au Comte qu'avec la condition de ne plus lui obéir , s'il venoit à manquer de fidélité. On conclut de part & d'autre de ne faire ni paix ni trêve séparément. On voit encore l'acte de l'hommage que firent en cette occasion Henri d'Avangour , prince de l'ancienne maison de Bretagne , André de Vitré , Raoul de Fougères , & le Seigneur de Coetquent. Il y est stipulé que les enfants du Comte , Jean & Iolande , à l'âge de vingt & un an , seront mis en possession de la principauté de Bretagne , pourvu néanmoins qu'ils soient fidèles au Roi leur Seigneur.

Tref. des ch.
L'acte de Bre-
tagne.

Louis cependant à la tête de la noblesse qui s'étoit rangée sous ses étendards , se trouva en état , dès le mois de Février , de prendre Angers & quelques autres Places qu'on avoit cédées au Comte par le dernier traité. Il eût poussé ses conquêtes plus loin

Le Roi mar-
che contre le
rebelle.

Math. Par. p.
365.

si les vassaux de la Couronne , voyant que les quarante jours de service étoient écoulés , ne lui eussent déclaré qu'ils vouloient se retirer. Les Comtes de Flandres & de Champagne , plus fidèles & plus soumis à ses ordres , lui demandèrent aussi leur congé pour aller défendre leurs Etats des entreprises qu'ils prévoyoit projetées contre eux. Le Monarque ne pouvoit retenir ni les uns ni les autres , parce que , suivant les loix du Royaume , il n'en avoit pas le droit , & qu'il y eût eu de l'injustice à l'égard de ceux qui ne songeoient qu'à une légitime défense : il se trouva donc réduit aux seules forces du domaine. Ce qui lui fit prendre l'unique parti convenable dans la conjoncture , qui fut de suivre cette espèce de déserteurs , pour tâcher de les rappeler à leur devoir : mais rien ne put vaincre leur obstination. Les mutins assemblèrent incontinent tout ce qu'ils purent de troupes , se jettèrent sur la Champagne comme autant de vautours affamés , forcèrent la petite ville de Fîmes , passèrent la Marne un peu au-dessus de Châtillon , & de-là pillant & brûlant tout ce qu'ils rencontroient , s'avan-

cérent jusqu'à Provins, où Thibaut s'étoit enfermé. Ils se flattoient de finir tout d'un coup la guerre par la prise de cette place & du Comte, quand le défaut de vivres, l'arrivée du Roi d'Angleterre, & de nouveaux ordres de se rendre au service, les déterminèrent à conclure une trêve qu'il avoient jusques-là refusée à toutes les instances du Roi.

Le Monarque Anglois, débarqué à Saint Malo, traversa la Bretagne pour se rendre à Nantes, où le reste de ses troupes avoient ordre de le joindre. Il fut reçu avec de grands honneurs par le Comte rebelle, qui oubliant sa naissance & ses droits, le reconnut de nouveau pour son Seigneur & son Souverain, lui mit toutes ses Places entre les mains, & lui fit faire hommage par les seigneurs Bretons qu'il put séduire. Louis, au premier bruit de l'embarquement de Henri, avoit mandé la noblesse du Royaume, & fut obéi par ceux même qui en avoient le moins d'envie. Bien-tôt il se vit à la tête de la plus florissante armée qu'il eût commandée jusques-là. Elle étoit composée de presque tous les Grands de l'Etat, parmi lesquels on

Idem. Ibid.

Du Till. Rec.
des rangs des
grands. p. 30.

comptoit le célèbre Jean de Brienne, qui, de simple cadet de sa maison, devenu Roi de Jérusalem par le choix de Philippe-Auguste, dépouillé ensuite par l'Empereur son gendre, étoit alors réduit à une vie d'aventurier. La reconnoissance pour les bienfaits de l'ayeul lui fit offrir son bras & ses services au petit-fils. Il venoit chercher de la gloire en France, il en partit l'année d'après, élu d'un consentement général à l'empire de Constantinople. Hugues de la Marche vint aussi joindre le Roi à la Flèche, où l'on s'engagea de part & d'autre à ne point traiter séparément avec l'ennemi. On renouvela quelques jours après à Clisson ce qui avoit été conclu à Vendôme, & le Comte y obtint la propriété des terres qu'il n'avoit eues que par engagement.

L'armée royale repassant ensuite la Loire, alla camper vers Ancenis, qu'elle assiégea & prit, sans que les Anglois fissent aucun mouvement pour le secourir. Ce fut-là que dans une assemblée de tout ce qu'il y avoit de Pairs & de Prélats à la suite du Roi, Pierre fut déclaré déchu de la tutelle de ses enfans & de la qualité de

Le Comte de Bretagne est condamné dans une assemblée tenue près d'Ancenis.

Comte de Bretagne. Tel étoit le dispositif de ce fameux arrêt : « Gauthier , par la grace de Dieu , archevêque de Sens ; Gauthier , par la même grace , évêque de Chartres , & Guillaume évêque de Paris : F. comte de Flandres , Th. comte de Champagne , le comte de Nivernois.... & autres barons & chevaliers dont les sceaux sont ici apposés , à tous présents & à venir qui ces lettres verront , salut à perpétuité. Nous faisons sçavoir qu'en présence de notre très-cher seigneur Louis , illustre Roi des François , nous avons unanimement jugé que Pierre , ci-devant comte de Bretagne , a perdu par justice le bail de la Bretagne , à cause des forfaitures qu'il a commises envers ledit seigneur Roi ,... & que les barons de Bretagne , qui lui ont fait hommage à cause dudit bail , sont déliés de leur féauté , & qu'ils ne sont plus tenus de lui obéir , ni de rien faire pour lui en conséquence. En foi de quoi nous avons fait mettre nos sceaux à ces présentes. » On sera peut-être surpris que ce jugement ne soit point intitulé du nom du Roi .

Marten. tom
I. p. 1239.

suivant l'usage , quoique ce Prince présidât cette assemblée. C'est, dit du Tillet , *que nous en avons seulement le dictum : s'il l'eût fallu mettre en forme d'arrêt , il eût été au nom du Roi , scellé de son scel , afin d'avoir l'autorité royale pour l'exécution , comme l'on fait en tous arrêts du Parlement ; combien que par les dictums la Cour parle , non le Roi , s'il n'a été sèant.* On ne peut guère douter que la Reine Blanche n'ait été du nombre des juges en qualité de Régente du Royaume. Du Cange remarque d'après une Charte du prieuré de Lihons en Sangters , qu'elle assistoit aux jugemens de la Cour du Roi , *avec les barons qui peuvent & doivent y juger.* Ce qui doit paroître d'autant moins extraordinaire , que suivant la forme du gouvernement d'alors , les femmes en héritant des pairies , héritoient aussi des prérogatives qu'on y avoit attachées. On voit par plusieurs monumens authentiques , que Mahaud , comtesse d'Artois , se trouva en qualité de Pair , non-seulement au jugement rendu contre Robert comte de Flandres , mais encore au sacre de Philippe le Long son gendre , &

Observ. sur
l'hist. de Saint
Louis. p. 14.

Idem, Gloss. ad
verbum Par.

qu'elle soutint avec les autres Pairs la Couronne sur la tête du Roi.

Louis, maître d'Ancenis, s'avança jusqu'à Oudon, petite Place qu'il avoit prise l'année précédente, & qui venoit de recevoir une garnison Angloise. Elle fut emportée du premier assaut, & rasée en punition de son infidélité. Chanteauceaux subit aussi le joug du vainqueur, sans que le Roi d'Angleterre, qui n'en étoit qu'à quatre lieues, se mît en devoir d'y apporter le moindre obstacle. On eût dit que ce Prince étoit là comme invité à une grande fête, où toutes sortes de divertissemens se trouvoient rassemblés. Ce n'étoit partout que réjouissances, bals, jeux & festins. Le courtois, à l'exemple du Monarque, eut bien-tôt dissipé ce qu'il avoit d'argent, & se vit réduit à la triste nécessité de vendre jusqu'à la dernière pièce de ses équipages. Les maladies, compagnes inséparables de la débâche, exercèrent ensuite les plus cruels ravages, & ruinèrent la plus prodigieuse armée qu'on eût vue sous aucun des prédécesseurs de Henri. C'est un morceau curieux que les gémissemens amers des Historiens Anglois

Progrès de Louis, inaction de Henri.

Duch. tom. 5. p. 329.

Mat. Par. p. 366.

sur cette indigne dissipation , dont tout le blâme retomba sur Dubourg , qu'on soupçonna d'intelligence avec la Reine Blanche. Ce soupçon dut encore augmenter par la manière dont fut reçue la proposition d'un des premiers seigneurs de Normandie , nommé Foulque Paynel , qui vint s'offrir au Monarque Anglois , avec son frere & soixante gentilshommes , tous braves , & considérables dans leur province. L'affaire , proposée au Conseil , fut traitée de dessein chimérique , le Ministre soutenant qu'il falloit d'autres assurances avant que d'exposer la personne & les troupes du Roi. Les Normands , pour montrer qu'ils ne parloient point en l'air , demandèrent qu'on leur donnât seulement deux cents chevaliers , promettant avec ce foible secours de ne laisser pas un François dans leur país. Cela leur fut encore refusé ; & tout le fruit de leur zèle pour l'Angleterre fut une juste punition de leur infidélité , par la confiscation de leurs terres.

La saison cependant avançoit. La Régente , toujours occupée des intérêts du Royaume & de son fils , jugea , de l'avis des plus expérimentés du Conseil

Assemblée
de Compiè-
gne , où tous
les grands
vassaux sont

Conseil, que puisque le Roi d'Angle-
terre prenoit plaisir à voir périr ses
troupes dans la mollesse, il méritoit
qu'on lui abandonnât le soin d'en dé-
livrer la France. Ainsi, après avoir
laissé sur la frontière autant de monde
qu'il en falloit pour arrêter les entre-
prises de l'ennemi, elle indiqua une
assemblée de tous les grands à Com-
piègne, où l'on termina enfin ce qu'il
y avoit de différens. Ce ne fut pas
néanmoins sans beaucoup de difficul-
té, tant les intérêts étoient compli-
qués. Mais l'habile Princesse, bien
convaincue que de-là dépendoit le re-
pos du Roi son fils, y employa tout ce
qu'elle avoit d'esprit & de talens, & eut
le bonheur de réussir. Les Comtes de
Flandres & de Champagne furent ré-
conciliés avec le Comte de Boulogne,
à qui l'on donna une grosse somme
d'argent pour le dédommager des dé-
gâts qui avoient été faits sur ses terres
par ordre de la Cour. Jean, comte
de Châlons, reconnut le Duc de Bour-
gogne pour son Seigneur, & promit
de lui faire hommage. Le Duc de
Lorraine & le Comte de Bar furent
accommodés par les soins de la Reine
& des Comtes de Boulogne & de

réconciliés, &
l'exception
du Comte de
Bretagne.

Idem. p. 368.
Chant. p. 208.

Champagne , qu'ils avoient choisis pour arbitres. Tous jurèrent au Roi de lui être fidèles. Louis de son côté & la Régente protestèrent par un nouveau serment, de rendre justice à tout le monde , & d'observer ponctuellement les anciennes loix & coutumes de l'Etat.

Henri passe
en Gascogne,
puis retourne
en Angleter-
re.

Math. Par. ibid.

Louis avoit à peine quitté la Bretagne , que le Roi d'Angleterre , pour ne pas pousser l'inaction jusqu'à la stupidité , résolut enfin de se faire voir à ceux qui le reconnoissoient encore. Il part de Nantes , traverse l'Anjou & le Poitou , passe jusqu'en Gascogne , reçoit des hommages en divers lieux , & donne des ordres pour la sûreté de ce qui lui restoit dans ces provinces. Il revient ensuite par le Poitou , & prend d'assaut la petite ville de Mirebeau : conquête qui n'empêcha pas que ce voyage ne méritât mieux le nom de promenade que d'expédition militaire. De retour auprès du Comte Pierre , il apprit ce qui venoit de se passer à Compiègne. Alors , n'espérant plus rien des seigneurs François , il repassa dans son isle , traînant après lui les restes d'une armée que l'oisiveté & la débauche avoient pres-

que entièrement ruinée. Il laissa seulement cinq cents chevaliers & mille hommes de solde, qui, sous la conduite du Comte de Chester, coururent l'Anjou pendant l'hiver, prirent Château-Gontier, & brûlèrent Pontorson en Normandie : exploits qui ne purent faire cesser les murmures de l'Angleterre, où l'on disoit hautement que ce peu de troupes n'étoient demeurées en Bretagne que pour achever de dissiper ce qui leur restoit. L'année suivante, Henri voulut faire un nouvel effort pour réparer son honneur : mais le défaut d'argent, les sollicitations du Pape, qui demandoit du secours pour les chrétiens d'Orient, & le zèle empressé du Comte de Dreux qui vouloit soustraire le Comte de Bretagne son frère au juste châtimement qu'il méritoit, firent enfin conclure une trêve de trois ans.

La joie que devoient naturellement causer tant d'événements heureux, fut mêlée de quelque amertume par la mort de celui qui avoit sçu les ménager. C'étoit Mathieu II de Montmorenci, qui exerça la charge de connétable sous trois Rois avec la même fidélité : seigneur aussi distingué

Mort du
connétable de
Montmorenci
& du chancelier
Guerin.

dans les armées par sa valeur, que dans le conseil par sa prudence. Il s'étoit signalé à la bataille de Bouvines par la prise de seize bannières ; en mémoire de quoi , au lieu de quatre alérions qu'il avoit dans ses armoiries , Philippe - Auguste voulut qu'il en mît seize : il commanda depuis aux sièges de Niort , de Saint Jean d'Angeli , de la Rochelle , & de plusieurs autres Places qui furent prises sur les Anglois. Louis VIII , au lit de la mort , le pria d'assister son fils de ses forces & de ses conseils. Mathieu le lui promit , & fidèle à sa parole , réduisit les mécontents , ou par adresse , ou par force , à se soumettre enfin au jeune Roi & à la Régente sa mère. C'est , dit-on , le premier connétable qui ait été général d'armée : son mérite , son crédit , son habileté , illustrèrent beaucoup sa famille , & commencèrent à donner à sa charge l'éclat qu'elle a eu depuis. Il eut pour successeur Amauri de Montfort , qui avoit acheté cette dignité par la cession de ses droits sur le comté de Toulouse.

Ce fut aussi cette même année que mourut , à l'âge de soixante & dix

ans, un vertueux ministre, qui avoit rendu de grands services à l'État sous trois Rois, qui l'honorèrent d'une amitié particulière. On reconnoît à ces traits le célèbre Guérin, d'abord chevalier de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, ensuite Garde des sceaux, puis Evêque de Senlis, enfin Chancelier : génie universel, d'une prudence & d'une fermeté sans exemple : grand homme de guerre avant qu'il parvînt à l'Episcopat, Evêque digne des premiers siècles du christianisme, quand il cessa d'être homme de guerre. Ce fut lui qui éleva la dignité de Chancelier au plus haut degré d'honneur, & lui assura le rang au dessus des Pairs de France. Il commença le Trésor des Chartes, & fit ordonner que les titres de la Couronne ne seroient plus transportés à la suite des Rois, mais déposés en un lieu sûr. Quelques Historiens disent que le dépit & la jalousie de ce que la Reine mère avoit moins d'estime pour lui que pour le cardinal Romain, lui firent prendre l'habit de religieux dans l'Abbaïe de Châlis : d'autres néanmoins, avec plus de vraisemblance, assurent qu'il mourut Evêque de Sen-

Du Cang.
tom. 5. P. 55.

Du Cang. au
mot *chancelier*.

D'Auteuff,
H. R. des Min.
d'Etat. p. 382.
& 420.
Duch. Chamb.
de France, p.
207.

lis, & avec le même crédit qu'il avoit depuis quarante ans. Il n'eut point de successeur, & la Chancellerie, pour des raisons que l'Histoire ne dit point, vauqua toujours pendant le règne de Saint Louis. On ne voit, sous ce religieux Prince, que des Gardes des Sceaux.

Ordonnan-
ce contre les
Juifs & les
usuriers.

La France commençoit à respirer après tant de guerres civiles. Le jeune Roi, tout entier à son peuple & ne songeant qu'aux moyens de le rendre heureux, se reprochoit jusqu'aux plaisirs que permet la plus austère sagesse. Il n'avoit plus tant d'ardeur pour la chasse, & plein de l'idée de ses devoirs, il disoit que le tems d'un Roi étoit précieux & ne devoit être employé que pour le bonheur de ses sujets. Ce fut dans cette vue & pour assurer de plus en plus la tranquillité publique, qu'il fit fortifier Angers & quelques autres Places contre les incursions des ennemis; qu'il renouvella les anciens traités avec l'Empereur & avec le Roi des Romains son fils; enfin qu'il publia une sévère ordonnance contre les Juifs tantôt chassés, tantôt rappelés, toujours les sangsues de l'Etat. La France & les pais voi-

Laur. Ordon-
des Rois de
Franc. tom. I.
p. 13. 14.

ans étoient alors pleins des débris de cette nation , & tout gémissoit sous le poids de ses usures. Ce qu'il y avoit de plus horrible , c'est que les Seigneurs tiroient leur part de ce gain infâme , par la protection qu'ils leur accordoient : protection que ces malheureux achetoient souvent bien cher , & toujours à des conditions également contraires à leur fortune & à leur liberté.

On voit en effet par un grand nombre d'actes , que tout Juif établi dans le Royaume , étoit *serf ou main mortable*, & *justiciable de corps & de chasteau des Seigneurs dont il étoit couchant & levant* : c'est-à-dire , que sa personne , ses biens & ses meubles appartenoient aux Barons des lieux où il habitoit. La loi lui défendoit de changer de domicile sans la permission du maître , qui pouvoit l'aller reprendre comme un esclave fugitif jusques dans les domaines du Roi. Il paroît même que ce peuple infortuné étoit regardé comme un effet dans le commerce. On les vendoit avec la terre , ou même séparément , plus ou moins suivant le nombre , les talents , & l'industrie. Mathieu Paris rapporte que

Ibid. p. 106.

Ibid. p. 108.

Ann. 1255. p. 606.

le Roi d'Angleterre, Henri III, vendit pour quelques années les Juifs au Comte Richard son frere, *afin que ce Prince arrachât les entrailles de ceux que le Monarque n'avoit fait qu'écortcher*. On imagineroit à peine le profit qui en revenoit aux Seigneurs. Lorsque le fisc se trouvoit épuisé, on les menaçoit de les chasser. Aussi-tôt ils apportoit des sommes immenses pour le remplir : c'est ce qu'on appelloit *le bénéfice de restitution*. Il étoit si considérable, que Charles II, roi de Sicile, pour indemnité de les avoir bannis des comtés d'Anjou & du Maine, établit un foyage de trois sols sur chaque feu, & de six deniers sur chacun de ses sujets chrétiens, qui gaignoient leur vie de leur métier. Un trait plus singulier encore, c'est qu'un Juif converti *tomboit en forfaiture*. Alors le Seigneur ou le Roi confisquoit tous ses biens, & le laissoit dans un dénuement universel. On'eût dit que les chrétiens, irrités de ce qu'il cessoit d'être impie, cherchoient à se dédommager des taxes qu'ils ne pourroient plus lever sur lui, en lui enlevant tout ce qu'il possédoit. Maxime barbare, sans doute, & très-perni-

Du Cang.
Obf. sur les
Etab. de Louis.
p. 185.

Le même
Gloss. au mot
Judaïq.

cieuse dans ses conséquences, mais qui a subsisté jusqu'au règne de Charles VI, qui la fit abroger & proscrire. Tant il est vrai que l'usage, l'exemple des autres, & d'anciens engagements font disparoître à notre égard le ridicule le plus palpable & le plus outré.

On remarquera néanmoins que cette nation proscrire, quoiqu'elle appartenait aux Barons, sans doute par la permission du Monarque, étoit spécialement au Roi, qui avoit tout pouvoir sur elle. « C'est à moi, fait-on » dire à Saint Louis, qu'il appartient » de veiller sur les Juifs, pour les » empêcher d'opprimer les chrétiens » par leurs usures, & d'abuser de ma » protection pour désoler le Royaume ». Ils avoient des juges & des tribunaux particuliers, un fcau qui leur étoit propre, des possessions en terres & en maisons, des cimetières hors les murs des villes, & des synagogues, où cependant ils ne pouvoient prier qu'à voix basse & sans aucun chant, sous peine de trois cents livres Paris d'amende. On les obligeoit encore de porter sur eux quelque signe qui pût les faire reconnoître : c'étoit pour les femmes un voile qui leur

Guil. Carnot.
apud Duch.
tom. 2. p. 472.

Du Cing. Gloss.
Ibid.

couvroit tout le visage, & pour les hommes une calotte de feutre ou de drap de couleur jaune, ou bien *une grande rouelle (roque) bien notable, de la largeur de quatre doigts & de la hauteur d'une palme, d'autre couleur que la robe, pourtraite de fil ou de soye grossièrement, & telle qu'on pût l'appercevoir au vestement de dessus; soit mantel ou autre habit, en tel lieu qu'ils ne la pussent mussier.* Si quelque Juif paroïssoit en public sans cette marque, il devoit être condamné à dix livres Tournois d'amende, & son habit confisqué au profit de celui qui le dénonçoit. On défendoit aux chrétiens tout commerce avec ce peuple réprouvé : il n'étoit permis, ni d'en avoir pour intendant, ou domestique, ni de tenir quelque chose d'eux à ferme ou à bail emphytéotique, ni de s'en servir comme médecins ou chirurgiens, ni de prendre leurs enfants pour les allaiter & nourrir. Quand ils paroïssent en témoignage contre un chrétien, *on les obligeoit de jurer par les dix noms de Dieu, avec mille imprécations contre eux-mêmes, s'ils ne disoient pas la vérité.* Que le Seigneur Dieu, leur disoit-on, vous envoie la fièvre

continue, tierce ou quare, si vous vous parjurez : qu'il vous détruise dans la colere, vous, votre famille & vos biens : que vos ennemis s'emparent de vos possessions & violent vos femmes : que l'épée de la mort, la crainte & les inquiétudes vous poursuivent partout : que la terre vous engloutisse comme Datan & Abiron ; que tous les péchés de vos parents & toutes les malédictions contenues dans la loi de Moïse retombent sur vos têtes. *Ainsi soit-il*, répondoient parfois ces tristes objets de l'exécration publique. Un chrétien convaincu d'un commerce criminel avec une fille ou une femme de cette nation, étoit brûlé vif. Le motif qu'en apporte un Auteur, digne élève de ces siècles d'ignorance, paroît sans doute singulier, pour ne pas dire ridicule : *c'est*, dit-il, *que se souiller avec une Juive est un crime égal à celui qui se commet avec les bêtes.*

Tant d'humiliantes servitudes n'empêchoient point ces malheureux devenir en foule s'établir dans la France, dont insensiblement ils envahirent tout le commerce. On dit que sous Philippe-Auguste ils avoient pres-

que la moitié de Paris en propre. Ce grand Prince n'y vit d'autre remède que de déclarer leurs débiteurs quittes à la réserve d'un cinquième, qui fut confisqué au profit du Monarque, & de chasser ces sangsues si funestes à l'Etat, après les avoir dépouillés de tous leurs immeubles. Mais obligé de les rappeler seize ans après, il crut avoir pourvu à tout par des réglemens également sages & sévères : foibles barrières contre l'avidité de ce peuple insatiable. Bientôt Louis VIII se vit contraint de rendre une nouvelle ordonnance, « portant que » nul intérêt ne courroit pour eux; que » toute dette qu'ils n'auroient point » demandée depuis cinq ans, demeu- » reroit éteinte; & que les autres se- » roient payées entre les mains de leurs » Seigneurs en neuf termes de quatre » mois chacun ». Saint Louis enfin, dans une assemblée des Barons à Melun, « fit défendre universellement » aux Juifs toute sorte de prêt; donna » trois ans de terme à leurs débiteurs; » & déclara nulles les obligations » que ces usuriers n'auroient point » fait voir dans l'année à leurs Sei- » gneurs ». Le religieux Monarque

*Lett. Ordon.
des Rois. tom.
3. p. 44.*

Ibid. p. 47.

Ibid. p. 53.

proscrit en même tems toute usure, & les Grands de concert jurent de lui donner secours contre les infracteurs de cette Loi.

C'est ainsi que la justice & la piété dirigeoient toutes les démarches du jeune Roi. Il persuada vers le même tems à Odon Clement, abbé de Saint Denis, de rebâtir son Eglise, & lui en fournit les moyens. Le bon moine, par un scrupule d'une grande simplicité, n'osoit toucher, disoit-il, à un édifice qu'une tradition populaire as-
furoit avoir été consacré par Jesus-Christ même : Louis leva tous ses doutes, & en très-peu de tems l'ouvrage fut achevé. Il venoit de fonder avec une magnificence royale l'Abbaïe de Royaumont, de l'ordre de Citeaux en Beauvaisis. On assure qu'il y travailla lui-même avec les Moines, & que dans ses heures de récréation il leur aidait à porter des pierres pour le bâtiment, ou à cultiver leur jardin. Il en fit par la suite un lieu de retraite ; & pour se délasser des fatigues de la Royauté, il y alloit prier Dieu en silence & servir les pauvres.

Une conduite si édifiante & si chrétienne ne l'exempta point d'avoir des

Ann. 1228.
1232.
Plieuses occupations de Louis.

Guil. Nang.
Duch. tom. 5.
p. 130.

sa fermeté
contre les en-
treprises des
Evêques.

affaires fâcheuses avec ceux de ses sujets, qui, à cause de sa piété, devoient le respecter davantage. Les Evêques portant sans doute trop loin l'autorité spirituelle qui leur a été confiée, croyoient pour le moindre intérêt temporel avoir le droit de mettre leur diocèse en interdit. Dès qu'ils avoient le plus léger sujet de plainte du Monarque ou de ses Officiers, ils faisoient fermer les Eglises, privoient les fidèles de tout exercice de Religion, & ne laissoient que le baptême pour les enfants, & le sacrement de pénitence pour les moribonds. Quelquefois même, pour exciter la haine des peuples contre ceux dont ils prétendoient avoir reçu quelque tort, ils emportoient de leurs Eglises les croix, les vases sacrés, les ornements & les reliques, les déposoient au milieu d'un champ, formoient autour une enceinte de ronces & d'épines, & s'en alloient. La superstition & la terreur les faisoient promptement rappeler, & ils obtenoient tout ce qu'ils vouloient. C'est à peu près ainsi qu'en usèrent Milon évêque de Beauvais, & Maurice archevêque de Rouen, qui, pour des contestations

Du Cang. au
mot *reliquia*.

de droit & de juridiction purement temporelle, excommunièrent les Officiers royaux, & firent cesser l'Office Divin dans toute l'étendue de leur Prélature. Cela fut regardé, avec raison, comme un grand désordre qu'il falloit arrêter. Louis fit saisir leur temporel, & après quelques années de scandale, les Prélats, enuoyés de ne point jouir, levèrent toutes leurs censures. Ce fut alors que le Pape Grégoire IX accorda au Roi une Bulle qui défend à qui que ce soit d'interdire les Chapelles Royales, menaçant ceux qui seroient assez téméraires pour l'entreprendre, de l'indignation des Saints Apôtres Pierre & Paul. C'étoit une sorte de grace fort considérable en ce tems-là, où l'on vouloit bien en avoir besoin : ce qui marque jusqu'à quel degré de puissance la juridiction des Evêques s'étoit élevée, & combien elle devenoit fâcheuse aux Rois, puisque pour la réprimer ils se voyoient souvent obligés d'avoir recours aux Papes, à qui ils fournissoient par là les moyens d'augmenter leur autorité déjà trop redoutable.

Inv. Bulles
168.

Le sage Monarque, tout Saint qu'il

Daniel. Hist.
de France. tom.
3. p. 198.

étoit, dit un célèbre Moderne, *tant*
toujours depuis pour maxime, de ne se
pas livrer à un aveugle respect pour les
ordres des ministres de l'Eglise, qu'il
scavoit être sujets aux emportements de
la passion comme les autres hommes.
Dans ces sortes d'affaires il balançoit
toujours avec la plus scrupuleuse exac-
titude ce qu'il devoit d'un côté à la
Religion, & de l'autre à ses sujets &
à l'équité. Le sire de Joinville en rap-
porte un exemple qui mérite d'avoir
place dans cette histoire. « Je vis une
» journée, dit ce naïf Historien, que
» tous les Prélats de France se trou-
» vèrent à Paris pour parler au bon
» Saint Louis, & lui faire une re-
» quête. Ce fut l'évêque Guy d'Au-
» xerre, fils de Monseigneur Guillau-
» me de Melor, qui commença à
» dire au nom de tous les autres: Sire,
» sçachez que tous ces Prélats qu'ici
» sont en votre présence, me font
» dire que vous laissez perdre toute
» la chrétienté, & qu'elle se perd en-
» tre vos mains. A donc le bon Roi
» se signe de la croix, & dit: Evêque,
» or me dites comment il se fait &
» par quelle raison. Sire, fit l'Evêque,
» c'est pour ce qu'on ne tient plus

Hist. de Saint
Louis. p. 13.

» compte des excommuniés. Car au-
 » jourd'hui un homme aimeroit mieux
 » mourir tout excommunié que de se
 » faire absoudre , & ne veut nulle y
 » faire satisfaction à l'Eglise. Pour-
 » tant, Sire , ils vous requierent tous
 » à une voix pour Dieu , & pour ce
 » que ainsi le devez faire , qu'il vous
 » plaife commander à tous vós Bail-
 » lifs , que où il sera trouvé aucun en
 » votre Royaume , qui aura été an &
 » jour continuellement excommunié,
 » qu'ils le contraignent à se faire ab-
 » soudre par la prinse de ses biens. Le
 » Saint homme répondit , que très-
 » volentiers le commanderoit faire
 » de ceux qu'on trouveroit être tor-
 » çonniers à l'Eglise & à son presme
 » (prochain). L'Evêque dit qu'il ne
 » leur appartenoit à connoître de leurs
 » causes. Le Roi à ce répondit qu'il ne
 » le feroit autrement ; & disoit que
 » ce feroit contre Dieu & raison , qu'il
 » fit contraindre à soi faire absoudre
 » ceux à qui les clerics feroient tort ,
 » & qu'ils ne fussent oïz en leur bon
 » droit. Et de ce leur donna exemple
 » du Comte de Bretagne , qui par sept
 » ans a plaidoié contre les Prélats de
 » son Comté , tout excommunié , &

» finalement a si bien conduite &
 » menée la cause, que notre Saint Père
 » le Pape les a condamnés envers ice-
 » lui Comte. Parquoi disoit que si
 » dès la première année il eut voulu
 » le contraindre à foi faire absoudre,
 » il eût grandement meffait envers
 » Dieu & envers son vassal. Après
 » lesquelles choses ouies pour tous
 » iceux Prélats, il leur suffisit de la
 » bonne réponse du Roi, & onques
 » puis ne ouï parler qu'il fût fait
 » demande de telles choses ». Tant
 la fermeté a de pouvoir sur les es-
 prits même les plus prévenus & les
 plus jaloux de leurs droits, quand elle
 est inspirée par le devoir & soutenue
 par les effets !

Il est en but
 aux traits de
 la calomnie.

La piété solide & la vie exemplaire
 du jeune Monarque n'empêchèrent
 point la calomnie de l'attaquer. On
 jugea de lui par le commun des hom-
 mes, & le voyant beau, bien fait,
 à l'âge de dix-neuf ans, pouvant tout
 ce qu'il vouloit, on n'imaginoit point
 qu'entouré des charmes du monde,
 il pût conserver son innocence. On
 disoit qu'il s'abandonnoit en secret
 à des plaisirs criminels ; qu'il avoit
 des maîtresses, & que la Régente,

contente de gouverner , ne faisoit pas
semblant de s'en appercevoir. Ces Duch. tom.
I. p. 446.

bruits injurieux firent une telle impression dans le public , qu'un bon Religieux , poussé d'un zèle indiscret , en fit une vive réprimande à la Reine. L'innocence est toujours humble , toujours modeste : *J'aime le Roi mon fils* , répondit Blanche avec douceur ; *mais si je le voyois prêt à mourir , & que pour lui sauver la vie je n'eusse qu'à lui permettre d'offenser son Dieu , le ciel m'est témoin que , sans hésiter , je choisirois de le voir périr , plutôt que de le voir encourir la disgrâce de son Créateur par un péché mortel.* Cependant afin de le soustraire en même tems au péril & aux traits de la calomnie , elle résolut de le marier promptement , & jetta les yeux sur la fille aînée du Comte de Provence , que sa naissance & sa vertu rendoient également digne d'une si haute alliance.

Ce Comte , Raymond Bérenger , Ann. 1233.
Son mariage
avec Margue-
rite de Pro-
vence.
étoit de la maison de Barcelonne , une branche des Rois d'Arragon , où la Provence étoit entrée depuis long-tems , & le Comté de Forcalquier depuis peu par Garfande mère de ce Prince. Il avoit épousé Beatrix , fille

de Thomas comte de Savoie & de Maurienne : il en avoit cinq enfans , un fils qui vécut peu , & quatre filles , toutes d'un rare mérite : mais Marguerite , l'aînée , l'emportoit de bien loin sur les autres. Elle étoit d'une beauté accomplie , *loyale & fine* , dit un de nos vieux Historiens , & n'avoit pas encore quatorze ans. On contoit des traits admirables de son esprit : sa sagesse , sa modestie , sa bonté la faisoient aimer & presque adorer des Provençaux , qui s'adonnant alors à la poësie , remplissoient leurs ouvrages des belles qualités de leur Princesse , & trouvoient tous les jours à en dire quelque chose de nouveau. Gautier archevêque de Sens , & le seigneur Jean de Nesle furent nommés Ambassadeurs pour en aller faire la demande. La proposition fut reçue avec respect. Le Comte de Provence , malgré le mauvais état de ses affaires , promit de donner à sa fille vingt mille livres , ce qui peut revenir à quatre cents mille d'aujourd'hui : il se doutoit bien que son gendre ne le préféreroit point d'acquiter cette somme , dont effectivement la cinquième partie étoit à peine payée plus de trente

ans après : il prévoyoit d'ailleurs que cette alliance seule serviroit de dot à ses autres filles , qui bientôt en effet furent mariées très-honorablement: Eléonore , la seconde , à Henri III Roi d'Angleterre ; Sancier, la troisième, à Richard frère de ce Monarque , élu depuis Roi des Romains, & Beatrix, la dernière , à Charles frère de Louis, qu'elle fit Comte de Provence, & qui se fit lui-même Roi de Sicile.

Les Ambassadeurs amenèrent la Princesse à Sens , où la cérémonie du mariage se fit avec la magnificence qui convenoit au siècle & à l'occasion. Quelques jours après, la jeune Reine fut couronnée dans l'Eglise cathédrale de la même ville. Le Roi son époux, revêtu de tous les ornemens royaux , y fut présent , fit quelques Chevaliers, & toucha des malades , à qui l'on distribua de l'argent selon leurs besoins. On remarque que la dépense tant pour le mariage que pour le couronnement , montoit à deux mille cinq cents livres , en comptant plus de cent écus dont Louis fit présent aux Provençaux , & près de quarante que coûta la musique. On y vit aussi comme une chose très-rare deux cuillers

La chaise,
Hist. de Saint
Louis. tom. 1.
L. 3. p. 189.

d'or, avec une coupe de même métal, qui revenoit à vingt écus, & dont le Boureillier profita. C'est ainsi qu'on appelloit l'officier du palais, qui étoit chargé de tout ce qui regarde la bouche, dignité alors très-considérable.

Prérogatives de l'office de grandBoureillier.

Recueil des Rois de France. p. 397. ann. 1224.

Page 406.

On voit en effet par plusieurs monuments authentiques, que cet Officier, l'un des quatre principaux de la Couronne, signoit dans toutes les Patentes des Rois, ou du moins étoit présent à leur expédition, qu'il avoit séance entre les Princes, qu'il disputoit même le pas au Connétable. Du Tillet cite un arrêt qui lui donne *assistance & opinion* en la Cour des Pairs, avec les Barons qui peuvent & doivent y juger. On prétend encore qu'à cause de son office, il avoit le droit de présider à la Chambre des Comptes de Paris; & de ce, ajoute le même Auteur, *y a ordonnance de Charles VI enregistree au Parlement*. Mais ce droit s'éteignit, soit par la négligence de ceux qui l'avoient obtenu, soit par l'autorité des Rois qui l'avoient accordé. Le titre même de grand Boureillier fut également aboli, & l'on y a substitué la charge de grand Échançon. Tous deux néanmoins ont été

contemporains. Tout le monde ſçait la diſpute qui s'éleva au ſacre de Philippe V , au ſujet *du pot à cave* dont le Roi s'étoit ſervi , & que chacun d'eux ſoutenoit lui appartenir. On trouve d'ailleurs quantité d'actes où tous deux ſont nommés , & que tous deux ont ſignés. Il ſeroit difficile de fixer au juſte le tems où les fonctions de ces deux emplois ont été réunies.

Le grand Bouteillier , dit Loyſeau , avoit juſtice ſur les Hoſteliers & Taverniers. Chaque Crieur de vin lui devoit treize deniers ; chaque Buſſetier treize ou vingt-fix deniers ; chaque Cellier de Paris , où l'on vendoit *à broſche , la moitié des lies* ; chaque perſonne qui avoit *atelage* , vingt-huit deniers & auſſi *du plus & du moins* ; chaque Eccléſiaſtique nommé à une Prélatuſe royale , Archevêque , Evêque , Abbé , ou Abbeſſe , cent ſols Pariſis. Si l'on conſulte les regiſtres de la *Chambre des Comptes* ſur les autres prérogatives de cette grande charge , on y verra qu'*aux fêtes ſolemnelles , quand le Roi portoit Couronne , le Bouteillier prenoit de ſon droit , non ſeulement la coupe & le hanap ,*

Du Cang. au mot *Bouteill.*

Trait. des Off. L. 4. p. 224.

Du Cang. ibid.

mais les pièces de vin , tonneaux , ou queues , où l'on avoit commencé à traire , ce qui se pratiquoit aussi en tems de guerre ; qu'au sacre de Rheims , il devoit avoir les vins qui étoient deffous la barre , avec un certain nombre de pains , de chars , (chairs) de poules , de cire , de poisson & de fruit ; qu'en l'hostel où le Roi gissoit , fût à Paris ou ailleurs , il prenoit à la fruiterie tout ce que mestier lui étoit , fussent torches ou chandelles , à la cuisine , aucune fois viande cuite , autrefois crue , à la cave tel vin comme pour la personne du Roi , & alloient ses gens traire au tonnel où l'on traioit pour le Roi ; que deux fois chacun an , il recevoit au Trésor Royal vingt livres pour ses manteaux ; qu'il étoit maître des Cervoisiens par tout le Royaume , & souverain de la Chambre des Comptes ; qu'en cette dernière qualité il lui revenoit un nombre de jettoirs , de quoi nos Seigneurs des Comptes jettent chacun an , & qu'il devoit avoir moult belle chose en Champaigne.

Douaire de
la jeune Reine : empire
de la Régente
sur les deux
jeunes époux.

Le douaire de la nouvelle Reine fut d'abord assigné sur la ville du Mans & sur quelques châteaux dans le Perche , ensuite sur Orléans & quelques lieux des environs , enfin
sur

sur Corbeil, Poissy, Pontoise, Etampes, Dourdan, & quelques autres terres plus voisines de Paris & d'un revenu beaucoup plus considérable. Une circonstance bien rare dans les mariages, & qu'on ose à peine rapporter dans un siècle comme le nôtre, c'est que Louis s'étant proposé l'exemple de Tobie pour modèle, il trouva la jeune Marguerite dans la même disposition. Les deux époux étoient encore bien jeunes : Blanche retint sur eux un empire si absolu, que le Roi ne voyoit sa femme que lorsque sa mère le lui permettoit. Si quelquefois il se déroboit pour aller chez la jeune Reine, il se cachoit dès que la sévère Régente paroïssoit. Un jour l'y ayant trouvé, elle le mit dehors, & lui fit devant tout le monde une très-vive réprimande.

Vie M^{lle}. de
Saint Louis. p.
102.

Chron. de
Saint Louis. c.
76.

La Cour revint ensuite à Paris, où les réjouissances recommencèrent ; mais pour faire bientôt place aux préparatifs de la guerre. La trêve avec l'Angleterre alloit expirer. Le Comte de Bretagne l'avoit même déjà rompue par plusieurs courses sur les terres de Henri d'Avangour, tantôt par ses lieutenants, tantôt en personne.

An. 1234.
Grands préparatifs de
guerre contre
le Comte de
Bretagne.

L'occasion étoit favorable pour la France. Le Monarque, il est vrai, venoit de perdre un serviteur fidèle dans la personne du Comte de Flandres, Prince qui à mille grandes qualités joignoit mille foiblesses aussi grandes : mais en même tems il avoit vu la ligue, sinon dissipée, du moins extrêmement affoiblie, tant par l'élévation du Comte de Champagne sur le trône de Navarre, que par la mort de l'Archevêque de Lyon, du Comte de Dreux, & du Comte de Boulogne. La haine du premier contre Thibaut l'avoit engagé dans toutes les cabales des factieux : la considération où étoit le second, ne servoit qu'à réveiller l'humeur inquiète du Comte de Bretagne, qui croyoit avoir en lui une ressource assurée dans les malheurs qu'il se feroit attirés par ses révoltes. La haute naissance du troisième, son coutage intrépide, son crédit parmi la noblesse, ses liaisons avec les mécontents qui l'entretenoient toujours dans l'espérance de régner, tout causoit d'étranges inquiétudes au Ministère. La bonne fortune du jeune Roi le délivra heureusement d'un sujet si redoutable. Philippe mourut très-

promptement d'une enflure prodigieuse ; malheureux d'avoir tenu un mérite peu commun , en préférant des prétentions aussi chimériques qu'injustes , à la gloire d'être le principal secours de son Roi & de son neveu. Une mort si soudaine donna lieu de soupçonner quelque cause violente. La Régente même ne fut pas à couvert des traits de la calomnie : ce seroit lui faire injure que de penser à l'en justifier. Aussi vit-on le public se déchaîner tout autrement contre Thibaut , soit parce qu'il y avoit plus d'intérêt que personne , soit parce qu'on le croyoit plus accoutumé à ces fortes de forfaits. La vérité est néanmoins qu'il n'y eût jamais rien d'avéré contre lui.

Louis , averti que le Comte de Bretagne n'oublioit rien pour engager la Cour d'Angleterre à recommencer la guerre , résolut de châtier une bonne fois tant de révoltes , manda la noblesse avec les Communes , & s'avança contre le rebelle avec une armée si considérable qu'on n'en avoit point vu de pareille dans les dernières guerres. Le malheureux Comte , abandonné à lui-même , il n'avoit pu ob-

Il est abandonné de l'Angleterre & fait une trêve.

170 HISTOIRE DE FR
L'occasion étoit favor.
France. Le Monarque
noit de perdre un serv
la personne du Con
Prince qui à mille
joignoit mille foib
mais en même t
gue, sinon dissu
mement affoib
du Comte de
de Navarre
chevêque
Dreux,
La hain
l'avoit
des f
le f
l'

... oublier, pour
... vainqueur, que les
... service alloient
... craindre que les
... de ce prétexte
... d'un de leurs
... Roi d'Angleterre
... en si peu de tems,
... de terre & de mer
... telle expédition.

... éter étant passé peu
... on feignit un vis
... la trêve, qu'il avoit
... refuser un secours
... hors d'état de
... lui offrit néanmoins
... , à condition qu'il
... leur entretien. Cette
... pas satisfait, il se re-
... dépit, & ne songea plus
... affaire à quelque prix que
... forien Anglois assure qu'il
... aux pieds du Roi, la
... , se reconnoissant un traî-
... de route grace, lui aban-
... ses Etats & sa propre
... pour en tirer tel châtimen-
... iroit. Le Monarque, sui-
... Auteur, le reçut fort
... lui parla ainsi : « Mauvais

Il se sou-
met enfin &
fait sa paix.

Mich. Fals
Ibid.

» traître , encore que tu ayes mérité
 » une mort infâme , cependant je te
 » pardonne en considération de la
 » noblesse de ton sang ; mais à con-
 » dition que tu abandonneras la Bre-
 » tagne à ton fils , à qui je ne la laisse
 » que pour sa vie , & je veux qu'après
 » sa mort les Rois de France soient
 » maîtres de la terre ». Cependant une
 preuve qu'il ne fut dépouillé ni de
 sa dignité , ni de la tutelle de ses en-
 fants , c'est que dans les actes mêmes
 de cette paix , il prend la qualité de
 Duc de Bretagne , qu'il ne pouvoit
 avoir que du chef de sa femme. Il
 paroît seulement que le Comte fut
 obligé de venir à Paris ; qu'il se sou-
 mit à tout ce que voudroient ordon-
 ner le Roi & la Reine Blanche , dont
 la régence duroit encore ; qu'il pro-
 mit de les servir envers & contre
 tous ; qu'il renonça à tous les avan-
 tages qu'on lui avoit faits par le traité
 de Vendôme ; qu'il remit entre les
 mains du Roi pour trois ans les châ-
 teaux de Saint Aubin , de Chanto-
 ceaux & de Mareuil ; qu'il s'engagea ,
 sitôt que son fils seroit majeur , à ser-
 vir cinq ans à ses frais en Palestine ;
 enfin qu'il s'obligea de rétablir la

noblesse de Bretagne dans tous ses privilèges, qui consistoient dans le pouvoir de fortifier, sans la permission du Seigneur, dans la faculté de disposer sans lui de leurs biens & de la tutelle de leurs enfants, dans le droit de naufrage & autres semblables prérogatives. Louis, pour l'exécution de cet article, nomma des Commissaires, & fit en sorte qu'on ne lui donnât pas plus qu'il n'avoit pris, mais en même tems qu'il rendit tout ce qui ne lui appartenoit pas.

Le Comte, ainsi rentré dans l'obéissance, envoya déclarer au Roi d'Angleterre qu'il révoquoit l'hommage qu'il lui avoit fait pendant sa révolte. Henri, pour s'en venger, fit saisir le Comté de Richemont & toutes les autres terres que le Prince Breton possédoit dans ses Etats d'Outremer. Mais bien-tôt il sentit à quel homme il avoit affaire. Le Comte équipa sur le champ quelques vaisseaux, se mit à courir la mer, troubla partout le commerce des Anglois, pillà tous ceux de cette nation qu'il put joindre, & remplit parfaitement, dit Mathieu Paris, son surnom de *Mauclerc*, c'est-à-dire, d'homme

Math. Paris.
Ibid.

fermeté vis-à-vis de la Comtesse de Flandres , veuve de Ferrand , que les mécontents vouloient marier avec Simon de Montfort , né François , mais devenu sujet de l'Angleterre par le Comté de Leicestre qu'il avoit hérité d'Amicie sa grand'mere , homme d'ailleurs suspect & de grande entreprise. La Princesse , dans un traité fait à Péronne , s'étoit engagée à ne point s'allier avec les ennemis de l'Etat : Louis averti de ce qui se tramoit , l'obligea encore de déclarer par un second acte , qu'elle n'étoit entrée , ni n'entreroit en aucune négociation avec le Comte de Leicestre , & qu'elle romproit tout en cas qu'elle l'eût fait. Le malheureux Montfort , frustré de ses espérances , jeta les yeux sur Mathilde , veuve du Comte de Boulogne , & lui fit proposer de l'épouser : il trouva encore dans la politique du jeune Souverain un obstacle invincible à ses desseins.

Ann. 1236. Tels étoient les progrès de Louis dans l'art de régner , & il n'avoit pas encore vingt & un an accompli. Ce terme fixé par nos anciennes loix pour la majorité de nos Rois , arriva enfin : alors la Reine Blanche cessa de pren-

Invent. des
ch. rom. 5.
Fland. 4. fac.
p. 28.

Du Till. p.
71. 2 p. 114.
Mem. des
Rois de France

Majorité du
Roi.

dre la qualité de Régente du Royaume : événement longtems attendu par les gens de bien , pour voir perdre aux brouillons , si non le motif , du moins le prétexte de cabaler. Mais quelque changement qu'il produisît à l'extérieur , il n'en apporta aucun dans la forme du gouvernement. Il y avoit déjà plusieurs années que le fils gouvernoit sous la conduite de la mère , & la mère continua toujours depuis à gouverner sous l'autorité du fils. Tous deux vécurent dans une parfaite intelligence , & n'ayant l'un & l'autre en vue que le bien de l'Etat , ils ne pouvoient pas manquer de s'accorder. On fait cependant un crime au jeune Louis de s'être laissé gouverner par l'impérieuse Blanche : reproche fondé sur la confiance qu'il eût toujours aux sages conseils de cette grande Reine , & sur ce que se rencontrant avec elle & toute la Cour dans des occasions solennelles , il lui a quelquefois donné le premier rang. On ne fait pas réflexion sans doute que le devoir d'un Roi est de se multiplier en quelque sorte par les Ministres qu'il emploie , pourvu qu'il sçache les choisir , non pour se plonger dans l'oist-

Math. Par. p.
649.

veté, mais pour faire mieux avec leur aide ce qu'il pourroit faire moins bien abandonné à lui-même. Si c'est-là une tache à la mémoire de ce Religieux Monarque, ce sera donc un opprobre d'être gouverné par la justice & par la raison.

Révolte du
Comte de
Champagne
devenu Roi
de Navarre.

La première affaire importante qu'eut Louis, en prenant les rênes du gouvernement, fut contre le nouveau Roi de Navarre, à qui nul engagement ne couloit, parce qu'il ne s'en faisoit jamais de loi. Ce Prince inconstant avoit promis au Roi de ne point marier Blanche sa fille unique, que de son consentement; mais comptant pour rien la foi des serments, il la maria, sans en parler au Monarque, avec Jean de Dreux fils du Comte de Bretagne; lui donnant pour dot le Comté du Perche, & lui assurant la succession au Royaume de Navarre, quand même il lui naîtroit des frères, comme en effet Thibaut eut dans la suite deux fils de Marguerite de Bourbon. On chercheroit envain la vraie cause de cette rupture. Les uns veulent qu'elle ait été ménagée par le Comte de la Marche, & encore plus par la Comtesse, qui ayant été Reine,

Reg. des ch.
de Champ.

conservoit toujours la fierté de son premier rang, & ne pouvoit se résoudre à plier sous le joug de la dépendance : les autres disent que Thibaut s'y porta de lui-même, & que méditant de rentrer dans les fiefs dont il avoit traité avec le Roi pour satisfaire la Reine de Chypre, il voulut engager le Comte de Bretagne dans ses intérêts par le mariage de sa fille unique avec le fils aîné de ce Prince, l'un des plus séditieux vassaux de la Couronne. Le plus grand nombre néanmoins est de ceux qui ne lui donnent proprement d'autre motif que son inquiétude naturelle.

Dès que Louis eut appris ce mariage, & il ne l'apprit qu'après qu'il fut consommé, il envoya demander au Roi de Navarre les trois Places qu'il devoit livrer, s'il venoit à man-
quer au dernier traité. Thibaut ne répondit rien, ou ne répondit pas comme il devoit, mais se prépara à la guerre, traita secrètement avec les Comtes de Bretagne & de la Marche, fortifia ses villes, leva des troupes, & n'oublia rien pour mettre le Pape dans ses intérêts. On avoit publié depuis peu une croisade pour la Terre

Le Roi marche contre lui & le force à demander la paix.

Sainte , & le Prince Navarrois avoit pris la croix : il n'en falloit pas davantage pour obtenir la protection de Rome & toutes sortes de privilèges. Grégoire IX. , c'étoit le nom du Pontife Romain , écrivit donc au Roi , moins pour le conjurer que pour lui défendre , sous peine des censures usitées dans ces occasions , de rien entreprendre contre un fidèle croisé pour le soutien de la Religion. Louis qui sçavoit que le Saint Père pouvoit lui donner quelquefois des conseils , jamais des ordres , ne laissa pas d'envoyer dans les Provinces pour mander la Noblesse & les Communes , dont le rendez-vous fut assigné à Vincennes. Déjà il étoit à la tête de ses troupes , prêt à fondre sur la Brie & sur la Champagne , lorsque Thibaut , effrayé d'une si grande diligence , lui envoya demander pardon , & vint lui-même se jeter à ses pieds pour obtenir la paix. Mais il ne l'obtint qu'en renonçant pour la seconde fois à ses prétentions sur les fiefs qu'il avoit autrefois vendus au Monarque , en livrant pour sureté de sa parole Bray sur Seine & Montereau-Faut-Yonne , en s'obligeant d'accomplir

au plutôt son vœu d'aller en Palestine, enfin en promettant que de sept ans il ne reparoîtroit en France.

C'est ainsi que le jeune Monarque fut punir l'infidélité d'un vassal plus capable de brouiller qu'habile à faire la guerre, redoutable cependant au-
Violence du Prince Robert contre le Roi de Navarre.

tant par ses intrigues que par sa puissance & ses richesses. On dit qu'à son avènement au trône de Navarre, il trouva dans le trésor de Sanche son oncle & son prédécesseur, dix-sept cents mille livres, somme qui reviendrait à plus de quatre millions de notre monnoie d'aujourd'hui. Mais si la soumission du rebelle désarma la colère du Souverain, il n'en fut pas de même du public, toujours difficile à revenir de ses préjugés. L'idée des empoisonnements dont on l'accusoit, & l'horreur qu'elle ne pouvoit manquer d'inspirer, ne s'effaçoient point des esprits. Robert, frère du Roi, génie impétueux & d'une hauteur qui dégénéroit souvent en violence, lui donnoit dans toutes les occasions des marques de la haine la plus forte & du mépris le plus outrageux. Un jour que Thibaut alloit au Palais pour prendre congé du Roi, il se vit tout d'un

Vies & chron.
Mss. de Saint
Louis & de la
Reine Blanc.
Fauch. p. 164.

coup investi par les domestiques du jeune Prince, qui lui firent les plus cruelles insultes, coupèrent la queue de son cheval, lui attachèrent des haillons à ses habits, & au moment qu'il entroit lui firent un masque d'un fromage mou : affront plus honteux encore à celui qui le faisoit faire, qu'à celui qui le recevoit. Louis, que toute indignité bleissoit, donna des ordres pour arrêter ces insolents, qui furent condamnés à mort. Mais Robert, pour sauver des malheureux qui n'avoient rien fait qu'à son instigation, avoua que cette violence étoit son ouvrage, & fit tant par ses prières, que l'exécution fut suspendue. Le Roi se trouvoit dans une étrange extrémité : l'amitié qu'il avoit pour son frère sembloit demander grace pour des gens qui n'étoient coupables que pour lui avoir trop fidèlement obéi : d'un autre côté la justice ne lui permettoit pas de laisser impunie une action si contraire aux droits de l'humanité. Cependant la jeunesse & les instances de Robert, peut-être même l'intercession de Thibaut, qui cherchoit à regagner un ennemi si redoutable, déterminèrent le Monarque à prendre

le parti de la clémence. On fit au Roi outragé toutes les satisfactions qu'on put imaginer : on le combla d'amitiés & d'honneurs ; & comme il devoit partir incessamment pour la Palestine , Louis lui promit de prendre la Champagne sous sa protection , & de la défendre contre quiconque oseroit l'attaquer. Tant de ménagemens inspirés par la politique & conseillés par la Reine mere , réveillèrent toute la passion du Roi de Navarre pour cette Princesse. Il la lui rémoigna avec tant de liberté , qu'elle fut obligée de lui envoyer ordre de se retirer de la Cour. Thibaut qui se consoloit de tout , se mit à faire des chansons , & composa ce couplet sur cette aventure si peu glorieuse à sa mémoire.

Grande Ch.
de France.

Amour le veut & Madame m'en prie
Que je m'en part; & je moult l'en mersi
Quand par le gré Madame m'en châti ,
Meilleur raison n'y voye en ma partie.

Le Languedoc cependant étoit toujours dans le trouble. L'Inquisition , quoiqu'établie depuis trois ans dans cette malheureuse Province , ne lais-

Ann. 1217.
Affaires de
Languedoc.

Guil. de Pod.
c. 43. apud
Duch. tom. 1.
p. 694.

Catel. Hist. du
Comt. de Toul.
p. 358.

soit pas de rencontrer de grands obstacles. Les Consuls de Toulouse formèrent beaucoup de difficultés contre les procédures des Inquisiteurs ; & Raymond exigea qu'ils observassent de certaines formalités. Il n'en fallut pas davantage pour exciter les clameurs des dévots contre lui. On l'accusa de protéger les hérétiques , & en conséquence il fut frappé de tous les anathèmes de l'Eglise. Le malheureux Prince , outré de cette manière d'agir , fit publier des défenses de comparoître devant les Inquisiteurs. Ce fut comme le signal de la guerre. Les Curés & les Cordeliers de Toulouse en sentirent les premiers effets ; ils furent forcés de sortir de la ville : les appointements de l'Université cessèrent : on coupa d'abord les vivres aux Jacobins , chefs de l'Inquisition, en mettant des gardes aux portes de leur couvent, ensuite on les chassa ignominieusement : l'Evêque même fut obligé de se retirer avec son Clergé. Tout cela ne put s'exécuter sans beaucoup de violences : on dit qu'il y eut des Prêtres massacrés par la populace , & que plusieurs personnes, soit crainte , soit penchant , embras-

férent publiquement l'hérésie. Le nouveau tribunal ne fut pas reçu plus favorablement à Narbonne. L'Archevêque ayant voulu procéder contre des gens suspects dans la foi, les habitants de la ville basse se soulevèrent, forcèrent la maison des frères Prêcheurs, se saisirent des registres de l'Inquisition, & les mirent en pièces : ce qui produisit entre les deux villes une guerre aussi vive qu'elle auroit pu l'être entre les plus cruels ennemis. Mais l'autorité du Roi l'apaisa, & réduisit les deux partis à poursuivre leurs prétentions par les voies ordinaires de la justice devant son Sénéchal à Carcassonne.

Le même.
Hist. de Lang.
p. 604.

Raymond ne trouva ni la même équité, ni la même indulgence à Rome, où la nouvelle du désordre de Toulouse avoit été portée par l'Archevêque de Vienne, qui faisoit alors la fonction de Légat. Grégoire lui écrivit une Lettre fulminante, par laquelle il lui ordonnoit de faire toutes les réparations que son Ministre lui prescrirait, de forcer les Consuls de se soumettre à l'autorité de l'Inquisition, & de prendre dès le mois de Mars prochain, le chemin de la

Older. Rainald.
ann. 1236.

Palestine pour y demeurer cinq ans. On seroit étonné de nos jours de voir arriver un ordre du Pape, qui bannît un Prince de ses Etats : alors on n'y voyoit rien de singulier : tel est l'effet du préjugé, de l'ignorance & de la superstition. Le Pontife s'adressoit en même tems au Roi, pour le prier d'armer son bras contre l'hérésie, de contraindre le Comte de Toulouse à faire son voyage d'Orient, & de donner cependant l'administration du Languedoc au Prince Alphonse qui en devoit épouser l'héritière. La Lettre étoit humble, vive, pressante : mais Louis, toujours ami de la justice, eut égard aux plaintes de l'accusé. Il étoit informé que les Inquisiteurs le haïssoient secrètement, & que l'état de ses affaires ne lui permettoit pas de se mettre si-tôt en marche pour la Terre-Sainte : il en écrivit si fortement au Saint Pere, qu'il lui fit, sinon révoquer, du moins suspendre le honteux arrêt de bannissement qu'il avoit prononcé contre Raymond. Grégoire lui donna dix-huit mois pour se préparer à l'expédition d'Outre-mer, & se remit de tout à la sagesse & à la piété du Monarque. Il manda même

au Légat d'ôter l'Inquisition aux Frères Prêcheurs, s'il trouvoit qu'ils fussent ennemis secrets du Comte : le Prélat, au lieu d'obéir, se contenta de leur donner un Cordelier pour collègue, & d'apporter quelque tempérament à la rigueur des procédures. Tout alloit assez bien pour les Inquisiteurs, lorsqu'enfin Rome mieux informée, selon quelques-uns, surprise, selon quelques autres, suspendit pour quelque tems leur commission, & révoqua tous leurs pouvoirs.

Gui!. de Pod.
ibid. p. 691.

L'équité auroit demandé qu'on en eût fait autant en plusieurs endroits, où depuis quelques années cette redoutable Inquisition causoit de grands ravages, sous les ordres d'un certain Frère Prêcheur nommé Robert. C'étoit un scélérat, qui, à un rare talent pour la prédication, joignoit une grande apparence de piété : un apostat dans la foi, qui avoit suivi pendant vingt années une femme Manichéenne, plus par libertinage que pour apprendre, comme on le disoit, à connoître les hérétiques, qu'il se vantoit de distinguer à l'air seul, & même au ton de voix : un Moine hypocrite, qui en imposa en même tems

Ann. 1237.
Inquisiteur
envoyé en
France : ses
excès : sa pu-
nition.

Ma-h. Par.p.
429.482.

Mousk. p. 38.

Spicil. tom.
2. p. 79.

au Pape qui l'envoya dans les Gaules avec la qualité d'Inquisiteur, & au Roi qui lui permit d'exécuter cette commission, & lui fit quelquefois donner escorte pour découvrir & punir une secte abominable, qu'on prétendoit répandue dans l'Isle de France, en Champagne, en Bourgogne, & en Flandre. Ce malheureux, sans foi, sans loi, abusa pendant cinq ou six ans de la confiance qu'on avoit en lui, & faisoit brûler indistinctement innocent & coupable : ce qui le fit surnommer Robert le *Bulgare*, nom infâme qu'on donnoit aux Vaudois accusés du crime détestable, & les tristes objets du prétendu zèle de l'imposteur. La fourberie fut enfin découverte, & le Moine arrêté, privé de son emploi, & confiné dans une étroite prison pour le reste de ses jours. S'il semble que Louis ait manqué de lumières en accordant sa protection à ce misérable, ce fut moins sa faute que celle du siècle où il vivoit : siècle d'ignorance & de superstition. Son excuse est dans la droiture de son cœur : une belle ame sçait rarement soupçonner le mal.

Tandis que le sage Monarque as-

furoit le bonheur de ses peuples par son courage, & la gloire de la Religion par sa fermeté, il étoit en grand danger de sa vie sans le sçavoir. Le Vieux de la Montagne, nom si fameux & si formidable dans nos vieilles histoires, sur un faux bruit que Louis se préparoit à passer au Levant avec une armée terrible, crut finir la guerre en faisant périr le Général, & fit partir deux de ses sujets pour aller en France exécuter ses ordres barbares. Mais pendant qu'ils étoient en marche, Dieu changea ses dispositions meurtrières en sentimens de paix. Il dépêcha sur le champ deux Emirs pour avertir le Roi du péril qu'il couroit. Une aventure si extraordinaire redoubla la piété & la ferveur du religieux Prince : il sentit que la vie du plus redoutable potentat tient à bien peu de chose ; & s'humiliant de plus en plus devant la Majesté éternelle, il lui offrit un nouveau sacrifice de lui-même. Il ne laissa pas néanmoins de prendre des gardes armées de masses d'airain, persuadé que la prudence humaine, renfermée dans ses justes bornes, n'est point opposée à la soumission aux décrets de la Pro-

Le Prince des Assassins veut faire tuer le Roi. Ce que c'étoit que ce peuple, son origine, sa Religion, ses divers domiciles.

Guill. Nangis apud Duch. tom. 5. p. 332.

vidence. Les nouveaux Envoyés cependant découvrirent leurs confrères à Marseille, leur montrèrent les derniers ordres de leur commun maître, & les amenèrent au Roi. Ce généreux Prince les combla de présents, & leur en donna de magnifiques pour leur Souverain, en témoignage de la paix & de l'amitié qu'il vouloit entretenir avec lui. On ne doit point dissimuler que ce fait, rapporté d'abord par Guillaume de Nangis, ensuite par tous nos historiens, commence à être un peu décrédité. Mais les raisons de l'attaquer n'ont paru à l'Académie des Belles-Lettres, qu'une conjecture ingénieuse, que des réflexions enfin très-judicieuses, qui néanmoins ne forment pas une démonstration. Le célèbre Editeur des Mémoires de cet illustre Corps permet toujours *aux Orateurs sacrés d'employer dans l'éloge du Saint Monarque ce trait fameux, que l'éloquence de ses panégyristes a tant de fois célébré.*

Mem. de l'Acad. des belles-lettres, tom. 16. p. 163. 64.

M. Falconet.
Mem. de l'Acad. des belles-lettres, tom. 17. Differt. sur les assassins.

Rien de plus confus, quelquefois de plus contradictoire, dit un sçavant Académicien, que les idées des Auteurs même les plus habiles sur le nom, l'origine, les différents domiciles,

ciles, la Religion & les mœurs de ces peuples si décriés parmi toutes les nations pour leurs horribles assassins. Les uns les appellent *Esséniens* ou *Esséens*, *Hafidéens*, *Assanites* ou *Assassinites*, *Hakébins*, *Auquassins*, *Arfacides* : les autres les nomment *Assassiniens*, *Assassins*, *Assessins*, *Heisseffins*, *Assifins* : ce dernier est le seul bon, & vient du verbe Arabe *hassa* tuer, dont le participe actif est *hâsis*, au pluriel *hâsifin*, tueurs, assassins. On ne doit pas croire néanmoins qu'ils s'appellassent eux-mêmes de ce nom : c'étoit plutôt celui que leur donnoient leurs ennemis, tant Chrétiens que Mahométans ; car ils exerçoient également leurs fureurs sur les uns & les autres. Il en est de même de celui de *Molhidites*, hérétiques, ou de *Karégiens*, gens qui sortent de l'obéissance dûe à l'Iman légitime : c'étoient autant d'épithètes injurieuses, qui exprimoient l'horreur des vrais Musulmans pour ces malheureux apostats. Celui de *Bathéniens*, illuminés, flattoit beaucoup leur vanité ; ils le prenoient volontiers : mais il paroît qu'ils ont plus généralement adopté celui d'*Ismaéliens*.

comme tenant la doctrine d'Ismaël fils de Giafar, la seule qu'ils estimoient orthodoxe.

C'est de la mort de ce dernier, le sixième des Imans admis par les Perses, qu'on peut dater l'origine de la secte de ces Ismaéliens, c'est-à-dire vers le milieu du second siècle de l'Hégire, environ l'an 770 de notre Ere. Ils conversoient avec les Mahométans de Perse leurs frères, en ce qu'ils n'admettoient qu'Ali pour premier Imam après Mahomet : mais ils comptoient Ibid. différemment la succession de l'Imamat, c'est-à-dire de la souveraine puissance, tant au temporel qu'au spirituel, & prétendoient que cette dignité avoit passé aux descendants d'Ismaël, préférentiellement à la ligne collatérale. Cette nouvelle faction excita d'abord de grands troubles, & dès sa naissance forma deux branches, toutes deux célèbres. L'une sur la fin du neuvième siècle s'empara de l'Egypte, où elle régna près de trois cents ans sous le nom de *Khalifes Fathimites* : l'autre, c'est celle des *Assassins*, s'établit en Asie deux cents ans plus tard. Elle avoit d'abord formé une domination en Arabie, dont *Hagiar*,

voisin du golfe Persique , étoit la capitale : mais chassée de cet établissement peu après la mort du fameux *Abou-Thaher* , elle demeura dispersée pendant plus d'un siècle dans la Syrie , dans la Perse & dans l'Egypte. Ce fut là que *Hassan-Sabah* en ramassa les débris. C'étoit un homme d'esprit , versé dans la Géométrie , la Magie & autres sciences : il les conduisit sur le Gébal ou Kouhestan de la Perse , jugeant que ces malheureux , persécutés dans tous les lieux où ils étoient répandus , ne pouvoient trouver d'azyle plus sûr qu'un pais montagneux presque inaccessible. Ceux de cette même branche qui restoient dans l'Irak Arabique , où ils avoient pris naissance , se joignirent aux *Darioun* & aux *Noffairioun* , autres sectaires aussi méchants qu'eux ; & allèrent s'établir en différents endroits du Liban & de l'anti-Liban. L'affinité qu'ils avoient avec les nouveaux maîtres du Kouhestan , l'impossibilité de se maintenir sans leurs secours , la conformité de sentimens , tout les déterminà à ne former avec eux qu'un seul corps sous un même chef. C'étoit par les ordres du Souverain qui

résidoit en Perse , ou de son Lieutenant en Syrie , qu'ils exerçoient ces horribles attentats dont nos Histoires sont pleines.

C'est aussi de ce domicile dans les montagnes, que leur chef étoit appelé par nos anciens *le Vieux de la Montagne*; nom inconnu aux Orientaux, qui le nomment toujours Scheïk, c'est-à-dire Seigneur, Prince, Souverain, & non pas *Vieillard*, comme il a été ridiculement rendu par la foule des Auteurs occidentaux. La puissance de ce redoutable Imam s'étendoit fort loin : il commandoit depuis le Khorassan, de l'orient à l'occident, tous les pays qui bordent le sud de la mer Caspienne, sçavoir, le Kouhestan, aujourd'hui proprement dit, l'Estera-bad, le Tabristan, le Masanderan, & le Ghilan ou Dilem. Tout le territoire qui s'étend depuis Damas jusqu'à Antioche, ce qui peut faire huit journées de marche, Panéas immédiatement au dessous du Mont Chermou, & le Kurdistan obéissoient également à ses loix. Mais cette horrible domination, fondée sur le sang & sur le carnage, ne pouvoit être de longue durée. Toute la nation fut en-

tièrement exterminée sur la fin du treizième siècle ; celle de Perse , en 1262 , par *Holagou* , frère & Lieutenant de *Mangou-Kan* , quatrième Empereur des Tartares ; celle de Syrie , environ l'an 1280 , par les Lieutenants de *Bibart* , Sultan d'Egypte , de la seconde Dynastie des *Mamluks*.

Les principaux dogmes de ces *Ismaëliens* ou *Assassins* , étoient la métempfycose , & la descente de l'Esprit Saint dans la personne de leurs Imams. Une vive persuasion de ce dernier point leur inspiroit cette obéissance aveugle , qui leur faisoit affronter la mort avec une intrépidité qui n'a d'exemple que chez eux. On dit que leurs chefs , par une détestable politique , avoient imaginé de renfermer dans un jardin délicieux tout ce qu'il y a de plus propre à flatter les sens. On y transportoit , au milieu d'un sommeil procuré par des breuvages singuliers , les jeunes gens destinés à leurs exécutions sanguinaires , pour leur donner un avant goût des plaisirs du Paradis qu'on leur promettoit. C'est ce qui les rendoit si dévoués aux ordres de leur Souverain , qu'au moindre signe de

ibid.

sa volonté ils couroient avec joie à un trépas certain ; persuadés que celui qui leur faisoit goûter tant de délices sur la terre , avoit assez de pouvoir pour les rendre encore plus heureux dans le ciel. On lit dans la Chronique de Pepin , que Henri second , comte de Champagne , fut invité par le Commandant des *Affassins* de Syrie à passer sur ses terres ; qu'étant arrivé près d'une tour prodigieusement élevée , le barbare lui demanda s'il avoit des sujets aussi obéissans que les siens ; & que , sans attendre sa réponse , au premier signe qu'il fit , trois jeunes gens vêtus de blanc (a) se précipitèrent à l'envi de cette tour , & vinrent s'écraser à leurs pieds. Lorsque ce fier tyran vouloit se défaire de quelque potentat chrétien ou infidèle , ces malheureux s'en alloient déguisés à la Cour du proscrit ; & attendoient tranquillement l'occasion d'exécuter leur dessein , aussi contents d'y périr que de retourner triomphans de l'ennemi de leur maître. S'ils échouoient dans

(a) La couleur blanche de l'habillement paroît avoir été un point d'observation légale chez tous les Fanatiques. *Idem ibid.*

leurs entreprises , d'autres s'empres-
soient de prendre leur place : & com-
me ils avoient autant de conduite
que d'adresse , rarement ils man-
quoient leur coup. On les peint cruels,
ivrognes , débauchés , mais belli-
queux , & d'un mépris pour la vie ,
qui dégénéroit en fanatisme. On leur
reproche encore d'avoir admis l'in-
ceste à l'exemple des Mages , qui per-
mettoient à un chacun d'épouser sa
sœur , sa fille & sa mère.

Louis , échappé au poignard de ces
brigands par une protection visible du
Ciel , ne s'occupa que du soin de
lui en témoigner sa reconnoissance.
Bientôt il eut occasion de la faire pa-
roître , en dégageant à ses frais la
Couronne d'Epines de Notre-Seigneur.
On voit par plusieurs monuments que
cette Sainte Relique avoit été con-
servée de tout tems avec une grande
vénération. Grégoire de Tours , sans
dire où elle étoit , assure qu'on la
voyoit de son tems , & que les épi-
nes en étoient toujours vertes. Les
Religieux de Saint Denis se vantoient
anciennement qu'elle faisoit partie
de leur trésor , & se réduisirent enfin
à dire qu'ils n'en avoient qu'un frag-

Ann. 1138.

39.
La Couronne d'Epines engagée par les Latins de Constantinople , est retirée par le Roi & déposée dans la Saint Chapelle.

Greg. Tur. de
Glor. Mart. p.
11.

Rigord. apud
Duch. rom.
5. p. 29 & 33.

ment, tiré par Charles le Chauve de la Sainte Chapelle d'Aix ; où Charlemagne l'avois mis. Mais personne ne doutoit de l'autenticité de celle de Constantinople. La nécessité l'avoit fait engager aux Vénitiens & aux Génois pour diverses sommes empruntées. Alors elle appartenoit en quelque sorte à Nicolas Quirino Vénitien, qui devoit l'emporter dans sa patrie, s'il n'étoit pas remboursé de ses avances dans un terme de quelques mois. L'Empereur Baudouin, dans l'impuissance de la racheter, crut qu'elle ne pouvoit tomber en des mains plus dignes que celles de Louis, & le pria de trouver bon qu'il lui en fit un présent. Le pieux Monarque accepta cette offre avec une joie incroyable : Quirino fut payé de tout ce qui lui étoit dû, & la Sainte Couronne apportée en France, scellée des sceaux de l'Empire & de ceux de la République de Venise.

Guill. Nang.
ibid. p. 333.

Le Roi, suivi de toute la Cour & de tout le Clergé, alla recevoir cette précieuse relique à cinq lieues de Sens, l'accompagna jusqu'à Paris, & la porta lui-même, assisté des Princes ses frères, nud pieds, nud tête, de-

puis le bois de Vincennes jusqu'à Notre-Dame, & de-là au Palais où elle fut déposée dans la Chapelle de Saint Nicolas, que Louis le Gros avoit fait bâtir. Quelques années après, le religieux Prince retira encore des Vénitiens un morceau de la vraie Croix, qui leur avoit été engagé par l'Empereur de Constantinople, le fer de la lance qui perça le côté de Notre-Seigneur, l'éponge qui servit à l'abreuver de fiel & de vinaigre, & quelques-autres Reliques qu'il reçut avec le même respect, & qu'il renferma dans des chasses d'argent enrichies de pierreries. Il fit abattre l'ancienne Chapelle du Palais, éleva en la même place ce monument si connu depuis sous le nom de Sainte-Chapelle, & y fonda des Chanoines pour y faire l'Office Divin. On ne doit pas oublier que le Roi d'Angleterre, toujours imitateur servile, non-seulement voulut avoir des Reliques, puisque Louis en avoit, mais qu'il se piqua même de le surpasser. Il se vantoit d'avoir du sang de Jesus-Christ dans un vase que lui avoient donné les Templiers, qu'il eut la simplicité d'en croire sur leur parole. C'est une chose

Idem ibid.

Math. Fat. p.
735.

rare que de voir son Historien relever en lui la gloire d'avoir eu gratuitement une relique de ce prix , au lieu qu'il en coûtoit si cher au Roi de France pour les siennes , qui n'avoient de mérite que par celle-là. Rien ne caractérise mieux & l'Auteur, & sa nation , & son siècle.

Attention
de Louis sur
les alliances
des Grands.

Ces pieuses occupations n'interrompoient point les fonctions publiques : Louis , tout entier à la Religion & à l'Etat , partageoit également ses soins entre l'un & l'autre. Le mariage des Grands , ainsi qu'il a déjà été dit , étoit alors l'objet le plus important de la politique de nos Souverains. Mathilde , veuve de Philippe comte de Boulogne , avoit promis par écrit de ne marier sa fille unique que de l'agrément du Roi ; elle fut fidelle à ses promesses. Le Monarque qui , peu de tems auparavant , s'étoit opposé à l'union de la mère avec le Comte de Leicestre , Anglois d'une ambition démesurée , consentit que la fille épousât Gaucher IV , chef de la Maison de Châtillon , Seigneur François aussi distingué par sa fidélité que par sa haute naissance. Ce fut aussi par le même principe , qu'après avoir

Du Till. Mém.
des Rois de
France. p. 101.

Hist. de la
Maison de Châ-
tillon. p. 70.
98.

forcé la Comtesse de Flandres à renoncer à l'alliance du même Leicestre, il lui permit de s'unir au comte Thomas, cadet de la Maison de Savoye, oncle de la reine Marguerite, le Cavalier le mieux fait de son temps, plus estimable encore par les qualités de l'esprit & du cœur, mais peu avantage des biens de la fortune. Le nouvel époux, par reconnoissance, se soumit au dernier traité fait pour la liberté de Ferrand, fit hommage au Roi, & paya trente mille livres pour le rachat du Comté qu'il acqueroit. Un autre mariage qui fut conclu cette même année, récompensa la Princesse Jeanne, fille aînée du Comte de Ponthieu, de la Couronne que l'opposition de Louis lui avoit fait perdre, en l'obligeant de refuser la main du Roi d'Angleterre. Ferdinand, roi de Castille, écrivit au Monarque François pour le prier d'agréer la demande qu'il faisoit de cette vertueuse Princesse : ce qu'il obtint d'autant plus aisément, qu'il en avoit plus coûté au cœur de Louis pour arracher un sceptre des mains d'une personne de grand mérite, & sa proche parente ; car elle descendoit d'Alix, fille de Louis le

Arnal. de Fl
p. 72.

Roder. p. 147

spicil. rom.
2. p. 814.

Jeune. On le vit encore quelque tems après, consoler la Comtesse Mathilde d'avoir été contrainte de préférer le bien de l'Etat à son inclination pour un simple Gentilhomme, en lui faisant épouser le prince Alfonse, frere de Sanche, roi de Portugal, neveu de la Reine Blanche qui l'avoit fait élever à la Cour de France.

Mariages
des Princes
Robert & Al-
fonse frères
du Roi.

Mais de tous ces mariages, les plus célèbres furent ceux des Princes Robert & Alfonse, frères du Roi. Le premier avoit été accordé avec la fille unique du feu Comte de Flandres. La mort prématurée de cette riche héritière inspira d'autres vues : Louis choisit pour la remplacer Mathilde ou Mahaut, sœur aînée du Duc de Brabant, princesse en grande réputation de sagesse. Le second, par le traité qui mit fin aux Croisades contre les Albigeois, avoit été promis à la Princesse Jeanne, fille unique du Comte de Toulouse : mais comme ils n'étoient alors l'un & l'autre que dans la neuvième année de leur âge, la célébration de leurs nœces fut différée jusqu'à ce moment (a). Quelques tems après, le Monarque, qui eut tou-

(a) Année 1237.

jours une tendre affection pour ses frères, arma ces deux Princes Chevaliers, l'un à Compiègne, l'autre à Saumur. Alors Robert fut investi du Comté d'Artois, & Alfonse du Poitou & de l'Auvergne. On observe que la cérémonie de leur Chevalerie se fit avec une magnificence qui a peu d'exemples. Ce fut, dit Joinville, *la rompareille chose qu'on eut oncques veue*. Il y eut toutes sortes de courses & de combats de barrière. C'est ce qu'on appelloit *Tournois*.

On n'est point d'accord sur l'antiquité de ces jeux guerriers, qui ont fait si longtems le spectacle favori de nos ancêtres : mais les termes de *combats François*, ou *à la manière des François*, dont se servent les étrangers en parlant de ces nobles exercices, ne permettent pas de faire à d'autres qu'à eux l'honneur d'en avoir été les instituteurs. C'étoit leur passe-tems chéri : ils quittoient tout pour y aller : ils vendoient tout pour y paroître. On n'estimoit un Gentilhomme qu'autant qu'il s'y étoit distingué ; & la preuve la plus authentique qu'il pût donner de sa noblesse, étoit d'y avoir combattu. Les jeunes gens le regar-

Tournois : leur institution : leur annonce : leur théâtre : cérémonies qui s'y observoient.

Du Cang. Dissert. 6. sur Phist. de Saint Louis, & Gloss. au mot *turnamentum*.

Le Gendre : Mœurs des Fr. p. 80. & suiv.

M. de la Cur-
ne de S Palais.
Mem. 2. & no-
tes sur l'anc.
Cheval.

doient comme une école honorable pour se former au métier des armes : les gens faits, comme une occasion de faire admirer leur adresse : les amants, comme un moyen d'acquérir l'estime des belles. Les Dames n'attendoient rien avec plus d'empressement, moins par le plaisir que leur procuroient de si magnifiques spectacles, que par la gloire d'y présider. C'étoient toujours elles qui en distribuoient le prix ; elles qui en étoient l'ame & l'ornement ; elles enfin qui pour exciter le courage des Tenants, leur donnoient avant le combat ce qu'on appelloit *faveur, joyau, noblesse* ou *enseigne* : c'est-à-dire, quelquefois une écharpe, un voile, une coëffe, une manche, une mantille, un brasselet, un nœud, une boucle, une pièce détachée de leur habillement ; quelquefois un ouvrage tissu de leurs mains, dont le Chevalier favorisé ornoit le haut de son heaume ou de sa lance ; son écu, sa cotte d'armes, ou quelque autre partie de son armure. Si dans la chaleur de l'action le sort des armes faisoit passer ces gages précieux au pouvoir d'un vainqueur, la Dame en

renvoyoit d'autres à son Chevalier ,
pour le consoler & pour l'animer à
conquérir à son tour les faveurs dont
ses adversaires étoient parés , & dont
il devoit ensuite lui faire une offran-
de. Quelquefois l'intérêt de l'amant
faisoit oublier à l'amante l'affection
que les femmes ont naturellement
pour la décence extérieure de leur
personne. On lit qu'à la fin d'un Tour-
noi « les Dames se trouvèrent si dé-
» nuées de leurs atours , que la plus
» grande partie étoit en pur chef :
» elles s'en alloient les cheveux sur
» leurs épaules , & leurs cottes sans
» manches , car toutes avoient donné
» aux Chevaliers pour eux parer , &
» guimpes & chaperons , manteaux
» & camises , manches & habits.
» Quand elles se virent à tel point ,
» elles en furent ainsi comme toutes
» honteuses : mais sitôt qu'elles virent
» que chacune étoit dans le même
» état , elles se prirent toutes à
» rire de leur aventure. Car elles
» avoient distribué leurs joyaux &
» leurs habits de si grand cœur aux
» Chevaliers , qu'elles ne s'apperce-
» voient de leur dénuement & dévê-
» tement ».

Petecforet.
vol. 1. fol. 255.

Chron. Tur.
n. 1066.

Nithard. I.
III. p. 375.
apud Duch.
tom. 2.

Lamb. Ard.
p. 13r

De Cing.
Ibid.

M. de Sainte
Palais. Ibid.

On attribue communément l'invention de ces exercices guerriers à Geoffroi de Préailli, mort en 1066 : mais il paroît incontestable qu'ils sont plus anciens. Nithard raconte qu'à l'entrevue qu'eurent à Strasbourg Charles le Chauve roi de France, & Louis son frère roi d'Allemagne, il se fit des combats à cheval entre les Gentilshommes de la suite des deux Princes, pour donner des preuves de leur adresse dans les armes. On lit encore dans Lambert d'Ardrès, que Raoul comte de Guines, qui vivoit avant le prétendu instituteur de ces jeux, étant venu en France pour fréquenter les Tournois, y reçut un coup mortel qui lui fit perdre la vie. Ce n'est donc pas sans raison que quelques sçavants ont conjecturé que Geoffroi n'avoit fait que rédiger les loix qui devoient s'observer dans la pratique de ces combats. Peut-être aussi imagina-t-il dans les évolutions des Tournois, quelques nouveautés qui les perfectionnèrent, & qui l'en firent regarder comme l'auteur. Quoi qu'il en soit, bientôt ce noble amusement passa de nos Cours dans celles d'Angleterre & d'Allemagne ; & de l'aven

même des Auteurs de l'Histoire Byzantine , c'est des François que les peuples d'Orient en ont appris & l'art & la pratique.

L'annonce du Tournois , toujours précédée & suivie de fanfares , se faisoit d'ordinaire en vers chantés par deux filles de qualité , accompagnées de hérauts d'Armes. Celui qui envoyoit le cartel & celui qui le recevoit , convenoient de deux Chevaliers , gens d'une grande réputation , pour être juges du combat. Ceux-ci , pour marque d'autorité , portoient une baguette blanche , & ne la quittoient point que le Tournoi ne fût fini. C'étoient eux qui en fixoient le jour , le lieu & les armes. Il y avoit aussi des Maréchaux du camp , des Conseillers ou assistans , placés en divers endroits , pour donner secours à ceux qui pourroient en avoir besoin , & des rois , hérauts & poursuivants d'armes , répandus de toutes parts pour faire un rapport fidèle des coups qui étoient portés & reçus. On ne fera point la description des lices où combattoient nos fiers Paladins. On peut s'en former une idée par celles que dépeint Favin , & qu'il dit plan-

Le Gendreau
Ibid.

M. de Sainte
Palais. p. 52.
33.

Idem. not.
35. P. 146.

tées exprès pour ces exercices au Palais, au Louvre, à l'Hôtel S. Paul, à celui des Tournelles & autres lieux de la capitale de l'Empire François. C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine peu connue du privilège attaché dans Paris aux maisons occupées par les Princes du sang & les grands Officiers de la Couronne, au devant desquelles on voit des barrières : peut-être eurent-ils le droit exclusif de faire planter ces lices, comme étant les seuls qui pouvoient donner chez eux le spectacle des Tournois. On n'entreprendra pas non plus de décrire les échaffauts dressés autour de la carrière : il suffira de remarquer que construits le plus souvent en forme de tours, ils étoient partagés en loges & en gradins, décorés avec toute la magnificence possible de riches tapis, de pavillons, de bannières, de banderolles & d'écussions. Aussi les destinoit-on à placer les Rois, les Reines, les Princes, les Princesses, avec tout ce qui composoit leur Cour, Dames & Demoiselles. On lit qu'au *pas d'armes* tenu à Milan par Galeas de Saint Séverin, le Roi (Louis XII) étoit là présent en

son échaffaut que les Dames y étoient aussi à plains échaffauts , sans gorgiales (parées) que c'étoit une droite fayerie (féerie).

Idem. not.
66. p. 150.

Pour les armes , comme l'unique but des Tournois étoit d'exercer & de former la Noblesse au métier de la guerre , on n'y admettoit que celles que nos François appelloient *Courtoises*. C'étoient des lances sans fer , des épées sans taillant , ni pointe , souvent des épées de bois , quelquefois même de simples cannes. On voit dans un vieux manuscrit rapporté par Du Cange , que les combattans devoient être *montés & armés de nobles harnois , chacun armoié de ses armes , en hautes selles , piffière , & chanfrain , pour tournoyer de gracieuses épées , rabatues , & pointes brisées , & de cours bâtons*. Il n'étoit pas même permis de frapper de ces *pointes émoussées* , mais seulement *du haut en bas sans le bouter d'estocq , ou hachier , ne tournoyer mal courtoisement*. On ne devoit ni combattre hors de son rang , ni blesser le cheval de son adversaire , ni porter des coups de lance qu'au visage & entre les quatre membres , c'est-à-dire au plastron , ni assaillir un Chevalier dès qu'il avoit ôté la visière de son

Diff sur l'Hist.
de Saint Louis.
p. 169.

M. de Sainte
Palais ibid. p.
36.

casque, ou qu'il s'étoit déheaumté, ni se réunir plusieurs contre un seul, sur-tout dans les joutes. Si quelqu'un, pour avoir violé ces loix par inadvertance, avoit attiré contre lui les armes de plusieurs, le champion des Dames, armé d'une longue pique surmontée d'une coëffe, n'avoit pas plutôt abaissé sur lui ce signe de la clémence & de la sauve-garde du beau sexe, que l'on ne pouvoit plus ni le poursuivre, ni le toucher. Mais si l'on s'appercevoit que la faute eût été commise de dessein prémédité, on la lui faisoit expier par la peine du blâme, châtement bien rigoureux pour un Gentilhomme.

Le Gend. *ibid.* Les Chevaliers arrivoient quatre jours avant le Tournoi. Rien de plus brillant & de plus magnifique que leur équipage. Ils se ruinoient en chevaux de prix, en habits pour eux & pour leurs gens, en perles, en émeraudes & en rubis dont ils ornoient leurs armoiries. Elles étoient brodées non-seulement sur leur cotte d'armes, mais encore sur les housses de leurs chevaux qui étoient caparaçonnés de velours ou de taffetas. On étaloit en grande pompe leurs écus armoriés le long de quelques Monasteres voisins;

& ils y restoient plusieurs jours exposés à la curiosité & à l'examen des Seigneurs, des Dames & Demoiselles. Car on n'admettoit point indifféremment toutes sortes de personnes à ces nobles exercices : il falloit être gentilhomme de deux ou trois races, d'une probité reconnue, & sans reproche du côté de la galanterie. On n'y recevoit point un Noble qui s'étoit ou mésallié ou deshonoré par quelque action indigne de sa naissance. S'il avoit la témérité d'y paroître, il étoit désarmé par ordre du juge, fustigé, & mis à califourchon en quelque endroit de la barrière, pour essuyer un jour entier les insultes de la canaille. On en étoit encore exclus, pour avoir mal parlé du beau sexe. Lorsqu'une Dame avoit sujet de se plaindre d'un Chevalier pour quelque offense, elle touchoit le timbre ou l'écu de ses armes pour le recommander aux juges, c'est-à-dire, pour leur en demander justice. Ceux-ci, après les informations nécessaires, devoient prononcer, & si le crime étoit avéré, le châtiment suivoit de près. Le coupable se présentait-il malgré les Ordonnances, une grêle de coups de houffine ou baguette que

M. de Saintes
Palais. p. 32,
33.

tous les autres Chevaliers , & peut-être les Dames elles-mêmes faisoient tomber sur lui , le punissoit de son audace. La seule merci des Dames qu'il devoit réclamer à haute voix , pouvoit le soustraire aux châtimens. Cette sévérité aida beaucoup à policer les mœurs. Plus un jeune gentilhomme avoit envie de briller en de si nobles assemblées , plus il appréhendoit de se rendre indigne d'y être admis.

Le Gend. Ibi.

Quand toutes les Quadrilles étoient en ordre de bataille , les juges alloient de rang en rang , examinant avec soin si personne ne s'étoit fait lier sur la selle de son cheval , chose indigne d'un Chevalier , & défendue sous les plus rigoureuses peines. On sonnoit ensuite la charge. Pendant la mêlée , les lances , les cannes , les épées , donnant sur la cuirasse ou sur le casque des combattans , faisoient un bruit effroyable. La victoire demouroit long-tems incertaine , parce que les Tenans & les Assaillans , gens braves & adroits , la dispuoient avec acharnement. Les vaincus s'échappoient de la Lice sans bruit , & se salvoient dans la forêt la plus voisine. Quelquefois la fête étoit suivie d'une joute , sans

annonce , sans prix , sans défi , & avec des armes *innocentes* , c'est-à-dire , qui ne bleffoient point. Deux braves par galanterie rompoient une lance ou deux en l'honneur des Dames. Les intrépides Preux courant à toute bride , se donnoient des coups si terribles , quand'ils venoient à se rencontrer , qu'il falloit se tenir bien ferme pour n'être pas désarçonné. La différence qui étoit entre les Tournois & les Joutes , c'est que les uns étoient des batailles , & les autres de vrais duels.

Le Tournoi fini , on ne s'occupoit plus que du soin de distribuer avec équité le prix qui avoit été proposé. On alloit dans tous les rangs recueillir les voix ; & après avoir entendu le rapport des Officiers d'armes dont les regards avoient été continuellement fixés sur cette multitude de combattants , les Princes Souverains , les anciens Chevaliers , & les Juges nommés prononçoient enfin le nom du vainqueur. Souvent on a vu la question portée au Tribunal des Dames ou des Demoiselles , & quelquefois elles ont adjugé le prix , comme Souveraines du Tournoi. S'il n'avoit pas été accordé au héros qu'elles en esti-

M. de Sainte
Palais. Ibid. p.
37.

moient le plus digne, elles lui en discernoient un second qui n'étoit guère moins glorieux que le premier, & souvent peut-être plus flatteur pour celui qui le recevoit. C'étoient toujours elles qui devoient le porter & le présenter au Chevalier qui avoit obtenu les honneurs du triomphe. On en voit la preuve dans les fêtes du Duc de Bourgogne à Lille (a). *Tandis qu'on dançoit en telle manière*, disent les Mémoires de ce tems, *les Rois d'Armes & Héraux, avec les Nobles hommes qui furent ordonnés pour l'enquête, allèrent aux Dames & aux Damoiselles, savoir à qui l'on devoit donner & présenter le prix pour avoir le mieux jousté & rompu bois pour ce jour; & fut trouvé que M. de Charolois l'avoit gagné & desservi. Si prirent les Officiers d'Armes deux Demoiselles Princeesses, (Mademoiselle de Bourbon & Mademoiselle d'Estampes) pour le prix présenter; & elles le baillèrent à mondict Seigneur de Charolois, lequel les baisa, comme il avoit accoustumé, & qu'il est de coustume, & fut crié mont joye, moult hautement.*

Quelques précautions qu'on eût ap-

(a) En 1455.

portées

Idem ibid.
not. 85. p. 157.

portées pour prévenir les malheurs qui pouvoient arriver à l'occasion des Tournois, il ne s'en faisoit presque point, qu'il n'y eût une infinité de gens blessés dans l'action, écrasés sous les échaffauts, foulés aux pieds des chevaux, étouffés de poussière. Il y périt plus de vingt Princes; & Robert comte de Clermont, sixième fils du Roi Saint Louis, y reçut sur la tête de si furieux coups, qu'il en perdit l'esprit. Ce sont ces accidents sans nombre, qui ont fait juger à propos d'en dispenser au moins les Souverains & les Princes de leur sang, à cause de l'importance de leurs personnes. De-là cette sage politique de Philippe-Auguste, qui prit le serment de ses fils Louis & Philippe, qu'ils n'iroient en aucun Tournoi sans sa permission, sous prétexte d'y signaler leur valeur & d'y remporter le prix. De-là enfin ces foudroyants anathêmes des Papes, qui tous à l'envi excommunièrent ceux qui s'y trouveroient, & défendirent sous de graves peines d'inhumier en Terre-Sainte ceux qui auroient le malheur d'y perdre la vie. Mais telle étoit l'ardeur de notre noblesse pour

Du Canz. Ibid.

les occasions qui s'offroient en tems de paix de donner des marques de son courage, de son adresse & de sa galanterie, que ni bulles, ni décrets, ni foudres, ne purent en arrêter le cours. Saint Louis, sur la nouvelle de la défaite des Chrétiens d'Orient par les Infidèles, défendit pour deux ans ces amusements meurtriers : il fut obéi. Bien-tôt cependant ils reprirent leur ancienne vigueur. On y courut comme on court aujourd'hui aux spectacles, que les Casuistes condamnent, & qui sont le rendez-vous de tout ce qu'on appelle gens du monde : il n'a pas moins fallu que la mort tragique de Henri II, pour en éteindre la fureur dans le cœur des François.

Ann. 1240.
Nouveaux
troubles du
Languedoc
aussi-tôt ap-
paissés qu'ex-
cités.

Tout étoit tranquille alors en France, excepté dans la province de Toulouse, où le Comte Raymond étoit fort embarrassé à se ménager en même tems avec le Roi, le Pape, les Inquisiteurs, les restes des Albigeois, & ses voisins. Louis l'avoit raccommo-
plus d'une fois avec Rome, & n'a-
voit laissé échapper aucune occasion
de le soutenir de ses troupes contre
les hérétiques. Tant de bienfaits ne
firent qu'une légère impression sur ce

Prince ambitieux : bien-tôt il les oublia , se jeta sur la Provence , & surprit plus de vingt Places , tant de celles qui appartenoient au Comte Bérenger , père de la Reine Marguerite , que de celles que le Roi avoit en sa garde. Louis , à cette nouvelle , vole au secours de son beau-père avec une armée telle qu'on sçait , dit un Historien Anglois , que la France les peut fournir. Raymond , effrayé d'un si grand armement , abandonné d'ailleurs de l'Empereur qui vouloit éviter toute occasion de rupture avec la France , retira ses troupes & conclut quelque tems après une paix ferme & durable avec Bérenger (a). C'est ainsi que par la fermeté du Monarque le calme fut entièrement rétabli dans la Provence , & bien-tôt après dans le Languedoc , où il y avoit eu quelques mouvements. Trencavel , fils du fameux Raymond-Roger , vicomte de Béziers , étoit le principal auteur de cette révolution. Ce Seigneur , dépossédé de tous les domaines de ses ancêtres par le roi Louis VIII ,

Math. Par. 21
129.

Guil. de Pod.
c. 43.

(a) Ann. 1241.

attendant le moment favorable de les recouvrer. Il crut l'avoir trouvé dans une puissante ligue qu'il forma cette année avec les principaux Seigneurs du pays, courut sur les terres qui appartenient au Roi dans les diocèses de Narbonne & de Carcassonne, s'empara sans coup férir de Montréal, Montoliou, Saissac, Limous, Asillan, Lautan, fit passer au fil de l'épée tout ce qui osa lui résister, & vint mettre le siège devant Carcassonne. Louis, indigné de l'audace, envoya contre lui des troupes sous la conduite de Jean de Beaumont son chambellan, qui, après avoir forcé le rebelle d'abandonner sa dernière entreprise, alla l'assiéger jusques dans Montréal où il s'étoit réfugié. Cette Place fut emportée de force, de même que plusieurs autres Châteaux, dont, pour abréger, dit Guillaume de Nangis, on omet de rapporter les noms. Tout rentra dans l'obéissance pour n'en plus sortir.

Guill. Nangis.
arch. Duch.
tom. 5. p. 334.

Croisade
pour la Palesti-
ne : son
malheureux
succès.

Ce qui contribua beaucoup à cette profonde soumission dans toutes les parties du Royaume, fut l'absence des vassaux les plus puissants & les plus mutins, qui passèrent vers ce même-

tems en Palestine. Car les Croisades étoient toujours de mode , moins par zèle de Religion ; que par une espèce de maladie du siècle , par inquiétude ; par brigandage. On met de cette dernière Thibaut roi de Navarre ; Pierre de Dreux comte de Brétagne ; qui venoit de remettre ce Comté au Prince Jean son fils ; Hugues IV. duc de Bourgogne , Henri comte de Bar , Jean de Dreux comte de Macon , qui pour se mettre en état de faire ce voyage , vendit son Comté au Roi ; Robert de Courtenai ; le Comte de Forés , Gautier de Brienne , Amauri de Montfort connétable de France ; qui fit cette expédition au nom & aux frais du Roi ; plusieurs Evêques ; & quantité de Seigneurs & de Gentils-hommes. Le rendez-vous de ces nouveaux Croisés , dont les uns s'embarquèrent à Brindes, les autres à Marseille , étoit devant la ville d'Acre : ils s'y trouvèrent au nombre de quinze cens Chevaliers & de quarante mille hommes de cavalerie. On pouvoit tout attendre d'une si puissante armée sur-tout dans une conjoncture où les Infidèles affoiblis par leurs propres dissensions , avoient encore à se défendre contre

Idem. Ibid.

Hist. de Dreux.
p. 254.

une multitude effroyable de Tartares, qui s'étoient jetés sur l'Asie & mettoient tout-à-feu & à sang, sans distinction de Chrétien, ni de Mahométan. Les Princes Sarrazins, principalement le Vieux de la montagne, avoient envoyé en France & en Angleterre, pour y demander du secours contre ces barbares, qui après avoir subjugué l'Asie, se répandroient, disoit-on, dans toute l'Europe, où ils exerceroient les mêmes cruautés. On prit dans les deux Cours le seul parti qu'il y avoit à prendre, qui fut *de laisser ces chiens se manger les uns les autres.*

Ainsi tout sembloit devoir livrer & la ville & le Royaume de Jérusalem au pouvoir des Croisés. Mais qu'espérer d'une multitude ramassée au hasard, sans subordination, sans discipline, sans aucune vue du bien public, sans autre motif que l'amour du butin ou d'une gloire mal entendue? L'ancien Comte de Bretagne avoit à peine pris terre, qu'il se détacha suivi d'une poignée de gens pour aller faire une course vers Damas; il en revint chargé de dépouilles. C'en fut assez pour exciter la jalousie des au-

tres Seigneurs ses compagnons de voyage. Le Duc de Bourgogne, le Comte de Forés, le Connétable, & plusieurs autres chefs de l'armée, se persuadèrent qu'ils n'avoient aussi qu'à paroître pour conquérir & piller. Ils partirent donc sans rien communiquer de leur dessein ; mais soit défaut de conduite de leur part, soit plus de précaution du côté des Infidèles, ils furent surpris & enveloppés dans les sables près de Gaza. Tout fut pris ou tué. On compte parmi les morts illustres deux Princes du Sang Royal, Robert de Courtenai & Jean de Dreux comte de Macon, Henri comte de Bar, & Anseau de Traisnel. Le Connétable, le Comte de Forés, & plusieurs gens de marque demeurèrent parmi les prisonniers. Ceux qui étoient restés au camp, se voyant hors d'état de rien entreprendre, ne songèrent plus qu'à leur retour en France. Aussitôt le Roi de Navarre & le Comte de Bretagne se rembarquèrent, ne laissant que le Duc de Bourgogne, Gautier de Brienne, & quelques autres, mais divisés & sans faire de corps. Richard, frere du Roi d'Angleterre, arriva sur ces entrefaites, &

tout ce qu'il put faire pendant deux ans de séjour à Acre , fut de conclure avec le Sultan de Babylone une trêve qui procura la liberté à plus de cinq cens prisonniers. On met de ce nombre Amauri de Monfort & le Comte de Forés, qui n'eurent cependant pas la consolation de revoir leur patrie : tous deux moururent quelques jours après leur délivrance, celui-ci en entrant en Italie, celui-là à Rome, où on lui fit des obsèques magnifiques. Telle fut par un juste jugement de Dieu, dit un Auteur de ce tems, la fin malheureuse d'une expédition, où la vanité eut plus de part que l'intérêt de la Religion.

demilid.

Baudouin II. passe en France, y fait un grand armement, remporte plusieurs avantages sur les Grecs, & retombe dans les plus tristes extrémités.

On eut dit que la main du Seigneur étoit appesantie sur tout ce qui s'appelloit Croisé. Les Latins de Constantinople en firent alors la plus triste expérience. Ce nouvel Empire, conquis si glorieusement par une troupe de braves François, ne fut jamais trop solidement affermi. Baudouin comte de Flandres, son fondateur, défait & pris un an après son élévation, eut les bras & les jambes coupées par ordre de Joannice roi des Bulgares, fut ensuite jetté dans un précipice, où il

mourut au bout de trois jours. Henri, son frere & son successeur, qui régna dix ans, se rendit célèbre par de grandes victoires, & plus encore pour avoir sçu gagner le cœur des Grecs par ses vertus. Ce Héros n'ayant pas laissé d'enfants mâles non plus que son frere, Pierre de Courtenai qui avoit épousé en secondes nœces Iolande leur sœur, recueillit cette grande succession. C'étoit un Prince d'une grande valeur, petit-fils du roi Louis le Gros : il fut couronné à Rome par le Pape Honoré III. Mais arrêté, comme il se rendoit à Constantinople, & massacré par le commandement de Théodore Ange Comnène, il perdit l'Empire avant que de l'avoir possédé. Robert, son second fils, au refus de Philippe l'ainé, lui succéda au trône ; mais trop foible pour un si pesant fardeau, il ne fit que ruiner ses affaires par la bassesse de son cœur, & mourut après environ sept ans de règne, l'homme de tout l'Empire le plus méprisable & le plus méprisé pour son peu d'esprit, & pour sa pusillanimité. La Couronne passa donc à Baudouin II, troisième fils de Pierre, qui ne prit cependant que le nom

H. St. Suscept.
Coron. spin.
Durh. tom. 1.
p. 402.

d'héritier de l'Empire. Il n'avoit que onze ans, âge peu propre aux affaires. Jean de Brienne, dépouillé du Royaume de Jerusalem, fut appelé par les Seigneurs pour gouverner avec le titre d'Empereur, suivant l'usage de ce tems, où les tuteurs prenoient les qualités de leurs pupiles. Bien-tôt il y joignit celle de beau-père, en faisant épouser au jeune Prince la Princesse Marie, qu'il avoit eue de son second mariage avec Bérénigère de Castille, nièce de la reine Blanche.

Quelques victoires que ce grand homme eût d'abord remportées sur les Turcs & sur les Bulgares, le nombre des ennemis qu'il avoit sur les bras, le réduisit bien-tôt à passer lui-même en Europe pour y chercher du secours. Ce fut dans cette même vue qu'il y envoya quelque tems après, son gendre sous la conduite de Jean de Be-thune, qui le mena d'abord à Rome, ensuite en France, où il eut le bonheur de surmonter toutes les difficultés qu'il trouvoit à rentrer dans les domaines de ses ancêtres. Louis le reçut comme un Prince de sa maison, & de plus fort malheureux. Tout le Royaume entra dans les sentimens de

Monarque, & déjà un grand nombre de Seigneurs s'étoient croisés pour secourir un Empire conquis avec tant de gloire par leurs compatriotes, lorsqu'on reçut la nouvelle de la mort de Jean de Brienne, après une vie pleine de triomphes, & peut-être exempte de tache, sans un peu trop d'amour pour l'argent; défaut que les besoins de l'Etat rendoient sans doute excusable. Cette triste circonstance fit presser l'armement: il n'y eut rien que le Roi ne fit pour en assurer le succès, jusqu'à choisir lui-même les commandants; & non content de prêter de Ibid. p. 406. grosses sommes sur le Comté de Namur que Baudouin engagea, il lui donna encore libéralement tout ce qu'il avoit tiré des Juifs, pour les punir des usures qu'ils exerçoient au mépris des ordonnances. Il accorda même aux instances du Pape, qu'on levât un trentième des revenus Ecclésiastiques pendant trois ans, tant pour le secours de Constantinople, que pour celui de la Palestine.

Baudouin, avec toutes ces facilités, eut bien-tôt mis sur pied une armée capable d'assujettir toute la Grèce. Le Pape crut devoir à la valeur & à l'ex-

Du Cange, Hist. Const. p. 108.

périence de l'ancien Comte de Bretagne de le nommer Général de cette Croisade ; & le Prince de son côté , s'engagea d'y mener à ses frais dix mille hommes de pied & deux mille chevaux. Mais tous ces préparatifs se dissipèrent comme la fumée, par les vaines craintes de l'Empereur Frédéric , qui refusa le passage sur ses terres à des troupes qui marchaient comme sous les ordres de Rome son ennemie. Ce contretems enleva le Généralat au Prince de Dreux, & quantité de braves au jeune Empereur de Constantinople. Tous, ennuyés d'attendre , allèrent en Palestine chercher de l'exercice à leur courage. Louis cependant parla si haut , que le Monarque Allemand , qui avoit trop d'affaires en Italie pour s'en attirer de nouvelles , consentit enfin à tout ce qu'on voulut. Baudouin se mit donc en campagne avec une armée de plus de soixante mille hommes tant cavalerie qu'infanterie , traversa l'Allemagne , la Hongrie , la Bulgarie , & arriva heureusement à Constantinople , où il fut couronné solennellement dans l'Eglise de Sainte Sophie. Il remporta d'abord de grands avantages sur les

Grecs : mais bien-tôt il retomba dans les mêmes extrémités, & tous ses efforts ne servirent qu'à faire voir l'impuissance des secours humains, quand les Empires sont arrivés au moment de leur ruine.

La Chaise.
Hist. de Saint
Louis. vol. 2.
p. 262.

Celui d'Occident étoit alors le théâtre des plus funestes divisions : d'un côté les Guelphes, partisans outrés de la Tiare, & de l'autre les Gibelins, zélés défenseurs des droits de la Couronne Impériale, déchiroient l'Italie plus que jamais. La conduite si sage, si désintéressée que tint Louis dans une occasion où les deux partis voulurent tantôt le prendre pour médiateur, tantôt l'engager dans leurs intérêts, exige qu'on entre dans quelque détail de ce qui regarde les commencements & les suites de cette grande affaire. Frédéric II gouvernoit l'Empire depuis vingt-six ans. C'étoit un Prince d'un génie & d'un courage au dessus du commun, toujours occupé de sublimes projets, malheureux dans l'exécution, & ayant tout ce qu'il falloit pour réussir. Les Etats héréditaires de la maison de Souabe, le royaume de Sicile, celui de Jerusalem que la princesse Yolande, fille de Jean de

Démêlés de
l'Empereur
Frédéric avec
les Papes.

Brienne, lui avoit apporté en mariage, ses richesses, ses victoires lui élevoient le cœur ; & il ne croyoit pas devoir laisser perdre en Italie l'autorité souveraine que ses prédécesseurs y avoient toujours exercée. D'autre côté les Papes accoutumés à la domination, depuis que Pepin & Charlemagne leur avoient composé une principauté temporelle, ne pouvoient souffrir le pouvoir des Empereurs dans les provinces voisines de leur petit Etat, & soutenoient sous main les villes de Lombardie, qui vouloient se mettre en Républiques, ou avoir des Princes particuliers. De-là ces querelles qui scandalisèrent si longtems toute la Chrétienté.

Première
cause de leurs
brouilleries.

Rain. 1126,
27, 28, 29.

Math. P. 1.

L'élection du fils aîné de Frédéric pour Roi des Romains, fut la première source de ces brouilleries. Ce jeune Prince, nommé Henri, étoit héritier de la Couronne de Sicile ; & les Papes ne craignoient rien tant que de là voir tomber entre les mains des Empereurs, tributaires peu soumis, & voisins trop puissants. Les choses néanmoins s'apaisèrent. Honoré III, rentré dans Rome par la médiation de Frédéric, voulut bien le couronner,

mais à des conditions bien humiliantes pour le Monarque. Il exigea qu'il lui confirmât la possession où il étoit de plusieurs terres de la Comtesse Marquilde ; qu'il publiât de sanglants Edits par lesquels les enfants des hérétiques étoient exclus de la succession de leurs pères ; enfin qu'il renouvellât le serment qu'il avoit fait d'aller à la Terre-Sainte : ce qui étoit une cause perpétuelle de démêlés. Car en ce tems-là différer l'exécution de ces sortes d'engagements, suffisoit pour s'attirer tous les foudres du Vatican. L'habile Pontife, pour le déterminer de plus en plus à cette expédition qui s'éloignoit de l'Italie, lui fit proposer, après la mort de l'Impératrice Constance d'Aragon, une des prétendues Héritières du royaume de Jérusalem, perdu depuis longtems : c'étoit Isabelle, fille du fameux Jean de Brienne. L'Empereur l'épousa, parce que Rome le vouloit, & qu'elle étoit belle. C'est depuis ce moment que les Rois de Sicile ont toujours pris le titre de Roi de Jérusalem. Frédéric néanmoins ne s'empressoit point d'aller conquérir la Couronne que sa femme lui apportoit en dot ; mais il

força son beau-père de lui céder jusqu'au vain nom qu'il prenoit. Cette conduite irrita Honoré. On s'écrivit de part & d'autre des lettres fort aigres. Enfin le Monarque se relâcha sur quelques chefs, moins par modération peut-être que pour n'avoir pas en même tems sur les bras & le Pape & les Lombards, qui avoient formé une puissante ligue pour secouer le joug des Empereurs. Le jeune Roi des Romains qu'on envoya pour les réduire, fut battu près de Verone. Frédéric y marchoit en personne, lorsque le Souverain Pontife ménagea une paix, mais une paix simulée, qui mettoit les coupables à l'abri du châtiment, & ne rétablissoit point l'autorité Impériale.

Frédéric est
excommuni-
qué.

La mort d'Honoré ne changea rien dans le système des affaires : la politique du Pontificat fut toujours la même sous Grégoire IX qui lui succéda : mais l'humeur du nouveau Pontife fut plus alrière, & ce fut alors que se firent les grands éclats. L'Empereur s'étoit obligé sous peine d'excommunication de passer dans deux ans en Palestine pour combattre les Infidèles : l'esprit de ce siècle faisoit

Idem.

regarder ces sortes de vœux comme des devoirs inviolables : le Pape en prit occasion de presser ce départ tant promis. Le Monarque , soit religion , soit crainte , s'embarque enfin , mais il tombe malade à Otrante ; & ne pouvant souffrir , disoit-il , l'agitation de la mer dans l'état où il se trouvoit , remet son voyage à l'année suivante. Grégoire , furieusement irrité de ce délai , refuse d'écouter les justifications de Frédéric ; ramasse tout ce qu'il peut imaginer de sujets de plaintes , écrit une lettre circulaire à tous les Evêques , & leur ordonne de le dénoncer excommunié. L'Empereur , de son côté , envoie partout des manifestes , & ses apologies sont lues jusques dans le Capitole. On ne voit plus , on n'entend plus qu'invectives de part & d'autre , & tout l'univers retentit des injures qu'ils se disent. Le Pape se plaint amèrement que Frédéric , frappé des foudres de l'Eglise , ose profaner les saints Mystères par sa présence , & menace , s'il persiste , de délier ses sujets du serment de fidélité. Le Monarque à son tour , travaille à soulever les Romains : ce qui lui réussit si bien , qu'il

force Grégoire à quitter Rome pour se retirer à Perouse.

Il part pour la Palestine : son traité avec les Infidèles, & son retour en Italie. L'Empereur cependant, pour vaincre l'univers de la sincérité de ses intentions, ne laisse pas de se préparer au voyage de Palestine : il équipe vingt Galères, & malgré les défenses

du Pape, il s'embarque à Brindes, sans avoir fait lever son excommunication. Arrivé à Ptolemais, il conclut un traité avec le Soudan d'Egypte, qui lui cède Béthléem, Nazareth, Thora, Sidon & Jérusalem même, à l'exception du Temple avec son parvis & son enceinte. Il se rend ensuite dans sa nouvelle capitale avec une très-petite escorte, & s'y couronne lui-même ; aucun Prélat ne voulant couronner un excommunié. Grégoire en effet, plus piqué encore de le voir parti au mépris de ses ordres, qu'il ne l'avoit été de tous ses délais, dépêcha deux Cordeliers au Patriarche de Jérusalem pour lui ordonner de le déclarer parjure & frappé d'anathème, avec défense aux grands Maîtres des trois Ordres de le reconnoître, & à tous Chrétiens d'avoir aucun commerce avec lui. Il fit plus : Frédéric en par-

tant lui avoit envoyé deux Evêques pour le prier de traiter en son absence avec Renaud duc de Spolere ; viceroy de Sicile : le fier Pontife ne daigna pas même entrer en conférence avec un simple sujet du Monarque son ennemi. Renaud, outré de ce refus, se jette à main armée sur les terres de l'Eglise, & s'empare de la Marche d'Ancone. Alors Grégoire fait publier une Croisade & se ligue avec les Lombards, les Toscans, & les autres villes confédérées, pour enlever à l'Empereur le royaume de Naples, dont on craignoit si fort l'incorporation avec l'Empire. Bientôt le Duc de Spolere, forcé d'abandonner une grande partie de ses conquêtes, se voit lui-même assiégé dans Sulmone. Frédéric arrive sur ces entrefaites, trouve son beau-pere à la tête de ses ennemis, l'oblige de lever le siège, & tout change de face.

Grégoire eut encore recours aux foudres de l'Eglise, lança une nouvelle excommunication contre le vainqueur, & déclara ses sujets absous du serment de fidélité. La raison qu'il en apporte paroitra sans doute singulière : c'est, dit-il, qu'on ne doit point

il fait enfin sa paix avec Rome.

Idem. garder fidélité à celui qui s'oppose à Dieu & à ses Saints, & qui foule aux pieds les saints Commandements : maxime nouvelle & bien capable d'autoriser les révoltes. Elle souleva en effet une partie de l'Italie ; mais l'autre demeura fidèle à ses maîtres légitimes, & l'Empereur eut ses Croisés comme le Pape les siens. Ceux-ci, appelés Guelphes, portoient le signe de deux clefs sur l'épaule ; ceux-là, nommés Gibelins, portoient la croix. Les clefs, dit un célèbre Ecrivain, s'enfuirent devant la croix. Le Saint Père reconnut enfin qu'il n'y avoit plus d'autre remède à ses affaires que la paix : elle fut conclue par la médiation des Princes Allemands ; & Frédéric, le plus dangereux des hommes, disoit-on, mais en effet le plus patient & le plus généreux, n'y gagna que l'absolution.

Ann. de l'Empire. 1. part. p. 275.

Nouvelles
brouilleries
entre l'Empe-
reur & le Pa-
pe. Frédéric
est de nou-
veau excom-
munié.

Quelques années se passèrent sans aucune rupture d'éclat entre les deux Puissances : mais l'animosité demeurait toujours la même. Il n'étoit point arrivé de changement dans leurs intérêts, il n'y en eut point non plus ni dans leur cœur, ni dans leurs actions. Ce n'étoit d'un côté que dé-

clamations atroces contre les entreprises de la Cour de Rome, & de l'autre qu'invectives indécentes contre la conduite & les mœurs du chef de l'Empire. Frédéric avoit un fils naturel nommé *Entius* ou Henri ; il lui fit épouser Adélasie, héritière d'une partie de la Sardaigne, & l'investit de toute l'Isle qu'il érigea en Royaume feudataire de l'Empire. Grégoire prétendit qu'elle relevoit du saint Siège. Sous ce prétexte il anathématise solennellement l'Empereur, le déclare privé du trône Impérial, défend à ses sujets de lui obéir tant qu'il demeurera frappé du foudre Ecclésiastique. On n'entrera point dans la discussion des reproches qu'ils se firent à la face de l'univers, & selon toute apparence avec assez de raison : c'est un abyme impénétrable ; où l'on ne voit que beaucoup de tort des deux côtés. On passera donc sous silence cette lettre où le Pape, en parlant de Frédéric, publie qu'une bête pleine de noms de blasphème s'est élevée de la mer... & a dit que le monde entier a été trompé par trois imposteurs, Jésus - Christ, Moïse & Mahomet ; que le premier, mort sur un infâme gibet, est beaucoup au-

Rain. 1212
n. 17.

Math. Par.
1239. p. 410.

Tom. IX.
Conc. p. 3400
& seq.

deffous des deux autres qui ont vécus dans la gloire , enfin qu'un Dieu Créateur ne peut être né d'une femme , & sur-tout d'une Vierge. C'est peut-être cette accusation qui a donné lieu à la fable du prétendu livre des trois imposteurs, qu'on attribue à Pierre des Vignes chancelier de Frédéric : livre dont tout le monde parle , & qu'on ne voit nulle part. On ne dira rien non plus de cette réponse où l'Empereur , rendant à Grégoire injures pour injures , se plaît à le représenter sous l'image du grand dragon qui séduit l'univers , de l'Anti-Christ , d'un second Balaam , d'un vrai Prince des ténèbres. Ce qui nous regarde , c'est de faire voir avec quelle sagesse Louis se comporta dans une circonstance aussi délicate , & ce qu'il crut devoir au Pape comme Roi très-chrétien , & à Frédéric comme allié très-fidèle.

Petr. de vin.
A. Ep. 11.

P. Daniel.
tom. 1. p. 209. *L'Empereur , accoutumé depuis longtemps au bruit de tous ces foudres , ce sont les propres termes d'un de nos plus célèbres Historiens , ne songea qu'à s'en venger en toute occasion sur les partisans de Grégoire. Celui-ci , prévoyant bien que les armes spirituelles produiroient peu d'effet contre*

un tel ennemi, s'il les employoit toutes seules, écrivit à divers Souverains, & leur envoya des Légats pour demander du secours. Chacun prit parti suivant son inclination ou ses intérêts; celui du Monarque François, le plus sage de tous, fut d'envoyer deux Ambassadeurs à Rome pour tâcher d'adoucir le saint Pere, & de faire cesser le scandale: il y travailla même dans la suite avec tant de persévérance, qu'un des plus justes sujets de plaintes de Frédéric étoit la constante opiniâtreté du Pontife à refuser la médiation du saint Roi. Grégoire en effet l'accepta si peu, qu'on vit bien-tôt la guerre allumée dans toutes les Provinces d'Italie. Mais comme il n'avoit pas les mêmes ressources que l'Empereur, il eut recours au trésor ordinaire: en ces sortes d'occasion, c'est-à-dire, au bien des Ecclesiastiques. Aussi-tôt les chemins furent remplis de Ministres envoyés pour recueillir des subsides inconnus aux premiers successeurs de saint Pierre. Le Légat parti pour l'Angleterre, secondé de Henri, exigea le quint de tous les bénéfices, & emporta, dit-on, plus d'argent du Royaume qu'il n'y en laissa. Celui de France

Gold. Cons.
Imp. tom. 4.
p. 391.

Math. Par. p. 2
149.

ne trouva pas tout-à-fait les mêmes facilités : si le Roi crut devoir accorder quelque chose à son respect pour le chef de l'Eglise ; il tint ferme néanmoins pour la quantité, & la réduisit au vingtième. On lit même dans un Auteur du tems, que le Monarque, sur la nouvelle que l'assurance de ce tribut rendoit le Pontife plus difficile à la paix, fit arrêter ce qu'on avoit déjà levé, avec défense de rien sortir du Royaume, de peur qu'on n'en abusât pour continuer une guerre si funeste au Christianisme.

Ann. 1240.
Grégoire
offre l'Empire
au comte
Robert frere
de Louis.

Math. Paris
ann. 1239. P.
464.

Cette levée n'étoit pas la seule affaire du Cardinal Jacques, évêque de Palestrine : c'étoit le nom du Légat envoyé en France. Grégoire l'avoit encore chargé de deux lettres ; l'une pour Louis, où après avoir fort élevé le zèle des Rois ses prédécesseurs pour la gloire de l'Eglise, il l'exhortoit à se montrer digne d'eux, en faisant avec lui la guerre à l'Empereur ; l'autre pour être lue dans l'assemblée des Seigneurs de la nation, où il disoit en substance, qu'ayant déposé Frédéric par meure délibération, il avoit transféré le sceptre Impérial au comte Robert frere du Monarque François ; qu'il

qu'il le soutiendrait de toutes ses forces , & qu'il le maintiendrait par toutes sortes de moyens dans la dignité qu'il lui conféroit. L'offre étoit au moins indiscrete : elle fut rejetée unanimement , même d'une manière assez dure , si l'on en croit Mathieu Paris , Historien quelquefois peu croyable , sur-tout lorsqu'il s'agit des Papes. On convient avec cet Auteur , que Louis porta beaucoup plus impatiemment que ses prédécesseurs , l'extension de la puissance spirituelle sur la juridiction temporelle : mais en même tems on voit par tous les Actes qui nous restent de lui sur ce sujet, que comme la justice étoit l'unique règle de ses démarches , la modération en fut toujours la compagne inséparable. Ainsi cette réponse que l'Ecrivain Anglois lui prête , réponse offensante , pleine d'expressions outrageantes , par-là même indignes du saint Roi , pourroit bien être celle des Seigneurs François , irrités des entreprises des Evêques , & scandalisés sur-tout des excès de Rome.

P. Daniel.
tom. 3. p. 210.

Elle suppose d'abord , « qu'un Con-
» cile général auroit pû dépouiller
» Frédéric de ses Etats : c'étoit la su-

Réponse des
Seigneurs
François.
Ibid.

» perfidion du tems : mais elle traite
 » d'attentat inoui l'entreprise du Pa-
 » pe , de déposer un si grand Prince ,
 » qui n'a point son pareil entre les
 » Chrétiens , sans qu'il soit convaincu
 » des crimes qu'on lui reproche. Nous
 » sçavons , ajoute-t-on , qu'il a géné-
 » reusement combattu pour Dieu dans
 » la Terre Sainte , & que le saint Pé-
 » re , au lieu de le protéger comme il
 » le devoit , a profité de son absence
 » pour l'opprimer & le supplanter mé-
 » chamment. Nous nous garderons
 » bien de nous engager dans une guer-
 » re dangereuse contre un Monarque
 » si puissant , qui sera soutenu en mê-
 » me tems , & par tant de Royaumes,
 » & par la justice de sa cause. Qu'im-
 » porte après tout aux Romains que
 » nous prodiguions notre sang , pour-
 » va que nous contentions leur pas-
 » sion ? Si Grégoire subjugué l'Empe-
 » reur , il n'en deviendra que plus
 » fier , & foulera aux pieds tous les
 » Princes Chrétiens. Nous voulons
 » bien néanmoins , par considération
 » pour le Pontife , députer vers Frédé-
 » ric , pour nous éclaircir de ses sen-
 » timens sur la foi : si nous le trou-
 » vons orthodoxe , pourquoi l'atta-

» quezions - nous ? s'il est dans l'er-
 » reur , nous lui ferons la guerre à
 » outrance , comme nous la ferions au
 » Pape même , s'il donnoit dans des
 » opinions contraires à la sainte Reli-
 » gion ». On envoya en effet des Am-
 bassadeurs au Prince Allemand , qui
 levant les mains au ciel , avec des
 larmes & des sanglots , protesta qu'il
 étoit Chrétien & Catholique. « Je
 » n'ai que des actions de grâces à vous
 » rendre , ajouta-t-il , de la conduite
 » que vous avez tenue jusqu'ici à mon
 » égard : mais si vous vous laissez sé-
 » duire par mon ennemi , ne vous
 » étonnez pas si je me défens. Dieu
 » nous garde , répondirent les députés
 » François , d'attaquer qui que ce soit
 » sans cause légitime : ce n'est point
 » l'ambition qui nous guide : nous es-
 » timons le Roi notre maître qui vient
 » à la Couronne par sa naissance , au
 » dessus de tout Prince électif : il suf-
 » fit au Comte Robert d'être frère d'un
 » si grand Monarque ».

C'est ainsi que Mathieu Paris , &
 après lui , quantité d'Historiens racon-
 tent les circonstances de cette grande
 affaire. Mais , dit un de nos plus
 célèbres écrivains , pour peu qu'un

Fermeté du
 Roi contre
 les entrepri-
 ses du Pape.

Ann. de l'Em-
 pire. tom. 1. p.
 289. 51.

lecteur ait de bon sens, il verra bien qu'une nation en corps ne peut faire une réponse insultante à un Souverain Pontife, qui offre une brillante Couronne à un de ses Princes. Il n'est d'ailleurs nullement vraisemblable que les envoyés François aient répondu à l'Empereur une grossiereté si indécente, si peu fondée, & qui ne menoit à rien. Que ce trait, continue-t-il, apprenne à se défier des Historiens qui érigent leurs propres idées en monumens publics. Ce qu'il y a du moins de très-certain, c'est que le Roi ne voulut point prendre les armes contre Frédéric. Ce refus & la saisie des deniers qu'on avoit levés pour Rome, indisposèrent le saint Père, qui parut s'en ressentir quelque tems après. Pierre Charlot, fils naturel de Philippe Auguste, qui l'avoit fait légitimer & pourvoir avant l'âge de quinze ans, de la Thrésorerie de saint Martin de Tours, avoit été élu à l'évêché de Noyon après la mort de Nicolas de Roye. L'élection s'étoit faite sans brigue : elle avoit été confirmée par l'Archevêque de Rheims : déjà même le Légat avoit donné l'ordre de Diacre au nouvel Evêque : mais Grégoire, mal satisfait de Louis, trou-

Call. Christ
tom. 3. p. 820

Rain. an. 1240.

va tout mauvais , prétendit que la légitimation de ce Prince ne le rendoit susceptible que des moindres dignités , non de l'épiscopat , déclara nulle l'élection & la confirmation , & fit au Légat des reproches très-vifs de lui avoir conféré le Diaconat. Le Monarque sentit l'injustice de ce procédé , & comme il sçavoit se roidir quand il le falloit , il protesta que nul autre que son oncle ne posséderoit cet Evêché. Pierre en fut en effet pourvu sous le Pontificat d'Innocent IV , & tint le Siège de Noyon six ans.

Grégoire cependant voyoit avec chagrin le peu de succès de ses armes en Italie : la plupart des peuples se déclaroient contre lui , & les progrès de l'Empereur augmentoient de jour en jour. Quelques Cardinaux zélés pour la paix proposèrent une trêve pendant laquelle on pourroit travailler à l'accommodement avec plus de tranquillité. Frédéric y consentit , pourvu que les Lombards n'y fussent point compris : mais le Pape déclara hautement qu'il ne feroit rien sans eux : ainsi ce projet demeura sans exécution. Alors le Pontife envoya

Convocation d'un Concile général.

Petr. de Virg. l. Ep. 36.

Math. Par. p. 484.

L'Evêque de Bresse au Prince Germain, pour lui signifier qu'il vouloit convoquer un Concile général à Pâque prochain. Frédéric qui d'abord l'avoit demandé, ne jugea pas à-propos, de l'avis de son Conseil, de se soumettre au jugement d'une assemblée de Prélats, qui sans l'entendre, l'avoient anathématisé, en publiant l'excommunication foudroyée contre lui.

Ann. de l'Emp.
p. 1. tom. 1. p.
281.

Il avoit d'autant plus de raison, que si l'on en croit un illustre Moderne, Grégoire avoit eu la témérité de l'exhorter à faire une cession entière de l'Empire & de tous ses Etats au saint Siège, pour tout concilier. Quel étoit donc, s'écrie-t-il, l'esprit d'un siècle, où l'on pouvoit proposer de pareilles choses? Quoi qu'il en soit, le saint Père ne laissa pas de faire expédier les lettres pour la convocation du Synode, & les Princes Chrétiens furent invités d'y envoyer leurs Ambassadeurs.

Le Roi qui vouloit demeurer neutre ne s'opposa à rien; & laissa aux Evêques la liberté de prendre le parti qu'ils voudroient. La plupart prirent le chemin de Vienne, pour passer à Rome par mer: il n'y avoit point de

Nang. Gest.
s. 1. u. 1. apud
Duch. tom. 5.
p. 335.

sûreté pour eux à aller par terre : l'Empereur étoit maître des passages, & comme le Concile ne s'assembloit que contre lui, il avoit mis par-tout des troupes pour arrêter les Prélats. Les plus sages d'entre les François ne trouvant ni le nombre suffisant de vaisseaux, ni une escorte capable de les défendre contre les Armateurs de Frédéric, retournèrent sur leurs pas, & quittèrent le Légat, qui employa inutilement prières & menaces pour les retenir. D'autres, craignant le Pape encore plus que le péril, hazardèrent le passage, mais pour leur malheur : ils furent rencontrés par la flotte de l'Empereur, attaqués, pris après quelque résistance, & envoyés en diverses forteresses, pour y être étroitement gardés. Dès que la nouvelle en fut venue en France, Louis dépêcha l'Abbé de Corbie au Monarque Allemand, pour se plaindre de cette violence, & demander la liberté de ces illustres prisonniers. Frédéric répondit sèchement, qu'il n'avoit pas conseil de ce faire. *Que la Royale Majesté de France, dit-il, de ce ne s'émerveille pas, si César Auguste tient étroitement ceux qui César vouloit mettre en angoisse.*

Idem. Ibid.
p. 336.

Chron. de S.
Denis. 2. vol.

Le Roi piqué d'une réponse si haute , lui renvoya l'Abbé de Clugni , & lui manda que s'étant toujours appliqué à conferver la paix entre la France & l'Empire ; il s'étonnoit qu'il eût fait arrêter les Prélats de son Royaume , lorsqu'ils alloient vers le saint Siège , comme ils étoient obligés par serment & par obéissance. *Si prenez , ajoute-t-il , & mettez en balance de droitz ce que nous vous demandons , & ne veuillez faire tort par puissance ou par volonté ; car le Royaume de France n'est mie encore si foible , qu'il se laisse mener , ne fouler à vos éperons.* L'Empereur qui connoissoit la fermeté de Louis , ne jugea pas à-propos de s'en faire un ennemi , & délivra , quoique malgré lui , tous les François. Tel étoit l'état des choses , lorsque le Pape mourut. Cet événement suspendit les affaires : Célestin IV , qui lui succéda , ne vécut que dix-huit jours , & le siège Pontifical ne fut rempli que vingt mois après par l'élection d'Innocent IV.

Ann. 1241.
Le Roi tient
Cour plénière
à Saumur.

Alors dit Joinville , Louis tint une
*grant Cour & Maison ouverte à Saumur
en Anjou : & ce que j'en dirai , ajoute-
t-il , c'est pour ce que je y estoie. A la*

table du Roi mangeoient le Comte de Poitiers, lequel il avoit fait nouveau Chevalier le jour d'une saint Jehan, qui n'aguère étoit passée ; le Comte Jehan de Dreux qu'il avoit aussi fait nouvel Chevalier ; le Comte de la Marche ; le Comte Pierre-de-Bretagne. Et à une autre table devant le Monarque, mangeoit le Roi de Navarre, qui moult étoit paré & aourné de drap d'or, en cotte & mantel, la ceinture, fermoit (a), & chappe d'or fin. Les Comtes d'Artois & d'Anjou servoient du manger devant le Roi leur frère, & le bon Comte de Saifons tranchoit du conseil. Imbert de Beaujeu, qui fut depuis Connétable, Enguerrand de Coucy, & Archambaud de Bourbon, faisoient les fonctions de ce qu'on appella dans la suite Capitaines des Gardes du Corps. Derrière eux étoient bien trente de leurs Chevaliers, en cotte de draps pourpre

Hist. de Saint
Louis. p. 20.
21.

(a) Le fermail étoit une espèce de médaille ou enseigne, comme les enseignes de pierres fines dont on use aujourd'hui, qui s'appliquoit non-seulement sur l'épaule en l'assemblage de la fente du manteau, mais encore au chaperon sur le devant, au camail, ou bien en la cotte d'armes. Les femmes le portoient sur la poitrine ; & si eut, dit Froissart, pour le prix un fermail à pierres précieuses que Madame de Bourgogne prit en sa poitrine. Du Cange, observ. sur Joinv. p. 48.

Math. Par.
244.

Math. Vest.
307.

de son siècle, qui changea son nom d'Isabelle en celui de Jézabel. Déchue de sa première dignité par son second mariage, elle s'efforçoit au moins de regagner par sa hauteur, ce que sa passion pour le Comte lui avoit fait perdre. « Ce seroit une lâcheté honteuse, disoit-elle sans cesse à son mari, que de se reconnoître vassal du Comte de Poitiers : le Trône n'est point tellement affermi dans la Maison de Louis, qu'il ne puisse être ébranlé : l'Angleterre n'attend que le moment favorable pour se faire justice des usurpations de Philippe Auguste : le Comte de Toulouse ne voit qu'avec indignation, qu'on diffère à le remettre en possession des Places que Rome a confiées à la garde du Roi pour dix ans : les Rois de Castille & d'Aragon jaloux des prospérités de la France, l'Empereur lui-même malgré les obligations qu'il a aux François, les Comtes de Cominge, d'Armagnac & de Foix, les Vicomtes de Lomagne & de Narbonne, tout est prêt à se déclarer contre le fils de Blanche : c'est le nom qu'elle affectoit de donner au Monarque. Tous en effet se liguerent contre le saint Roi : mais le trai-

té demeura secret jusqu'à ce qu'on se crût en état de l'exécuter.

Le Comte de la Marche naturellement ambitieux, n'ayant pas d'ailleurs assez de fermeté pour résister à la Comtesse Reine sa femme, s'engagea de lever le premier l'étendard de la révolte. Il étoit parti pour Poitiers dans cette résolution ; mais rarement une force empruntée se soutient-elle long-tems : la vue de son Souverain déconcerta tous ses projets : il fit son hommage comme les autres. Bien-tôt cependant il s'en repentit, rassembla ce qu'il put d'amis, de vassaux & de gens de guerre, & alla camper à Lussan, petite ville avec un Château à six lieues de Poitiers. Le Roi en fut aussi-tôt averti, & *eut bien voulu*, dit Joinville, *être à Paris*, & lui fut *force de séjourner quinze jours auprès de son frère sans qu'il osât sortir* : il n'avoit d'autre armée que sa Maison & celle d'Alfonse. Ennuyé enfin d'un personnage si contraire à l'intrépidité de son ame, il prend un parti qui pouvoit avoir quelque chose de hasardeux, mais que l'événement justifia. Il va trouver le Comte & la Comtesse, se montre à eux avec un air de maître, les étonne d'abord par une

Join. p. 255

fière contenance : puis se radoucissant, conclut avec eux un traité dont on ignore les particularités. Nos anciens Historiens, malheureusement trop négligents jusques dans les circonstances les plus intéressantes, n'ont point jugé à-propos de nous en instruire. Tout ce qu'on en peut conjecturer, c'est que probablement le Monarque fut obligé de se relâcher sur quelques articles importants. Aussi-tôt il partit pour retourner à Paris, où quelque temps après, la Reine Marguerite accoucha d'une Princesse qui fut nommée Isabelle.

Nangis apud
Duch. tom. 5.
p. 336.

Le nouveau Comte de Poitiers n'avoit point suivi le Roi son frère : les intrigues de l'orgueilleux Lusignan demandoient sa présence dans le Poitou. Le jeune Prince, informé que ce fier vassal mettoit toute son application à soulever la Noblesse d'au-delà de la Loire, lui envoya ordre de venir renouveler son hommage aux fêres de Noël. Hugues se rendit au commandement, accompagné de sa femme, & suivi d'un grand nombre de gens armés : mais ce ne fut que pour insulter Alphonse. « Vous m'avez sur-
pris & trompé, lui dit-il en l'abor-

Math. Par.

» daat avec fierté , pour m'engager
 » malgré moi à vous prêter serment
 » de fidélité : je ne vous reconnois
 » point pour mon Seigneur : vous n'ê-
 » tes qu'un injuste usurpateur , qui
 » avez envahi le Poitou sur Richard
 » d'Angleterre : je ne vous dois rien ,
 » ni au Roi votre frère ». Aussi-tôt il
 sort du Palais aussi insolamment qu'il
 y étoit entré , va mettre le feu à la
 maison qu'il avoit occupée , monte
 sur un cheval qu'on lui tenoit tout
 prêt , & traverse avec grand bruit tou-
 te la ville , qu'il laisse dans un furieux
 étonnement d'une si prodigieuse au-
 dace.

Louis n'eut pas plutôt appris cet at-
 tentat , qu'il convoqua un Parlement
 à Paris , pour demander conseil sur le
 châtiment que méritoit un vassal qui
 ne vouloit point reconnoître son Sei-
 gneur. Toute l'assemblée répondit d'u-
 ne voix qu'il étoit déchu de ses Fiefs,
 & qu'il falloit que le Seigneur s'en
 emparât comme d'un bien qui lui étoit
 retourné. Eh bien , dit-il , voilà *sur*
mon nom ce qu'a fait le Comte de
 la Marche. C'étoit la seule espèce de
 serment dont il se servit : il s'en abstint
 même dans la suite , comme con-

Le Roi se
 prépare à l'en
 châtier.

Géa. Lud.
 Duch. tom. 5.
 p. 226.

traire à la simplicité qui doit être inséparable des discours d'un vrai Chrétien. Toute la Noblesse parut également indignée de l'insolence du rebelle : la guerre fut unanimement résolue : chacun s'y disposa.

Henri, roi
d'Angleterre,
se déclare
pour le Comte
de rebelle.

Hugues de son côté se préparoit à la défense ; pressoit ses Alliés, & faisoit fortifier ses Places. Il envoya surtout en Angleterre assurer Henri, que les Provinces usurpées sur son Père n'attendoient que sa présence pour se redonner à lui ; qu'il pouvoit compter sur la jonction du Roi d'Aragon, du Comte de Toulouse, & des plus grands Seigneurs de France ; que tout enfin consistoit moins à amener des troupes, qu'à apporter beaucoup d'argent, parce qu'à son arrivée, il trouveroit de nombreuses armées à ses ordres. Le Monarque n'attendoit rien avec plus d'impatience que la nouvelle de cette révolte : il convoqua aussitôt un Parlement, pour lui demander les subsides nécessaires. Mais on n'avoit pas encore oublié le malheureux succès de sa dernière expédition en Bretagne, ni les horribles exactions qu'elle avoit occasionnées, sans autre effet qu'une dissipation inutile. Le pre-

mier acte des Seigneurs assemblés fut de s'engager par un ferment inviolable, à ne rien accorder, sur-tout dans une circonstance où l'Angleterre se trouvoit épuisée, tant par les levées excessives dont ce Prince accabloit depuis long-tems son peuple, que par les sommes immenses que les Légats venoient de leur arracher. Tous lui répondirent, « qu'on admiroit qu'il » eût pu se déterminer à une guerre » de cette importance, sans prendre » l'avis de ceux qui n'avoient d'autres » intérêts que les siens, & sur la foi » de gens qui faisoient profession de » n'en point avoir : qu'il y avoit » non-seulement de la honte, mais » de quoi s'attirer la malédiction du » ciel, à violer la trêve solennelle- » ment jurée avec la France, & cela » pour soutenir des révoltés contre » leur Souverain : que si Louis y avoit » donné quelque atteinte, il falloit » une réparation, ou que toute l'An- » gleterre pérît pour en avoir raison, » mais que jusques-là on ne pouvoit » rien entreprendre que d'injuste : que » les rebelles, en ne lui demandant » que de l'argent, ne pouvoient lui » faire une injure plus marquée, com-

Math. Par.

» me s'il ne devoit & ne pouvoit leur
 » tenir lieu que d'un banquier, &
 » qu'il n'y eût dans tout l'Etat aucun
 » homme qui dût être compté pour
 » quelque chose : qu'au reste on le
 » supplioit de faire réflexion sur l'é-
 » temple de ses pères, qui maîtres par
 » des alliances d'une infinité de Pais
 » & de Places au-delà de la mer, n'a-
 » voient pu les défendre contre les ar-
 » mes des François, loin d'y rien con-
 » quérir ».

Ce fut en vain que Henri pria, ca-
 reffa, menaça, jura par tous les Saints :
 il ne put rien obtenir de cette intrépi-
 de assemblée. On lui laissa par écrit
 ces fières remontrances, auxquelles
 on ajouta le dénombrement des som-
 mes qu'il avoit levées depuis quelques
 années; & chacun se sépara. Le Prin-
 ce désespéré de ce refus, & encore
 plus des reproches qui l'accompa-
 gnoient, s'emporta jusqu'aux derniers
 excès, & protesta avec tous les ser-
 ments d'un homme outré, que mal-
 gré la lâcheté de ceux qui l'abandon-
 noient, il passeroit la mer avec une
 flotte au Printems prochain. Il s'em-
 barqua en effet à Portsmouth avec la
 Reine sa femme, & vint aborder à

Royan dans l'embouchure de la Garonne. La Comtesse de la Marche l'attendoit au port, & selon la Chronique de France, *lui alla à l'encontre, le baisa moult doucement, & lui dit : Biau chier fils, vous-êtes de bonne nature, qui venez secourir votre mere & vos freres, que les fils de Blanche d'Espagne veulent trop malement desfourer & tenir sous pieds.* Ce généreux défenseur cependant n'avoit encore que trois cens Chevaliers : mais il apportoit, dit-on, trente tonnes d'argent. C'étoit en même-tems ce qui sâchoit le plus les Anglois, & ce que les Poitevins, gens dont la foi étoit alors fort décriée, souhaitoient avec plus de passion.

Louis, informé de ce qui se passoit en Angleterre, donna les ordres les plus sages pour n'être point surpris : il pouvoit se rendre maître de la mer & couper le passage à son ennemi : mais il n'y avoit point de rupture ouverte entre les deux Couronnes, il se contenta de pourvoir à la sûreté des côtes. Quatre-vingt vaisseaux armés en guerre gardoient celles de la Saintonge & du Poitou, quelques autres celles de la Norman-

Ann. 1142.
Louis mar-
che en Poi-
rou, & sou-
met tout le
païs jusqu'à
la Charante.

die. L'ancien Comte de Bretagne ; qui avoit commencé par prendre le parti des Ligués dont il découvrit ensuite tout le secret , (comme si la fidélité n'eût pu avoir de charmes pour lui , que par quelque mélange d'infidélité) s'étoit chargé de défendre les Etats de son fils. Les habitans de Calais , ceux de Witsand , port célèbre alors dans le Bourboinois , répondoient de la Picardie. Ainsi rassuré contre les descentes des Anglois , le Monarque se rendit à Chinon , où il avoit mandé la Noblesse & les Communes. Il s'y trouva quatre mille Chevaliers avec leur suite , vingt mille hommes d'autre Cavalerie , c'est-à-dire , d'Ecuycrs , d'Arbalétriers , de Sergens , & un grand nombre de gens de pied. De-là le saint Roi marcha vers le Poitou , entra dans les terres du Comte de la Marche sans rien trouver qui l'arrêtât , força Montreuil en Gastine , emporta au bout de quelques jours la tour de Béruges , l'un des plus forts boulevarts des rebelles , la fit raser , enleva de force Moncontour , Fontenay le comte , & Vouyant.

Nang. Duch.
tom. 5. p. 331.

La Comtesse Hugues , trop foible contre un tel ennemi , n'osoit tenir la campagne :

mais pour arrêter l'impétuosité fran-
çoise , en attendant le secours d'An-
gleterre , il jeta ses troupes dans ses
Places, fit le dégât par tout , brula
tous les fourages & tous les vivres ,
arracha les vignes , boucha les puits ,
& empoisonna ceux qu'il laissa ouverts.
La Comtesse Reine sa femme , cette
furie , que l'Historien de son fils
traite d'empoisonneuse & de forcie-
re , porta la fureur plus loin en-
core. Désespérée du malheureux suc-
cès d'une guerre dont elle étoit l'uni-
que cause , elle résolut d'employer
plutôt les voies les plus lâches & les
plus honteuses , que de voir retom-
ber sur son mari le juste châtiment de
l'insolence qu'elle lui avoit fait faire.
Pour cet effet elle prépara de ses pro-
pres mains un poison dont elle avoit
le secret , & envoya quelques-uns de
ses gens aussi scélérats qu'elle , pour
le repandre sur les viandes du Roi.
Déjà ces malheureux s'étoient glissés
jusques dans les cuisines : mais leurs
visages inconnus les firent remarquer :
certain air inquiet, embarrassé, acheva
de les rendre suspects : on les arrêta :
ils avouèrent leur crime : la corde fut
la seule punition d'un attentat qui mé-

tente inutile-
ment de le
faire empoi-
sonner.

Idem. ibid.

ritoit qu'on inventât de nouveaux supplices. *Quand la Comtesse*, disent les Annales de France, *sçut que sa mauvaistie étoit découverte, de deuil elle se cuida précipiter & frapper d'un coustel en sa poitrine, qui ne lui eût ôté de la main ; & quand elle vit qu'elle ne pouvoit faire sa volonté, elle desrompit sa guimpe & ses cheveux, & ainsi fut longuement malade de dépit & de déplaisance.* On redoubla depuis la garde du Roi, & personne d'inconnu ne l'approcha plus sans être auparavant visité.

Le Monarque échappé de ce péril, alla mettre le siège devant Frontenay, qu'on appelle aussi Fontenay, dont on voit encore les ruines sur les confins de la Saintonge & du Poitou. Cette Place, la principale espérance des rebelles, étoit très-forte, entourée d'une double muraille, flanquée de grosses tours, & défendue par quantité de braves sous le commandement d'un des fils du Comte, jeune homme d'une valeur extraordinaire, bâtard selon quelques-uns, selon quelques autres né d'un premier mariage. Aussi ne vit-on point de résistance plus opiniâtre dans toute cette guerre. Les

François animés par l'exemple de leur Roi qui s'exposoit comme le moindre soldat , firent des efforts extraordinaires : mais malgré toute leur vigueur , ils ne se présentèrent point à l'assaut pendant près de quinze jours , sans être repoussés avec perte. On avoit dressé autour de la Place des tours de bois aussi hautes que les murailles , d'où les assiégeans lançoient des grêles de pierres & de traits ; mais elles furent à peine élevées , que les assiégeans vinrent y mettre le feu avec une résolution de désespérés. Chaque jour étoit marqué par des attaques faites & soutenues avec la même intrépidité. Un quarreau lancé par un arbalétrier atteignit le Comte de Poitiers , & le blessa dangereusement au pied. Alors , dit Nangis , le Roi entra dans une grande colère : son ressentiment passa dans tous les cœurs : l'animosité qu'il inspira , redoubla encore par la déclaration de guerre que le Roi d'Angleterre envoya faire au mépris de la trêve. Voici comme l'Historien Anglois raconte les circonstances de cet événement : elles font voir du moins une grande modération de la part de

Louis, & une imprudence plus grande encore du côté du Monarque Anglois.

Le Roi d'Angleterre lui envoie déclarer la guerre.

Math. Par. f. 87. 88.

Henri, dit-on, n'avoit encore rien entrepris, dans l'espérance que le Roi donneroit quelque atteinte à la trêve, ou lui fourniroit un prétexte de l'en accuser. Ennuyé enfin que la sagesse de Louis lui enviât cette légère satisfaction, il lui envoya deux des principaux Seigneurs de sa Cour, pour se plaindre qu'il avoit violé la foi publique en attaquant le Comte de la Marche, lui en demander raison, & le sommer de rendre les Provinces qu'il retenoit aux Anglois. Le sage Monarque répondit que la félonie du Comte lui avoit attiré le juste châtiment qu'il alloit lui faire subir; que c'étoit le Roi d'Angleterre qui manquoit aux traités en se déclarant pour un rebelle & un traître; qu'il n'appartenoit à personne de se mêler des différends qu'il avoit avec ses vassaux, ni de protéger des sujets infidèles qu'il avoit droit de châtier; qu'au reste pour convaincre l'univers de son inclination à la paix, & conserver l'union entre les deux Couronnes, il consentoit de céder le Poirou

rou tout entier, & une partie de la Normandie. On se persuadera difficilement ce dernier article, si l'on fait attention à la foiblesse des raisons qu'on allégué pour le prouver. On se fonde principalement sur le traité de Londres; sur l'ordre que le feu Roi laissa en mourant de faire cette restitution, enfin sur les scrupules de conscience du Saint Roi son fils. Mais nous avons ce fameux traité publié par les Anglois mêmes : on n'y voit rien qui ait trait à cet engagement de restituer de la part de Louis VIII : il n'y étoit donc pas obligé : il ne l'a donc pas ordonné. Quel pouvoit donc être l'objet des scrupules de son successeur ? Que fera-ce, si l'on ajoute à tout cela que notre histoire ne parle ni de cette offre, ni de ces perplexités du religieux Monarque ?

Heureusement pour la France, c'est toujours le même Historien qui parle, le mauvais génie de Henri ne lui permit pas d'accepter la proposition du Roi. Obsédé par les Agents du Comte de la Marche, & sur-tout par la Comtesse sa mère, qui l'assuroient que bientôt la guerre lui procureroit de plus grands avantages, il alla se

figurer que tout trembloit à son approche, & que rien ne pourroit lui résister. Dans cette persuasion, il rejeta toutes les offres qu'on lui faisoit, envoya déclarer la guerre par deux Chevaliers de l'Hôpital, & se prépara dès-lors à marcher. L'indignation qu'excita ce refus dans le cœur des François, fit pousser le siège de Frontenay avec encore plus de vigueur qu'auparavant. Il fut enfin emporté d'assaut le quinzième jour, au grand étonnement des ennemis, qui le regardoient comme imprenable.

Mem. Ibid. Le fils du Comte de la Marche demeura prisonnier avec quarante & un Chevaliers, quatre-vingt Sergents, & tout ce qui restoit de la garnison. Toute l'armée, dans l'emportement de la victoire, demandoit qu'on punit leur révolte d'une mort honteuse : mais le Roi plaida lui-même leur cause, représenta qu'un fils & des vassaux ne méritoient point ce traitement pour avoir suivi les ordres d'un père & d'un Seigneur, & se contenta de les envoyer en différentes prisons de son Royaume. La ville fut ensuite rasée jusqu'aux fondemens, d'où lui est venu le nom de

Frontenay l'abattu, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Toutes les Places en deçà de la Charente, épouvantées de la prise de ce fameux Boulevard, furent forcées sans peine, ou se rendirent sans résistance. On met du nombre des premières, Villiers dont le Roi *fit tous les murs par terre espandre*, Breic ou Preic, Saint Gelais, & Mautac qui fut détruit de fond en comble, de même que le château d'Auterne dont *tours & tourelles furent fraintes & mises à bas*.

Guil. Guiart
p. 137.

On compte parmi les secondes, Tonnay-Boutonne où il mit une forte garnison, & Thoré ou Thoron, dont les habitants *esbahis & nus sont ensemble à merci venus*. Taillebourg, Place très-forte, lui ouvrit aussi ses portes. Le Monarque s'y logea avec ses principaux Officiers : le reste campa dans la prairie qu'arrose la Charente, à la vue de l'armée Angloise qui étoit postée sur l'autre rive. Elle étoit composée de seize cents Chevaliers, de six cents Arbalétriers, & de vingt mille hommes de pied. Celle du Roi en commençant la campagne, avoit autant d'infanterie, & presque le double de cavalerie; mais il en avoit

perdu une partie par les sièges & par les maladies. On voit par cette position, que les deux Princes n'étoient séparés que par la rivière, qui est très-profonde en cet endroit, mais très-peu large. Il y avoit dessus un petit pont de pierre où il ne pouvoit passer que quatre hommes de front, & l'extrémité de ce pont étoit défendue par quelques tours dont Henri s'étoit rendu maître. Louis néanmoins entreprit de forcer ce dangereux passage. Il ramasse tout ce qu'il peut de bateaux, les charge de troupes, & leur ordonne d'aller prendre terre malgré les Arbalétriers Anglois qui bordoient le rivage. En même tems il commande l'attaque du pont. Elle se fit d'abord avec furie, l'ardeur du soldat répondant à celle du Général. Bientôt les retranchemens furent emportés : mais bientôt aussi on perdit après un combat opiniâtre, ce que la première fougue avoit fait gagner.

Louis force
le pont de
Taillebourg. Alors le Saint Roi s'abandonnant à son courage, met pied à terre, se jette l'épée à la main au milieu de la mêlée, renverse tout ce qui se présente sous ses coups, & pendant quelque tems soutient presque seul tout l'effort

des ennemis qui l'entouroient de toutes parts , digne en cet état de commander les François. Déjà il avoit percé jusqu'à l'autre bout du pont , & s'en étoit rendu maître : mais ce fut là qu'il se vit dans le plus grand péril ; « car pour un homme qu'il avoit quand » il fut paissé , les Anglois , dit Joinville , en avoient bien cent ». Sa valeur néanmoins suppléa au nombre : il repoussoit d'un côté les plus ardents, de l'autre il mettoit en bataille le peu de gens qui lui venoient. Enfin joint par les troupes qui abordoient en foule , & qui s'étendoient à mesure qu'elles gaignoient du terrain , il combattit avec plus d'égalité. Aussi-tôt tout change de face. Les Anglois poussés avec vigueur lâchent le pied , tournent le dos , & mettent en désordre le reste de leurs gens. Henri , qui s'étoit toujours tenu hors de la portée du trait , en alloit être entraîné , lorsque Richard son frère , pour le sauver , quitta ses armes & s'avança seul avec un simple bâton à la main , demandant à parler au Comte d'Artois. Le mérite du jeune Prince Anglois , la grande réputation qu'il s'étoit faite en Orient , les services qu'il y avoit

Joinv. p. 21.

Math. Par. p. 590.

rendus à plusieurs Seigneurs François, tout contribua à lui procurer un accès facile auprès d'un Monarque que la modération n'abandonna jamais, pas même dans le sein de la victoire. Ainsi Richard fut comblé de caresses & d'amitiés. Louis, à sa prière, accorda aux Anglois une suspension d'armes pour le reste du jour & jusqu'au lendemain. « Allez, Monsieur le Comte, » lui dit-il en le congédiant, je veux » bien vous accorder ce relâche pour » donner au Roi votre frère le tems » de songer à ses affaires : je souhaite » qu'il en profite ». Mais la consternation s'étoit emparée du cœur de Henri : déjà il étoit parti à toute bride pour gagner Saintes, & toute son armée l'avoit suivi, croyant toujours avoir les François à leur poursuite.

La même nuitée, dit Joinville, le Roi d'Angleterre & le Comte de la Marche eurent grand discord l'un à l'autre. Ce Monarque, malheureux par sa faute & par son peu de courage, se repentoit, mais trop tard, d'avoir entrepris une si grande affaire, & se plaignoit qu'on l'y avoit engagé mal à propos. Les louanges dont les gens mêmes relevoient publiquement la mo-

détation & la valeur de Louis, le regret d'avoir rejeté des offres qu'il eût pu attribuer à la terreur de ses armes, la honte enfin de se voir réduit à regagner ses Etats en fuyant, toutes ces tristes idées l'affligoient sensiblement, & plongeoyent son ame dans le plus noir chagrin. Il ne put s'empêcher de le témoigner à son beau-père, lui reprochant avec aigreur que c'étoit sa seule ambition qui avoit commis l'honneur de l'Angleterre, & lui demandant avec un emportement étrange, où étoient ces Comtes de Toulouse, ces Rois de Castille, d'Aragon, de Navarre, & ces invincibles armées qui devoient accabler le Roi de France ? Hugues aussi chagrin pour le moins, parce qu'il perdoit autant & même plus, nia qu'il eût donné ces assurances, en fit des sermens horribles, & protesta que c'étoit le zèle aveugle de la Comtesse Reine leur mère pour leur agrandissement, son ambition effrénée, sa jalousie & sa rage, qui avoient tramé toute cette intrigue. De telles raisons, vraies pour la plupart, ne purent calmer l'infortuné Henri : le gendre & le beau-père demeurèrent également mal satisfaits l'un de

Iidem. lib. 11.

l'autre : ce qui les empêcha d'agir de concert, & acheva de ruiner leurs affaires.

Bataille de
Saintes : dé-
faite des An-
glois.

Tandis que cette violente scène se passoit à Saintes, Louis fit défiler le reste de son armée au de-là du pont, & établit son camp au même lieu que les Anglois venoient de quitter. Dès le lendemain il envoya quelques détachemens faire un fourage jusques sous les yeux de l'ennemi. Hugues, sans prendre ordre du Roi d'Angleterre, fit une grande sortie sur eux, & les chargea vigoureusement. Il étoit suivi de trois de ses fils, & d'un corps considérable de Gascons & d'Anglois, outrés de leur défaite & de cette nouvelle hardiesse des François. Ceux-ci se défendirent avec la même vigueur qu'ils étoient attaqués. Alors, dit un Historien de ce tems, eussiez vu *lances brandir, descendre maces, haubertons à haches descouter.... targes percer outre.... juifsarmes & épées bruire, selon que l'on les desserre, & couvrir ça & là la terre de divers atours dépéciés. Tost y a tant d'hommes bléciés, les uns ès bras, autres ès testes, que li veoirs est deshonnêtes. Li fourrier trop bien se défendent : mais enfin prêts d'être acca-*

Guil. Guiart.
P. 137.

blés par le nombre, (ils étoient à peine un contre trente) ils envoyèrent demander du secours au Comte de Bourgogne, d'autres disent au Comte de Boulogne. *Sire, dit le mes-* Gail. Naug.
p. 338.
sager en ses complaints, mal va l'affaire devant Saintes : car plusieurs à mort se dégradent : se nos François qui se combattent ... ne sont en l'eure secours... jamais n'en verrez pié ne queue. Le Comte à cette nouvelle dépêche au Roi pour l'avertir de ce qui se passe, double lui-même le pas à la tête de l'avant-garde qu'il commandoit, fond sur les Anglois, rue de sa main le Chârellain de Saintes qui portoit l'enfeigne du Comte de la Marche, & rétablit une seconde fois l'égalité entre les combattants. Louis arrive sur ces entrefaites : l'action devient générale : une escarmouche que le hazard seul avoit engagée, se termine enfin par une grande bataille entre deux grands Rois, qui ne s'attendoient à rien moins.

On entendit aussi-tôt l'air retentir des cris ordinaires de *monjoie Saint Denis* de la part des François, & de *Rialistes* du côté des Anglois. Tout combatit avec fureur : le François

vouloit conserver la gloire du jour précédent, l'Anglois cherchoit à réparer sa perte. La victoire fut longtemps douteuse : on n'en a guère vu de plus opiniâtre & de plus sanglante. Mais enfin elle se déclara pour Louis : l'ennemi fut enfoncé de tous côtés. Henri donna encore le premier l'exemple de fuir. Toute son armée le suivit, *du tout en tout desconfite, & vers la ville se rabrive.* Jean des Barres, six Chevaliers, & quelques autres braves François, emportés par leur courage, les poursuivent avec trop d'ardeur, entrent dans Saintes pêle mêle avec eux, & sont faits prisonniers. On compte parmi les Anglois qui furent pris en fuyant ou les armes à la main, *vingt-deux Chevaliers, trois Clercs richement revêtus, cent vingt hommes d'armes, & une infinité de gens de pied.* On ne dit rien du nombre de leurs morts : mais leur opiniâtreté dans le combat, la confusion épouvantable qui accompagna leur fuite, la fureur avec laquelle ils furent poursuivis jusques dans leur retraite ; tout annonce un grand carnage. Il fut tel que le malheureux Henri crut sa perte inévitable. Ainsi au lieu de penser à

Gull. Guicci.
p. 118.

Ibid.

réparer sa disgrâce , ou du moins à la porter en homme de cœur , il prend dès là nuit même une résolution de désespéré , se jette sur le plus vîte de ses chevaux , abandonne Saintes , & pique à toute bride vers Blaye , Place très-forte dans le Bordelois. Officier & soldat , tout imite l'exemple du Souverain. On s'écrase aux portes. Bientôt le chemin est couvert d'un monde de fuyards que personne ne poursuit : maîtres , valets , cavaliers , piétons , tout fuit à la débandade , sans provisions , sans vivres. On n'avoit donné ordre à rien : rien ne fut sauvé , ni chariots , ni hardes , ni même la Chapelle du Roi fugitif , qui étoit fort riche tant en ornemens qu'en reliques.

Math. Paris

Aussi-tôt Saintes ouvre ses portes au vainqueur : il y fut reçu avec une extrême joie du peuple , des Magistrats , & du Clergé. Cet exemple de soumission eut beaucoup d'imitateurs. Les plus considérables furent le Sire de Pons & les Seigneurs de Mortagne & de Mirebeau. Celui-ci , nommé Bersolde , dans la triste nécessité ou de changer de maître , ou de s'ensevelir avec sa famille sous les ruines de sa

Suites de cette victoire.

Guil. Guizot.
P. 139.

Math. Par.

Place, alla trouver Henri, & se jet-
 tant à ses pieds, lui demanda, les lar-
 mes aux yeux, s'il pouvoit attendre
 que l'Angleterre le délivrât en cas d'un
 siège, ou si sa Majesté lui ordonnoit
 de se défendre au péril de sa vie, mê-
 me sans espérance de secours. Le Mo-
 narque touché d'une fidélité si rare,
 lui donna tous les éloges qu'elle mé-
 ritoit : puis d'un ton qui ne le faisoit
 point paroître au dessus de sa mauvai-
 se fortune, il ajouta que loin de pou-
 voir garantir les autres, il n'étoit pas
 en état de se défendre lui-même ;
 qu'il le quittoit de toutes choses, &
 le laissoit en pleine liberté de pour-
 voir à l'avantage de sa Maison. Ber-
 tolde sur cette réponse se rend
 au camp de Louis, & l'abordant
 avec une contenance noble & fière,
 respectueuse néanmoins : « Sire ,
 lui dit-il, je suis à vous, moins
 cependant par un choix volontaire,
 que par la fatalité des circonstances.
 Si mon ancien Maître ne m'avoit
 pas rendu à moi-même, vous n'au-
 riez obtenu mon hommage que les
 armes à la main : mais puisque je
 suis libre de me donner à vous ,
 je ne cesserai d'y être, que lors-

» que vous ne voudrez plus de
 » moi ». Louis avoit le cœur grand :
 il fut touché de cette généreuse fran-
 chise, & montra qu'il étoit digne
 d'avoir de pareils sujers. « Je vous re-
 » çois avec joie , répondit-il en lui
 » rendant la main , donnez-vous à moi
 » de même. Je vous rends votre Pla-
 » ce , gardez la pour votre nouveau
 » Seigneur : je m'en croirois moins as-
 » suré en d'autres mains ».

Hugues de son côté cherchoit à
 conjurer l'orage, & n'oublioit rien
 pour conserver le peu qui lui restoit.
 Tout occupé de ce soin, il envoie
 l'aîné de ses fils solliciter auprès de
 son vainqueur une grace qu'il ne mé-
 ritoit point, au Jugement même des
 Historiens étrangers. L'insulte faite
 au Comte de Poitiers frère du Roi son
 Seigneur, la France exposée par ses
 intrigues à une ruine presque certai-
 ne, un repentir enfin inspiré par la
 seule impossibilité de se défendre,
 tout sembloit exiger une vengeance
 éclatante : mais Louis sçavoit éga-
 lement dompter les rebelles auda-
 cieux, & pardonner à ceux qui se sou-
 mettoient par quelque motif que ce
 fût. Il crut néanmoins devoir à la

Le Comte
 de la Marche
 se soumet, &
 fait sa paix à
 des condi-
 tions fâcheu-
 ses.

Nangis. Ibid.
 P. 339.

sûreté de l'Etat & à sa gloire , de négocier avec le Comte qu'à des conditions assez rigoureuses , pour ôter aux factieux toute envie de brouiller. Les principales sont que *Hugues de Lusignan* , *Isabelle sa femme* , *Hugues le Brun* , *Gui* , & *Geoffroy de Lusignan*

Du Cang.
Hb. sur l'Hist.
de Saint Louis.
P. 48. 49.

ses fils , se soumettent avec leur *Terre-haut & bas* (absolument sans restriction) à la volonté du *Seigneur Roi* :

» qu'ils renoncent pour toujours aux
» Places conquises sur leur Maison
» pendant cette guerre , telles que
» *Saintes* , *Montreuil* , *Frontenay* ;
» *Langey* , *saint Gelay* , *Preic* , *Tonnay-Boutonne* , & plusieurs autres ,
» qui demeureront au Comte de Poitiers avec toutes leurs dépendances
» (a) : qu'ils lui abandonnent en outre le grand Fief de l'Aunis avec
» l'hommage du Sire de Pons , de
» *Geoffroy de Ranconne* , de *Geoffroy de Lusignan* , & de ce que le
» Comte d'Eu tenoit ci-devant dans
» leur mouvance : qu'ils quittent le

(a) Il y a dans le texte : *le Seigneur Roi* , avant de nous recevoir en grace , nous a dit qu'il retenoit pour le *Seigneur Roi son frère* , comte de Poitiers , tout ce qu'il avoit conquis sur nous : ce que nous lui avons accordé. Serait-ce une faute du copiste , ou donnoit-on encore le nom de Roi aux fils & frères de Roi ?

Seigneur Roi de la pension de cinq
mille livres Tournois qu'il leur
payoit tous les ans en exécution du
traité de Vendôme : que toutes les
conventions faites jusqu'ici en leur
faveur , seront regardées comme
nulles : que le Monarque pourra
faire paix ou trêve avec l'Angleter-
re , sans les y comprendre , mais
qu'il veut bien s'obliger à ne les
point soumettre malgré eux aux An-
glois : enfin que le Comte de la
Marche fera hommage-lige contre
tous les hommes & toutes les femmes
qui peuvent vivre & mourir , tant au
Roi pour le Comte d'Angoulême ,
pour Castres , pour Coignac , pour
Jarnac , qu'au Comté de Poitiers
pour Lusignan , pour le Comté de
la Marche , & pour toutes leurs dé-
pendances ».

On employa deux jours à régler ces
articles. Il y en avoit un autre qui
portoit , que le Comte se rendroit en
personne au camp du Monarque ,
pour ratifier lui-même le traité. Il y
vint en effet avec sa femme & ses
deux autres fils. Tous se jetterent aux
pieds de Louis , fondant en larmes ,
moins sans doute par un véritable

Guill. Nang.
8. 339.

repentir, que par le désespoir réel de se voir réduits à une pareille humiliation. « Mon-Seigneur & mon Roi, » dit Hugues *en poussant de violents sanglots*, vous voyez à vos genoux » un malheureux qui se reconnoît indigne de toute grace, parce qu'il a joint l'insolence à l'injustice : mais oubliez son crime, pour ne vous souvenir que de votre clémence : c'est d'elle seule qu'il attend son pardon ». Le Roi qui avoit des entrailles de miséricorde pour tout coupable qui avouoit humblement sa faute, ne lui donna pas le tems d'en dire davantage : il releva aussi-tôt la Comtesse avec une bonté aussi sincère, que la soumission de cette Princesse paroissoit forcée, & se contenta d'exiger que son mari accompagnât ses troupes contre le Comte de Toulouse, qu'il avoit pareillement résolu de châtier.

Louis en-
voye des
troupes con-
tre le Comte
de Toulouse,
qui demande
enfin la paix,
& l'obtient.

Raymond en effet, oubliant que depuis quinze ou seize ans il n'avoit d'autre appui que le Roi, s'étoit déclaré non-seulement contre son protecteur, mais même contre sa fille & son gendre. Le désir de recouvrer ce qu'il avoit perdu par le traité de Pa-

ris, effaça de son cœur le souvenir
 de toutes les graces qu'il avoit reçues.
 Affuré des Rois de Navarre, de Cas-
 tille & d'Aragon, du Vicomte Tren-
 cavel, des Comtes de Foix, d'Arma-
 gnac, de Comminges, & de Rodès,
 des Vicomtes de Narbonne, de Lau-
 trec, de Lomagne, & d'un grand
 nombre d'autres Seigneurs les plus
 puissants du pais, il conclut une li-
 gue offensive & défensive avec le
 Comte de la Marche, dont il voulut
 même épouser une fille, nommée
 Marguerite. Quelques-uns prétendent
 qu'il l'épousa réellement, quoique ce-
 la ne pût se faire sans dispense. Car
 Raymond étoit petit-fils de Constance
 fille de Louis le Gros, & la Comtesse
 de la Marche, mère de Marguerite,
 étoit née d'une Alix de Courtenai,
 petite fille du même Louis. Mais le
 Toulousain, outré d'avoir été forcé
 de donner la Princesse Jeanne sa
 fille au Comte de Poitiers, ne vou-
 loit point qu'elle fût son héritière.
 Exemple qui prouve bien, dit Meze-
 ray, qu'entre les Grands, honneur,
 parenté, alliance, & conscience cé-
 dent facilement à l'intérêt & au ca-
 price.

Une grande maladie cependant manqua d'ensevelir le rebelle avec tous les projets : elle les suspendit du moins pour quelque tems. Alors il donna de grandes marques de repentir, promit de réparer tout le mal qu'il avoit fait, & reçut l'absolution avec toutes les apparences de la plus sincère piété. Mais Raymond mourant, & Raymond en santé, étoient deux hommes très-différents : bien-tôt toutes ses bonnes résolutions s'évanouirent. Il se met en campagne, porte le fer & le feu dans les Domaines du Roi, défait quelques troupes du Monarque, s'assûre du Rasez, du Minervoïs, du Termenoïs, & de quelques autres pais voisins ; se rend maître du Carcassez, force Albi, s'empare du Narbonnois & de sa capitale, & reprend le titre de Duc de Narbonne qu'il avoit solennellement cédé. Louis informé de cette révolution, détacha l'ancien Comte de Bretagne, le Comte de la Marche, & une partie de son armée, pour aller s'opposer à de si rapides progrès. On ignore les circonstances de cette expédition. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le Comte en trahissant son Souve-

rain étoit lui-même trahi par ses vassaux. La victoire de Taillebourg, suivie de celle de Saintes, avoit répandu la consternation dans tous les esprits : chacun ne songea qu'à faire son accommodement avec le vainqueur, même au préjudice de celui qui les avoit engagés dans la révolte. On en trouva le prétexte dans l'assassinat de Guillaume Arnaud, de l'Ordre de S. Dominique, Inquisiteur de la foy, d'Etienne frère Mineur, son collègue, & de plusieurs autres clercs leurs affociés, qui furent massacrés dans le palais du Comte à Avignonnet, les uns à coup de flèche, d'autres à coup de hache ; ceux-ci à coup de lance, ceux-là à coup de couteau. Envain le malheureux Raymond désavoua cette action barbare, qu'il punoit même très-sévèrement dans la suite : on s'obstina à l'en rendre responsable, parce qu'il n'en fit pas justice sur le champ.

Le Comte de Foix, gagné par le Roi, en prit occasion de dégager sa parole, & de secouer la domination du Prince Toulousain, protestant qu'il ne reconnoîtroit jamais pour son Seigneur, ni n'assisteroit de ses armes un fauteur d'Hérétiques, & un persécu-

Guil. de Foix
c. 41.

teur déclaré des Catholiques. Il s'engagea même de servir le Roi contre ce prétendu Tyran. Louis de son côté promit de le recevoir lui & ses successeurs au nombre des vassaux immédiats de la Couronne pour les Domaines qu'ils tenoient auparavant en fief des Comtes de Toulouse, & les tira effectivement pour toujours de leur mouvance. Cet exemple fit effet. On s'empressoit de tous côtés à rentrer dans les bonnes grâces du Souverain. Raymond épouvanté de cette défection presque générale, envoya l'Evêque de Toulouse pour faire des propositions de paix ; mais soit qu'il crût que l'état des affaires lui feroit tout obtenir, soit qu'il comptât encore sur le Roi d'Angleterre qu'il avoit été trouver furtivement à Bordeaux où tous deux avoient juré de s'aider mutuellement & toujours contre le Roi & ses Alliés, il parloit moins en coupable qui sollicite son pardon, qu'en vainqueur qui veut imposer la loi. On ne lui répondit qu'en faisant partir un corps d'armée sous les ordres de Hugues évêque de Clermont & d'Imbert de Beaujeu, pour aller l'attaquer jusques dans ses Domaines, & le forcer de rentrer dans le devoir.

Enfin pressé de toutes parts , il se soumit absolument & sans restriction à la volonté du Monarque , qui accepta ses soumissions d'autant plus volontiers , qu'il faisoit plaisir à la Reine Blanche sa mère , cousine germaine du Comte. On blâma beaucoup cette Princesse ; dit un Auteur du tems , d'avoir eu trop d'indulgence en cette occasion : mais elle n'agit , ajoute-t-il , que par zèle pour l'Etat ; & dans le dessein d'y rétablir la paix.

Guil. de Pod.
ibid.

Aussi-tôt le Roi dépêcha Ferri Pâté , maréchal de France , Jean le Jay , chevalier de mérite , & Guillaume de Limoges son clerc , pour aller en Province recevoir les sûretés que le Comte avoit promis de donner. S. Rome dans le Lauraguais fut le lieu de la conférence. Raymond y confirma par écrit ce qu'il avoit offert par ses Envoyés , s'engagea de restituer tout ce qu'il avoit pris par lui-même , ou par ses Alliés , & jura d'observer en son entier le traité de Paris. Sur de telles assurances on lui accorda une trêve , qui quelque tems après fut suivie d'une paix enfin durable. Le Comte pour la consommation , s'étoit rendu à Lorris , où le Monarque rendit sa Cour. Ce

Ann. 1243

Guil. Nang.
p. 319.

Rymer. 2^{et}.
publ. tom. 1.
p. 146.

sieurs, touché d'ailleurs de ce que souffroit son armée considérablement affoiblie par les maladies. Les grands & les petits mouroient en foule, les uns de chaud, de faim, ou de soif, les autres de fièvres pestilentes : on écrit qu'il y périt plus de vingt mille hommes de toutes conditions. Le Roi lui-même ne put échapper à la malignité de la contagion : il en fut attaqué avec une grande violence, & la délicatesse de sa complexion faisoit trembler pour ses jours. Il accorda donc au Monarque Anglois ce qu'il demandoit avec tant d'instances, & la trêve fut conclue pour cinq ans. Rien ne pouvoit arriver de plus heureux pour les Seigneurs de la suite de Henri : tous étoient réduits à la dernière misère : tous quittèrent l'armée sans congé pour regagner leur pais. Mais n'osant s'embarquer en Gascogne, parce que l'ancien Comte de Bretagne, feignant d'ignorer l'accommodement, infestoit la Manche, ils firent demander des passeports qui leur furent, pour ainsi dire, prodigués. C'est une sorte de grace, disoit Louis, que je ne refuserai jamais à mes ennemis. Ils traversèrent donc
route

toute la France pour se rendre à Calais, & en furent quittes pour quelques railleries qu'il leur fallut essuyer. Quelques-uns de ces courtisans qui n'ont souvent d'autre mérite que le triste talent d'amuser le Prince par des médisances ingénieusement tournées, voulurent aussi mêler Henri dans leurs plaisanteries : Louis leur imposa silence d'un ton très-sérieux.

« Quand ce ne seroit pas, dit-il, Math. par. p. 196.
 » fournir au Roi mon frère un pré-
 » texte de me haïr, sa dignité mérite
 » bien qu'on en parle avec respect :
 » il faut espérer que les aumônes &
 » les bonnes œuvres qu'on lui voit
 » faire, le tireront du mauvais état
 » où les méchants l'ont jetté par leurs
 » conseils imprudens ». Sentiment vraiment digne d'un Héros, qui trouve toujours des motifs de faire grace à un ennemi malheureux. Le saint Monarque fit plus encore : il usa des plus rudes menaces pour obliger le Comte de Bretagne à laisser la mer libre. Le Roi d'Angleterre en profita pour retourner dans son Royaume, où il arriva dénué de tout, & chargé de dettes immenses, au lieu des lauriers qu'il s'étoit promis.

Ainsi finit cette guerre dangereuse, qui sembloit devoir ensevelir la France sous ses propres ruines. Guerre civile, elle fut allumée par des vassaux également redoutables par leurs qualités personnelles, par leurs alliances, par l'étendue, les richesses, & la puissance de leurs domaines. Guerre étrangère, elle fut projetée par les Rois d'Aragon, de Navarre & de Castille, conseillée par un grand Empereur, entreprise & soutenue par un Monarque puissant en hommes & en argent. Louis, presque seul, trouva dans son intrépidité de quoi faire face à tant d'ennemis réunis; & seul contre tous, les réduisit tous à demander quartier ou pardon. L'Aragonois bloqué en quelque sorte par le Comte de Foix & les autres Seigneurs que le Saint Roi avoit sçu mettre dans ses intérêts, n'osa tenter le passage des Pyrénées; le Navarrois n'eut pas la hardiesse de se déclarer ouvertement; le Castillan ne jugea pas à propos de paroître: Frédéric ne remporta d'autre fruit de ses intrigues que la honte, toujours inséparable de la mauvaise foi: Henri fut battu deux fois, & forcé de regagner Londres dans l'état

du monde le plus pitoyable : enfin les vassaux de France humiliés, domtés, atterrés, furent contraints de rentrer dans leur devoir pour n'en plus sortir. Quand on songe que Louis n'avoit guère que vingt-huit ans lorsqu'il exécuta de si grandes choses, & que son caractère étoit encore fort au-dessus de sa fortune, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'un tel Prince étoit né pour commander à l'univers par ses grandes qualités, & pour en faire le bonheur par ses vertus. Aussi-tôt, le vainqueur retourne à Paris, & y est reçu avec la joie que les habitants de cette capitale ont accoutumé de faire paroître quand ils voient revenir leur Roi couvert de gloire : joie qui augmenta encore par la naissance d'un Prince dont la reine Marguerite accoucha dans le même tems. Il fut tenu sur les fonts par l'abbé de S. Denis, baptisé par l'Archevêque de Paris, & nommé Louis comme son ayeul & son père.

Guil. Nangis
p. 340.

Le saint Siège étoit encore vacant. Frédéric en rejettoit la faute sur les Cardinaux, & les Cardinaux sur Frédéric, qui retenoit leurs confrères prisonniers. C'est ce qui l'obligea de les

Le Cardinal de Fiesque est élu Pape : on négocie inutilement pour la paix d'Italie.

délivrer pour la plupart : mais voyant que l'élection du Pape n'avançoit pas davantage , il résolut de la presser par la terreur de ses armes : il fit investir Rome & porta la désolation sur toutes les terres de l'Eglise. Ce moyen lui réussit. On lui promit de lui donner au plutôt satisfaction , & il retira ses troupes. Les François de leur côté , indignés de tous ces délais , envoyèrent signifier au sacré Collège , que s'il ne faisoit cesser une vacance si pernicieuse au repos de la Chrétienté, on trouveroit moyen de suppléer à cette coupable négligence , en élisant un Pape en deçà des Monts. Menace, dit Mathieu Paris , qui n'étoit pas une entreprise nouvelle , puisqu'ils en avoient le privilège accordé par Saint Clément à Saint Denis , lorsqu'il lui donna l'Apostolat sur les peuples d'Occident. C'est bien dommage qu'une prérogative si singulière ne se trouve appuyée que sur le seul témoignage de cet Ecrivain. Les Cardinaux cependant , pressés & sollicités de toutes parts , élurent enfin d'un consentement unanime Sinibalde de Fiesque , Génois , de l'illustre maison de Lavagne , Cardinal Prêtre , & Chancelier

de l'Eglise Romaine. C'étoit un homme d'une capacité profonde, & d'un caractère, à ce qui paroissoit, doux & facile, qui jusques-là avoit fait tous les efforts pour modérer l'humeur impérieuse de son prédécesseur : il étoit de plus ami particulier de l'Empereur : on avoit sujet d'espérer qu'il pacifieroit toutes choses. Mais ce Prince habile & pénétrant, en apprenant l'exaltation du Prélat, dit à ses Ministres qui s'en réjouissoient :

Le Cardinal de Fiesque étoit mon bon ami : le Pape Innocent IV (c'est le nom qu'avoit pris le nouveau Pontife)

sera peut-être mon plus dangereux ennemi. Il ne laissa pas néanmoins de lui

envoyer faire offre de toute sa puissance pour la gloire & la liberté de l'Eglise, *sauf les droits & l'honneur de l'Empire & des Royaumes qu'il possé-*

doit. Fatale restriction qui étoit une source intarissable de querelles entre les deux Puissances. L'ambassade toutefois fut reçue favorablement. On nomma de part & d'autre des Commissaires pour traiter d'un accommodement. Chacun exposa ses sujets de plaintes. Le Comte de Toulouse, que ses propres affaires avoient appelé à

Joan. villahuf.
L. 6. c. 4. L

- Rome, sollicita vivement pour l'Empereur. Enfin tout paroissoit concilié : les Agents de Frédéric promirent de la part de leur maître toutes sortes de soumissions au Pape, & lui en firent un serment solennel.

Y a Chaise,
Hist. de Saint
Louis. tom. 1.
p. 387.

Mais bientôt, dit un Ecrivain moderne, il parut que cette réconciliation *n'étoit qu'un jeu de théâtre*, & l'on a peine à voir de quel côté étoit le masque, s'il n'étoit de tous les deux. L'Empereur fut de nouveau frappé d'anathème, & le Pape ordonna de le publier par tout. Un Curé de Paris, homme jovial, monte en chaire, la Bulle d'Innocent à la main. « Vous » sçavez, mes frères, dit-il, que j'ai » ordre de fulminer une excommuni- » cation lancée contre Frédéric : j'en » ignore le motif : tout ce que je sçais, » c'est qu'il y a entre ce Prince & le » Pontife Romain de grands diffé- » rens & une haine irréconciliable. » Dieu seul connoît qui des deux a » tort. C'est pourquoi de toute ma » puissance j'excommunie celui qui » fait injure à l'autre, & j'absous celui » qui la souffre au grand scandale de » toute la Chrétienté ». Cette plaisanterie fit rire tout Paris. L'Empe-

Math. Par. p.
375.

reur, qui l'apprit des premiers, envoya des présents considérables au facétieux prédicateur : mais le Pape , qui n'entendoit pas raillerie , le châtia de son indiscretion , & lui imposa une sévère pénitence.

Tandis que l'Italie étoit plus déchirée que jamais par les guerres civiles , Louis , toujours occupé du soin de maintenir la tranquillité dans son Etat , entreprit une chose qui étoit contre un usage reçu de tout tems , mais qui lui parut de la dernière importance pour le repos de ses peuples. Plusieurs Seigneurs & Gentilshommes ses sujets , avoient des Fiefs en Angleterre. La coutume étoit , quand la guerre s'allumoit entre les deux Nations , que ceux qui se trouvoient vassaux des deux côtés , servoient en personne celui dont ils dépendoient principalement : ce qu'ils tenoient de l'autre , demouroit saisi entre ses mains jusqu'à la paix. Alors tout étoit fidèlement restitué. Il y avoit sur cela divers réglemens qui s'observoient avec assez d'exactitude, non-seulement dans les guerres de Souverain à Souverain , mais encore dans celles que les Gentilshommes fieffés prétendoient

*Précautions
du Roi pour
prévenir les
troubles dans
son Etat.*

avoir droit de se faire les uns aux autres. On reconnut enfin par une triste expérience, que c'étoit fournir aux factieux, sinon un prétexte, du moins une occasion d'entretenir des intelligences secrètes avec l'ennemi. Le Saint Roi crut que la sûreté de son Royaume exigeoit qu'il abolît ce dangereux usage, du moins à l'égard de l'Angleterre, où les esprits brouillons étoient toujours sûrs de trouver un asile. Aussi-tôt il mande les intéressés à Paris, leur ordonne de ne garder de terres que dans l'un des deux Etats, & leur en laisse le choix, alléguant à ce sujet ce passage de l'Evangile,

Mem. p. 614. Personne ne peut servir en même tems à deux maîtres. Tous obéirent, les uns par complaisance, les autres par crainte : quelques-uns passèrent au service du Monarque Anglois, la plupart s'attachèrent au Roi, qui sans doute les dédommagea de ce qu'ils abandonnoient pour lui. A cette nouvelle, Henri, qui avoit le talent de faire toujours mal ce qu'il auroit pu bien faire, se livra à toute l'impétuosité de son tempérament : sans garder aucune mesure, sans proposer aucune option, il confisqua toutes les terres

que les François , sur-tout les Normands , possédoient dans ses domaines. Ceux - ci , vivement irrités de cette conduite , firent tous leurs efforts pour la faire regarder comme une infraction à la trêve , & Louis eut besoin de toute son autorité pour les empêcher de courir aux armes.

Toutes les vues du sage Monarque se portoient au maintien de cette paix , qui fait la richesse & le bonheur des peuples. Hugues comte de la Marche , vers ce même tems, fut accusé de trahison , & mandé avec d'autres Seigneurs de Poitou. Il obéit , se présenta innocent ou coupable , traita l'accusation de calomnie , & demanda justice. On alloit l'envoyer en prison pour le convaincre ou pour le justifier selon les formes établies , lorsque le dénonciateur , l'un des plus vaillants hommes de son siècle , dit qu'il n'avoit point d'autre preuve que son épée , ni d'autres formes à garder que la loi de l'Etat dans pareilles circonstances : qu'il étoit prêt de faire voir par la mort de l'un ou de l'autre , qui des deux ne parloit pas le langage de la vérité. Hugues accepta le défi avec toutes les marques de la plus entière

Il exempta le Comte de la Marche & le Vicomte de Limoges de se justifier par le duel.

Idem. p. 603.

confiance. Mais l'aîné de ses fils , prosterné aux pieds du Roi , lui remontra humblement qu'il étoit hon-teux qu'un homme de cet âge & de cette dignité eût à défendre son hon-neur contre un aventurier ; qu'il y avoit plus de proportion entre lui qui parloit & l'accusateur ; qu'il s'offroit enfin de prouver l'innocence de son père par telle manière de combat qu'on lui prescriroit. Il ne put néan-moins rien obtenir. Le Comte de Poi-tiers soutenoit , au contraire , que l'innocent ne devoit point périr pour le coupable ; qu'il n'étoit pas juste que la perfidie du père trouvât l'im-punité dans la valeur du fils ; qu'il falloit en un mot que le Comte parût un traître jusqu'au bout. Déjà les juges étoient nommés, les armes réglées, le jour & le lieu du combat assignés, lorsque Louis , qui n'avoit d'abord résisté aux tendres représentations du jeune Lusignan , que par complaisance pour Alfonse, son frère, se laissa enfin fléchir par la considération du triste sort d'un malheureux vieillard : objet bien ca-pable de toucher un cœur comme le sien. Il voulut bien tenir Hugues pour innocent , ou du moins lui fit grace.

Le Comte de Poitiers imita son exemple : l'accusateur se rendit lui-même, & la loi demeura sans atteinte.

Ce fut encore par un effet de ce généreux penchant à la clémence, qu'il arrêta la fougue de deux combattants qui alloient aussi se couper la gorge par l'autorité des loix. La Vicomtesse de Limoges, pour suppléer par artifice au défaut de fécondité, supposa une fille à son époux. Gui, c'étoit le nom du Vicomte, persuadé qu'il n'avoit point de part à la naissance de cet enfant, traita sa femme d'adultère, l'enferma dans une étroite prison, & fit expirer dans les flammes une Demoiselle qu'il soupçonna d'avoir contribué à l'infamie de cette infidèle épouse. Ce fut envain que l'infortunée Vicomtesse avoua tout, protesta de son innocence, & jura que l'enfant n'étoit non plus d'elle que de son mari : celui-ci toujours obstiné à croire son deshonneur malheureusement trop réel, ne regarda son aveu que comme une invention grossière, bien moins croyable que le crime qu'on vouloit couvrir. Ainsi elle n'attendoit de jour en jour qu'un traitement pareil à celui de sa suivante : traitement

La Châsse.
Hist. de Saint
Louis. tom. 2.
p. 282, 82.

*De l'Empire
Chap. 22. 1202
1203.*

La loi ne condamnoit les adultères qu'à une amende pécuniaire, ou à tout nuds par toutes les rues de la ville. Mais enfin la supposition se vérifia si clairement, que l'époux en fut satisfait: ce qui le jeta dans un nouveau embarras. Un Gentilhomme, frère de la Demoiselle si brusquement sacrifiée, demanda raison d'une telle barbarie, & fit appeller le Vicomte en duel devant le Roi. On ne peut douter que Louis n'eût en horreur une si abominable manière de procéder: il ne paroît pas néanmoins qu'il pensât encore à supprimer la loi qui l'autorisoit. C'étoit alors une chose si commune, que même dans les tribunaux Ecclésiastiques on ordonnoit tous les jours ces fortes de combats singuliers: les Clercs se battoient comme les autres, ou faisoient battre des laïques pour eux. Le religieux Monarque évita toujours d'en venir à ces excès, pour peu qu'il y trouvât de disposition dans les parties. C'est ce qui arriva dans cette affaire. Elle fut accommodée par ordre de la Reine. Le Gentilhomme se désista, & le Vicomte pardonna à sa femme le crime de sup-

solution, charmé de n'en avoir point
autre à lui reprocher.

L'Empereur cependant, tout oc-
cupé du soin de se faire des alliés puis-
sants, fit demander la princesse Isa-
belle, sœur du Roi, pour son fils
Conrad, élu Roi des Romains, seul
héritier des royaumes de Sicile & de
Jérusalem, & des terres de la mai-
son de Souabe en Allemagne. L'al-
liance étoit très-sorteable : le Prince Joinv. p. 170-
voit seize à dix-sept ans, la Prin-
cesse dix-neuf : Conrad étoit d'une
figure aimable, Isabelle joignoit à une
rare beauté une vertu plus rare enco-
re : tous deux fortoient du plus beau
sang du monde. Frédéric souhaitoit
ardemment cette union, dans la pen-
sée qu'elle mettroit la France dans ses
intérêts : Louis ne la défireoit pas moins,
dans la persuasion que sa sœur ne pou-
voit trouver un parti plus noble : la
stérile Isabelle n'y voulut point enten-
dre. Elle avoit des vues bien plus
hautes, & répondit au Pape qui lui
en écrivit d'une manière propre à la
persuader, si quelque chose l'eût pû,
que dans la religion Chrétienne une
vierge consacrée à Dieu étoit bien au-
dessus d'une Impératrice. Innocent,

Le Pape s'en-
fuit de l'Ita-
lie.

qui avoit cru voir la paix de l'Italie dans cette alliance, admira la généreuse résolution de la Princesse, & gémit sur les suites de son refus. Le malheureux Pontife étoit poussé vivement par l'Empereur, qui, maître de la mer & de tous les passages des Alpes, lui coupoit toute communication avec les autres Princes. Dans cette extrémité il résolut de se retirer; mais il eut grand soin de tenir sa résolution secrète. Averti enfin que trois cents Chevaliers, Tosçans devoient venir pour le prendre à Sutri, il quitte les marques de sa dignité, prend un habit de cavalier armé à la légère, monte sur un excellent coureur, & arrive à travers mille dangers à Gènes sa patrie.

De-là il écrivit au Chapitre de Citeaux une longue lettre, où après avoir déploré avec beaucoup d'éloquence les persécutions que l'Empereur lui faisoit souffrir, il conjuroit tout l'Ordre de se jeter aux pieds de Louis qui devoit se trouver à leur assemblée, pour lui demander un azile en France, & sa protection contre le fils de Satham. Le Roi se rendit en effet à Citeaux, accompagné de la Reine

On lui refuse un azile en France, en Aragon, en Angleterre.

Idem.

sa mère, des Comtes d'Artois & de Poitiers ses frères, de la Princesse Isabelle, du Comte de Boulogne, du Duc & de la Duchesse de Bourgogne, & d'un grand nombre d'autres personnes de considération. L'Abbé, à la tête de cinq cents Religieux, vint au devant de lui en procession, Louis descendit de cheval pour recevoir leurs compliments, & étant entré dans leur Chapitre, suivi de toute la Cour, il vit avec étonnement toute cette foule de solitaires vénérables, par leurs cheveux blancs, & encore plus par la sainteté de leur vie, se prosterner à ses pieds en versant des larmes. Emu de ce spectacle, il se met lui-même à genoux, les fait relever, & leur demande ce qu'ils souhaitent de lui. Alors l'Abbé prenant la parole, lui représenta que les Rois de France avoient toujours été les plus fermes colonnes de l'Eglise Romaine; que son bisayeul, Louis le jeune, avoit donné azile dans son Royaume au pape Alexandre III contre l'ayeul de l'Empereur; qu'Innocent lui demandoit la même grace, & lui promettoit les mêmes bénédictions du ciel; que tout l'Ordre enfin le conjuroit par

tout ce que la Religion a de plus sacré, de ne pas refuser sa protection au successeur de Saint Pierre, qu'un Prince également ambitieux & cruel persécutoit à outrance.

Louis, à qui sa bonté naturelle ne fit jamais oublier ce qu'il devoit aux loix & à l'Etat, répondit qu'autant que son honneur le permettroit, il défendrait l'Eglise contre les insultes de ses persécuteurs; qu'il recevrait même le Pape avec joie, si c'étoit l'avis des Barons, qu'un Roi de France ne pouvoit se dispenser de consulter dans de pareilles circonstances. Il assembla donc les Seigneurs pour prendre leur avis sur ce sujet. Tous répondirent qu'ils ne souffriroient point qu'Innocent vînt s'établir dans le Royaume. On appréhendoit que sa présence n'offusquât la dignité Royale: il y avoit trop de différence entre un jeune Roi & un vieux Pontife, consommé dans les affaires. On redoutoit d'ailleurs une puissance qui dans chaque Etat établit une autre espèce d'Etat où elle est presque absolue: on savoit enfin que la Cour de Rome étoit toujours à charge à ses hôtes. Ainsi le Monarque répondit au saint Père con-

formément à la décision de l'Assemblée, mais dans les termes les plus honnêtes. Le Roi d'Aragon, apparemment pour les mêmes raisons, lui refusa pareillement l'entrée de ses Etats. Ce double exemple fit impression sur le Roi d'Angleterre, qui d'abord avoit donné dans le piège, mais qui scût heureusement s'en tirer par le conseil des plus habiles gens de sa Cour. C'est déjà trop, lui dirent-ils, que nous soyons infectés des usures & des simonies des Romains, sans que le Pape vienne ici lui-même piller les biens de l'Eglise & du Royaume. Le malheureux Pontife chassé de tous côtés, ressentit vivement cet affront. On raconte que dans sa colère il lui échappa de dire : « Il faut nous » accommoder avec Frédéric, ou le » pousser à bout. Quand nous aurons » écrasé ou apprivoisé ce grand Dragon, tous ces petits serpenteaux » n'oseront plus lever la tête, & nous » les foulerons aux pieds sans crainte ». Paroles du moins inconsidérées, qui choquèrent extrêmement les Souverains, mais que les préjugés du tems empêchèrent de venger.

Math. Par. p.
860.

Innocent néanmoins ne perdit pas

Il convoque
un Concile à
Lyon.

courage , & vint à Lyon , qui relevoit alors de l'Empire , mais dont l'Archevêque étoit Seigneur temporel. Celui-ci le reçut avec respect , & lui céda toute son autorité. Alors il prit la résolution de ne plus garder de mesures , & de pousser l'Empereur à bout. Cette fameuse ville, située entre la France , l'Allemagne & l'Italie , pas trop éloignée d'ailleurs de l'Angleterre & de l'Espagne, lui parut un lieu commode pour la convocation d'un Concile général : il fit aussi-tôt expédier des lettres circulaires à tous les Archevêques , leur ordonnant de venir en personne , non pour juger avec lui suivant leur droit , mais *pour l'aider de leurs conseils*. Tel étoit dans ces anciens tems le despotisme qui régnoit à Rome. On n'y regardoit les Evêques que comme de simples Ministres faits pour proposer un avis , non pour décider , privilège qu'on réservoit au seul Pontife Romain. Le Pape en même-tems exhorte les Rois à se trouver à cette Assemblée ou par eux-mêmes , ou par leurs Ambassadeurs , afin d'aviser aux moyens de secourir la Terre-Sainte presque réduite au pouvoir des Infidèles , d'empêcher la

Tom. XI.
Conc. p. 636.

prise de Constantinople que les Grecs assiégeoient , enfin de repousser les Tartares qui avoient déjà pillé plusieurs Provinces de l'Empire , & dont la multitude & la barbarie étoient à craindre pour les autres païs. Il déplore ensuite le malheur de l'Eglise & la persécution qu'elle souffroit , sans route-fois nommer l'Empereur qu'il ne fait que désigner.

Tandis que le Saint Père ne s'occupoit que de projets de vengeance , la France désolée étoit aux pieds des autels pour demander au ciel la guérison d'un Roi qui faisoit en même-tems son bonheur & sa gloire. Ce Monarque chéri , *Prince de paix & de justice* , arrêté à Pointoise , Joinville dit à Paris , Guillaume Guisart à l'Abbaye de Maubuisson , par une dysenterie cruelle jointe à une fièvre ardente , se voyoit au moment d'aller se réunir à ses Pères. La maladie , reste de celle de Poitou dont il ne s'étoit pas bien remis , commença avec tant de violence , qu'il se crut en péril dès les premiers jours. Il se mit d'abord en état de comparoître devant le Tribunal terrible , & sans attendre qu'on l'avertît de son devoir , il demanda

Ann. 1244.
Le Roi tombe
malade à
Pointoise.

Guill. Nang.
apud Duch.
tom. 1. p. 341.

Vie Mss. de S.
Louis & de la
reine Blanche.
p. 171.

& reçut avec les plus grands sentimens de piété tous les Sacrements de l'Eglise. Il pourvut ensuite à ce qu'il crut de plus important pour le Royaume : puis se regardant déjà comme parvenu au moment fatal où toute grandeur humaine s'évanouit, il fit venir ses domestiques, les remercia des services qu'ils lui avoient rendus, les exhorta de n'avoir en vue que de servir Dieu en servant celui qu'ils auroient pour maître, & tomba tout-à-coup dans une profonde léthargie, qui lui ôta toute connoissance.

Désolation
de la France.

La nouvelle de cet accident fatal fut bien-tôt portée à Paris, de-là répandue par-tout le Royaume, où elle mit une consternation générale. Chacun crut sa vie attachée à celle du Souverain. On abordoit en foule à Pontoise : Barons, Archevêques, Evêques, Abbés, tous les Grands du Royaume y accouroient, & n'osant même demander des nouvelles de ce qui les amenoit, tâchoient seulement d'en découvrir quelque chose sur le visage de ceux qu'ils rencontroient. Les Prélats ordonnèrent des prières publiques & furent prévenus par les Peuples. On ne voyoit par les rues que

processions, où les plus grands Seigneurs mêlés avec la populace, ne pensoient à se distinguer que par leur zèle : les Eglises toujours pleines retentissoient des vœux qu'on faisoit pour une santé si précieuse. Le Prêtre qui prononçoit la prière, interrompoit le chant par ses pleurs : vieillards, femmes, enfants tout lui répondoit par des sanglots & par des cris. Mais la désolation redoubla dans le Palais, quand on le sentit froid après de violentes convulsions, & qu'on ne douta point qu'il n'eût expiré. La douleur fut alors à son comble. Les deux Reines dans ce moment sortirent de sa chambre, & se virent par leur affliction presque réduites au même état que lui. Une des femmes qui le gardoit, croyant qu'il fût mort, lui vouloit couvrir le visage ; mais une autre l'en empêcha ; & *tantôt sur le discort d'icelles Dames, dit Joinville, Notre Seigneur, touché des larmes, des aumônes, des prières, des soupirs & des gémissements d'un peuple éploré, ouvra en lui, & lui donna la parole.* Il revint, étendit ses bras, soupira, & prononça assez distinctement ces mots ; « la Lumière de l'O-

Hist. de Saint
Louis. p. 324

» rient s'est répandue du haut du Ciel
 » sur moi par la grace du Seigneur ,
 » & m'a rappelé d'entre les morts ».

Il demande
 la Croix , &
 guérit.

Aussi-tôt il appelle Guillaume d'Auvergne évêque de Paris , homme célèbre par ses écrits & par la sainteté de sa vie , & lui demande la croix , pour faire vœu en la prenant d'aller au secours de la Terre-Sainte. Ce fut envain que le sage Prélat lui représenta les suites d'un si grand engagement : il insista d'un air si touchant & si impérieux tout ensemble , que Guillaume lui donna enfin cette croix si désirée. Il la reçut avec un profond respect , la baïsa , & assura qu'il étoit guéri. En effet quelques jours après , son mal diminua considérablement , & au bout d'un mois il se sentit plus fort qu'il n'avoit été depuis quatre ans. On attribua sur-tout sa guérison aux prières des Saints Martyrs Denis , Rustique , & Eleuthère , dont on avoit porté les Reliques en procession : *ce qui ne se faisoit jamais que dans les besoins extrêmes pour la personne du Roi ou pour l'Etat.* Dès que sa santé fut affermie , il revint à Paris goûter le plus grand plaisir qui puisse toucher un bon Roi : il se vit tendrement

Guill. Nang.
 Ibid.

aimé. L'empressement tumultueux du Peuple, & la joie repandue sur tous les visages, lui firent mieux sentir la place qu'il occupoit dans tous les cœurs, que n'eussent pu faire des arcs de triomphe ou des harangues étudiées. Aussi s'appliqua-t-il plus que jamais au bonheur de ce même peuple, aux vœux duquel il se croyoit rendu. Lorsqu'on lit le récit de cet événement, les vives allarmes de la nation, & ces transports inouis d'allégresse qui succédèrent à la plus affreuse désolation, on croit entendre l'histoire de qui s'est passé à Metz en 1744. C'est que les vertus qui font les Héros & les bons Rois, excitent les mêmes sentimens dans tous les siècles.

« Quand la bonne Dame Reine- Ann. 1245.
 » Blanche sçut, dit Joinville, qu'il
 » eut recouvert la parole, elle en ^{ibid.}
 » eut si grand joie, que plus ne pou-
 » voit ; mais quand elle le vit croisé,
 » elle fut aussi transie, comme si elle
 » l'eût vu mort ». Elle sentoit tout le
 danger de ce vœu funeste : & connois-
 sant le caractère de son fils, elle pré-
 voyoit que rien ne pourroit le détour-
 ner d'un engagement qu'il regardoit

Abr. de l'Hist.
Imp. 2. part.
p. 100

Guill. Nang.
Ibid. p. 342.

comme un lien sacré. Bientôt la douleur de la mère passa dans le cœur de tous les sujets ; & les gens éclairés gémirent , dit un de nos plus célèbres Ecrivains , que la France fût si malheureuse par les vertus mêmes , qui devoient faire le bonheur du monde. Mais tout-à-coup cette tristesse fit place à la joie de lui voir naître un second Prince , qui fut appelé Philippe , du nom de son ayeul , & à qui son courage intrépide mérita le surnom de *Hardi*.

Le Concile de Lyon cependant fixoit toute l'attention de l'Europe , & les Prélats s'y rendoient de toutes parts pour faire leur cour au Pape. Ils ne furent pas plutôt arrivés , qu'Innocent leur exposa avec beaucoup d'éloquence l'extrême disette où l'avoient réduit la persécution de Frédéric & l'incendie de sa garde-robe. Le discours étoit pathétique , il fit impression : ce qui lui procura des sommes prodigieuses , & toutes sortes d'autres secours , qu'il récompensa , dit-on , par des distributions de Bénéfices. Hugues abbé de Clugny , outre quantité d'argent & de choses d'un grand prix , lui fit présent de
quatre-vingt

quatre-vingt coureurs richement enharnachés, & si bien choisis, que le Pape, en prenant occasion de lui dire qu'il seroit difficile de trouver un meilleur Ecuyer, le pria de les lui garder, & se déchargea encore de la nourriture. Ce riche don, à ce qu'on prétend, fut reconnu par la collation de l'Evêché de Langres, qui donnoit la dignité de Pair à ce généreux Moine, honneur qu'il ambitionnoit depuis longtems. L'Abbé de Citeaux eut grand peur de ne pas égaler les autres : il sçavoit que le chemin de la faveur n'étoit ouvert qu'à la richesse des offrandes. Celui de Saint Denis, Odon Clement, manqua de ruiner son opulente Abbaïe : zèle qui lui valut l'Archevêché de Rouen, dont il fut pourvu cette même année. Il eut pourtant le bonheur de ne point mourir sans s'être acquitté envers ses Religieux : bonheur qu'il dut aux soins de Louis, qui, comme protecteur de l'Abbaïe, ne lui donna point de repos qu'il n'eût restitué tout ce qu'il avoit pillé. Les Archevêques & Evêques se taxèrent de même comme à l'envi : ce qui fit dire que le S. Père étoit venu à Lyon moins pour y cher-

cher une retraite, que pour ruiner le Clergé François.

Ouverture
du Concile de
Lyon.

L'ouverture du Concile se fit le vingt-six de Juin dans l'Abbaïe de Saint Just. Le Roi craignant d'être obligé de prendre trop de part à ce qu'on prévoyoit qui s'y passeroit, ne voulut point s'y trouver en personne : mais il y envoya des Ambassadeurs pour presser la croisade & pour porter les esprits à la paix. On y vit Baudouin II, empereur de Constantinople, les Comtes de Toulouse & de Provence, le Comte Bigot de la part du Roi d'Angleterre ; du côté de Frédéric, plusieurs Agents, dont le premier étoit Thadée de Suesse, qui joignoit à une grande connoissance des loix une expérience consommée dans l'art militaire ; beaucoup de Templiers & d'Hospitaliers en armes pour la défense du Pape & des Prélats, enfin un grand nombre de guerriers qui faisoient garde jour & nuit sous les ordres de Philippe de Savoye, prince peu né pour l'Eglise, quoique comblé de ses biens. On y comptoit cent quarante tant Archevêques qu'Evêques, à la tête desquels étoient les Patriarches de Constantinople, d'An-

rioches & d'Aquilée. Les deux premiers représentèrent vivement l'état déplorable de leurs Eglises, & des Latins de Syrie : les Anglois de leur côté proposèrent la canonisation de Saint Edme archevêque de Cantorbéri, dont Dieu faisoit connoître la sainteté par des miracles évidents ; mais ce n'étoit point là ce qui avoit fait convoquer le Concile : Innocent répondit qu'il y avoit des affaires bien plus pressées. Idem. p. 663.

Thadée le devina, & lui offrit hardiment au nom de son maître, afin de rétablir la paix, de faire tous ses efforts pour réunir l'Eglise Grecque à l'Eglise Romaine, d'attaquer les Infidèles dans tous les endroits où il les trouveroit, d'aller en personne à la Terre-Sainte pour y rétablir les affaires des Chrétiens, en un mot de restituer au Saint Siège ce qu'il lui avoit enlevé, & de réparer tous les dommages qu'il lui avoit causés pendant la guerre. Le Saint Père se moqua de toutes ces promesses qui, disoit-il, ne couteroient pas plus à violer que les autres. « La coignée, ajouta-t-il, est déjà levée, & prête à trancher les racines de l'arbre : on Ibid.

„ veut suspendre le coup qui doit l'a-
 „ battre. Mais comment se fier à la
 „ parole d'un Prince qui s'est montré
 „ tant de fois parjure ? Quelle cau-
 „ tion peut-il donner ? Les Rois de
 „ France & d'Angleterre , répondit
 „ l'Ambassadeur. Pur artifice , répli-
 „ qua le Pontife : cela n'aboutiroit
 „ qu'à donner à l'Eglise trois puissants
 „ ennemis au lieu d'un : Frédéric a
 „ juré la paix depuis peu : qu'il l'ob-
 „ serve selon la forme de son serment ;
 „ j'acquiesce à tout ». Le malheureux
 Ministre , qui n'avoit ni le pouvoir
 d'accepter cette proposition , ni le
 tems de consommer l'affaire , fut ré-
 duit à garder un triste silence. C'est
 tout ce qui se passa de plus considé-
 rable dans l'assemblée préliminaire du
 Concile.

Plaintes du
 Pape contre
 l'Empereur.

Conc. tom. IX.
 p. 617.

Math. Par
 p. 664.

Mais deux jours après , à la pre-
 mière séance qui se tint dans l'Eglise
 Métropolitaine de Saint Jean , le Pon-
 tife prononça , non sans beaucoup de
 sanglots & beaucoup de larmes , un
 discours véhément , dont il prit pour
 sujet les cinq douleurs dont il étoit
 affligé , comparées aux cinq plaies de
 Notre-Seigneur. La première étoit le
 dérèglement des Prélats & de leurs

peuples : la seconde , l'insolence des Sarrafins : la troisième , le schisme des Grecs : la quatrième , la cruauté des Tartares : la cinquième , la persécution de l'Empereur Frédéric. On ne peut rien de plus succinct que les quatre premiers points du sermon : ce n'étoit point l'objet principal du Prédicateur : il réservoir pour le dernier cette éloquence naturelle , soutenue d'une grande capacité, qui lui donnoit tant d'avantage dans les assemblées. Il chargea le Monarque Allemand de toutes sortes de crimes, d'hérésie, de sacrilège, de parjure, d'intelligence avec les Sarrafins qu'il avoit établis dans ses Etats, & d'un commerce honteux avec leurs femmes , à qui il donnoit des Eunuques pour les servir à la manière des Infidèles.

Alors Thadée se lève d'un air intrépide, & représente au Concile avec une noble fermeté, que son maître donnant toutes les marques extérieures de catholicité , il n'y avoit que celui à qui tous les cœurs sont ouverts , qui pût le convaincre d'hérésie : qu'une preuve non équivoque qu'il étoit exempt de ce crime , c'est qu'il ne souffroit point d'usuriers dans ses Etats.

Réponse de
l'Ambassa-
deur de ce
Prince,

ibid. Trait malin qu'il décochoit à dessein contre la Cour de Rome, qu'on accusoit d'être infectée de ce vice. Quant à la liaison de Frédéric avec les Sarrafins, il l'excuse sur la nécessité de contenir ses sujets rebelles, & sur l'envie d'épargner le sang Chrétien dans les guerres où il employe ces barbares. A l'égard de leurs femmes, ajoute-t-il, elles ne lui ont servi que d'un spectacle agréable : & voyant qu'elles causoient du scandale, il les a congédiées pour toujours. Innocent avoit trop d'intérêt à trouver l'Empereur coupable, pour demeurer sans réplique : il s'offrit de convaincre le Monarque de parjure par ses propres lettres, qu'il mit sur le bureau : l'Ambassadeur en produisit aussi-tôt du Pôntife comme devant être sa condamnation. Le Saint Père prétendit que les siennes n'étoient que conditionnelles, au lieu que celles de Frédéric étoient pures & simples : Thadée répliqua que le Saint Père ayant violé ses engagements, ceux du Prince son maître avoient cessé. Le zélé Ministre conclut enfin par supplier le Concile de lui accorder un délai pour écrire à l'Empereur, & le persuader de ve-

nir répondre en personne. A ces mots le Pape effrayé s'écrie : « A Dieu ne
 » plaise. Je crains les pièges que j'ai
 » eu tant de peine à éviter : je me re-
 » tirerois, s'il pensoit à venir : je ne
 » me sens pas encore assez de force
 » pour m'exposer au martyre ». Ainsi
 finit la première session.

La seconde ne fut pas moins tu-
 multueuse. L'Evêque de Calvi, au-
 trefois Moine Cîteaux, alors exilé pour
 ses intrigues, y déclama avec beau-
 coup de chaleur contre Frédéric, qu'il
 représenta comme un Prince souillé
 de toutes sortes d'abominations, com-
 me un impie, qui vouloit réduire le
 Clergé à la sainte pauvreté de la primi-
 tive Eglise : crime sans doute impardon-
 nable. Thadée le regardant avec mé-
 pris : « Vous êtes le fils d'un traître ,
 » lui dit-il, que l'Empereur a fait pen-
 » dre pour ses perfidies avérées , &
 » vous marchez sur ses traces ». Le
 Prélat n'osa plus ouvrir la bouche :
 mais il se trouva pour continuer l'ac-
 cusation assez d'autres Evêques parents
 ou amis de ceux qui avoient été pris
 en allant au Concile que Grégoire
 avoit convoqué à Rome : attentat
 qu'on traitoit de sacrilège. L'Ambas-

Nouvelle
 accusation :
 nouvelle dé-
 fense.

Ibid. p. 665.

l'adeur répondit que ce malheur étoit arrivé contre l'intention de son maître, qui n'avoit pu empêcher que les Prélats ne fussent confondus & enveloppés avec ses ennemis : que prévoyant qu'ils seroient attaqués , il leur avoit écrit dans les termes les plus polis pour les prier de ne point venir à ce Concile frauduleux , où pour le perdre on avoit appelé jusqu'à des Laïcs mal intentionnés : que malgré tout cela il étoit prêt à les remettre en liberté , si l'Evêque de Palestrine & quelques autres aussi violents que lui , n'eussent eu l'insolence , quoique ses prisonniers , de fulminer de nouvelles excommunications contre lui. Mais , reprit le Pape , s'il étoit innocent , qu'avoit-il à craindre d'une assemblée où tant de gens de bien étoient appelés ? Dites plutôt , répliqua Thadée , que pouvoit-il espérer d'un Concile où il voyoit ses ennemis mêlés avec les autres , & de beaucoup supérieurs en nombre , où Grégoire , le plus ardent de tous , devoit présider , où se rendoient enfin ces prétendus gens de bien qui avoient l'audace de le menacer jusques dans ses fers ? On voit bien , dit le Pontife en l'inter-

compant , que tout cela n'aboutira qu'à une honteuse déposition, que Frédéric a bien méritée. La plupart des Prélats lui applaudirent d'une manière confuse & tumultueuse.

Le malheureux Thadée voyant qu'on ne vouloit rien écouter , quoi que pussent lui inspirer son adresse & son amour pour son maître , se réduisit à demander du tems pour l'avertir de l'état des choses. Mais Innocent s'y opposa encore , & se préparoit à prononcer le fatal arrêt , lorsque les Ambassadeurs de France & d'Angleterre lui représentèrent si vivement qu'on ne pouvoit raisonnablement refuser ^{Ibid.} quelque délai , qu'il se rendit enfin à leurs instances , & accorda quinze jours de surséance. Il fut donc ordonné que Frédéric viendrait se défendre lui-même. Ce fier Prince répondit que ce seroit deshonorer la Majesté Impériale , que d'obliger un Empereur à comparoitre devant un Concile pour y être jugé ; qu'il ne le devoit pas ; qu'il ne s'abaisseroit jamais jusqu'à cette indignité. Réponse digne d'un grand Monarque , qui néanmoins , dit-on , aliéna de lui bien des gens qui auparavant lui étoient favorables. On

le traita de réfractaire , de rebelle ; d'impie , qui ne connoissoit d'autre loi que sa passion & son épée.

Frédéric est
condamné &
déposé.

Innocent, charmé de trouver les esprits dans la disposition où il les souhaitoit, tint une nouvelle séance , où après avoir exposé avec son éloquence accoutumée tous ses griefs contre le Monarque Allemand, il conclut qu'il falloit sur le champ procéder au jugement définitif. Thadée désespéré, protesta contre tout ce qu'on alloit faire , & appella au nom de son maître à un Concile plus impartial, plus solennel, plus général. Le Saint Père, sans s'émouvoir , répondit que cette assemblée devoit passer pour générale , puisque tous les Princes tant séculiers qu'ecclésiastiques y avoient été invités, & qu'il n'y manquoit que ceux que l'Empereur empêchoit d'y venir. L'Ambassadeur voulut répliquer, mais on ne lui en donna pas le tems. Le Pape prenant un ton de maître : « Je suis , dit-il , le Vicaire de Jesus-Christ : tout ce que je lierai sur la terre sera lié dans le ciel, suivant la promesse du Fils de Dieu à Saint Pierre : c'est pourquoi , après en avoir délibéré avec nos frères &

Ibid. p. 672.

« avec le Concile , je déclare Frédéric
 » ric atteint & convaincu de sacrilège
 » & d'hérésie , excommunié & déchu
 » de l'Empire : j'absous pour toujours
 » de leur serment ceux qui lui ont
 » juré fidélité : je défens, sous peine
 » d'excommunication encourue par le
 » seul fait , de lui obéir désormais :
 » j'ordonne enfin aux Electeurs d'élire
 » un autre Empereur, & je me réserve
 » la disposition du Royaume de Sicile ».

Ce fatal Arrêt fut comme un coup de foudre qui ne devant frapper que Frédéric, ne laissa pas de faire frémir tous ceux qui l'entendirent. *Jour , jour de colère , s'écria Thadée , jour de calamité & de misère.* Il n'en put dire davantage & se retira pénétré de douleur. La plupart des assistants gémissaient avec lui des maux qu'alloit attirer cette sentence inconsidérée. Innocent fut peut-être le seul qui goûta sans mélange la joie d'un tel exploit. Tout glorieux de la victoire , il se leva aussi-tôt , & entonne le *Te Deum* pour remercier & louer le Seigneur , qui certainement n'approuvoit ni sa passion , ni sa vengeance. Tous les Prélats dirent anathème à l'Empereur en

éteignant leurs cierges la flamme en bas, & le Concile se sépara.

Quelques
autres affai-
res traitées au
Concile.

Metry, Hist.
Ecclef. rom.
17. p. 327.

Math. Par.
p. 667.

Idem. p. 661.

Ainsi finit cette fameuse assemblée, où la fierté Romaine se déploya toute entière. La dignité des Evêques y fut peu ménagée : ce n'est point avec eux, c'est en leur présence, qu'on prononce la déposition de Frédéric. Le droit des Nations y fut violé : on n'eut aucun égard aux justes plaintes des Anglois contre les exactions des Ministres Romains, contre leur obstination à donner les bénéfices du Royaume à des Italiens, contre le tribut que l'Angleterre payoit depuis le Roi Jean au saint Siège sans que l'Etat y eût consenti, & contre une infinité d'autres abus. La Majesté des Rois y fut outragée : on s'yarroge le droit de disposer de leur Sceptre & de leur Couronne : un grand Prince, contre toutes les loix divines & humaines, est déclaré déchu de son Empire. Les Hospitaliers & les Templiers s'y épuisèrent pour entretenir une garde au Concile : la plupart des Prélats s'y ruinèrent pour relever la garderobe du Saint Père : le bon Archevêque de Lyon, Aimeri Guerri, fut obligé d'ab-

diquer & de se retirer dans l'Abbaye de Grammont, ne pouvant se résoudre, dit-on, à voir piller les biens de son Eglise. Presque tout le monde y perdit : les seuls Cardinaux y gagnèrent l'habit rouge : distinction inventée, dit-on, pour les faire ressouvenir qu'ils devoient être toujours prêts à verser leur sang pour les intérêts de l'Eglise. On n'y oublia pas néanmoins les besoins pressants de la Terre-Sainte. On nomma des Prélats pour aller prêcher la croix dans tous les Royaumes Chrétiens : tous les Ecclésiastiques & les Religieux furent taxés à la vingtième partie de leur revenu. Le Pape & les Cardinaux promirent la dixième. On accorda beaucoup de privilèges à ceux qui se croiseroient, entre autres une exemption de tous subsides, & une surséance au paiement de leurs dettes jusqu'à leur retour : autre entreprise contre l'autorité des Souverains, à qui seuls il appartient de décider de ces fortes de matières.

Gal. Christ.
tom. I. P. 324.

L'Empereur étoit à Turin, lorsqu'il apprit la nouvelle de sa déposition. Il demande aussi-tôt sa cassette, en tire la Couronne Impériale, & se la met sur la tête. *La voilà*, dit-il, d'un

Mesures de
l'Empereur
contre le Pa-
pe.

Retr. de Vin.
L. I. Ep. 2.

Math. Par. p.
67, 80, 81.

ton mêlé de colére & de raillerie ;
la voilà cette Couronne qu'on veut
m'enlever : je la tiens encore , & avant
qu'elle me soit ravie , il y aura bien du sang
répandu. En même-tems il envoie à
tous les Princes Chrétiens une lettre
circulaire , qui lui fit quelque tort
par le fiel qu'il y distille. Je ne suis
pas le premier , disoit-il , que le Clergé
ait aussi indignement traité , & je ne
serai pas le dernier. Vous en êtes cau-
se , en obéissant à ces hypocrites dont
vous connoissez l'ambition sans bornes.
Combien , si vous vouliez , découvririez-
vous dans la Cour de Rome d'infamies ,
qui font frémir de pudeur ? Livrés au
siècle , enivrés de délices , l'excès de
leurs richesses étouffe en eux tout senti-
ment de Religion. C'est une œuvre de
charité de leur ôter ce superflus perni-
cieux qui les accable , & c'est à quoi
vous devez travailler tous avec moi. Mais
revenu de son emportement , il en
écrivit une seconde , qui répara tout
le mal que la première avoit pu faire.
Elle est adressée au Roi de France.

Perr. de Vin.
X. 1. Ep. 3.

« Frédéric y accorde d'abord au Pape
» la plénitude de puissance en matiè-
» re spirituelle : mais d'un autre côté ,
» il soutient qu'aucune loi divine ou

humaine ne le rend maître des Scep-
 tres & des Couronnes: que les Souve-
 rains n'ont d'autre juge pour le tem-
 porel que l'Etre Suprême qui les fait
 régner ; que Dieu seul enfin peut les
 punir par la privation de leurs Etats.
 Il vient ensuite aux vices de la pro-
 cédure , & prétend par bien des rai-
 sons, que quand on ne l'auroit pas
 condamné sans autorité, le défaut
 de formes, la précipitation de la
 Sentence, l'animosité & la vanité
 du juge, le genre en un mot & la
 qualité de la peine devenoient au-
 tant de moyens décisifs & péremp-
 toires de nullité. Considérez, ajou-
 te-t-il, les funestes suites de cette té-
 méraire entreprise : ma condamna-
 tion est la vôtre : on ne commence
 par moi, que pour être en état de ne
 vous point ménager : témoin le mal-
 reux Sanche roi de Portugal, que
 l'audacieux Pontife vient de détrô-
 ner de sa seule autorité, & sans dai-
 gner consulter les Evêques encore
 assemblés à Lyon. J'atteste le ciel
 qui lui demandera compte du trou-
 ble qui met en péril toute la Chré-
 tienté, que ce n'est qu'à regret que
 je me vois forcé de prendre les ar-

» mes pour me faire justice & à ceux
 » qui sont établis sur la terre pour
 » gouverner les Nations ».

Chron. se-
 mon. in vos. I.
 4.

Du Cang.
 Obs. sur Joinv.
 p. 56.

On ne sçauroit croire l'impression
 que fit cette lettre, tant sur les Pré-
 lats, honteux par réflexion d'avoir
 contribué au triomphe d'Innocent,
 que sur les Souverains qui craignoient
 avec raison la hauteur de la Cour de
 Rome, si l'Empereur venoit à suc-
 comber. Louis surtout désapprouva
 hautement la conduite du Pontife en
 cette occasion : ce qui lui attira une
 Ambassade de la part de Frédéric,
 » qui lui envoya Pierre des Vignes
 » Chancelier de l'Empire, & un clerc
 » nommé Gautier d'Ocre, pour le
 » conjurer de prendre connoissance
 » de la cause avec les Pairs laïcs de
 » son Royaume & les Seigneurs capa-
 » bles de décider sur une affaire de
 » cette importance, ou du moins de
 » ne point s'opposer à un Empereur
 » roi de Jérusalem & de Sicile, qui
 » n'est point résolu de souffrir les ty-
 » ranniques usurpations des Romains,
 » ni l'affront énorme fait en sa personne
 » à tous les autres Princes Chrétiens.
 » Si le Roi assisté de la Noblesse de son
 » État, veut se mêler de l'accorde-

« ment & forcer le Saint Père à révo-
 « quer ce qu'il a fait, *œuvre digne d'un*
 « *si grand Roi & d'une telle Nation* ,
 « le Monarque Allemand lui remet
 « tous ses intérêts entre les mains, &
 « promet d'entrer à l'égard de l'Eglise
 « dans toutes les soumissions que lui
 « & les Grands de l'Empire François
 « jugeront nécessaires. Si la paix se fait
 « par la médiation de Louis , Frédé-
 « ric offre de l'accompagner au Le-
 « vant , ou de l'y faire accompagner
 « par son très-cher fils Conrad , élu
 « roi des Romains. Si au contraire ,
 « ce qu'à Dieu ne plaise , Rome per-
 « sévère dans son inflexible opinia-
 « treté , l'Empereur ne laisse pas
 « de s'engager à fournir au Roi pour
 « la Croisade tout secours par terre
 « & par mer , vaisseaux , vivres , &
 « tout ce que l'état de ses affaires
 « pourra lui permettre ». La lettre
 étoit scellée du grand sceau d'or , pen-
 dant en las de soie d'amarante.

Les offres de Frédéric avoient tou-
 res les apparences de la sincérité : elles
 touchèrent sensiblement le cœur de
 Louis. Ce fut sans doute ce qui lui
 fit accepter la conférence que le Pa-
 pe lui avoit envoyé proposer. L'Ab-

Entrevue
 du Pape & du
 Roi.

baye de Clugny fut choisie pour le lieu de l'entrevue, tant parce qu'elle parut plus propre par ses grands & magnifiques bâtimens à loger commodément les deux Cours, que parce qu'elle étoit située hors de France, où le Monarque ne jugeoit pas à propos que le Pontife entrât. Innocent s'y rendit le premier, accompagné de l'Empereur de Constantinople, escorté de douze Cardinaux, suivi de deux Patriarches & de dix-huit Evêques. Le Roi y arriva quinze jours après, & y fit son entrée avec beaucoup de troupes, soit pour plus de dignité, soit qu'on le crût nécessaire pour sa sûreté. Trois compagnies, de cent hommes chacune, marchaient devant, leurs chevaux richement caparassonnés. Elles étoient composées, la première d'Arbalétriers, la seconde de Cavaliers avec la rondache : la troisième de gens armés de toutes pièces, portant à la main des glaives foudroyans, ainsi que parle un Auteur du tems, qui place cette entrevue à Lyon contre le témoignage de tous ses contemporains. Le Roi venoit ensuite au milieu de quantité d'escadrons plus lestes encore que les pre-

Gul. Nang.
apud Duch.
tom. 5. p. 345.

miers, dont une partie marchoit sur les aîles, & les autres suivoient. Son habit étoit magnifique, & ses armes tout éclatantes d'or & de pierres. Il avoit à ses côtés la Reine-Blanche sa mère, la Princesse Isabelle sa sœur, les trois Princes Robert, Alfonse & Charles ses frères, les Infans de Castille & d'Aragon, le Duc de Bourgogne, & un grand nombre d'autres Seigneurs, de Prélats & d'Ecclésiastiques. Dès qu'Innocent fut averti que le Monarque approchoit, il sortit avec tout son Clergé, & alla au devant de lui. L'accueil fut très-affectueux de part & d'autre : le Pape embrassa avec tendresse le fils aîné & le protecteur de l'Eglise : le Roi reçut avec respect la bénédiction du Pontife : tous deux de compagnie entrèrent dans l'Abbaye, où toute leur suite logea, sans que les Religieux en souffrissent la moindre incommodité. Ce qui donne une grande idée de l'étendue & de l'opulence de cette célèbre Maison.

Chron de Fr.
2. vol. f. 49.

On ignore ce que le Monarque & le Pontife agitèrent dans un Conseil secret, où la seule Reine-Blanche fut admise. Mais si l'on en croit une ler-

Goldast tom.
3. p. 380.

tre de l'Empereur au Roi d'Angleterre , Louis n'oublioit rien pour fléchir Innocent , & rétablir la paix entre le Sacerdoce & l'Empire. Vaines tentatives , ajoute Frédéric : le bon Pasteur , sans nul égard à la justice ni aux prières d'un si grand Prince , ne voulut écouter que sa passion. On prétend même , qu'irrité des plaintes que les Anglois avoient faites au Concile des exactions de Rome , il fit tous ses efforts pour engager le Roi à leur faire la guerre : proposition qui fut rejetée avec beaucoup de fermeté. Les deux Cours néanmoins se séparèrent avec toutes les apparences de la plus parfaite estime. Le Roi au sortir de Cluni , se rendit à Mâcon qu'il n'avoit point encore vû depuis six ans qu'il l'avoit acheté pour le réunir au Domaine Royal. De-là il revint à Paris , après avoir envoyé une partie de ses troupes en Provence , pour l'exécution d'une affaire qui s'étoit traitée fort secrètement.

Le Prince
Charles épou-
se l'héritière
de Provence.

Le Comte de Provence étoit mort , & avoit par son testament institué son héritière universelle sa quatrième & dernière fille , ne laissant aux trois autres , dont deux étoient Reines &

l'autre le fut bientôt, que dix mille francs en augmentation de dot. Beatrix, c'étoit le nom de la jeune Comtesse, avoit été promise du vivant de son père au Comte Raymond de Toulouse, & l'on n'attendoit que la dispense de Rome pour la célébration de leur mariage. Le Roi d'Aragon la vouloit aussi pour un de ses enfants, & faisoit marcher des troupes. L'intérêt de la France étoit de s'opposer également aux vues de l'un & l'autre prétendant. Louis menaça les Provençaux d'appuyer à la tête de cinquante mille hommes les droits de la Reine sa femme, l'aînée des quatre filles de leur Comte. Ceux-ci s'assemblèrent aussi-tôt à Aix, & conseillés par le fameux Romée ou Romieu, ce Ministre si célèbre dans l'Histoire de Provence par sa sagesse & son désintéressement, ils persuadèrent à leur Princesse d'épouser le Prince Charles, dernier frère du Monarque François. Le Roi content, se désista de ses prétentions, & l'on ne songea plus qu'à prendre les mesures les plus convenables pour éloigner ou vaincre tous les obstacles. On amusa le Comte Raymond, qui se voyant la victime

de sa crédulité, pensa mourir de chagrin. Il pouvoit s'en venger en se joignant aux Aragonois qui étoient aux portes d'Aix : mais les Provençaux s'étoient mis en état de n'être point forcés : le Comte de Savoye avoit armé en faveur de sa nièce : la Comtesse mère de Beatrix favorisoit les François : le Prince Charles enfin étoit arrivé avec des troupes nombreuses : ce fut donc pour lui une triste nécessité de se retirer & de laisser échapper sa proie.

Il est investi
des Comtés
du Maine &
d'Anjou.

Ainsi l'heureux Charles, sans que ses rivaux osassent s'y opposer, épousa Béatrix, & devint Comte de Provence. Il demeura quelques mois dans ses nouveaux États pour se faire reconnoître, & dans ce peu de tems donna des marques de cette dureté inflexible que l'adulation des Courtisans appelle fermeté dans les Princes vivants, mais que la postérité plus équitable nomme cruauté. On vit bientôt une nouvelle preuve de la rudesse de son caractère. Quelques jours après son retour à Paris, où il avoit amené la Comtesse sa femme, le Roi le fit Chevalier à Melun dans une grande assemblée de Barons. Quoique le Monarque n'eût rien épar-

gné pour rendre la cérémonie des plus pompeuses, Charles néanmoins se plaignit à la Reine sa mère, qu'on ne le traitoit pas comme ses autres frères, lui qui seul pouvoit se dire fils de Roi. On ignore si Louis fut informé de cette bourade : tout ce qu'on sçait, c'est que dans la même année il le mit en possession des Comtés du Maine & d'Anjou, & lui assigna sur son épargne une grosse pension : ce qui le rendit un Prince puissant.

Math. Par.
p. 704.

Guil. Guiart.
p. 119.

Ces différents soins & le Gouvernement de l'Etat ne l'empêchoient pas de se préparer à son voyage d'Outremer, quelques efforts que la Reine sa mère pût faire pour l'en détourner. Elle ne cessoit de lui répéter, qu'un vœu fait dans l'extrémité de la maladie, c'est-à-dire, dans un tems où la tête n'est pas bien libre, n'étoit en aucune façon capable de le lier : que le seul intérêt du Royaume, sans autre dispense, suffisoit pour l'en dégager : que tout demandoit sa présence tant au dedans qu'au dehors, l'infidélité des Poitevins qui n'obéissoient qu'à regret, les mouvements du Languedoc qui n'étoient

Ann. 1246.
Tentatives
inutiles pour
détourner le
Roi du voyage de Palestine.

Math. Par.
p. 743.

qu'assoupis, l'animosité de l'Angleterre dont le Roi sçavoit se mettre au-dessus des traités les plus sacrés, l'irréconciliable inimitié du Pape & de l'Empereur qui mettoient l'Allemagne & l'Italie en combustion, l'intérêt de ses peuples qui ne devoient pas lui être moins chers que les Chrétiens d'Orient, la tendresse pour sa famille que son absence exposoit peut-être pour la suite à toutes sortes de malheurs, enfin les larmes d'une mère qui n'avoit plus guère à vivre & qui regardoit cette séparation comme devant être à son égard sans retour. Blanche n'étoit pas seule de son opinion : la plupart des Seigneurs pensoient comme elle : ils vinrent avec elle trouver le Roi, & lui firent les remontrances les plus vives sur le danger d'une pareille émigration où l'on ne voyoit que des maux certains. C'étoit l'Evêque de Paris qui portoit la parole. Ce sage Prélat employa envain tout ce que la raison a de plus convainquant, & l'éloquence de plus séduisant. Louis parut touché, mais ne fut point ébranlé. « Eh bien, dit-il, la voilà » cette croix que j'ai prise dans une » circonstance

» circonstance , où selon vous je n'a-
 » vois pas une entière liberté d'esprit :
 » je vous la remets. Mais en même- ^{ibid.}
 » tems , si vous êtes mes amis & si
 » j'ai quelque pouvoir sur vous , ne
 » me refusez pas la grace que je vous
 » demande , c'est de recevoir le vœu
 » que je fais de nouveau d'aller com-
 » battre les Infidèles. Pouvez - vous
 » douter que je n'aye actuellement
 » toute la connoissance requise pour
 » contracter un engagement? Rendez-
 » moi donc cette sainte Croix : il y va
 » de ma vie : je vous déclare que
 » je ne prendrai aucune nourriture ,
 » que je ne me revoie possesseur de
 » cette précieuse marque de la mi-
 » lice du Seigneur ». Personne n'osa
 répliquer. Chacun se retira en versant
 des larmes , & l'on ne songea plus
 qu'à seconder les soins que le Mo-
 narque prenoit pour hâter l'exécu-
 tion d'un dessein qui paroissoit venir
 de Dieu.

Dès le mois d'Août de l'année pré-
 cédente , Odon de Château-Roux , ^{Ses soins & son exemple}
 cardinal-évêque de *Tusculum* , ^{engagent}
 étoit nommé Légat de la Croisade en ^{beaucoup de}
 France. C'étoit un homme d'une gran- ^{gens à se}
 de vertu & d'un rare sçavoir , qui ^{croiser.}

Guill. Nang.
P. 344.

avoit été d'abord Chancelier de l'Eglise de Paris, ensuite Moine de Cîteaux. Il eut ordre de prêcher par tout le Royaume, ce qu'il fit avec tant de succès, qu'une infinité de gens se croisèrent, & vendirent ou engagèrent leur bien pour aller délivrer le saint Sépulcre de la tyrannie des Infidelles. L'exemple du Monarque contribua beaucoup à cette ferveur des sujets : on prétend même que la ruse y eut aussi quelque part. C'étoit la coutume qu'aux fêtes solennelles les Rois donnaient aux Seigneurs qui se trouvoient à la Cour, de certaines capes ou casques fourrées, dont ils se revêtoient sur le champ. C'est ce qu'on appelloit *Livrées* dans les anciens comptes, parce que le Souverain les donnoit & les liyroit lui-même. Louis ordonna qu'on en préparât pour la veille de Noël un plus grand nombre & de beaucoup plus belles qu'à l'ordinaire, sur lesquelles il fit appliquer secrètement de grandes croix en broderie d'or & de soie. On eut soin, pour favoriser cette innocente tromperie, de ne laisser dans les appartements qu'autant de clarté qu'il en falloit pour se con-

Math. Par.
P. 690.

duire. Chacun endosse l'habit que le Prince lui distribua , & sans s'être aperçu de la pieuse fraude, suivit le Monarque à la Messe qui se disoit avant le jour. On devine quelle fut leur surprise , lorsqu'aux premiers rayons de la lumière , ils découvrirent d'abord sur ceux qui étoient devant eux , ensuite sur eux-mêmes , ce signe alors sacré d'un engagement qu'ils n'avoient pas eu intention de contracter. On connut bientôt ce que cela signifioit ; & quoique ce ne fût qu'un jeu qui ne devoit point tirer à conséquence , on voulut bien se croire sérieusement enrôlé dans la milice du Seigneur. Tous au sortir de la Messe , se mirent à rire avec cet adroit *pêcheur d'hommes* : c'est le nom que cette plaisanterie lui fit donner : on venoit en foule le féliciter d'un si beau coup de filet.

Mais rien ne procura plus de proselytes à la Croisade , que le Parlement qu'il avoit tenu pour le même sujet à Paris dans le mois d'Octobre précédent. Le Cardinal Légat s'y étoit trouvé avec un grand nombre d'Evêques & d'Abbés , & presque tous les Grands de l'Etat. Cha-

Noms des
principaux
Croisés.

un s'y enrôla à l'envi pour le secours de la Terre-Sainte, & l'on vit avec étonnement renaître dans le cœur des François cette ancienne ardeur de ces expéditions d'outremer, toujours si coûteuses dans leurs préparatifs, toujours si malheureuses dans l'exécution. Les plus illustres d'entre ceux qui prirent la croix à l'exemple du Monarque, furent les trois Princes ses frères, Robert, Alphonse & Charles, Pierre comte de Bretagne & Jean son fils, Hugues duc de Bourgogne, Guillaume de Dampierre comte de Flandres, le vaillant Comte de S. Paul, & Gaucher de Châtillon son neveu, Hugues de Lusignan comte de la Marche, & Hugues le Brun son fils aîné, les Comtes de Dreux, de Bar, de Soissons, de Rethel, de Montfort & de Vendôme, le Sire Imbert de Beaujeu connétable, Jean de Beaumont grand Chambellan, Philippe de Courtenai, Archambaud de Bourbon, Raoul de Couci, Jean des Barres, Gaubert d'Apremont & ses frères, Gilles de Mailli, Robert de Berhune, Hugues de Noailles; dont un des ancêtres nommé Pierre avoit suivi Godefroi

Guill. Nang.
P. 345.

Joinv. p. 22.

Guill. Guiart.
P. 139.

dé Bouillon dans la première Croisade (a), & Jean Sire de Joinville, dont l'histoire écrite d'un style si naïf porte avec elle le sceau de la sincérité & de la vérité. On nomme parmi les Prélats qui se croisèrent, Juhel de Mayenne archevêque de Rheims, Guillaume Berruyer archevêque de Bourges, Robert de Cressonfac évêque de Beauvais, Garnier évêque de Laon, Guillaume de Bussi évêque d'Orléans, Hugues de la Tour évêque de Clermont, & Gui du Chastel ou de Châtillon, évêque de Soissons. Car on étoit persuadé par l'usage de deux siècles, que quoique l'Eglise défendît aux Prêtres d'aller à la guerre, il en falloit excepter les expéditions contre les Infidèles, parceque c'étoit courir au martyre.

On ordonna dans cette même assemblée, que toutes les guerres particulières cesseroient pendant cinq ans, que les Croisés seroient à couvert pendant trois ans des poursuites de leurs créanciers; enfin que les Ecclesiastiques payeroient au Roi le di-

(a) Titres de la maison de Noailles. Voyez surtout l'Arrêt du Parlement du 24 Mars 1728, rappelant les titres de substitution graduellé établie dans cette Maison depuis 1248.

xième de leur revenu. Ce qui causa ,
dit un célèbre Moderne , « de grands
» murmures dans ce corps qui avoit
» jusqu'alors fort applaudi à la Croi-
» sade , mais dont le zèle n'alloit pas
» toujours jusqu'au parfait désintéres-
» sement ». Ils se plaignirent haute-
ment , & parurent surtout fort cho-
qués que la levée de ces deniers se fit
par les Commissaires du Pape , qui
imposoit en même tems une autre taxe
pour avoir de quoi faire la guerre à
l'Empereur. On raconte qu'un de ces
Collecteurs Romains rencontra par
hasard un Sacristain de village , qui
étoit chargé de quelques morceaux
de pain, qu'il avoit amassés en allant
porter de l'eau bénite de maison en
maison. Le barbare Ministre voulut
sçavoir ce que cela pourroit lui pro-
duire par an ? Vingt sous , répondit
ce pauvre homme. Eh bien , dit l'I-
talien , tu m'en payeras deux. Ce qui
fut exécuté sur le champ. L'Angle-
terre étoit encore plus maltraitée. Hen-
ri , quoiqu'entièrement dévoué à tout
ce qui venoit de Rome , ne laissa pas
d'assembler deux fois son Parlement ,
tant sur les plaintes que tout l'Etat
faisoit contre ces exactions , que sur

P. Daniel.
tom. 3. p. 245.

Math. Par.
p. 709. 710.

Mem. p. 795.

les remontrances des Evêques qu'Innocent prétendoit obliger de lui entretenir un certain nombre de Chevaliers pendant un an. Envain ce petit Souverain, ce sont les expressions indécentes du Pontife, voulut essayer de *Frédérifier* : envain il arrêta, du consentement de toute la Nation, de ne plus rien payer à l'avenir : Rome fit essuyer tant de duretés aux Anglois qui poursuivoient des affaires devant son tribunal, que le malheureux Monarque, soit foiblesse naturelle, soit complaisance pour son frère, que le Pape avoit sçu gagner, abandonna enfin son Royaume au pillage.

Innocent ne trouva pas tout à fait la même facilité dans les Seigneurs François. Les scandales que causèrent les exactions de ses Ministres, les gémissements des peuples vexés, le regret en un mot de voir sortir tant d'argent du Royaume, firent une si vive impression sur les Grands de la Nation, qu'ils ne gardèrent plus aucune mesure. On en vint jusqu'à agiter la question, si on devoit regarder comme vicaire de Jesus-Christ & successeur de saint Pierre, un Pontife qui tenoit une conduite si con-

Ligue de la Noblesse contre le Clergé.

Idem. p. 715.
710, 720.

traire à l'esprit du Christianisme ? On ne s'en tint pas-là, & de questions en questions, de murmures en murmures, on passa tout d'un coup à un soulèvement général contre la Jurisdiction que l'Eglise s'étoit attribuée, & qui ruinoit la Justice séculière. Aussi-tôt la Noblesse s'assemble, forme une ligue pour défendre les droits contre le Clergé, dresse des statuts qu'elle confirme par serment, établit des fonds pour les soutenir, & nomme pour chefs de la confédération Hugues duc de Bourgogne ; Pierre de Dreux ancien comte de Bretagne ; Hugues de Châtillon comte de S. Paul, & Hugues le Brun comte d'Angoulême. On assure que le Roi autorisa cette association, que Rome accabla de tous ses anathèmes ; mais où ce sage Prince ne voyoit rien que de très juste, tant qu'elle n'eut pour objet que de réprimer les usurpations des Ecclésiastiques. C'est tout ce qu'on sçait de cette grande affaire, qui divisa long-tems les deux premiers Ordres de l'Etat ; on ne trouve dans les Auteurs aucun détail exact de ses suites & de sa fin. Nous ne voyons pas néanmoins que ces que-

relles entre les deux Puissances ayent empêché le Monarque d'accorder sa protection au Clergé contre l'insatiable avidité de la Cour Romaine : il sçavoit également réprimer les audacieux, & défendre les opprimés. La permission de faire des levées pour le Pape fut révoquée, ne voulant pas, disoit-il, qu'on appauvrit les Eglises de son Royaume pour faire la guerre à des Chrétiens, c'est-à-dire, à l'Empereur. Envain Innocent lui envoya plusieurs Légats pour le supplier de lui permettre au moins de faire un emprunt sur les Evêques : il fut inflexible, & le bien de ses sujets l'emporta dans son cœur, sur le respect qu'il eut toute sa vie pour le premier Pontife de la Religion.

Idem. p. 721.

La Croisade étoit toujours le principal objet de ses soins. Il lui falloit un port sur la Méditerranée : il acquit par échange de l'Abbaye de Malmodi, un méchant village nommé Agues-Mortes, lieu tellement décrié pour le mauvais air & pour les eaux croupissantes, qu'on regardoit comme un supplice d'être obligé de s'y embarquer. Aussi n'y voyoit-on d'autres habitations que quelques pauvres

Préparatifs
du Roi pour
l'expédition
d'Outre-mer.

Du Canto.
Obs. sur Joinv.
p. 101.

cabanes : tout le reste n'étoit que montagnes de sables élevées par les vents , & qui changeoient de position à chaque instant. Louis y commença une ville qu'il ferma de bonnes murailles pour la mettre à l'abri des incursions des pirates , donna de grands privilèges & de belles loix à ceux qui voudroient y fixer leur demeure , fit nettoyer le port avec beaucoup de soin , & y bâtit à grands frais une forte Tour , qui servoit de Phare aux vaisseaux : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui *la Tour de Constance*. Mais telle étoit la nature du terrain , qu'une si prodigieuse dépense ne produisit qu'un très-petit avantage. Bientôt les sables s'accumulèrent : vingt ans suffirent pour combler le port , & la ville se trouve de nos jours à une grande lieue de la mer. Ce n'étoit point assez d'avoir pourvu au rendez-vous & au départ des Croisés , la prudence exigeoit qu'on songeât à leur entretien. Un des premiers soins de Louis fut d'établir des magasins de bled & de vin dans l'Isle de Chypre , où regnoit Henri de Lusignan. Le Comte de Bar & le Sire de Beaujeu se rendirent pour cet effet en Italie

avec ordre de traiter avec différentes Villes, qui toutes à l'envi s'empres-
sèrent de témoigner au Monarque le
respect qu'elles avoient pour ses ver-
tus. Les Vénitiens fournirent six gros
vaisseaux chargés de toutes sortes de
provisions. L'Empereur de son côté,
en reconnoissance des obligations qu'il
lui avoit, écrivit aux Siciliens, que
l'illustre Roi des François son cher ami
étant sur le point de s'embarquer pour
aller combattre les Infideles, il leur
ordonnoit de lui livrer au prix cou- Du Cang. Ibid.
rant toutes les choses dont il auroit
besoin : il fut obéi, & les Munition-
naires François trouvèrent dans ses
deux Royaumes toutes les facilités
qu'ils pouvoient désirer.

On vit s'élever en cette même an- Il juge un
née un différend, qui fit beaucoup de grand diffé-
bruit. Jeanne Comtesse de Flandres rend pour les
étoit morte, n'ayant point laissé d'en Comtés de
fants ni de Ferrand de Portugal, ni Flandres &
de Thomas de Savoie, qui ne rem- de Hainaut.
porta de cette alliance d'autre avan-
tage, que le titre de Comte & une
pension de six mille livres. Margueri-
te, sœur de la Princesse, lui succé-
da, paya le rachat, fit son homma-
ge, & se soumit au traité fait pour la

liberté de Ferrand. Elle avoit des enfants de deux maris, dont le premier même vécut long-tems après le second: c'est ce qui donna naissance à cette fameuse querelle dont il est ici question. Voici comme la chose est rapportée dans les chroniques Flamandes. Baudouin I, empereur de Constantinople, père des deux Princesses, les avoit mises sous la tutelle de Philippe comte de Namur son frère. Celui-ci les remit entre les mains de Philippe Auguste, qui lui-même les rendit aux Flamands. Jeanne, sous la protection du Monarque, épousa Ferrand de Portugal: Marguerite trop jeune encore fut confiée à la garde de Bouchard d'Avènes. C'étoit un Seigneur bien fait, de beaucoup de mérite, à qui on ne pouvoit reprocher autre chose que de s'être chargé d'un grand nombre de Bénéfices qui l'obligèrent même de prendre les Ordres sacrés. Embarrassé de la multitude de ceux qui prétendoient à sa pupille, il consulta Mathilde, veuve de Philippe d'Alsace, oncle de la jeune Princesse: il en étoit fort estimé: elle lui fit entendre qu'il pouvoit les mettre d'accord, en se mettant lui-même sur

Chron. Fl. p.
25.

Chron. Hain.
tom. 3. c. 101.
229.

les rangs. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire oublier ce qu'il étoit. Il demande Marguerite, l'obtient sans aucune contradiction, & l'épouse, selon quelque Auteurs, clandestinement, selon quelques-autres, publiquement. La réflexion suit de près la faute. Elle lui rappelle son soudiaconat, il part pour Rome, & court aux pieds du Pape solliciter dispense & pardon. On veut bien lui faire grace, à condition qu'il ira passer un an dans la Terre-Sainte; qu'il remettra la Princeesse entre les mains de ses parents, & qu'il leur fera satisfaction d'un tel outrage. Il promet tout, & peut-être de bonne foi: mais un regard de Marguerite & le tendre accueil qu'elle lui fit à son retour, firent évanouir toutes ces belles résolutions: il protesta qu'il préféreroit la mort au malheur d'en être séparé. Aussi-tôt il se vit frappé de tous les foudres Ecclesiastiques, qui n'empêchèrent pas néanmoins qu'il ne naquît trois enfants de ce mariage illégitime. Cependant cette passion si tendre qui avoit résisté à toute la sévérité des Loix, ne put tenir contre le temps & s'éteignit tout-à-coup. Les

Math. Par. p.
885.

deux époux se séparèrent , & Marguerite devenue libre accepta la main de Guillaume de Dampierre , fils de Gui Sire de Bourbon , dont elle eut cinq enfants. Alors la tendresse de Bouchard se ralluma plus vivement que jamais : il écrivit à la Comtesse , lui fit mille reproches : mais il n'en tira d'autre réponse , sinon qu'il pouvoit aller gagner les distributions de ses Chanoines ; que pour elle , il ne lui paroïssoit pas qu'il manquât rien à son bonheur.

La mort de ce second mari mit toute la Flandre en combustion. Les Davènes enfants de Bouchard , & les Dampierres nés de Guillaume , prétendirent , au préjudice les uns des autres , les Comtés de Flandre & de Hainaut qui regardoient l'aîné des fils de Marguerite après la mort de cette Princesse. On courut aux armes , & l'on ne voyoit partout que ravages & désolation. On convint enfin de part & d'autre de s'en rapporter au jugement du Roi & du Légat Odon , ou du Comte d'Artois au défaut du Prélat. Les Princes intéressés , la Comtesse leur mère , les Seigneurs , toutes les villes des deux Comtés s'obli-

gèrent par serment d'acquiescer purement & simplement à la décision du Monarque. Louis, tout mûrement considéré, & la bonne foi de la mère, & le bien de la paix préférable à tout intérêt particulier, adjugea la Flandre à l'aîné des Dampierres, & le Hainaut au premier des Davènes. Tout le monde applaudit à la sagesse du Juge, & la tranquillité fut rétablie du moins pour quelques années.

Spicil. tom. 2. p. 805.

Toutes choses étant ainsi disposées, le Roi convoqua à Paris un Parlement général, où il déclara qu'il partiroit au mois de Juin de l'année suivante, en fit serment sous peine des censures de l'Eglise, & le fit faire à tous ceux qui s'étoient engagés à le suivre. Ce fut probablement dans cette même assemblée qu'il obligea tous les Barons du Royaume à prêter foi & hommage à ses enfans, & à jurer, dit Joinville, *que loyauté ils leur porteroient, s'aucune malle chose avoit de sa personne au saint véage d'Outre-mer. Et aussi me manda, ajoute ce naïf Historien; mais moi qui n'étoit point sujet à lui, ne voulut point faire de sermens.* Ce n'étoit qu'une simple formalité, qui ne l'empêcha point

Ann. 1247.
Le Roi fixe le tems de son départ, & fait prêter serment de fidélité à ses enfans. Joinville le refuse : fautive conséquence qu'on en tira.

Math. Par. p. 705.
Joinv. p. 23.

de s'attacher sincèrement au Monarque, de le servir avec une fidélité sans égale, & de devenir même une espèce de favori, tel que Louis pouvoit en avoir. Quelques Auteurs néanmoins en ont inféré que le Comté de Champagne ne relevoit point de la Couronne de France, mais de l'Empire. Si la Champagne, disent-ils, eût été un Fief mouvant du Roi, Joinville, qui en étoit Sénéchal & l'un des principaux Seigneurs, n'auroit pu, sans félonie, refuser cet acte de soumission au Monarque. Raisonnement qui marque ou beaucoup d'ignorance, ou beaucoup de mauvaise foi. On voit en effet par tous les monuments de l'Histoire, que dans le gouvernement féodal c'étoit une maxime constante & inviolable, que les arrière-vassaux ne devoient ni ne pouvoient faire aucun hommage ou serment de fidélité au Souverain ou au Seigneur prédominant, mais seulement au Seigneur immédiat, qui répondoit tant pour eux que pour leurs vassaux. S'il arrivoit que, pour de bonnes raisons, le Roi ou le Suzerain exigeât cet hommage, ce n'étoit jamais que de l'agrément du chef-Sei-

Pier. de S.
Julien, Pier..
Pithon, Jac-
ques Chifflet.

Du Cange,
Diff. 13. sur
l'Hist. de Saint
Louis. p. 222.

gneur. Ainsi Geoffroi de Lusignan, en faisant hommage de tous ses Fiefs au Comte de Poitiers, déclare expressément que c'est par la permission du Comte de la Marche dont il relevoit immédiatement. Joinville apparemment n'avoit pas ce consentement requis : il eût donc fait une fausse démarche & manqué au devoir de vassal envers le Comte de Champagne dont il étoit homme-lige, s'il eût prêté le serment qu'on lui demandoit.

On objectera, sans doute, que Thibaut II, comte de Champagne, fit hommage à l'Empereur Henri : mais que peut-on en conclure ? Rien de plus commun que de voir un seigneur & même Gentilhomme être vassal en même tems pour différentes Seigneuries, de divers Seigneurs ; souvent très-opposés d'intérêt. Quel inconvénient que ce Comte ait tenu quelque terre mouvante de l'Empire ? Ne peut-il pas se faire qu'étant venu au secours du Monarque Allemand, il se soit reconnu son vassal pour quelques principautés qui dépendoient de lui, ou pour ce qu'on appelloit *Fiefs de bourse*, c'est-à-dire pour des rentes ou sommes de deniers qu'on percevoit sur le trésor

Idem. ibid.
p. 223.

du Prince , tant qu'on étoit à lui ? On trouve dans le recueil de duTillet une infinité de ces fortes d'hommages faits aux Rois de France par des Seigneurs Allemands : seroit-ce raisonner juste , si on en tiroit cette induction , que l'Allemagne relevoit de la France ? Mais de toutes les preuves qui affluerent à la Champagne le titre de Fief François , la plus décisive est celle que nous fournit un fragment d'histoire

Tom. 4. p.
424.

rapporté par Duchesne. Henri , comte de Champagne , vint trouver le roi Louis le Jeune à Dijon. « Sire , lui
 » dit-il , je me suis engagé de procu-
 » rer à l'Empereur une entrevue avec
 » Votre Majesté , pour y décider , de
 » l'avis des Prélats , des Abbés & des
 » Seigneurs des deux Royaumes , qui
 » des deux Papes , Alexandre ou Vic-
 » tor , est légitimement élu. J'ai fait
 » plus. Si vous ne voulez pas consen-
 » tir à cette conférence , je me suis
 » obligé de quitter votre hommage ,
 » de remettre au Monarque Allemand
 » tout ce que je tiens de votre Cou-
 » ronne , & de me faire son vassal ». D'abord Louis parut surpris & choqué de l'audace du Comte qui l'avoit engagé sans sa participation : ensuite sei-

gnant d'aller à la chasse, il se mit en devoir d'accomplir ce qu'on avoit promis en son nom. Mais Frédéric ne se trouva point au lieu indiqué. Le Roi se croyoit quitte de tout engagement, il se trompa. Henri lui soutint, en présence du Duc de Bourgogne, que l'obligation n'étoit pas remplie. « Si » vous ne dégagez point ma parole , » ajouta-t-il, je me donne à l'Empereur avec le Comté que je tiens de » vous, & je lui fais hommage ». Le Monarque eut encore la complaisance de souscrire à tout ce que le téméraire vassal exigeoit. Cette seconde démarche fut aussi infructueuse que la première. L'Empereur manqua une seconde fois au rendez-vous, & fit dire au Roi qu'il ne partageroit jamais avec personne le droit de juger l'Eglise Romaine, droit qui n'appartenoit qu'à lui seul. Alors Louis se tournant du côté du Comte : *Que vous en semble*, lui dit-il ? *Croyez-vous enfin que j'aie satisfait à tous mes devoirs ?* Le malheureux Henri convint de tout, & ne se plaignit que de Frédéric qui l'avoit trompé. Est-il rien de plus précis que ce témoignage, pour prouver que les Comtes de Champagne étoient vass-

faux de la Couronne de France? Faut-il encore y ajouter celui de Joinville même, qui, pressé de passer en Affrique avec Saint Louis, s'en excuse sur ce que pendant son voyage de Palestine, *les gens & les Officiers du Roi de France avoient trop grieved & foulé ses sujets?* On demande de quel droit le Monarque les eût envoyés en Champagne, s'il n'en avoit pas été Seigneur prédominant?

On ne disconvient pas néanmoins que Henri n'ait fait hommage à l'Empereur pour quelques terres qu'il crut pouvoir détacher de la mouvance de France. Voici comme la chose est rapportée dans une vieille enquête qu'on voit à la Chambre des Comptes de Paris : on y trouve en même tems & la preuve de la vérité que l'on voudroit contester, & une instruction utile de la Jurisprudence usitée sous le gouvernement féodal. Frédéric ne convenoit point de ses torts vis-à-vis du Monarque François. Le Comte de Champagne, pour satisfaire à ses engagements, fut obligé de passer en la prison de ce Prince, où il demeura long-tems sans que Louis se mît en devoir de lui faire obtenir sa liberté.

Outré de cette indifférence, le malheureux Henri va trouver l'Empereur, le supplie de lui rendre sa parole, & lui offre en échange cinq ou six Châteaux qu'il promet tenir de lui. Ce qui fut exécuté suivant l'usage reçu alors universellement dans les Fiefs. Car si le vassal étoit tenu de servir son Seigneur, sous peine de confiscation de son Fief, le Seigneur de son côté devoit défendre le vassal attaqué dans sa personne ou dans sa possession, sous peine de perdre sa mouvance. Ainsi le feudataire indéfendu pouvoit se donner à un autre Seigneur, & relever son Fief de lui. Mais alors il y avoit des formes prescrites par les loix.

« Si le Seigneur, disent-elles, abandonne son fidèle dans un besoin pressant, celui-ci peut quitter son hommage : il doit néanmoins, en tems de guerre, souffrir patiemment l'affront ou l'injure qu'il en reçoit, pendant trente jours, en tems de paix, pendant un an & un jour ; & cependant employer ses Pairs, ses voisins, ses domestiques, les étrangers mêmes pour l'engager à lui faire droit ». C'est précisément la circonstance où se trouva le Comte

Du Cange,
Diff. 13. sur
Joinev. p. 225.

Apud Freher.
tom. 1. p. 305,
306.

de Champagne , & en même tems l'explication de deux lettres de Frédéric , l'une au roi Louis VII , où il qualifie Henri *feudataire de la Couronne de France* ; l'autre à Henri lui-même , où il le nomme *son fidèle & son parent*. Il étoit en effet vassal de tous les deux , du Monarque François pour le Comté de Champagne , du Monarque Allemand pour quelques Fiefs qu'il crut devoir sacrifier à la vanité de ce Prince.

Précautions
qu'il prend
soit au de-
dans , soit au
dehors. Em-
pressement
des François
& des étran-
gers pour le
suivre.

Le Saint roi Louis n'oublioit rien cependant pour assurer , & la tranquillité du Royaume , & le succès de la croisade. Il n'avoit rien à craindre au dedans : le Comte de la Marche , le Comte Pierre de Bretagne , les deux plus grands brouillons de son Etat , & le Comte Raymond de Toulouse , auquel il ne se fioit pas davantage , étoient du voyage de Palestine. Ce dernier s'excusa longtems sur le défaut d'argent. La Reine Blanche lui prêta une somme considérable : le Monarque de son côté lui promit de ne le laisser manquer de rien. Raymond , sur cette assurance , prit de nouveau la croix , la fit prendre à un grand nombre de ses vassaux , & ne

songea plus qu'à se préparer un équipage magnifique. Le Roi d'Angleterre étoit le seul voisin qui pût causer quelque inquiétude : Louis lui fit proposer la paix ou la prolongation de la trêve. Il y eut à ce sujet plusieurs négociations, ou, si l'on en croit Mathieu Paris, le Monarque François offrit secrètement à l'Anglois tout ce que son père & son ayeul avoient possédé en de-çà de la mer, s'il vouloit renoncer à ses droits sur la Normandie ; offre aussi peu vraisemblable que le refus de Henri, qui répondit qu'il y penseroit à loisir. Il est du moins certain que la trêve se fit pour tout le tems de l'expédition d'Outre-mer, & que le Pape en fut garant. Tout seconda les vœux du Saint Roi. L'amour naturel du François pour ses Princes, l'inquiétude de la nation & le zèle des croisades qui possédoit les esprits, lui donnèrent plus de soldats qu'il n'en vouloit. Les villes s'empresèrent à l'envi de lui fournir de grosses sommes : les fermiers de ses domaines lui avancèrent une année : on ne s'étoit pas encore avisé de les engager, & les Rois en avoient beaucoup. Les étrangers mêmes, par estime pour ses vertus,

Math. Par. p.
691. -

Rymer. æt.
publ. rom. 1.
p. 117, 118.

Math. Par. p.
741.

venoient en foule s'enrôler sous les érendarts. On compte parmi les plus considérables d'entre les Anglois, les Comtes de Salisburi & de Leicestre. Le Roi de Norvège, ce fameux Hacon, que ses grandes qualités rendoient si digne du trône qu'Innocent lui vendit à prix d'argent, lui écrivit pour le prier d'agréer qu'il se trouvât en même tems que lui en Orient; qu'il prît terre aux côtes de France, & qu'il pût s'y fournir de vivres. Louis, par une réponse pleine d'estime & d'amitié, lui demanda qu'ils pussent passer de compagnie, offrant de partager avec lui le commandement de l'armée croisée.

Le Monarque chargea de cette lettre le célèbre Mathieu Paris, ce sçavant Bénédictin, qui eut tant de part aux affaires de son tems; ce Moine favori que le Roi d'Angleterre son maître admettoit à sa table & faisoit souvent coucher dans sa chambre, cet Historien si estimé, & si digne de l'être par tout où il ne se laisse pas emporter au patriotisme; à la prévention contre la France, quelquefois même à la haine contre Rome. Hacon reçut l'envoyé avec de grandes marques

ques de joie, & lui fit de magnifiques présents. Mais il supplia le Roi de le dispenser d'accepter l'offre qu'il lui faisoit de s'embarquer de compagnie.

Ma nation, dit-il, est impétueuse, indiscrete, & peu endurante : les François sont glorieux & moqueurs. « Les

Idem. Ibid.

» différentes façons de vivre des deux
» peuples deviendront une matière
» inépuisable de plaisanteries : tous
» deux sont vifs & braves : bien-tôt
» les uns & les autres seront plus dis-
» posés à s'entre couper la gorge, qu'à
» combattre les Infidèles ». L'excuse
étoit légitime, elle fut agréée. On ne
voit pas néanmoins que le Roi de
Norvège ait exécuté son dessein, &
qu'il soit passé en Orient.

Toutes ces précautions de Louis, si
conformes à la politique humaine, ne
l'empêchoient pas de songer aux pré-
paratifs d'un Roi Chrétien. C'étoit
une chose établie dans ces voyages
de la Terre-Sainte, que tout le mon-
de s'y préparoit comme les personnes
véritablement pieuses se préparent à
la mort. Chacun faisoit son testament,
disposoit de ses biens, partageoit ses
enfants. On pardonnoit à ses ennemis,
on réparoit les offenses. Ce n'étoient

Coutume des
Croisés de se
préparer au
voyage de la
Palestine
comme à la
mort.

que restitutions , & bien des gens croient que la plupart des Monastères qui ont été bâtis depuis le onzième siècle jusqu'à la dernière Croisade , n'ont été fondés que de ces libéralités forcées auxquelles se condamnoient les grands Seigneurs , avant que de s'engager à ces longues & périlleuses expéditions. Le Comte de la Marche , que ses actions ne permettent pas de soupçonner d'une grande dévotion , fut un des premiers à remplir ce religieux devoir. Il fit un testament où il ordonne que s'il retient injustement le bien d'autrui, on le restitue après sa mort , pourvû que la chose soit bien prouvée en présence de ses exécuteurs testamentaires. Le sire de Joinville raconte de lui-même , qu'encore qu'il ne se sentît coupable d'aucune usurpation , il ne laissa pas d'assembler ses vassaux & même ses voisins , pour leur faire réparation des torts qu'il pouvoit leur avoir faits. Nous rapporterons ses propres paroles : c'est un monument curieux des mœurs de ce tems , & de la bonne-foi de ces preux Chevaliers.

Du. Canf.
obf. sur l'Hist.
de Saint Louis.
p. 120.

Joinv. p. 22.
& 23.

Je fus toute la semaine , dit-il , à faire fêtes & banquets avec mon frère de Vauquelour , & tous les riches hommes

(a) du païs qui là étoient , & disoient après que avions bu & mangé, chansons les uns après les autres, & demenoit grant joie chacun de sa part. Mais quand ce vint le Vendredi , je leur dis : Seigneurs , sçachez que je m'en vois Outre-mer. Je ne sçais si je reviendrai jamais , ou non. Pourtant s'il y a nul à qui j'aye jamez fait aucun tort , & qui veuille se plaindre de moi , se tire avant. Car je le veux amender , ainsi que j'ai coutume de faire à ceux qui se plaignent de moi , ne de mes gens. Ainsi le fis par commun dict des gens du pays & de ma terre. Et pour faire mon cas , je engagé à mes amis grant partie de ma Seigneurie , tant qu'il ne me demoura point plus haut de douze cents livres de

(a) Joinville se sert souvent de cette expression pour désigner les hauts Barons & les grands Seigneurs d'un païs , à l'exemple des Espagnols qui divisent leur noblesse en trois ordres, des *Ricos Ombres*, des *Cavalleros*, des *Infancons*; c'est ce que les François appellent Barons, Chevaliers, Ecuyers. On remarquera que tous ceux qui abondoient en biens , n'étoient point pour cela réputés hommes riches. Ce titre ne se donnoit qu'aux enfans des Rois , aux Ducs , aux Comtes , aux Marquis & aux Vicomtes , qui ont communément plusieurs Baronies sous eux. On lit dans un rouleau de la Chambre des Comptes de Paris qu'il fut donné aux riches hommes , le Comte de Dreux , Monseigneur de Bourbon , & G. fils du Comte de Flandres , trois cents livres pour des robes de soye , pour des manteaux , pour trois destriers , & pour trois palefrois. Du Cang. Ibid. p. 51 , 52, & Gloss. au mot *Rici homines*.

rense. Car madame ma mère vivoit encore, qui tenoit la plupart de mes choses en donaire.

Le Religieux Monarque donnoit lui-même l'exemple de ces œuvres de piété, moins pour se conformer à la coutume usitée dans ces sortes d'occasions, que par goût & par la disposition de son cœur à la plus exacte justice. Il sçavoit que la conscience des Princes est souvent chargée devant Dieu, sans qu'ils y fassent attention, & qu'ils sont responsables de tout ce qui se passe sous leur autorité. Son principal soin fut de découvrir & de réparer les désordres commis par les Officiers. Il envoya des Commissaires dans toutes les Provinces pour informer, s'il n'y avoit rien de mal acquis dans les domaines, & si personne ne se plaignoit, ou de prêts forcés, ou d'argent & de vivres extorqués. On ne voit pas même qu'il s'en soit fié à ces premiers Envoyés : il fit partir secrètement de saints Ecclésiastiques & de bons Religieux, pour aller faire les mêmes informations, afin de voir par leur rapport, si ceux qu'il croyoit gens de bien n'étoient pas eux-mêmes corrompus. Il y eut très peu de plaintes, & dans ce

petit nombre, celles qui se trouvèrent fondées, obtinrent les satisfactions convenables. Le Roi d'Angleterre ne s'oublia point dans une circonstance si favorable : il dépêcha Richard, son frère, pour redemander les Provinces que Philippe Auguste avoit d'abord confisquées, ensuite conquises sur Jean Sans-Terre. Le Prince Anglois parla si fortement, que Louis, si l'on en croit l'Historien de Henri, fut vivement ébranlé. Mais la Reine mère, les Grands de l'Etat, & les Prélats de Normandie qui furent consultés dans cette affaire, lui apportèrent tant de raisons pour lever son scrupule, qu'il se rendit enfin à leurs instances & aux vœux de la Nation. Ainsi Richard se retira sans avoir rien obtenu.

Math. Par. p. 719.

La guerre cependant continuoit plus vivement que jamais entre Frédéric & le Pontife Romain. Celui-ci, malgré des protestations mille fois répétées de ne plus employer dans cette querelle d'autres armes que celles de l'Eglise, entreprit de soulever l'Allemagne contre son Souverain, & de lui opposer quelque Prince avec le titre d'Empereur. Pour cet effet il

Le Pape fait élire Henri Landgrave de Thuringe à la place de Frédéric.

Idem. p. 68 & 628. 714.

écrivit à tous les Electeurs , les exhortant à élire pour Roi des Romains Henri Landgrave de Thuringe , & leur promettant toutes sortes d'indulgences , de même qu'à ceux qui le reconnoïtroient. Les Laïcs refusèrent de se trouver à la Diète indiquée à Wurtzbourg pour cette élection : mais les Evêques y couronnèrent le Prince Thuringien : ce qui lui fit donner le surnom de *Roi des Prêtres*. Alors Innocent ne ménagea plus rien. Il fit publier de nouveau l'excommunication de Frédéric , ordonna de mettre en interdit les terres de ceux qui lui obéïroient , envoya en Sicile deux Cardinaux en qualité de Légats , pour exciter les peuples de ce Royaume à secouer le joug d'un second *Néron* : c'est ainsi qu'il appelloit l'Empereur. Il leur enjoignoit à tous , pour la rémission de leurs péchés , de rejeter l'obéissance de cet homme condamné. Il alla même plus loin , si l'on en croit une lettre de Frédéric aux Rois & aux Princes : il mit le poignard à la main des sujets du Monarque proscrit , pour assassiner leur Souverain. Chose horrible & incroyable de la part du Père commun des fideles :

mais qui donne une étrange idée du Pontife qui a pû être soupçonné d'une pareille abomination.

Louis gémissoit aux pieds des autels de tant d'excès scandaleux. Il étoit convenu avec Innocent d'une seconde entrevue à Cluni : il n'eut rien de plus pressé que de s'y rendre pour tâcher d'adoucir cet esprit inflexible.

Le Roi s'entremet inutilement pour le légitime Empereur.

L'Empereur qui l'avoit choisi pour médiateur, lui avoit en même tems donné plein pouvoir d'offrir en son nom toutes sortes de soumissions, & d'aller consacrer le reste de ses jours au service de Dieu dans la Palestine, pourvû qu'on laissât l'Empire à son fils Conrad. Le saint Roi n'oublia rien pour faire accepter des propositions si raisonnables : mais elles ne servirent qu'à rendre le Pontife plus inexorable. « Ce n'est point l'intérêt particulier qui me guide, répondit-il, » c'est la cause de l'Eglise que je soutiens. Combien de fois l'infidèle » a-t-il violé ses promesses confirmées » par des sermens ? Que faut-il davantage pour le rendre à jamais indigne d'être cru ? L'Evangile, répliqua Louis, ordonne de rendre » toujours les bras à celui qui deman-

Math. Par. p. 697.

» de miséricorde : Seigneur, imitez
 » la bonté de celui dont vous êtes le
 » vicaire sur la terre : du moins laissez-
 » vous toucher par les calamités
 » de la Terre-Sainte qui ne peut être
 » secourue sans ce Prince, maître de la
 » mer Méditerranée : écoutez mes
 » prières, celles de tant de milliers
 » de pèlerins qui attendent un passage favorable, celles enfin de toute
 » l'Eglise qui vous demande par ma
 » voix de ne pas rejeter des soumissions que Dieu ne rejette peut-être
 » pas ». L'opiniâtre Innocent persista dans son refus, & le saint Roi indigné de sa dureté, se retira pleinement convaincu, dit un judicieux Moderne, *qu'on peut fort bien se dire à la place de Jésus-Christ sur la terre, & ne lui guère ressembler.*

La Chaise,
 Hist. de Saint
 Louis. p. 449.

Tentatives
 inutiles de
 Frédéric pour
 se purger
 d'hérésie.

Rain. ann.
 1246. n. 28.

Alors Frédéric prit un parti qui pourroit paroître indigne de la Majesté, s'il y avoit de la honte à chercher tous les moyens de convaincre l'Univers de la pureté de sa foi, lorsqu'elle est attaquée. Le malheureux Prince, pour se purger du soupçon d'hérésie, le motif le plus odieux de sa condamnation, se fit interroger par deux Evêques, trois Abbés, &

deux Jacobins. Ceux-ci prirent fort serment, qu'il croyoit fermement tout ce que l'Eglise croit, & se transporterent à Lyon pour répondre de l'orthodoxie de ses sentiments. Tout cela ne signifioit rien au fonds : moins on a de Religion, plus on est disposé d'en feindre selon l'occasion. Mais le mensonge qu'on ne scautoit convaincre, est dans les mêmes droits que la vérité. Innocent pouvoit, devoit même écouter les protestations du Monarque : c'est ce qu'il ne fit point. Les Envoyés furent traités d'excommuniés, pour s'être chargés d'un acte où Frédéric prenoit le titre d'Empereur & de Roi : l'examen fut déclaré illusoire, la procédure frivole, la purgation nulle. « On vouloit bien entendre pendant écouter le coupable, tout indigne qu'il en étoit, pourvu qu'il vint se justifier en personne, sans armes, & avec peu de suite ».

Ce qui rendoit le Pontife si fier, c'est qu'enfin le Landgrave s'étoit déterminé à accepter l'Empire. Ce Prince aidé des Prêtres qui l'avoient élu, soutenu du Pape qui lui fit toucher des sommes prodigieuses levées dans tous les Royaumes Chrétiens, forti-

fié d'une armée considérable de Croisés à qui on avoit accordé les mêmes indulgences qu'à ceux de la Terre-Sainte , se mit aussi-tôt en campagne , & s'avança du côté de Francfort. Ce fut-là que le jeune Conrad l'alla chercher , & le combattit. Mais tout sembloit alors conspirer contre Frédéric : Conrad perdit la bataille , trahi , dit-on , par deux de ses principaux chefs , que l'argent du Pape fit passer du côté des rebelles dès le commencement de l'action. L'Empereur lui-même n'avoit que trop d'occupation en Italie & en Sicile , où il ne voyoit que révoltes & conjurations. Tout l'abandonnoit. Le seul Louis eut le courage de prendre sa défense , & sans être rebuté de l'inutilité d'une première tentative , voulut encore en faire une seconde pour tâcher de mettre fin à tant de scandales. Il envoya l'Evêque de Senlis à Lyon avec une lettre pour Innocent , où rien n'étoit oublié de ce qui pouvoit toucher un cœur droit & sensible. Mais le Pontife fut toujours inflexible : le Prélat François ne remporta que de belles paroles & beaucoup d'éloges du Roi intercesseur , " à qui les intérêts de

Math. Par.
p. 712. 714.

Rain. 9. 24.
26.

» l'Eglise, disoit-on, étoient sans dou-
 » te trop chers, pour vouloir qu'elle
 » achetât une paix honteuse ». Etran-
 ge opiniâreté, qui fait dire à un Histo-
 rien de ce tems, que l'Empereur re-
 gaignoit alors autant de gens par la dis-
 position où il paroissoit de se soumet-
 tre, que le Pape en scandalisoit en fai-
 sant parade d'une fierté incapable de
 la moindre condescendance.

Math. Par. p.
710.

Bien-tôt néanmoins la face des affai-
 res changea. Le Landgrave défait à son
 tour & obligé de s'enfuir, mourut de
 chagrin; & Frédéric après avoir domté
 les Siciliens, leur fit prêter serment
 à son fils. Aussi-tôt il se met en mar-
 che à la tête d'une armée victorieu-
 se, pour aller chercher le Pape jus-
 ques dans Lyon, « non pas, disoit-
 » il, pour rien entreprendre de vio-
 » lent, mais pour convaincre Imo-
 » cent, & terminer enfin ce grand
 » différend ». On ne s'y fioit néanmoins
 que très médiocrement. Il n'avoit plus
 de compétiteur : la Sicile étoit sou-
 mise : les Lombards demandoient à
 traiter : la Maison de Savoie s'étoit
 redonnée à lui : le Pape pour ven-
 ger un parent qu'Entius bâtard de Fré-
 déric avoit fait pendre, venoit de

Mort du
Landgrave :
élection de
Guillaume II.
comte de
Hollande.

Math. Par. p.
724. 727. 730.

renouveler l'excommunication du père & du fils en des termes qui faisoient frémir d'horreur. On craignoit le juste ressentiment d'un Prince si cruellement outragé ; & l'on jugea que pouvant tout , il oseroit tout. Louis alarmé pour le Pontife , arma en diligence ; & suivi de ses trois frères , alloit se mettre à la tête de ses troupes & prendre la route de Lyon , lorsqu'il reçut une longue lettre , par laquelle le saint Père , après avoir donné de grandes lozanges à son zèle , le prioit de ne rien précipiter & de suspendre sa marche. C'est qu'il redoutoit encore moins un Empereur qui ne suivoit que sa passion , qu'un Roi qui ne vouloit que la justice , & qui venoit en état de l'appuyer. Car dans le même tems il sollicitoit du secours en Allemagne , en Italie , en Espagne , en Norvège. Le Cardinal Capocce , son Légat en Allemagne , offroit de sa part la Couronne Impériale à qui en voudroit , & ne trouvoit personne qui osât se charger d'un si pesant fardeau. Le Comte de Gueldres , le Duc de Brabant , & le Prince Richard d'Angleterre donnoient les premiers l'exem-

Raff. 1147.
Parag. 12.

Math. Par. p.
803.

ple du refus, & furent imités du célèbre Hacon roi de Norvège. « J'ai bien promis, répondit ce généreux Prince, de faire la guerre aux ennemis de l'Eglise, mais non pas aux ennemis d'Innocent ». Un jeune aventurier se présente ensuite, & est élu Roi des Romains à Nuys par quelques Evêques & quelques Comtes. C'étoit Guillaume, comte de Hollande & de Frise, Seigneur d'environ vingt ans, bien fait de sa personne, & soutenu de grandes alliances. Mais il n'avoit point ce qu'il falloit pour se soutenir dans des circonstances si épineuses : il fut bientôt méprisé, contraint de se retirer dans son petit Etat, & réduit à vivre aux dépens d'autrui.

Frédéric informé de la résolution de Louis, n'osa passer les Alpes, & s'arrêta à Turin. Ce fut là qu'il apprit que les partisans du Pape avoient surpris la ville de Parme, égorgé la garnison, & chassé ses serviteurs. Transporté de colère, il retourne aussitôt sur ses pas, va mettre le siège devant cette malheureuse Place, & jure d'en prendre une vengeance terrible. Pour montrer qu'il ne vou-

Ann. 1248.
Disgrace de
Frédéric.

Math. Par. p.
746.

loit point en partir qu'il ne l'eût emportée l'épée à la main, il fit bâtir son camp en forme de ville qu'il nomma *Vittoria*. Il y passa tout l'hiver, & se tenoit si assuré de cette conquête, qu'il refusa d'accorder aucune capitulation. Mais il connut bientôt ce que peuvent de braves gens réduits au désespoir. Les malheureux assiégés firent une sortie générale, résolus de mourir les armes à la main, ou de s'ouvrir un passage par leur valeur, taillèrent son armée en pièces, forcèrent sa nouvelle ville, & le poursuivirent si vivement lui-même, qu'il eut à peine le tems de se sauver à Crémone, d'où il passa dans le Royaume de Naples.

Le Roi va
prendre à S.
Denis les
marques de
son pèlerinage.

Cependant le tems du départ pour la Terre-Sainte approchoit. Le saint Roi Louis s'y disposoit par l'exercice de toutes sortes de bonnes œuvres. Il fit de grandes donations aux Monastères, surtout à ceux qu'il avoit fondés; persuadé, disoit-il, qu'un puissant moyen pour ne pas périr comme les impies, c'est d'aimer avec le Prophète le lieu où réside la gloire du Seigneur. Quelque tendresse qu'il eût pour ses enfants, la mort du peup

Prince Jean, le troisiéme de ses fils, ne lui arracha aucune foiblesse : il se soumit & adora. Le douziéme de Juin, suivi des Princes Robert & Charles ses frères, il se rendit à saint Denis pour prendre congé des saints Martyrs, ainsi qu'on parloit alors. Ce fut le Cardinal Odon qui lui donna l'oriflamme, la pannetière, le bourdon, & les autres marques de son pèlerinage. Le Religieux Monarque revint ensuite à Paris entendre la Messe à Notre-Dame. De-là, conduit en procession par le Clergé, la Cour & la ville, il alla monter à cheval à l'Abbaye de Saint Antoine, & prit le chemin de Corbeil, où les deux Reines devoient venir le lendemain.

Guill. Nang.
p. 346.

Aussi-tôt qu'il eut revêtu l'habit de Pèlerin, il acheva de retrancher toute magnificence dans ses équipages & dans ce qui regardoit sa personne : pratique qu'il observa toute sa vie, excepté dans les grandes cérémonies où la parure est comme essentielle. On ne lui vit plus d'étoffe éclatante, ni par la matière, ni par la couleur : plus de dorures, plus de soie, plus de fourrures de prix. « Onques puis, dit Joinville, ne voulut porter ne menu

Sa modestie
dans ses habits.

» vair, ne gris, ne écarlate, ne étriers,
 » ne éperons dorés. Ses robes étoient
 » de camelin, ou de pers, & étoient
 » les fourrures de ses mantelines
 » & de ses robes de peaulx de gar-
 » nutes, & de jambes de lièvres ».

Rien que d'uni dans ses armes & dans
 les harnois de ses chevaux, qui n'écla-
 toient que par le poli de l'acier :
 exemple qui eut tant de force, conti-
 nue le même Auteur, « que en la
 » voie d'outre-mer je ne vis une seule
 » cotte brodée, ne selle du Roi, ne sel-
 » les d'autrui ». Un jour, ajoute-t-il,
 que je censurois assez librement de-
 vant le bon Seigneur Roi, fils du saint
 Monarque, *les pompes & bobans d'ha-
 billemens, & cottes brodées qu'on fait
 tous les jours maintenant, il me ré-
 pondit que à tort il les avoit brodées de
 ses armes, & qu'elles lui avoient coûté
 huit livres parisis. Je lui dis, qu'il les
 eût mieux employés, de les avoir donné
 pour Dieu, & avoir fait ses atours de
 bon sendal renforcé, battu à ses armes,
 comme le Roi son pere faisoit.*

Mais rien ne fait mieux voir, & la
 modestie du saint Roi dans ses habits,
 & la simplicité des mœurs de ce bon
 vieux tems, qu'une dispute arrivée à

Corbeil entre ce même Joinville & Maître Robert de Sorbonne. Celui-ci n'aurait apparemment, entreprit de plaisanter notre Sénéchal sur sa magnificence : « Et me print à mon man- Idem. p. 7, 8.
 » tel, dit ce naïf Historien, & me de-
 » manda en présence du Roi & de
 » toute la noble compagnie : Si le
 » Roi se étoit en ce prael, & que
 » vous allâtes seoir en son banc plus
 » haut que lui, n'en seriez-vous point
 » à blâmer ? Oui vraiment, répondis-
 » je. Or donques ; fit-il, êtes-vous
 » moins à blâmer, quand vous êtes
 » vêtu plus richement que lui ? Non,
 » Maître Robert, lui dis-je, je ne suis
 » mie à blâmer, sauf l'honneur du
 » Roi & de vous. Car l'habit que je
 » porte, tel que le voyez, m'ont lais-
 » sé mes père & mère, & ne l'ai point
 » fait faire de mon autorité. Mais au
 » contraire est de vous, dont vous
 » êtes bien fort à reprendre : vous, dis-
 » je, qui étant fils de Vilain & de
 » Vilains, avez laissé l'habit de vos
 » père & mère ; & vous êtes vêtu du
 » plus fin camelin, que le Roi n'ait.
 » Alors je prins le pan de son furcor
 » & de celui du Roi, que je joignis
 » l'un près de l'autre, & lui dis : Or

» regardez si j'ai dit voir ». Cette naïveté fit rire tout le monde, & déconcerta Maître Robert, qui fut *très esbahi* & ne scût que répondre. Le Monarque qui l'aimoit, fut touché de cet embarras quoique bien mérité, & ne consultant que la bonté de son cœur, prit la défense du Docteur humilié, mais *de parole seulement*, & pour couvrir son honneur. Car il convenoit, *qu'on se doit veïr bien honnêtement, afin d'être mieux aimé de sa femme, & aussi que vos gens vous en praiseront plus. C'est aussi le dire du saige, qu'il faut se porter selon son état, de telle manière que les prudes du monde ne puissent dire, vous en faites trop : n'aussi les jeunes gens, vous en faites peu.*

Il déclare
Régente la
reine Blanche
sa mère.

Ce fut à la Commanderie de saint Jean-Prés de Corbeil, que Louis déclara Régente du Royaume la Reine Blanche sa mère. La sagesse de cette Princesse, ses lumières, ses connoissances, une expérience de vingt-deux années dans le gouvernement, tout contribuoit à lui persuader qu'il ne pouvoit remettre l'Etat en de meilleures mains. Aussi lui donna-t-il plein pouvoir d'admettre à son Conseil, ou d'en exclure ceux qu'elle

Preuves des
libertés de l'E-
glise Gallican-
ne, tome 2. pa-
ge 103.

jugeroit à-propos ; d'établir & de destituer les Baillis , les Châtelains , les Forestiers ; de conférer les bénéfices de nomination Royale ; de permettre aux Chapitres & aux Communautés Religieuses de faire leurs élections ; de recevoir le serment de fidélité des Evêques & des Abbés ; de leur rendre les revenus qui lui appartenoient par le droit de Regale ; en un mot d'exercer la même autorité que lui dans toute l'étendue du Royaume.

Blanche l'accompagna jusqu'à Cluni : leurs adieux furent très-tendres ; la piété de cette illustre mère , sa fermeté, son courage, ne purent arrêter les larmes, persuadée , disoit-elle , qu'elle ne le reverroit que dans le ciel. Mais la jeune Reine Marguerite , oubliant la délicatesse de son sexe , voulut le suivre dans son voyage , & protesta qu'elle le suivroit jusqu'au bout du monde. Peut-être n'étoit-elle pas pas fâchée de s'éloigner d'une belle-mère , qui en usoit avec elle d'une manière dure & impérieuse. Il sembloit en effet que Blanche fût jalouse de la tendresse que le Roi témoignoit à la Reine : elle venoit

Chron. Saint Louis. p. 33.

toujours les interrompre, & les empêchoit d'être ensemble autant qu'il pouvoit. Louis qui aimoit, respectoit & craignoit sa mère, avoit un peu de foiblesse là-dessus, & tâchoit de ne choquer ni l'une ni l'autre. Les Comtesses d'Artois & d'Anjou étoient aussi du voyage avec leurs maris : mais la grossesse trop avancée de la première ne lui permit pas de passer Aiguemortes. Pour le Comte de Poitiers, quoiqu'il eût pris la croix avec les autres Princes & Seigneurs, le Monarque jugea à-propos qu'il différerait son départ d'un an, pour assister la Reine mère de ses conseils & de son autorité. On voyoit encore à la suite du saint Roi, outre un grand nombre de Barons & d'Evêques, le Légat Odon, & le célèbre Etienne Boileve, qu'on peut regarder comme le premier Prevôt de Paris nommé par le Souverain.

Guil. Nang.
p. 346.

Premier Prevôt de Paris
nommé par
le Roi.

C'étoient anciennement les Comtes de chaque Province, qui commandoient les armées, & avoient l'administration de la Justice, de la Police, des Finances. Les Vicomtes en leur absence exerçoient les mêmes fonctions. Hugues Capet, parvenu à la

Couronne, supprima ces deux titres pour le Comté de Paris, & leur substitua celui de Prévôt avec les mêmes prérogatives. Ce nouvel Officier, outre le commandement sur le militaire, avoit encore une autorité très-grande dans l'administration de la justice. C'étoit lui seul qui la rendoit à Paris dans ces anciens tems, où le Parlement n'étoit pas encore rendu sédentaire. Mais cette importante place étoit devenuë vénale ; & plus elle donnoit de pouvoir, plus elle occasionnoit d'injustice. Le saint Roi Louis, pour remédier à ces abus, défendit la vénalité d'un emploi qui demande le plus parfait désintéressement. Il chercha long-tems, disent les Historiens du tems, *un grand sage homme*, qui fût digne d'un poste qui exige autant de lumières que d'intégrité. Étienne Boylesve (a), gentilhomme originaire d'Anjou, & dont la postérité subsiste

(a) C'est ainsi qu'il est nommé (& non pas Boileau, Boilau ou Boileauté) dans son contrat de mariage de l'an 1225, dans les actes de partage avec ses frères de l'an 1228, dans un compte des Baillis de France de l'an 1262, enfin dans une suite non interrompue de contrats de mariages & de partages, par lesquels Messieurs de Boylesve prouvent leur filiation & descendance de cet homme illustre.

encore avec honneur dans cette Province & en Bretagne, lui parut propre à remplir ses grandes vues pour le bien public : ce fut sur lui qu'il fixa son choix. Il ne fut point trompé dans son attente. Le nouveau Prévôt travailla avec un zèle infatigable pour rétablir le bon ordre, & eut le bonheur de réussir. Le Monarque n'oublioit rien pour l'encourager & pour donner de l'émulation aux autres Juges du Royaume. Souvent il assistoit aux audiences du Châtelet, & prenoit place à côté de son Ministre.

Boylesve eut le malheur d'être fait prisonnier au siège de Damiette ; & ce qui prouve parfaitement l'extrême considération où il étoit dans l'armée Chrétienne, sa rançon fut mise à deux cens livres d'or : somme très-considérable pour ce tems-là. C'étoit en effet un homme de naissance. Alors les Baillis, les Sénéchaux, les Prévôts ne se prenoient que parmi la Noblesse. On voit d'ailleurs ; que dans tous les actes publics il est qualifié Chevalier (b) ; titre que nul ne pouvoit obtenir,

(b) C'est la qualité qu'on lui donne dans le contrat de mariage de Foulques son fils, & dans un Arrêt du Parlement de 1587.

s'il n'étoit Noble de Parage, c'est-à-dire, de race. Ce fut lui qui le premier fit écrire en cahiers les actes de la juridiction. Il commença par une compilation de tous les anciens réglemens de Police, qu'il ramassa avec beaucoup de soin & d'exactitude. C'est un gros volume in-folio, qui est divisé en trois parties. La première contient toutes les Ordonnances pour la police de Paris, & les anciens statuts de tous les corps de métiers distribués par ordre alphabétique. La seconde est composée des réglemens & des tarifs de tous les droits qui se levoient en ce tems-là pour le Roi à Paris sur toutes les denrées & marchandises. La troisième est un recueil des titres concernant les Justices subalternes de la Capitale. C'est ce qu'on appelloit originellement *le livre blanc*, & qu'on a depuis nommé le premier volume des métiers, parce que les statuts qui les regardent en occupe la plus grande partie. Les deux plus anciens Manuscrits qui nous en restent, se trouvent à la Chambre des Comptes de Paris & à la Bibliothèque de Sorbonne.

On remarquera à cette occasion, que dans les premiers tems de la

La Mare. trait.
de la pol. tom.
1. p. 261.

Ancienne
manière de
publier les
Loix & Or
donnances de
nos Rois.

Monarchie il n'y avoit point de registres publics pour y transcrire les loix, ni d'autre lieu pour les conserver en originaux, que les Archives du Palais de nos Rois. Ce précieux trésor n'étoit confié qu'à leur Chancelier. C'est ce qui l'a fait nommer *la voix & le gardien de la justice, l'arsenal du droit, l'image du Prince, l'assistant du Trône, le depositaire des graces, l'arbitre des loix, le jurisconsulte de l'Etat*. Ainsi, lorsqu'il avoit plu à nos Souverains de faire de nouvelles Ordonnances, elles étoient adressées par le Chancelier aux Comtes ou premiers Magistrats des Provinces, qui en envoioient des copies à leurs subalternes. Chacun d'eux les faisoit publier à ses Audiences & dans les places publiques. On voit un Edit de Charlemagne adressé au Comte Erienne de Paris, qui en fit la promulgation dans sa ville, en présence de tous les Officiers de son siège, *qui tous jurèrent de l'observer à jamais*. Si quelques-unes de ces Ordonnances se trouvoient mêlées de quelques matières Ecclésiastiques, ce qui arrivoit souvent, elles étoient aussi envoyées aux Archevêques, qui les faisoient passer aux Evêques

quies leurs suffragants & aux Abbés , pour tenir la main à l'exécution de ce qui les concernoit. Charles le Chauve voulant faire publier de nouveau les Capitulaires de son ayeul & de son père, ordonne que les Comtes qui n'en auront aucun exemplaire, enverront leur Commissaire & un Greffier avec du parchemin pour en prendre des copies sur les originaux , qui à cet effet seront tirés de son trésor.

Ibid. tom. 2.
col. 67. an.
853.

Ce qui s'étoit pratiqué sous la première & la seconde Race, fut encore observé sous la troisième pendant plus de trois siècles. Tous les Edits étoient déposés dans les Archives du Palais Royal, & de-là envoyés aux Baillis & aux Sénéchaux qui avoient succédé aux Comtes, pour les faire publier à leurs Audiences & dans leurs Jurisdctions. On lit dans un ancien manuscrit de la vie de saint Louis, que ce religieux Prince « fit faire plusieurs Ordonnances sur le fait de la justice, & les fit enregistrer en la Cour & Auditoire du Châtelet de Paris, & aux autres Auditoires des Bailliages & Sénéchaussées de son Royaume ». Ce mot d'enregistrer

La Mare. ibid.
p. 260.

dont se sert l'Auteur de cette pièce manuscrite , est très-remarquable , continue le sçavant Historien de la Police : c'est la première fois qu'il en soit fait mention dans nos Archives ou ailleurs , & il étoit alors très-nouveau. Avant le règne de ce saint Roi , on écrivoit les Actes sur une peau , ou sur plusieurs cousues ensemble. On les rouloit ensuite à la manière des Anciens : de-là le nom de *volume* ou rouleau (du mot latin *volumen* , à *volvendo* , rouler) qu'on a donné tant aux livres qu'aux peaux qui contenoient ces actes. Ainsi au lieu de dire les Registres , on disoit les *rouleaux* du Parlement ou d'un tel tribunal. Etoit-on obligé pour rendre une pièce authentique , de l'apporter & de la faire insinuer dans le dépôt public de la juridiction ? cela ne s'appelloit point la faire *enregistrer* , mais simplement la faire mettre au nombre des Actes publics : *depositus apud acta*.

Origine de
l'enregistre-
ment des
Edits & Let-
tres Patentes
des Rois.

Boyleſve avoit donné l'exemple des collections de ces Actes publics. Dès que le Parlement fut établi sédentaire , Jean de Montluc greffier de la Cour , ramassa en des cahiers reliés ensemble les principaux Arrêts qui

avoient été rendus précédemment & même de son tems : ouvrage qui fut continué & de beaucoup augmenté par ses successeurs. Ce sont ces compilations de pièces copiées & tirées d'ailleurs , qui ont donné commencement au nom de *Registre*, du latin *Registrum*, *quasi iterum gestum*, parce que les recueillir c'étoit en quelque sorte leur donner une seconde existence. On les nomma aussi *les Olim*, pour faire entendre que c'étoient des recueils de qui s'étoit passé autrefois, ou parce que le second, qui étoit autrefois le premier, commence par ces mots : *Olim homines de Bayona regni nostri* : ils ne remontent pas plus haut que le règne de Saint Louis. Cet établissement de registres est la véritable origine des enregistrements des Ordonnances & des Lettres Parentes de nos Rois. On en distingue de deux sortes, les unes générales pour tout le Royaume, les autres particulières, qui ne regardent que certaines Jurisdiccions. « Les premières ont toujours été adressées au Parlement, ou autres Cours supérieures, selon les matières : les autres ont souvent été envoyées directement aux Prévôts, Baillifs &

Idem. ibidem
p. 26.

» Sénéchaux : nos livres sont remplis
 » de ces exemples, Depuis ce moment
 » l'enregistrement a toujours été jugé
 » nécessaire à la notoriété des volontés
 » du Prince ». On ne doit pas oublier
 que le droit de faire publier & d'afficher
*n'appartient en chaque ville qu'au Juge
 qui a la juridiction territoriale*(a). Cela est
 si vrai, que dans les anciens le mot Ban-
 num est pris quelquefois pour publica-
 tion, quelquefois pour territoire : preu-
 ve incontestable que les deux droits de
 territoire & de faire publier sont insépa-
 rables.

Le Roi passe
 à Lyon, &
 intercède
 inutilement
 auprès du Pa-
 pe pour l'Em-
 pereur.

Le Pape cependant étoit toujours
 à Lyon. Louis voulut passer par cette
 ville, pour y traiter de nouveau avec
 le Pontife des affaires de l'Empire.

(a) On voit un Arrêt du Parlement du premier
 Mars 1475, entre le Prévôt de Paris & les Généraux
 Maîtres des Monnoyes. Le premier s'étoit plaint que
 ceux-ci avoient entrepris de faire un cri dans Paris de
 par le Roi & de par eux : que c'étoit une entreprise
 sur sa charge, & qu'il ne se devoit faire aucun cri
 en cette ville que de par le Roi & le Prévôt de Paris.
 Sur quoi la Cour, après que les parties eurent été ouïes
 au Parquet, ordonna qu'en tous cris & proclama-
 tions qu'il conviendrait faire en vertu des Sentences
 de la Chambre des Monnoyes, après que le Trompette
 auroit sonné, le Crieur dirait : Or ayez de par le Roi
 notre Sire, & de par M. le Prévôt de Paris ; & dirait
 ensuite : On vous fait à sçavoir de par le Roi notre Sire,
 & de par Messieurs les Généraux Maîtres des Mon-
 noyes, que présentement, &c. La Mare qui cite liv.
 vert neuf. fol. 106.

Mais quelques instances qu'il pût faire, Innocent demeura toujours inflexible.

Rien ne toucha cet esprit indomptable, ni les besoins pressants de la Terre-Sainte, ni l'intérêt de la France qui s'épuisait en quelque sorte pour aller au secours de la Religion dans ces contrées éloignées. Tout ce que le

Monarque put en obtenir, se réduisit à beaucoup de pardons & d'indulgences, avec promesse de défendre son Royaume contre Frédéric & même contre le Roi d'Angleterre, quoique vassal du Saint Siège. Aussi-tôt le saint

Roi prit le chemin d'Aiguemortes, résolu de s'embarquer au premier vent favorable. On l'avertit en descendant

le Rhône, que le Seigneur de la Roche de Glui, Roger de Clorége, *qui Joinv. p. 14.*

avoit grand bruit de mauvais renom, faisoit de grandes vexations aux pas-

sagers, rançonnoit les pèlerins, *Guil. Nang. p. 346.*

détronissoit & pillois tous les marchands qui

là passoient : il en fit une sévère justice.

Une partie du Château fut rasée, & le tiran forcé de restituer ce qu'il avoit enlevé.

Tout étoit prêt pour l'embarquement, & le saint Monarque monta sur son vaisseau le 25 d'Août. La France

Il s'embarque à Aiguemortes & arrive heureusement en Chypre.

n'avoit point alors d'Amiraux en titre : la commission s'en donnoit d'ordinaire à des Espagnols ou à des Italiens : ce furent deux Génois qui en firent les fonctions à ce voyage. La flotte étoit composée de trente-huit grands vaisseaux, sans compter ceux qui portoient les vivres, les chevaux & les équipages. Aussi-tôt, dit Joinville, « le maître de la nef s'écria à » ses gens : Est votre besogne prête ? » Sommes-nous à point ? Tous répondirent que oui vraiment. Quand les Prêtres & Clercs furent entrés, il leur fit chanter au nom de Dieu ce bel igne, *Veni Creator Spiritus*, tout de bout en bout : & en chantant les mariniers firent voile de par Dieu. Incontinent, ajoute-t-il, le vent s'entonne à la voile, & tantôt nous fit perdre la terre de vue, si que nous ne vîmes plus que ciel & mer, & chacun jour nous éloignâmes du lieu dont nous étions partis. Et par ce, veux-je bien dire que icelui est bien fol, qui sçût avoir aucune chose d'autrui & quelque péché mortel en son ame, & se boute en tel dangier. Car si on s'endort au soir, l'on ne sçait si on se trouvera au ma-

« tin au sous de la mer ». On voit un
autre trait de la candeur de ces bons
Chevaliers dans un accident qui leur
arriva près des côtes de Barbarie. Ils
furent près de trois jours à la vue d'une
grande montagne toute ronde, sans pou-
voir avancer ni reculer. « Adonc fus-
» mestous ébahis & espérions être tous
» en péril de mort. Lors un très-bon
» prud-homme d'Eglise nous dit : Sei-
» gneur, jamais je ne vis persécution
» en Paroisse par force d'eaux, ou qu'il
» en fût besoin, ou quelque autre in-
» convenient, que quand l'on avoit fait
» dévotement la procession par trois
» fois au jour de Samedi, Dieu & sa
» mère ne les délivrât du mal, & ne
» les ramenât à ce qu'ils demandoient. »
On suivit le conseil du bon Prêtre.
Bientôt on perdit de vue la fatale mon-
tagne, & l'on arriva en Chypre *le tiers*
Samedi d'après que fut faite la tierce
procession.

Louis avoit débarqué quelques jours
auparavant au port de Linnisso à la
côté méridionale de l'Isle. Le roi Hen-
ri de Lusignan, accompagné de tous
les grands Seigneurs du pais, vint le
recevoir à la descente du vaisseau : il
le conduisit ensuite à Nicosie, capi-

tale du Royaume, & le logea dans
 son Palais. Toute l'armée mit pied à
 terre les jours suivans, & se rafraî-
 chit des fatigues de la mer. Les pro-
 visions de bouche s'y trouvèrent en
 page 25. abondance ; on ne se laissoit point ,
 dit Joinville, de voir & d'admirer
 les magasins que les pourvoyeurs Fran-
 çois avoient faits. C'étoient d'un côté
 des milliers de tonneaux de vin po-
 sés les uns sur les autres avec tant
 d'ordre qu'on eût pu les prendre pour
 de grandes maisons artistement éta-
 gées ; de l'autre, des amas prodigieux
 de blés qui formoient au milieu des
 champs comme autant de grosses mon-
 tagnes couvertes d'une herbe verte ,
 parce que les pluies en avoient fait
 germer la superficie. Ce qui les con-
 serva toujours beaux & frais, jusqu'à
 ce qu'on voulût les transporter à la
 suite des troupes. Mais quoiqu'on
 n'eût rien à souffrir de la disette, le
 changement d'air, les mauvaises eaux,
 la bonne chère peut-être & la débau-
 che causèrent une espèce de peste qui
 emporta beaucoup de monde. Les
 Comtes de Dreux, de Montfort & de
 Vendôme, Archambaud de Bourbon,
 Guil. Nang. Robert, évêque de Beauvais, Guil-
 347.

Jaume des Barres, & près de deux cents cinquante Chevaliers en moururent. Le Saint Roi ne s'épargnoit pas dans cette désolation publique : il alloit lui-même visiter les malades & les consoler, sans craindre de gagner leur mal : il donnoit de l'argent aux uns, des remèdes aux autres : il les exhortoit tous à profiter de leur état en l'offrant à Dieu, qui, content de leur bonne volonté, les vouloit couronner avant même qu'ils eussent combattu.

C'étoit contre son inclination qu'il avoit pris le parti de passer l'hiver en Chypre. Quoique la moitié des Croisés ne fût pas encore arrivée, *si n'eussent été les Barons & ses proches*, dit Joinville, *il fut hardiment parti seul ou avec peu de compagnie*. Mais il sut employer utilement ce délai qui couroit tant à son cœur. Les fonds de la plupart des Croisés se trouvoient considérablement diminués par ce long séjour que personne n'avoit pu prévoir : il profita de la circonstance pour se les attacher par ses bienfaits. Joinville n'avoit plus que *douze vingt livres tournois d'or* : cependant il falloit faire subsister ses dix Chevaliers : plu-

Il termine
tous les diffé-
rents des
Croisés & des
Chrétiens du
Levant.

page 25.

seigneurs menacèrent de le quitter. *Lors,* dit-il, *je fus quelque peu ébahi en mon courage, mais toujours avois fiance en Dieu. Quand le bon Roi sut ma des- convenue, il m'envoya querir, me re- tint à lui, & me donna huit cens livres tournois.* Guillaume de Dampierre, Gui de Forés, Gaucher de Chatillon, Raoul de Couci, & beaucoup d'autres Seigneurs se voyoient dans le même embarras que le Sénéchal de Cham- pagne : le généreux Monarque s'obli- gea pour eux à des marchands Ita- liens parmi lesquels on compte des Spinola & des Doria, noms qui sont devenus depuis si célèbres. Le mé- lange des Latins avec les Grecs avoit fait naître de grands différens entre les Insulaires : Louis vint à bout de les appaiser. Les Grecs, par ses soins, revinrent de leur schisme ; abjurèrent les erreurs qu'ils y avoient ajoutées, & leur Archevêque fut rétabli. La division régnoit entre la noblesse La- tine de Nicosie & son Archevêque : il eut aussi le bonheur de les réconci- lier.

Guill. Nang.
p. 347.

Mais ce qui étoit encore plus im- portant, il fit la paix entre les Tem- pliers & les Hospitaliers, en leur fai-

Tant comprendre qu'envain ils s'é-
 toient dévoués au service de Dieu, si
 par leurs inimitiés particulières ils ef-
 façoient les belles actions qu'ils avoient
 faites en combattant contre les enne-
 mis de la foi. Aithon, roi d'Armé-
 nie, & Boëmond V, prince d'Antio-
 che & de Tripoli, se faisoient une
 cruelle guerre pour des intérêts fort
 embrouillés : il leur représenta si vi-
 vement les suites funestes de leurs di-
 visions, qu'il les engagea enfin à con-
 clure une trêve. *Ce Aithon, dit Join-*
ville, étoit homme de grant renom-
mée ; & y eut beaucoup de nos gens qui
passèrent en Arménie pour aller en la ba-
taille gagner & profiter : desquels onques
puis n'en ouit-on nouvelles. La piété
 du saint Roi Louis, & la sagesse qui
 paroïssoit dans toutes les actions de
 sa vie, le rendoient tout puissant sur
 les esprits. On ne pouvoit le voir
 prier Dieu d'une manière si persuadée,
 qu'on ne se sentît touché ; & plusieurs
 Sarrasins esclaves dans l'isle de Chy-
 pre, après l'avoir vu, demandèrent
 le Baptême, & voulurent être de la
 Religion d'un Prince, qui étoit l'exem-
 ple de toutes les vertus. On ne voyoit
 parmi les Croisés que d'éternelles que-

page 27.

relles , qu'il n'étoit pas aisé d'accommoder. Le Monarque , obligé à beaucoup d'égards, agissoit en ces occasions moins par autorité que par douceur & par insinuation. Tous les grands Seigneurs fiers de leur naissance , & qui la plupart faisoient le voyage à leurs dépens , n'obéissoient qu'à demi : les traiter avec hauteur , ç'eût été les rebuter. Il falloit de grands ménagements , & Louis possédoit admirablement cet art précieux. Sans oublier qu'il étoit leur maître , il leur faisoit sentir qu'il étoit leur ami. Chacun croyoit suivre son inclination , & ne suivoit réellement que son devoir. Jamais il n'employa la violence , & toujours il trouva le moyen d'obtenir ce qu'il vouloit. Ce fut encore à sa sollicitation que les Génois & les Pisans, acharnés depuis longtems les uns contre les autres , sacrifièrent enfin leur intérêt à celui de la Religion , & signèrent une suspension d'armes.

Gull. Nang.
Ibid.

Il reçoit une
Ambassade
d'un Prince
Tartare : ce
qu'ondoit en
penser.

Telles étoient les occupations du saint Monarque ; lorsqu'il reçut une Ambassade de la part d'un Prince Tartare nommé Ércalthay , qui se disoit converti à la foi Chrétienne , & faisoit paroître le zèle le

plus sincère pour son avancement. Le chef de cette députation étoit un certain David, que des Religieux de la suite de Louis reconnurent pour l'avoir vu en Tartarie, où le Pape les avoit envoyés quelques années auparavant. Il remit au Roi une lettre pleine de traits de dévotion, où cependant l'affectation se remarquoit encore plus que le style du pais; & l'assura que le Grand Cham s'étoit fait baptiser depuis trois ans; que les Chrétiens n'avoient pas un plus zélé protecteur, & qu'il étoit prêt de favoriser de tout son pouvoir l'expédition des François. On croit aisément ce qu'on souhaite. Louis charmé de ces prétendues conversions qui pouvoient être si utiles à la Religion, fit tout l'accueil possible aux Ambassadeurs, les traita magnifiquement, les mena au service de l'Eglise pendant les fêtes de Noël, les renvoya comblés de ses bienfaits, & les fit accompagner de quelques Religieux chargés de présents pour leur Maître. C'étoit entre autres choses, dit Joinville, *une tente faite à la guise d'une Chapelle qui étoit mont. riche & bien faite : car elle étoit de bonne escarlate fine, sur laquelle il fit entailler &*

enlever par image l'Annonciation de la Vierge Marie, avec tous les autres points de la foi. Mais envain nos Ambassadeurs Jacobins & Mineurs cherchèrent le prétendu Ercalthay, ils ne purent en avoir aucune nouvelle. La conversion du grand Cham se trouva de même un être imaginaire : loin de protéger les Chrétiens, il se préparoit à leur faire une cruelle guerre. Ce qu'on peut conjecturer de tout ceci, c'est que le Prince Ercalthay pouvoit être quelque petit Seigneur Tartare peu connu, & Chrétien tel qu'il y en avoit en ce pays là : de-là cette maxime énoncée dans sa lettre, « que Dieu » veut que tous ceux qui adorent la » croix, Latins, Grecs, Arméniens, » Nestoriens & autres, vivent en paix » ensemble, sans aucun égard à la di- » versité de sentiments ». Peut-être aussi cette fourberie étoit-elle l'ouvrage des Moines de ces contrées, gens corrompus pour la plupart, & qui ne cherchoient qu'à tirer quelque chose de la libéralité du Roi, que son zèle pour la Religion exposoit plus qu'un autre à ces sortes de surprises. La saison avançoit, & tout se préparoit au départ. Dès l'arrivée du Mo-

Guill. Nang.
p. 348.

Il se déter-
mine à por-
ter la guerre
en Egypte.

marque en Chypre, il s'étoit tenu un conseil de guerre, où les avis furent fort partagés sur les desseins de la campagne. Les uns vouloient qu'on allât droit à Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre, persuadés qu'on reprendroit aisément le Royaume de Jérusalem dont toutes les Places étoient démantelées. Le principal but des Croisades, disoient-ils, étoit de recouvrer la Sainte Cité, & Louis acquéroit une gloire immortelle, s'il pouvoit rétablir le culte du vrai Dieu dans ces mêmes lieux où le salut du monde avoit été opéré. Ainsi pensoient les Templiers & les Hospitaliers; soit que ce parti leur parût véritablement le meilleur, soit que leur intérêt les fît parler. Les autres, au contraire, ayant le Roi de Chypre à leur tête, prétendoient que la conquête du royaume de Jérusalem, à la vérité facile, ne se pouvoit pas soutenir contre la puissance du Soudan d'Egypte; qu'avant que toutes les Places en fussent relevées, la plupart des Croisés seroient retournés en Europe; qu'il falloit aller à la racine du mal en attaquant Damiette; qu'après que les Soudans auroient été domptés, on

iroit prendre possession de la Palestine, sans que personne s'y opposât. Louis fut touché de ces raisons, & encore plus, lorsqu'il vit le Roi Henri & tous les grands Seigneurs de l'Isle, prendre la croix.

Ann. 1249.
Il envoya
défier le Sul-
tan d'Egypte.

Il fut donc résolu de porter la guerre en Egypte. Mais parce que les loix de l'honneur, de la Chevalerie & de la Religion ne permettent pas d'attaquer un ennemi sans aucune déclaration préliminaire, le Monarque envoya défier le Soudan qui régnoit alors sur cette belle partie de l'Afrique. Le Cartel annonçoit en même tems un Roi d'un courage intrépide, & un Missionnaire dévoré de zèle pour la foi. Melech-Sala, c'est le nom du Sultan, étoit sommé de rendre à la Croix l'hommage que tous les hommes lui doivent, s'il ne vouloit voir son pais ravagé par des gens qui ne craignoient rien quand il s'agissoit d'étendre l'empire de Jesus-Christ. On dit que ce malheureux Prince, soit qu'il sentît sa fin approcher, il étoit gangrené de la moitié du corps, soit qu'il craignît pour ses Etats, ne put lire cette lettre sans verser beaucoup de larmes.

Traduct. Miss.
de la Bibl. du
Roi rapportées
par la Chaise,
Hist. de Saint
Louis, tom. 1.
p. 563, 564.

mes. Il répondit cependant avec fierté,
 « que les François auroient moins de
 » confiance en leur nombre & en leur
 » valeur, s'ils avoient vu le tranchant
 » de ces épées, qui venoient d'enlever
 » aux Chrétiens leurs anciennes &
 » leurs nouvelles conquêtes : que ja-
 » mais nation n'avoit insulté l'Égypte
 » sans porter la juste peine de sa té-
 » mérité : que ceux qui venoient l'at-
 » taquer de gayeté de cœur, connoi-
 » troient bientôt ce que sçavoient faire
 » des troupes jusques-là toujours vic-
 » torieuses, dont la première journée
 » seroit la dernière des Chrétiens :
 » que les enfants, comme dit le Saint
 » Alcoran, s'entretiendroient quelque
 » jour de ce qui en seroit arrivé : en-
 » fin que Dieu permet souvent que
 » le petit nombre remporte l'avantage
 » sur le plus grand, parce qu'il est
 » toujours pour ceux qui sont hum-
 » bles & patients ». Ainsi de part &
 d'autre on ne songea plus qu'à se pré-
 parer, les uns à l'attaque, les autres à
 la défense. Mais avant que de voir le
 saint Roi s'engager dans cette péril-
 leuse carrière, il semble nécessaire
 d'exposer la situation où se trouvoit
 alors la Chrétienté d'Orient, & de

faire connoître le caractère & la puissance des ennemis dont elle étoit investie de tous côtés.

Erat de la
Chrétienté
de Levant.

Rog. de Ho.
ved. p. 449.
Spicil. rom.
21. p. 472.

On a vu l'inutilité de la Croisade sous Philippe-Auguste & sous Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre : expédition dont tout le fruit fut la prise d'Acre & une trêve de trois ans avec Saladin, le fleau des Chrétiens. La nouvelle de la mort de ce héros de l'Asie, & des guerres civiles qui la suivirent, engagea un grand nombre de Princes Allemands à prendre la croix, & à passer en Palestine pour tirer avantage de cette division. La trêve avec les Infidèles n'étoit pas encore expirée : mais il y avoit ordre du Pape Célestin III de n'y avoir aucun égard : ordre plus digne d'un chef de brigands que d'un Pontife Chrétien. Ceux de ces nouveaux Croisés qui arrivèrent des premiers, firent quelques hostilités. Saphadin irrité de cette infraction, assiégea Joppé ou Jaffa, l'emporta d'assaut, & fit passer plus de vingt mille Chrétiens au fil de l'épée. Le Roi de Jérusalem, Henri, comte de Champagne, marchoit pour secourir cette importante Place, lorsqu'il apprit qu'elle avoit été forcée. Le com-

ble du malheur fut que ce Prince se tua en tombant d'une fenêtre qui s'écroula sous lui. Les autres Croisés d'Allemagne débarquèrent sur ces entrefaites au port d'Acre, & répandirent par tout une si grande terreur, que les Sarrafins abandonnèrent d'abord Sidon, ensuite Sarepta, & quantité de petites Places que les Chrétiens rasèrent, dans la crainte d'être obligés de diviser leurs forces pour les garder. Baruth, ville très-forte, leur ouvrit ses portes. Ce fut là que d'un consentement unanime ils élurent Roi de Jerusalem Aimeri de Lusignan, qui venoit de succéder à la Couronne de Chypre par la mort de Gui, son frère. On alla aussi-tôt mettre le siège devant Thoron, le plus fort Château de la contrée, mais qui dans peu fut réduit à la dernière extrémité. Saphadin y accourut avec une puissante armée. On se préparoit de part & d'autre à un sanglant combat, lorsqu'un bruit se répandit tout-à-coup parmi les Chrétiens, que leurs principaux chefs faisoient filer les bagages vers Tyr : à cette nouvelle tout le monde prit la fuite. Les Sarrafins en firent autant de leur côté, sans qu'on sache pour-

Ann. 1192

Vitri. 1124.
Chron. Slav.
p. 1; 4.

quoi : de sorte que les deux armées fuyant comme à l'envi, on peut dire que jamais on ne vit pareille déroute avec si peu de sang répandu. Ce fut tout le fruit de cette Croisade. La mort de l'Empereur rappella les Princes Allemands dans leur patrie, & leur retraite laissa les Chrétiens de Palestine presque sans secours. Heureusement les divisions des Infidèles obligèrent Saphadin de renouveler la trêve pour six ans.

Ann. 1205. Telle étoit la position des Chrétiens du Levant, lorsque la mort leur enleva Aimeri de Lusignan. Ils députèrent aussi-tôt à Philippe Auguste, pour lui demander un Roi qui fût capable de défendre le peu qui leur restoit. Le Monarque jeta les yeux sur Jean de Brienne, à qui l'Histoire attribue toutes les qualités qu'exigeoit un si pénible emploi. Mais le nouveau Souverain étoit à peine en possession du Trône, qu'il se vit sur le point d'en

Ann. 1209. être précipité. Alors le Pape fit publier une nouvelle Croisade; mais les prédications de ses Ministres n'aboutirent qu'à renverser l'esprit d'un nombre infini d'enfants de l'un & l'autre sexe, qui se mirent en tête, que Dieu

L'Abb. Bibl.
p. 372.

Preher tom
I. p. 281.

vouloit se servir de leurs foibles mains pour délivrer Jérusalem du joug des Infidèles. Plus de cinquante mille arborèrent la croix, & ce qui fait bien voir jusqu'où peut aller le fanatisme, des Prêtres qui ne sçavoient guère mieux ce qu'ils faisoient, n'eurent pas honte d'autoriser leur folie & de se mettre à leur tête. Ceux d'Allemagne au nombre de vingt mille, dépouillés par les Lombards qui eurent la barbarie de les attaquer à main armée, furent obligés de retourner sur leurs pas, & périrent la plûpart par les chemins. Ceux de France, on en comptoit trente mille, s'embarquèrent sur des vaisseaux que leur fournirent quelques marchands de Marseille. Tous, ou presque tous, eurent une fin malheureuse : les uns firent naufrage, les autres furent vendus en Egypte par ces Marchands mêmes qui s'étoient chargés de leur conduite : action abominable qui fut pour plusieurs la cause de la perte de leur Religion. Il y en eut néanmoins quelques-uns pour qui elle fut l'occasion d'un glorieux martyre. Quels étoient donc ces hommes assez barbares pour abuser de la simplicité de cette innocente jeunesse ! Quels les pères & mé-

Ann. 1251

res assez dénaturés pour ne point s'opposer à une entreprise aussi extravagante ! Quel enfin le gouvernement , qui laissoit ainsi courir à sa destruction la plus chère espérance de l'Etat ! Ce trait donne une étrange idée du siècle qui le fournit.

Quelques années après , un grand nombre de Croisés Allemans & Frisons pour la plûpart , passèrent la mer , & de concert avec le Roi Jean de Brienne , allèrent mettre le **Ann. 1218.** siège devant Damiette , qui étoit la seule Place d'Egypte capable de quelque résistance. Elle fut prise après une défense de quinze mois , qui fit périr bien de vaillans hommes : mais ils furent remplacés par d'autres qui arrivèrent des diverses parties de l'Europe , & surtout de la France. Ce nouveau renfort inspira des idées de présomption , qui eurent des suites bien funestes. Le Légat Pélage , appuyé des Ecclésiastiques qui ne trouvoient jamais qu'on en fit assez à la guerre , eut assez de crédit pour engager l'armée Chrétienne à marcher contre Mélédin qui venoit de succéder à Saphadin son père. Ce fut en vain que le malheureux Roi repré-

senta que c'étoit tout hazarder dans un tems où le débordement du Nil approchoit : envain qu'il fit valoir les offres du nouveau Soudan , qui consentoit de rendre Jérusalem rebâtie à ses dépens , avec tout le Royaume , qui cédoit même Damiette pour toujours , & six ou sept lieues de pays aux environs : il ne fut point écouté , & l'obstination de Pélage l'emporta. On se mit en marche pour aller au Caire , & ce qu'avoit prédit le sage Brienne , ne manqua pas d'arriver. L'armée engagée au milieu de l'inondation , sans provisions , sans vivres , se trouva trop heureuse d'en sortir par un traité honteux à la vérité , mais nécessaire dans la triste circonstance où l'on se trouvoit. Les Chrétiens rendirent Damiette , avec tous les esclaves d'Acre & de Tyr ; les Sarrazins de leur côté promirent de conduire l'armée en lieu de sûreté , de lui fournir pendant quinze jours toutes choses nécessaires à la vie , enfin de délivrer tout ce qu'il y avoit de captifs Chrétiens dans leurs Etats. Tout fut exécuté fidèlement de part & d'autre , & l'on conclut une trêve de huit ans.

Ce fatal événement obligea l'infor-

Ann. 1213

tuné de Brienne à passer en Europe, où il conclut le mariage d'Isabelle sa fille avec Frédéric, qui bientôt le força de lui céder le titre de Roi de Jérusalem. Mais les grands démêlés de cet Empereur avec les Papes ne lui permirent pas de se rendre si-tôt dans ses nouveaux Etats. Tout cependant y demandoit sa présence, & principalement la division des Templiers & des Hospitaliers, qui devenus riches, sans cesser de vouloir l'être encore davantage, oublièrent malheureusement la fin de leur institution. Jaloux les uns des autres, chacun des deux Ordres regardoit comme autant de perdu pour lui tout ce que l'autre acquéroit. On en vint jusqu'à se faire une guerre ouverte. Frédéric arriva enfin, & par ses négociations plus que par la force de ses armes, obligea le Soudan d'Egypte embarrassé par d'autres guerres, à lui rendre Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Thoron, Sidon, avec toutes les bourgades & tous les villages jusqu'à Jaffa. Ainsi les Chrétiens se virent encore une fois libres dans la sainte Cité. Mais l'Empereur rappelé en Italie par la guerre que le Pape lui faisoit, n'eut pas le tems d'en relever les

Ann. 1226.

Math. Par.
& alii.

Ann. 1229.

les fortifications qu'on avoit abbatues : elle demeura donc sans défense, exposée à celui qui seroit maître de la Campagne.

La trêve que Frédéric avoit conclue pour dix ans, fut observée assez régulièrement de part & d'autre. Elle alloit expirer, lorsqu'il se fit une nouvelle Croisade commandée par Thibaut comte de Champagne & roi de Navarre. On en a vû le mauvais succès : ils ne voulurent point combattre ensemble, & furent défaits par leur faute. Richard d'Angleterre y arriva quelque tems après, & s'il ne fit point de conquêtes, il eut du moins la consolation de faire mettre en liberté plus de cinq cens Chrétiens qui languissoient depuis deux ans dans les prisons des Infidèles. Heureux s'il eût encore pu terminer les querelles qui divisoient les Hospitaliers & les Templiers. Ceux-ci ne le virent pas plutôt parti, que loin d'observer le traité qu'il avoit fait avec Melech-Sala Soudan de Babylone, c'est-à-dire, du grand Caire, ils continuèrent les hostilités plus vivement que jamais, & se liguerent avec le Soudan de Damas, qui permit aux Chrétiens de s'établir

Ann. 1240

librement dans la Palestine depuis le Jourdain jusqu'à la mer , & même dans la ville de Jérusalem. Le Sultan d'Egypte s'allia, de son côté avec un peuple dont le nom n'est pas moins incertain que l'origine : le plus grand nombre les appelle Corasmins , & les fait venir de Perse , d'où ils furent chassés par les Tartares qui inondoient alors l'Asie.

C'étoit une Nation Mahométane , très-guerrière , si féroce que personne
 Ann. 1244. ne vouloit lui donner retraite, ennemie de tout le monde, & ayant tout le monde pour ennemi. Le Soudan de Babylone lui abandonna la Palestine , où elle mit tout à feu & à sang. Jérusalem fut pillée , l'Eglise du S. Sépulcre prophanée, sept mille tant Chrétiens que Mahométans passés au fil de l'épée , & une multitude infinie de Religieuses , de femmes , de vieillards , & d'enfants égorgés. Deux fois les Croisés leur livrèrent bataille : deux fois on vit couler des ruisseaux de sang : mais le nombre prévalut. L'armée Chrétienne fut défaite , & presque tous les gens de marque tués ou pris. On assure que des trois Ordres de Chevaliers il ne resta que trente-trois Templiers , vingt-six

Gull. Nang.
Gest. S. Lud.

Math. Par.
&c.

Hospitaliers, & trois Teutoniques : ce qui mit le comble aux maux de la Terre-Sainte, dont on prétend que le saint Roi Louis eut révélation dans sa maladie : révélation qui le détermina à prendre la croix pour sauver la Religion dans ces mêmes lieux où son Auteur s'est immolé pour le salut du monde. Bientôt néanmoins celui qui élève & renverse les Empires, mit fin à tant d'horribles brigandages. Les Corasmins battus par le Lieutenant du Soudan de Damas, chassés par le Sultan d'Egypte, livrés à l'épée des Sarrazins, furent enfin exterminés de façon que le nom même s'en perdit.

Tel étoit l'état de la Palestine, lorsque Louis prit les armes pour la secourir. Les Chrétiens y possédoient encore quatre principautés, celle d'Acre, où les Vénitiens, les Génois, les Pisans & quelques autres avoient chacun leur quartier, qui leur appartenoit, celle de Tripoli, celle de Tyr, celle d'Antioche : mais toutes se trouvoient investies de toutes parts par les Mahométans, dont le plus puissant étoit Melech-Sala, appelé dans nos Historiens tantôt Soudan de Babylone, tantôt Soudan d'Egypte. Ce fut

dans les Etats de ce redoutable Prince, que le Roi résolut de porter la guerre.

Ann. 1249.

Départ de
Chypre.
page 27.

Tous les Croisés François étoient arrivés avec environ deux cens Anglois, sous la conduite de Guillaume Longue-Epée, comte de Sarisbury, qui voulut avoir part à cette pieuse expédition. On s'embarqua, dit Joinville, *le propre vendredi devant la Pentecôte, & le Roi fit crier que tous tirassent après lui, pour aller droit en Egypte.* La flotte étoit nombreuse : il y avoit plus de cent vingt gros vaisseaux, & plus de quinze cents petits : toute la mer en étoit couverte, *qui étoit plaisante chose à voir.* On alloit à pleines voiles, lorsque tout-à-coup le vent changea, l'air s'obscurcit, la mer devint grosse, & dans quelques moments l'orage fut si furieux, que tous les vaisseaux se trouvèrent dispersés. L'art de la navigation n'étoit pas encore au point de perfection où il est aujourd'hui : chacun se laissa aller au gré des vagues. Les uns emportés par le vent abordèrent au Port d'Acre, les autres furent jettés fort loin & sur des côtes étrangères, *& le Roi ne les revit de long tems.* Le pieux Monarque, quand la tempête fut apaisée, se vit

page 28

à la hauteur de la pointe de Limiffo , d'où il étoit parti. Il mit pied à terre pour faire dire la Messe , & y demeura quelques jours en attendant des vaisseaux de la flotte qui venoient se rejoindre au gros. Mais le nombre en étoit considérablement diminué , & dans la revue qu'il fit de son armée , il ne se trouva que sept cents Chevaliers , de deux mille huit cents qui s'étoient embarqués avec lui. Cette perte fut réparée en quelque sorte par l'arrivée de Guillaume de Ville-Hardouin , qui avoit succédé à Geofroy son frère dans la Principauté d'Achaïe , & du Duc de Bourgogne , qui avoit passé l'hiver en Morée. Tous deux amenoient un nombre considérable de troupes. Ce secours inespéré rendit au soldat l'air victorieux que la dispersion de la flotte lui avoit ôté.

Guil. Nang.
p. 553.

On se remit donc en mer , & après quelques jours d'une navigation favorable , on arriva à la vue de Damiette. Cette ville passoit pour la plus belle , la plus riche , & la plus forte Place de l'Egypte , dont elle étoit regardée comme la clef principale. Elle étoit à une demi-lieue de la mer

Description
de la ville de
Damiette.

Sanud. p. 171.

entre deux bras du Nil , dont le plus considérable formoit un port capable de contenir les plus grands vaisseaux. C'est-là qu'on voyoit cette grosse tour que les Chrétiens avoient prise avec tant de fatigues sous Jean de Brienne , & où l'on comptoit , dit-on , jusqu'à soixante & dix chambres. Elle servoit en même tems de défense contre l'ennemi , & de barrière pour les vaisseaux qui arrivoient d'Ethiopie & des Indes. Une longue chaîne qui aboutissoit de cette forteresse à une des tours de la ville , fermoit tellement toute issue , que rien ne pouvoit ni entrer , ni sortir , sans la permission du Sultan. Ce qui lui procuroit un tribut immense , parce que c'étoit alors le seul passage pour les épiceries qui devoient être distribuées sur toutes les côtes de la Méditerranée. Le corps de la Place étoit fortifié d'une enceinte de murailles , double le long du Nil , triple du côté de la terre , avec des fossés aussi larges que profonds. On y avoit encore ajouté de nouveaux ouvrages , depuis qu'elle avoit été reprise sur les Chrétiens. C'étoit là que le Sultan avoit mis toute son espérance ; là que tendoient tous les vœux de

Louis , persuadé que cette conquête le rendroit bientôt maître de l'Égypte.

On ne fut pas plutôt à la vue de l'ennemi , que toute la flotte se rassemble autour du Roi. Les principaux Seigneurs montèrent sur son bord , & lui-même se présenta sur le tillac d'un air à donner de la résolution aux plus timides. Sa taille étoit avantageuse & bien proportionnée , & vous promets , dit Joinville , *que onques si bel homme armé ne vis ; car il paroît* Discours du saint Roi à l'armée. *soit par-dessus tous depuis les épaules en amont ; & quoiqu'il fût d'une complexion très-délicate , son courage le faisoit paroître capable des plus grands travaux. Il avoit les cheveux blonds , comme tous ceux de la maison de Hainault , dont il étoit par sa grand-mère , & réunissoit tous les autres agréments qui accompagnent d'ordinaire cette couleur. Sa chevelure extrêmement courte , suivant la coutume de ce tems-là , n'en laissoit que mieux voir les graces naturelles , répandues sur son visage. On remarquoit dans toute sa personne je ne sçais quoi de si doux en même-tems & de si majestueux , qu'en le voyant on se sentoit pénétré tout*

page 41.

à la fois, & de l'amour le plus tendre, & du respect le plus profond. La simplicité même de ses habits & de ses armes, simplicité néanmoins qui admettoit toute la propreté qui ne va point à l'affectation, lui donnoit un air plus guerrier encore que n'auroit pû faire la richesse qu'il négligeoit. « Mes-amis, dit-il aux chefs de son armée, ce n'est pas sans dessein que Dieu nous amene à la vûe de l'ennemi, lorsque nous nous en croyions encore fort éloignés : c'est sa puissance qu'il nous faut ici envisager, & non pas cette multitude de barbares, qui défend le Royaume où nous portons la guerre. Ne me regardez point comme un Prince en qui réside le salut de l'Etat & de l'Eglise. Vous êtes vous-mêmes l'Etat & l'Eglise ; & vous n'avez en moi qu'un homme dont la vie, comme celle de tout autre, n'est qu'un souffle-que l'Eternel peut dissiper, quand il lui plaira. Marchons donc avec assurance en une occasion, où tout événement ne peut que nous être favorable : si nous en sortons victorieux, nous acquérons au nom Chrétien une gloire

Math. Par.
Edit. Lat. de
Lond. en 1640.
Add. p. 166.
167.

» qui ne finira qu'avec l'univers : si
 » nous succombons , nous obtenons
 » la couronne immortelle du marty-
 » re. Mais pourquoi douter du suc-
 » cès ? N'est-ce pas la cause de Dieu
 » que nous soutenons ? Oui sans dou-
 » te. C'est pour nous & par nous que le
 » Sauveur veut triompher de ces bar-
 » bares : commençons par en rendre
 » gloire à son saint nom , & prépa-
 » rons-nous à celle d'en avoir été les
 » instruments ». On ne peut exprimer
 l'ardeur que ce discours inspira : bien-
 tôt les Sarrafins en ressentirent l'ef-
 fet.

Le Sulran averti par ses sentinel-
 les qu'on découvroit dans la mer une
 forêt de mâts & de voiles , envoya
 quatre Galères bien armées , pour re-
 connoître ce que c'étoit. Elles paru-
 rent au moment même que Louis ache-
 voit de parler ; & s'étant trop avan-
 cées , elles se virent tout à coup in-
 vesties par quelques bâtimens qu'on
 avoit détachés contre elles.

Trois accablées des pierres que lan-
 çoient les machines des vaisseaux Fran-
 çois , furent coulées à fond avec tout l'é-
 quipage : la quatrième eut le bonheur
 d'échapper , & alla porter la nouvelle

que le Roi de France arrivoit, suivi d'un grand nombre d'autres Princes. Aussi-tôt le Monarque Egyptien donna ses ordres pour se préparer à la défense ,

page 18. & dans peu , dit Joinville , *il y eut grande compagnie à nous attendre. Le spectacle de part & d'autre avoit quelque chose de terrible & d'agréable tout ensemble. Toute la côte se trouva en un instant bordée de toute la puissance du Soudan , qui étoient très belles gens à regarder. Toute la plage étoit couverte de navires , dont les pavillons de différentes couleurs arboroi-ent la Croix , & montroient à l'Egypte une vive peinture de la puissance des Chrétiens. La flotte ennemie, composée d'un nombre infini de vaisseaux de guerre & de toutes sortes de bâtimens , étoit rangée en l'une des embouchures du Nil , par où l'on montoit vers Damiette. Le Sultan en personne , d'autres disent Facardin son lieutenant , le plus grand homme de guerre qu'eussent les Sarrafins , commandoit l'armée de terre , *portant les armes de fin or si très-reluisant , que quand le soleil y frappoit , il sembloit que ce fût proprement cet astre lui-même. Le ciel & la mer retentissoient du**

bruit de leurs cors recourbés , & de leurs *naccaires* , especes de timbales énormes dont deux faisoient la charge d'un Eléphant ; *chose épouvantable à ouïr , & moult étrange aux François.* C'étoit en affrontant ces deux armées de terre & de mer , qu'il falloit hazarder la descente.

Dès que Louis eut fait jeter l'ancre , il manda les principaux chefs de l'armée , pour tenir conseil de guerre. D'abord tous les avis allèrent à différer la descente , jusqu'à ce que le reste des vaisseaux écartés par la tempête fût rassemblé, *pour ce*, dit Joinville, *qu'il n'en étoit pas demeuré la tierce partie.* Mais le zèle du saint Roi ^{La descente en Egypte est résolue.} ne s'accommodoit point de ce retardement. Animé d'un feu extraordinaire & divin qui lui présageoit la victoire , il représenta vivement que ce délai feroit croire aux Ennemis qu'on les craignoit : qu'il n'y avoit point de sûreté à demeurer à l'ancre sur une côte fort sujette aux bourasques ; qu'on n'avoit aucun port où la flotte pût se mettre à couvert de l'orage , & des entreprises des Sarrazins ; qu'une seconde tourmente pourroit disperfer le reste aussi bien que ceux

qu'on vouloit attendre ; que ce retard enfin éteindroit cette première chaleur qui décide d'ordinaire pour toute la suite , & répandroit dans l'armée une impression de crainte dont on auroit peut-être de la peine à revenir. Tout le monde se rendit à des raisons si essentielles , & l'attaque fut résolue pour le lendemain à la pointe du jour.

Ordre de
l'attaque.

On fit une garde exacte toute la nuit ; & dès l'aurore on s'avança vers une assez grande Ile qui n'étoit séparée de la ville que par un bras du Nil, sur lequel il y avoit un pont de bateaux. C'étoit l'endroit même où Jean de Brienne avoit fait sa descente ; & le saint Roi Louis le choisit apparemment comme l'abord le plus aisé. Les vaisseaux s'approchèrent le plus près qu'ils purent de la plage , qui étoit basse comme l'est toute l'Egypte , & d'un assez facile accès. Alors les troupes se jetèrent dans une infinité de bâtimens plats que le Roi avoit fait faire en Chypre , & voguèrent fièrement vers le rivage. Louis , pour donner l'exemple , descendit le premier dans sa barque , accompagné du Légat , qui portoit lui-même une croix

Guill. Mang.
p. 353.

fort haute , pour animer les soldats par cette vûe. Une chaloupe cependant précédoit le Monarque : c'étoit celle qui portoit l'Oriflamme , cette fameuse banniére que les François avoient accoutumé de suivre dans les combats , & qu'ils n'abandonnoient jamais qu'avec la vie. Elle étoit entourée de quantité d'autres , que montoient les Princes frères du Roi , tous les grands Seigneurs , & les Chevaliers armés de toutes pièces , avec la lance à la main , & leurs chevaux à côté d'eux. On avoit aussi disposé sur les aîles des barques chargées d'Arbalétriers , pour écarter à coup de flèches les ennemis qui bordoient la rive à peu près dans le même ordre que le jour précédent. Ensuite venoit le reste des gens de guerre , qui faisoient comme le corps de réserve.

Guil. Guizot
p. 141.

Dès qu'on fut à la portée de l'arc , tout l'air parut obscurci de traits : la chaloupe qui portoit l'Oriflamme , fut la première qui gagna le rivage. *Quand le bon Roi , dit Joinville , sut qu'elle étoit arrivée à terre , transporté de cette valeur héroïque qu'il a portée au dernier degré , il sortit de son*

Descente du
Roi & son intrépidité.

vaisseau malgré les efforts du Légat qui vouloit le retenir, se jetta dans la mer où il eut de l'eau jusqu'aux épaules, & s'en alla droit aux ennemis, l'écu au cou, son heaume en la tête, & son glaive au poing. L'exemple du Monarque fut un ordre bien presant pour des François. Aussi-tôt la plage retentit du cri ordinaire, *Montjoie Saint Denis* : tout le monde, Princes, Chevaliers, Soldats, se précipitèrent à travers les vagues, & malgré la vigoureuse résistance des Sarrafins, prirent terre de tous côtés. Le Sire de Joinville aborda des premiers & sauta sur la rive avec ses gens vis-à-vis d'un gros de six mille Sarrafins à cheval. Ceux-ci *frappèrent des éperons* droit aux nouveaux débarqués, qui sans s'étonner, se couvrirent de leurs boucliers, *fichèrent à terre leurs lances, les pointes devers l'ennemi*, & formèrent comme une espèce de rempart, derrière lequel les bataillons se rangeoient à mesure qu'ils arrivoient. On vit un moment après, paroître Baudouin de Rheims, qui joignit le Sénéchal de Champagne avec mille hommes, & fut joint lui-même par le Comte de Jaffa, qui se présenta *moult-noblement*.

Alors tout s'ébranla pour enfoncer les Infidèles qui tournèrent bride, & s'enfuirent sans rendre de combat.

On voyoit les mêmes prodiges de valeur du côté du Roi. Il prit terre à travers une grêle de flèches qui couvrit toute l'armée, mais qui ne l'empêcha pas de se prosterner un moment, pour rendre grâces à Dieu d'un commencement si favorable. Déjà il se mettoit en devoir d'aller charger les Sarrafins, *lorsque ses gens le firent arrêter & demeurer*, jusqu'à ce que son bataillon fût formé. Par tout l'attaque étoit la même; par tout le succès fut égal. Bien-tôt le rivage fut nettoyé par les archers Chrétiens, on gagna par les Chevaliers à coups d'épée. Les Egyptiens, après une opiniâtre résistance, se virent enfin forcés de se retirer en désordre, laissant un grand nombre des leurs sur la place. Ils ne furent pas plus heureux sur la mer. Leurs navires résistèrent quelque-tems, & leurs machines firent un fracas prodigieux : mais celles des François lancèrent de grosses pierres & des feux d'artifices avec tant de promptitude, d'adresse & de bonheur, que les Infidèles maltraités par-tout furent

Défaite de la flotte & de l'armée des Sarrafins.

Jo inv. p. 300.

Guil. Nang.
p. 353.

obligés de plier après un combat de plusieurs heures. L'abordage acheva leur déroute. Une partie de leurs vaisseaux fut prise ou coulée à fonds : l'autre remonta le Nil, & les Croisés demeurèrent maîtres de l'embouchure.

Chron. Fl. p.
31.

Guil. Guiart.
p. 142.

Louis cependant avoit eu le tems de ranger ses troupes en bataille à mesure qu'elles abordoient : il se mit à leur tête, & marcha droit aux Sarrazins, qui s'étoient renfermés dans leurs retranchements. Ce ne fut d'abord que de simples escarmouches : mais bien-tôt l'action devint générale. On se battit de part & d'autre avec fureur, les Egyptiens, pour effacer les premières taches de cette journée, les François pour ne pas se laisser arracher les lauriers qu'ils venoient de cueillir. Ces braves Croisés se surpassèrent en quelque sorte eux-mêmes à l'exemple de leur saint Roi, qu'on voyoit toujours le premier par tout, & qui dans cette grande occasion, si l'on en croit les Auteurs du tems, fit des choses qui annoncent plus qu'un simple héros mortel. Le carnage fut grand du côté des Infidèles, qui perdirent entre autres le Commandant de Damiette &

deux autres Emirs très-distingués. Enfoncés de tous côtés, ils abandonnèrent une seconde fois le champ de bataille, & se sauvèrent dans la ville. On ne compte parmi les Croisés que cinq ou six hommes tués ou noyés. Hugues de Lusignan, comte de la Marche, fut le seul Seigneur de marque qui périt de la main des ennemis. Il avoit cherché la mort en aventurier, il expira percé de mille coups. Heureux, s'il eut en vue de donner son sang pour la foi, d'avoir effacé aux yeux de Dieu des fautes que la postérité, qui ne sçait point pardonner, reprochera éternellement à sa mémoire. C'est ainsi que deux fois vainqueur dans un seul & même jour, Louis demeura maître de toute la rive occidentale du Nil, du pont qu'on n'eut pas la précaution de rompre entièrement, & de la principale embouchure de ce fleuve si fameux.

Le lendemain le Roi donna ses ordres pour débarquer ce qui restoit d'hommes & de chevaux. Déjà un nombre prodigieux de manœuvres étoient occupés, les uns à remonter les machines, les autres à réparer le pont dont on n'avoit rompu qu'une

Le Roi entre dans Damiette.

partie , lorsqu'on vit Damiette tout en feu. Un moment après , quelques esclaves Chrétiens en sortirent & vinrent avertir le Monarque que les ennemis , sur le bruit de la mort de leur Soudan , avoient abandonné la ville & l'avoient livrée aux flammes. On eut quelque peine à croire une chose si extraordinaire. Louis y envoya , & l'on n'y trouva que quelques malheureux Chrétiens morts ou mourants , que les barbares en s'enfuyant avoient massacrés de rage. On détacha aussitôt un corps de troupes tant pour éteindre le feu , que pour se saisir des portes , & se mettre hors d'état de craindre une surprise. Le saint Roi y entra ensuite en procession , nud-pieds , nud-tête , accompagné de la Reine , des Princes ses frères , du Roi de Chypre , de tous les Seigneurs de l'armée , & précédé du Légat , du Patriarche de Jérusalem , des Evêques , & de tout le Clergé du camp. On alla descendre de cette manière à la grande Mosquée que le Légat *réconcilia* , car elle avoit été bénite & dédiée à la Mère de Dieu , lorsque Jean de Brienne prit Damiette. On chanta le *Te Deum* dans ce même lieu où la

veille tout retentissoit du nom de Mahomet , & la Messe y fut célébrée solennellement. La plupart des Croisés, qu'un événement si peu attendu touchoit sensiblement, versèrent des larmes de joie , & reconnurent sur eux la protection visible du Ciel. Le pieux Monarque , avant que de sortir de la nouvelle Eglise , forma le dessein d'y fonder un évêché & un Chapitre , pour y chanter nuit & jour les louanges du Dieu des armées.

Ce grand Prince , couvert en ce jour de toute la gloire des héros , s'humilioit de plus en plus , & sans se donner aucune part à la victoire , protestoit hautement qu'il ne la devoit qu'à Dieu seul. C'étoit en effet une chose qui tenoit du prodige , qu'une poignée de gens de pied , tout mouillés , qui ne pouvant aborder qu'à la file , avoient à peine le loisir de former quelques bataillons, eussent mis en fuite en aussi peu de tems une armée si nombreuse & si puissante en cavalerie ; que des vaisseaux qui n'étoient montés que par des mariniers , eussent vaincu & dissipé toute une grande flotte bien armée ; enfin qu'une des plus fortes Places de l'Orient eût été

abandonnée sans rendre aucun combat par des gens qui après tout étoient soldats, & ne manquoient ni de résolution ni d'adresse, comme ils le firent assez paroître quelques mois après. C'est, disoit Louis, que l'Etre des êtres tient tout en sa main, & répand sur les hommes, quand il lui plaît, ou l'esprit de confiance, ou l'esprit de terreur.

Partage du
butin : plain-
tes à ce sujet.

page 31.

Le saint Roi fit ensuite ramasser tout le butin. On mit à part les vivres, les armes & les machines de guerre : mais on ne trouva que pour six mille livres de marchandises : les Sarrafins les avoient ou emportées, ou cachées, ou brûlées. *Ce fut, dit Joinville, une même chose comme qui bouteroit demain le feu au Petit-Pont à Paris, dont Dieu nous garde de tel dangier.* Aussitôt le Monarque assembla tous les Barons & les Prélats de sa suite, pour délibérer *comment ces biens se devoient départir.* Tous furent d'avis qu'il falloit garder pour l'approvisionnement de la Place toutes les munitions tant de guerre que de bouche, & faire distribuer le reste aux troupes selon qu'il seroit trouvé plus à propos. On voulut charger de cette commission !

Don prudhomme Messire Jean de Valeri,
gentilhomme Champenois, plus dis-
tingué encore par ses mœurs que par
sa qualité, & rigide observateur des
anciens usages. « Sire, répondre ce
» généreux Chevalier, on ne peut être
» plus sensible que je le suis à l'hon-
» neur que vous me faites : mais je ^{ib. d. & p. 32.}
» supplie très-humblement Votre Ma-
» jesté de vouloir bien me dispenser
» de l'accepter. On a toujours obser-
» vé anciennement de laisser un tiers
» du butin à celui qui commandoit,
» & de partager tout le reste en com-
» mun. Je ne sçais point corriger mes
» pères & mes aînés. S'il vous plaît
» me remettre les deux parts de fro-
» mens, orges, ris, & autres choses
» qu'avez retenus, très-volontiers les
» disperferai aux pélerins pour la
» gloire de Dieu : autrement, ne vous
» déplaîse, l'offre ne prendrai point.
» Le Roi, continue Joinville, qui se
» pique toujours de dire la vérité,
» n'eut pas agréable ce conseil, & de-
» meura ainsi la chose : dont main-
» tes gens se tinrent très-mal contents
» de lui, de quoi il avoit desrompu
» les bonnes coutumes anciennes ».

Quelques Croisés néanmoins qui, <sup>Les Croisés
prennent la
résolution de
passer l'été à
Damiette.</sup>

après ce qui venoit d'arriver ne croyoient rien d'impossible , demandoient qu'on les menât droit à Alexandrie ou au Caire : mais tout le Conseil s'y opposa. On se souvenoit encore de la défaite de Jean de Brienne , & le tems approchoit où le Nil , par ses inondations , devoit rendre les campagnes impraticables. C'est un effet purement naturel , qui ne manque jamais d'arriver tous les ans : de-là dépend la fertilité de l'Egypte. On ne peut exprimer les allarmes des anciens Egyptiens , lorsque ce débordement retardoit seulement d'un jour. Alors , disent les histoires orientales , ils prenoient une jeune fille , la plus belle qu'ils pussent trouver , & la noyoient richement parée dans le fleuve , comme une victime capable de fléchir sa colère & de mériter ses faveurs. Les Califes, ajoute-t-on , abolirent cette cruelle dévotion , pour lui en substituer une autre moins barbare à la vérité , mais également ridicule : ils se contentèrent d'y faire jeter une lettre , par laquelle ils lui ordonnoient de déborder , si toute fois c'étoit la volonté de Dieu. Les Croisés ignoroient sans doute , ou vouloient ignorer que la

crue du Nil ne commence que vers le quinzième de Juin. Si après la prise de Damiette, ils eussent été droit au Caire, il est certain que dans la confusion où étoient les Sarrafins, ils auroient eu tout le tems de s'emparer de cette grande ville alors très-peu fortifiée : conquête qui leur livroit toute l'Egypte sans tirer l'épée.

Mais un des plus dangereux effets de la prospérité est d'aveugler l'esprit. On voulut se reposer sur les lauriers, & cette inaction fut la perte des troupes. Envain le saint Monarque essaya de s'y opposer en proposant de nouveaux exploits, il fallut céder au torrent des opinions qui furent presque toutes d'attendre, & les vaisseaux dispersés par la tempête, & le Comte de Poitiers qui devoit amener un renfort considérable. Envain il donnoit l'exemple d'une vie toute chrétienne : l'abondance & l'oïveté firent plus de mal dans son armée que tant d'exemples de vertu ne purent faire de bien. Elles y produisirent d'abord le relâchement, ensuite le désordre, enfin la débauche grossière. Les jeunes Chevaliers ne se voyant point d'ennemis en tête, s'abîmèrent dans les plaisirs.

Désordres
causés par
leur inaction.

Le grand jeu les posséda , & leur fit perdre la raison avec leurs biens : ils se consolèrent avec le vin, de la perte de leur argent , de leurs chevaux & même de leurs armes : leur fureur alla même jusqu'à violer & filles & femmes , au mépris de toutes les loix divines & humaines. Les grands Seigneurs consumoient tous leurs fonds en festins, dont la magnificence étoit le moindre excès. Les simples soldats passaient les jours & les nuits à boire & à jouer. Tout étoit plein de lieux

JOINV. p. 32.

M. Fleury ,
mœurs des
Chrét. p. 399.

de prostitutions : il y en avoit *jusqu'à l'entour du Pavillon Royal , qui étoient tenus par les Gens du Roi.* On peut dire enfin avec un célèbre Moderne , *que toutes sortes de vices y régnoient , & ceux que les Pèlerins avoient apportés de leurs pays , & ceux qu'ils avoient pris dans les pays étrangers.*

Le Roi s'efforçoit en vain d'y remédier : il est peu obéi.

Louis gémissoit devant Dieu de tant d'excès , rendoit ordonnances sur ordonnances , agissoit par prières avec les uns, menaçoit les autres , tantôt indulgent , tantôt sévère. Il arriva encore *que les Gens du Roi , logés à leur aise dans cette cité de Damiette , rançonnèrent les Marchands étrangers , qui ne pouvant exposer leurs denrées*
dans

dans des places publiques, sans payer auparavant des sommes exorbitantes, n'y venoient plus, parce qu'ils n'y trouvoient plus leur compte : *ce qui fut un très-grand mal & dommage.* Le Monarque faisoit ce qu'il pouvoit pour remédier à tant de désordres : mais le peu d'obéissance qu'il trouva rendit presque tous ses efforts inutiles. On doit dire néanmoins à la gloire immortelle de ce grand Prince, que tous les étrangers se louoient hautement de sa justice, & publioient par tout qu'il leur donnoit les mêmes marques de bonté qu'à ses propres sujets. Quant à ses domestiques qui dépendoient de lui plus particulièrement, ils furent châtiés très-sévèrement, chassés & renvoyés en France, quoiqu'ils lui fussent nécessaires : mais il aimâ mieux se priver de leur service, que de voir deshonorer impunément la Religion & son Auteur.

Cependant Mélech-Sala, Soudan d'Egypte, quoique mourant & dépouillé d'une Place qu'on regardoit comme le salut de l'Etat, n'avoit rien perdu de sa fierté. Il écrivit au Roi, " que cette
" quantité de vivres & d'instruments
" d'agriculture dont il avoit chargé

Le Sulcan lui écrit & lui offre la bataille : il répond en grand Prince.

Math. Par. Addit. p. 168.

„ ses vaisseaux , devenoient une pré-
 „ caution très-inutile: que c'étoit à lui
 „ de faire les honneurs de son païs :
 „ qu'il s'engageoit enfin à fournir aux
 „ François assez de blés pour le séjour
 „ qu'ils feroient dans son Royaume ».

- Louis crut se devoir à lui-même d'ou-
 blier pour un moment la modestie qui
 lui étoit naturelle : il répondit en
 grand Roi , « qu'il avoit pris terre en
 „ Egypte au terme qu'il s'étoit lui-
 „ même marqué , mais qu'il ne s'en
 „ étoit point encore fixé pour le re-
 „ tour ». Bien-tôt les Infidèles eurent
 rassemblé toutes leurs forces. Alors le
 fier Sultan envoya offrir la bataille ,
 marqua le vingt-cinquième de Juin ,
 & laissa le choix du lieu. La réponse
 du saint Monarque fut , « qu'il n'ac-
 „ ceptoit aucun jour préfix , parce-
 „ que c'étoit excepter les autres ; qu'il
 „ défioit Mélech-Sala pour le lende-
 „ main comme pour tous les autres
 „ jours ; qu'en quelque endroit & à
 „ quelque heure qu'ils se rencontra-
 „ sent , il le traiteroit en ennemi, jus-
 „ qu'à ce qu'il pût le regarder comme
 „ son frère ». C'est que ce sage Prince,
 instruit que le Spudan avoit un mal
 incurable, espéroit profiter du trouble
 & des guerres civiles que sa mort

causeroit parmi les Sarrafins. Il se contenta donc de fortifier son camp, & de faire bonne garde : elle étoit très-nécessaire.

Les Infidèles venoient tous les jours, & les escarmouches étoient fréquentes. Les Bedouins surtout causoient de perpétuelles allarmes. C'étoit une forte d'Arabes qui habitoient dans les déserts, ne vivant que de leurs troupeaux, volant leurs voisins, pillant les passants, ravageant l'univers. Ils s'étoient répandus dans tout l'Orient pour offrir leurs services à celui qui les payeroit plus généreusement : gens sans foi, toujours prêts à se déclarer pour le plus fort, & changeant de parti aussi souvent que de demeure. Leurs habits étoient des peaux de bêtes : la lance & l'épée composoient toutes leurs armes : le reste leur paroissoit un poids du moins inutile. D'ailleurs braves & déterminés ; mais peu délicats sur la gloire, ils ne regardoient point comme une chose honteuse de fuir d'un côté, pour courir surprendre de l'autre. Ils avoient pour maxime constante, que le moment de la mort est tellement déterminé, qu'on a beau s'exposer ou se ménager dans les com-

Jo'nv. p. 49.

Sats, on ne peut l'avancer ni le reculer. *Moi-même*, dit Joinville, *j'ai vu depuis mon retour d'Outre-mer, aucuns portans le nom de Chrétien, qui tiennent cette même loi : comme si Dieu n'avoit point de puissance de nous mal faire ou aider, & de nous eslonger ou abrégér les vies : qui est chose hérétique.* On connoît encore aujourd'hui ce peuple singulier sous le même nom de Bédouins, si toutefois on peut appeler peuple un vil ramas de sauvages, qui ne connoissent d'autre généalogie que celle de leurs chevaux qu'ils distribuent en trois classes, celle des nobles, celle des mésalliés, celle des roturiers. C'est sans doute la seule nation qu'on ait vu subsister si longtems dans le même païs & sous les mêmes loix, ou pour mieux dire, sans avoir ni païs ni loix. Ces barbares, excités par le prix que le Sultan avoit mis aux têtes des Chrétiens, c'étoit un besan d'or, entroient la nuit dans le camp, & manquoient rarement de mériter la récompense promise : ce qui obligea le Roi à redoubler les corps de garde, & à défendre sous les plus grièves peines de s'écarter sans congé.

Un jour que les Sarraïns firent mine

de vouloir donner l'assaut au camp, tout ce qu'il y avoit de plus brave dans l'armée Chrétienne demanda au Roi la permission de sortir pour aller faire le coup de lance contre-eux. Joinville fut un des plus ardens à solliciter cette faveur : mais le Sire de Beaumont, sans attendre la réponse du Monarque, le lui défendit avec beaucoup de hauteur. Le mérite extraordinaire de ce Seigneur, son âge, ses services lui faisoient prendre peut-être plus d'autorité qu'il ne devoit : l'amour du bien public est son excuse. Ce fut en effet cette exacte observation de la discipline, qui sauva les troupes. « Il » est bon, dit un judicieux Moderne, » qu'il se rencontre de ces sortes d'es- » prits libres & amateurs inflexibles » de l'exactitude, qui n'en étant pas » dans le fond moins tendres pour » leurs maîtres, récompensent sou- » vent par des choses bien réelles, » ce qu'il peut y avoir de dur dans » leur procédé ». On n'accorda cet honneur qu'à huit Preux, également distingués par leur valeur & leur sagesse, qui avoient eu & gagné maintes fois le prix d'armes, & qu'on souloit appeller les bons Chevaliers. Joinville

Joinv. p. 32.

La Chaise,
Hist. de St. Louis. tom. 2.
p. 198.

Joinv. p. 33.

n'en nomme que cinq , Geoffroi de Sargines , Mathieu de Marli , Philippe de Nanteuil , Imbert de Beaujeu , & le maître des Arbalétriers Thibaud de Montleart. Gautier d'Autrêche , brave gentilhomme de la Maison de Châtillon , emporté par son courage , sortit malgré les défenses , & suivi d'un seul Écuyer , piqua droit aux Infidèles. Il étoit monté sur un cheval entier fort en bouche , qui le précipita rudement à terre. Aussi-tôt quatre Sarrafins fondent sur lui , & le frappent à coups redoublés de leurs péfantes masses. Il alloit tomber au pouvoir des ennemis , lorsque le Connétable de Beaujeu parut comme un foudre , & le délivra de leurs mains. On le transporta dans sa tente , où bientôt il expira regretté de tout le monde , excepté du Roi , qui dit très sagement , « qu'il seroit fâché d'avoir dans » son armée beaucoup de ces faux braves , ennemis de toute subordination , qui ne savent que se faire » tuer sans nécessité ». Tout le reste de l'Été se passa en de pareilles rencontres qui ne décidèrent de rien.

Alfonse com-
te de Poitiers
s'embarque
pour l'Égypte.

Le Comte de Poitiers cependant se hâtoit de mener un secours considé-

nable au Roi son frère , & n'épargnoit rien pour cela. On voit un traité de ce tems, par lequel Hugues le Brun comte d'Angoulême, s'oblige de le servir un an avec douze Chevaliers , à condition qu'ils auroient tous sa table ; qu'il lui prêteroit quatre mille livres; & qu'il lui assureroit une rente de six cens livres à perpétuité. Le Pape de son côté n'oublioit rien pour lui faire de l'argent : il lui accorda par un Bref Apostolique tout ce qu'on tireroit des Croisés qui voudroient racheter leur vœu , & toutes les sommes destinées par testament en œuvres de piété dont l'objet ne seroit pas déterminé. L'Empereur lui-même lui envoya des vivres d'Italie, & lui fit présent de cinquante chevaux ; « charmé , disoit-il , » de trouver l'occasion de s'acquitter » d'une partie des obligations qu'il » avoit à la France pour les bons offices qu'il en avoit reçus dans ses » malheurs. » Alfonse avec ces secours se rendit à Aiguemortes , où toute l'armée fit voile le même jour que le Roi s'étoit embarqué l'année précédente.

Chron. Mss.
de la Bibl. de
M. de Thou.
p. 551. 55.

Invent. 9.
tom. 4. Crois.
p. 3.

Perr. de Vins.
p. 434. 438.

Le Comte Raymond de Toulouse s'y étoit aussi rendu , non pour être de

Mort du
Comte de
Toulouse,

cette expédition où il s'étoit engagé par tant de serments, mais pour voir sa fille qui étoit de ce voyage avec son mari & avec la Comtesse d'Artois sa belle sœur. Ce Prince autrefois, l'objet de la haine de Rome, alors son plus cher favori, se préparoit à marcher contre Thomas de Savoie, malheureux excommunié, que le Pape venoit de priver de toutes les pensions qu'il recevoit de la Flandre, pour avoir épousé une Princesse d'un grand mérite, mais fille de Frédéric, c'est-à-dire, d'un Empereur pros crit. Déjà Raymond avoit touché de grosses sommes pour lui faire la guerre, lorsqu'il se sentit frappé d'une maladie dangereuse, qui l'enleva en très-peu de tems à Milhaud, l'une des principales villes de Rouergue sur le Tarn. Rien de si édifiant que la fin d'une vie si cruellement agitée. On ne doutoit plus de l'orthodoxie de ses sentiments : il venoit de faire brûler vifs dans Agen près de quatre-vingt *Croyants des Hérétiques* : signe alors non équivoque de la plus pure Catholicité. Aussi tous les Sacraments furent-ils pour ce rigide zélateur : un fameux solitaire, nommé Albaronier,

Math. Par. p.
771. 825.

Cust. de Pod.
c. 48. p. 701.

reçut sa confession ; & l'Evêque d'Albi lui apporta le saint viatique. L'extrême foiblesse où il étoit ne l'empêcha point de sortir de son lit, d'aller au devant du corps de Jesus-Christ, & de communier à genoux sur le pavé de sa chambre. Son testament respire les mêmes sentiments de piété. Il y ordonne la restitution de tout ce qu'il peut avoir acquis injustement ; lègue dix mille marcs sterling pour des aumônes, avec toute son argenterie, tous ses bijoux & tous ses troupeaux ; enjoint à la Princesse Jeanne sa fille, qu'il institue son héritière universelle, d'entretenir pendant un an cinquante Chevaliers armés pour le service de la Terre-Sainte, de rendre à la Reine-mère de France l'argent qu'elle lui a prêté pour le voyage d'outre-mer, de renvoyer au Pape les sommes qu'il a touchées pour lever des troupes contre Thomas de Savoie ; défend de

Tref. des ch.
Toul. cas. 8.
n. 64.

Mark. Par.

dans le Monastère de Fontevraud aux pieds de la Reine Jeanne sa mère, fille de Henri, roi d'Angleterre, & sœur de Richard Cœur de Lyon.

Sonéloge. Ainsi mourut âgé de cinquante & un an, Raymond VII. comte de Toulouse, l'un des plus grands capitaines de son siècle, qui sans être exempt de défauts, sçut les compenser par des vertus bien supérieures. Prince vaillant, spirituel, sage, doux, affable, libéral, magnifique : mais léger dans sa conduite vis-à-vis des hérétiques qu'il ménagea trop, dit-on, dans certaines circonstances, qu'il poursuivit dans d'autres avec un zèle trop outré. La mort le surprit au milieu de ces cruelles exécutions : il alla, dit un judicieux Moderne, « appren-
 » dre le dénouement des incompré-
 » hensibles variétés de sa vie ; de tant
 » de soumissions & tant de révoltes ;
 » de ces élans de zèle pour l'Eglise,
 » qui ne le rendoient peut-être guere
 » moins coupable que la persécution
 » qu'il lui faisoit quelquefois ; de tant
 » de censures & d'absolutions entraf-
 » sées les unes sur les autres ; de tant
 » de calamités enfin attirées soit par
 » les guerres qu'on lui fit peut-être

« légèrement , soit par celles qu'il fit
 „ de même ». On embauma son corps,
 qui fut transporté d'abord au Monas-
 tère du Paradis en Agénois , ensuite à
 l'Abbaye de Fontevraud. C'étoit , dit
 Guillaume de Pui Laurent , un spec-
 tacle digne de compassion , de voir
 les peuples aller en foule au devant
 du convoi , le suivre en pleurant , &
 se désoler de la perte d'un Seigneur ,
 qui méritoit véritablement d'être re-
 gretté de ses sujets. Telle fut la fin de
 la postérité masculine des Comtes de
 Toulouse , après quatre siècles écoulés
 depuis Frédélon , que le Roi Charles
 le Chauve créa Comte de Toulouse
 en 849.

Guil. de Poir.
 c. 48. p. 791.

Aussi-tôt la Reine Blanche envoya
 les deux frères Gui & Hervé de Che-
 vreuse , avec Philippe trésorier de
 saint Hilaire de Poitiers , pour pren-
 dre possession du pais au nom d'Al-
 fonse son fils , & de Jeanne sa belle-fil-
 le. Elle ne trouva aucune opposition.
 La principale Noblesse & les notables
 de la Province assemblés dans le Châ-
 teau Narbonnois à Toulouse , jurèrent
 une fidélité inviolable aux deux jeu-
 nes époux , conformément au traité
 conclu à Paris entre le feu Comte &

Blanche en-
 voye des
 Commissai-
 res pour
 prendre pos-
 session des
 Etats de Ray-
 mond , au
 nom d'Al-
 fonse son fils.

Hist. de Lang.
tom. 3. p. 467.
& suiv.

le Roi : ce qui prouve qu'on n'eut aucun égard au testament de Raymond, que le Comte de Poitiers voulut même faire casser à son retour. On ne voit pas qu'en toute cette affaire il soit fait aucune mention du marquisat de Provence, qui néanmoins se soumit, excepté Avignon qui essaya de jouer le rôle de république sous la protection de Barral de Baux son Podestat. Celui-ci craignant enfin d'encourir l'indignation de toute la famille Royale, se rendit à la Cour, traita avec la Reine-mère, & s'obligea de soumettre non-seulement le Comtat au Prince Alfonse, mais encore la ville d'Arles & tout son territoire au Comte Charles d'Anjou : promesse dont il s'acquitta très mal.

Le Comte
de Poitiers
arrive à Da-
miette.

Tandis que la Régente étoit occupée à recueillir pour son fils une si riche succession, ce Prince arrivoit à Damiette avec ce que Joinville appelle *l'arrière-ban de France*. Aussi-tôt qu'il fut arrivé on tint Conseil, pour délibérer de quel côté on porteroit la guerre. Il n'y avoit que deux partis à prendre, celui d'assiéger Alexandrie, ou celui d'aller droit au Caire. Alexandrie située sur le bord de la mer avec un bon Port,

sembloit d'une attaque plus aisée. On étoit maître de la mer : les vivres ne pouvoient manquer : rien de plus facile que de les tirer de Damiette , ou de la Palestine, ou de l'Isle de Chypre. L'ancien Comte de Bretagne, à qui une longue expérience donnoit beaucoup d'autorité dans le Conseil, étoit de cet avis. Tous les jeunes gens étoient pour le siège du Caire : il leur paroissoit plus glorieux d'emporter la capitale de l'Égypte : les soldats enfin demandoient à grands cris qu'on les y menât , espérant y trouver des richesses immenses. L'affaire étoit assez balancée, quand le Comte d'Artois, dont le naturel impétueux vouloit que tout pliât sous le poids de son autorité, dit qu'il n'y avoit point à hésiter sur le choix de ces deux expéditions : *que qui vouloit occire le serpent , il lui devoit premier écacher la tête.* Cette opinion Joinv. p. 352 prévalut. Il y eut ordre de se tenir prêt à marcher au Caire ; & le vingtième de Novembre , toute l'armée se mit en campagne. Elle étoit de soixante mille hommes, parmi lesquels on comptoit vingt mille cavaliers. On laissoit outre cela une forte garnison , pour garder Damiette , la Reine ,

& les Comtesses d'Artois & de Poitiers.

L'armée mar-
che au Caire :
route qu'elle
prit.

pag. 33, 36.

La flotte chargée de toutes sortes de provisions, fut embarquée sur le Nil, & côtoya toujours l'armée. On reconnoît l'esprit de ce siècle dans ce que Joinville rapporte de ce fleuve si célèbre. Il dit qu'il tire sa source du *Paradis terrestre*, que sa crue vient de la *grace de Dieu*, que tous les soirs les Egyptiens y jettent des filets, qu'ils retirent le lendemain remplis d'*épiceries* dont ils font un commerce très-considérable. La vérité est qu'il a sa source dans les montagnes de la haute Ethiopie ; que ses inondations annuelles viennent des grandes pluies qui tombent régulièrement tous les ans pendant deux mois en Abyssinie ; qu'après avoir parcouru cette grande région, la Nubie, & toute la haute Egypte, il se partage au dessous du Caire en plusieurs bras qui forment cette Isle fameuse qu'on appelle le *Delta*, parce qu'elle est de figure triangulaire. On n'est point d'accord sur le nombre de ces branches : quelques-uns en comptent sept, quelques-autres neuf, d'autres onze. On n'en comptoit alors que quatre principales, qui toutes alloient se jeter

Joinv. p. 37.

dans la mer ; l'une auprès d'Alexandrie, l'autre à Rosette ou Rouffet, la troisième un peu au dessous de Damiette, la quatrième à Thanis. Ce fut entre ces deux dernières que le Roi prit sa route avec *tout son ost*, Idem. p. 15 pour aller en Babilonne, c'est-à-dire au Caire. On rencontra d'abord un ruisseau assez large, dont on eut bientôt comblé autant d'espace qu'il en falloit pour le passage.

Alors, dit Joinville, le Soudan eut recours au stratagème, & même à la trahison. Cinq cents chevaliers Sarraïns des mieux montés, vinrent par ses ordres se rendre au Roi, qui les crut trop légèrement, défendit sous ib. a. peine de rébellion de leur faire aucun mal, & leur permit de marcher en corps : c'étoit tout ce que les traîtres demandoient. Un jour qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion favorable, ils se jettèrent sur les Templiers qui avoient la première bataille, & renversèrent un de leurs Chevaliers aux pieds du Maréchal Renaut de Bichers. Celui-ci, outré de la perfidie s'écrie avec indignation : *Or avant, compagnons : à eux de par Dieu : car ce ne pourrois-je souffrir.* On les chargea avec

tant de furie , que pas un seul n'échappa : tous furent tués , ou noyés en voulant traverser le fleuve. Ce ne fut pas la seule tentative inutile de la part des Sarrafins : leurs Histoires parlent d'une autre rencontre, où ils perdirent beaucoup d'Officiers de marque , entre autres un de leurs principaux Emirs, nommé Mégélas.

Le Sultan de-
mande inuti-
lement la
paix: il meurt
& Facardin
est chargé du
gouverne-
ment.

Tant de succès répandirent la terreur parmi les Infidèles. Melech-Sala , leur Sultan, étonné au bruit de ces exploits , envoya faire des propositions de paix , qui malheureusement ne furent point acceptées. Il offroit de rendre le Royaume de Jérusalem & tous les prisonniers Chrétiens , de payer pour les frais de la guerre de grosses sommes d'argent , & même de céder Damiette avec tout son territoire , & des gens pour le cultiver. Mais ce Prince étoit à toute extrémité : ce n'étoit rien faire que de conclure un traité avec un homme plus qu'à demi-mort , qui n'auroit ni assez de force , ni assez de vie pour l'exécuter : il mourut en effet quelques jours après , donnant ses ordres jusqu'au dernier soupir. On eut grand soin de cacher sa mort , pour donner le tems

Math. Par. p.
788.

Sanud. p. 48.

à son fils Almoadan qu'il avoit relégué en Mésopotamie , de venir prendre possession de ses Etats. On lui dépêcha courier sur courier pour hâter son retour ; & cependant Scecedun Faccardin fut chargé du gouvernement. C'étoit , dit Joinville , un Seigneur distingué par sa sagesse , le plus considérable de l'Egypte par sa naissance, *le plus vaillant & preux de toute Payennie , qui portoit en ses bannières les armes de l'Empereur (Frédéric) qui l'avoit fait Chevalier dans son voyage de Palestine.* Il s'acquitta dignement d'une si haute commission , & donna dans cette conjoncture les marques les moins équivoques du courage le plus intrépide , & de la prudence la plus consommée.

Joinv. p. 173
38.

L'armée Chrétienne avançoit toujours malgré de continuelles escarmouches , quelquefois même de rudes combats , qu'elle avoit à soutenir à chaque instant , attaquée tantôt en queue , tantôt en flanc , par divers partis ennemis , que leurs fréquentes défaites n'empêchoient point de revenir sans cesse à la charge. Elle arriva enfin à la pointe qui sépare les

Les Croisés
essaièrent inu-
tilement d'é-
lever une di-
güe sur le Nil.

deux bras du Nil. Il fallut s'arrêter là, pour délibérer sur la manière de franchir le Thahis. Il étoit large & profond : tout ce que l'Egypte avoit de plus brave, y étoit dans la disposition de bien défendre un passage de cette importance : ils avoient derrière eux la ville de la Mâssoure, qui leur fournissoit toutes les nécessités de la vie : le saint Roi vit bien que tant d'obstacles ne seroient pas aisés à surmonter. Il avoit un peu trop étendu son camp ; il le resserra, le fortifia de bons retranchements, que les annales Egyptiennes appellent des murailles, & le fit entourer d'un fossé profond. On résolut ensuite d'avancer une digue ou chaussée dans le fleuve, & de la pousser le plus près que l'on pourroit de l'autre bord. Aussi-tôt, pour couvrir les travailleurs, on éleva deux *Chaz Chateils*, ou galeries couvertes, & au bout de ces galeries deux *Bé-frois* ou grosses tours remplies d'Arbalétriers, qui ne cessoient de tirer sur l'autre rivage. Il y avoit outre ces monstrueux châteaux de bois, dix-huit autres machines pour lancer des pierres & des traits, les unes & les au-

Idem. Ibid.

tres de l'invention d'un Ingénieur fameux dans ces tems-là , nommé Josselin de Courvant.

Mais bientôt on reconnut l'inutilité de ce prodigieux travail. L'eau ruinoit la nuit l'ouvrage qu'on faisoit de jour , & des tourbillons de feu Grégeois lancés du camp des Sarrazins détruisoient en un instant ces tours , ces galeries & ces machines qui avoient coûté tant de peines , tant de tems , & tant de dépenses. Ce feu , funeste invention de Callinique , architecte d'Héliopolis sous Constantin le Barbu , étoit un composé de naphte , de soufre , & de bitume. L'auteur de l'histoire de Jérusalem y met aussi de l'huile , & Jacques de Vitry assure qu'en Orient on trouve quantité de fontaines dont les eaux servent à cette composition meurtrière , dont heureusement le secret s'est perdu. On l'appelle tantôt *feu de Médée* , parceque ce fut celui que cette furie employa pour bruler l'épouse de Jason , tantôt *feu Grégeois* , parceque les Grecs furent long-tems les seuls qui en conservèrent l'usage : feu violent qui consumoit tout , qui brûloit jusques dans l'eau , que rien ne pouvoit éteindre

Du Cange ,
Obs. sur Joinv.
p. 71 , 72.

que le sable, l'urine, & le vinaigre. On le jettoit quelquefois avec une espèce de mortier ou de pierrier, quelquefois avec des *Arbalètes à tour*, ainsi qu'on les appelloit, souvent dans des fioles & des pots, d'autre fois avec des épieux de fer, aigus, enduits de poix, d'huile, & d'étoupes. On le souffloit aussi dans les combats avec de grands tuyaux de cuivre. Celui surtout qu'on lançoit avec le mortier, sembloit, dit Joinville, qui guettoit de nuit, un grand Dragon volant par l'air, & répandoit si grant clarté, qu'il faisoit aussi clair dedans notre ost comme le jour, tant y avoit grant flamme de feu. Un soir avint que les Turcs amenèrent cet engin, terrible engin à mal faire, par lequel ils nous jettoient le feu Grégeois à planté; qui étoit la plus horrible chose que onques jamais je veisse. Adonc, s'écria le bon Chevalier Messire Gautier mon compagnon: Seigneurs, nous sommes perdus à jamais sans nul remède. Car s'ils brûlent nos Chaz - Chateils, nous sommes ards & brûlés: si nous laissons nos gardes, nous sommes ahontés. Par quoi que chacun se jette à genoux, & criions merci à notre Seigneur, en qui est toute puis-

rance. Ils le firent , & le redoutable feu ne leur causa aucun dommage. Le saint Roi de son côté étoit toujours prosterné en terre , & *crioit à haute voix : beau Sire Dieu Jesus-Christ , garde moi & toute ma gent. Et croy moi ,* continue le Sénéchal de Champagne , *que ses bonnes prières & oraisons nous eurent bon mestier.*

Le lendemain en plein jour , les In- Ann. 1250
fidèles lancèrent leur feu avec tant de succès , que les tours furent toutes deux consumées , quoi que pût faire le Comte d'Anjou qui commandoit les travailleurs , & qui , de désespoir , vouloit se jeter dans les flammes pour les éteindre , ou pour y périr glorieusement. On en refit aussi-tôt une au- page 401
tre , qui couta plus de dix mille livres. Mais elle étoit à peine en place , qu'elle fut également brûlée. Ce fatal artifice , dont les Croisés ignoroient le secret , désoloit toute l'armée , qui avoit encore à se défendre , & de la ruse , & de la force ouverte. Un jour les Sarrafins , à qui la surprise réussissoit mieux que l'attaque en règle , s'avancèrent fort près du camp , tu- page 37.
rent ou enlevèrent tout ce qui se trouva dehors , & forcèrent un quartier.

Joînville sur le champ pique des épees
 rons avec Pierre d'Avalon , & ren-
 verse tout ce qui se présente sous ses
 coups. Bien-tôt il est joint par les
 Chevaliers du Temple : les barbares
 enfoncés de tous côtés prennent la
 fuite ; deux bons frères Chevaliers ,
 Perron & du Val , sont recourrus.
 Une autre fois Fatardin parut à la tête
 de toutes ses troupes entre le fleuve
 de Damiette & celui de Thanis : mais
 quoiqu'il se fût vanté que dans peu
 il mangeroit dans la tente du Roi ,
 cette tentative ne fut pas plus heu-
 reuse que la première. Il y perdit
 beaucoup de monde ; & le Comte
 d'Anjou , à qui l'on devoit l'honneur
de cette journée , dit le naïf Historien
 du saint roi Louis , *fut depuis moult*
prisé pour son intrépide vaillance. On
 vit encore à peu de tems de là *une*
grant bataille accourir au Comte de Poi-
tiers & au Sénéchal de Champagne. Ils
 furent également repoussés avec perte.
 Un grand nombre demeura sur la pla-
 ce : le reste s'estima trop heureux de
 pouvoir rejoindre ses étendarts.

Un Bedouin
 enseigne un
 gué.

Toutes ces victoires néanmoins af-
 foiblissoient insensiblement l'armée
 Chrétienne , & ne lui ouvroient point

le passage du Thanis. On commen-
çoit à manquer de vivres. Déjà l'on
délibéroit de reprendre le chemin de
Damiette, lorsqu'un Bédouin aban-
donnant & sa Religion & les Sarrafins,
vint trouver le Connétable de Beau-
jeu, offrant, pour cinq cents besans ^{ibid. p. 48}
d'or, de lui indiquer un gué où toute
la cavalerie pourroit passer. La pro-
position fut acceptée avec joie. On
ne songea plus qu'au choix des mesu-
res les plus convenables à la circonf-
tance. Le Duc de Bourgogne fut choisi
pour demeurer à la garde du camp,
avec les Seigneurs & les troupes de
la Palestine : tout le reste eut ordre de
se tenir prêt à marcher pour franchir
le fleuve. Le Comte d'Artois, prince
avide de gloire, demanda l'honneur
de passer le premier à la tête de l'ar-
mée. Louis qui connoissoit son cou-
rage bouillant, emporté, fougueux,
lui représenta avec douceur que son
extrême vivacité ne lui permettroit pas
d'attendre les autres ; qu'infailible-
ment il s'attireroit quelque malheur,
& que peut-être même sa trop grande
précipitation exposeroit & perdrait ^{Chron. Fl. p. 164.}
l'armée. « Non, Monsieur, reprit le
Comte avec feu, je vous jure sur

» les Saints Evangiles, que je n'entre-
 » prendrai rien que vous ne foyez
 » passé ». Le Monarque se rendit à
 cette condition, & crut avoir pourvu
 à tout, soit en ordonnant que les
 Templiers feroient l'avant-garde,
 quand on feroit de l'autre côté, soit
 en prenant le serment du Prince son
 frère, qu'il sçauroit se modérer : ser-
 ment qu'il ne devoit pas tenir, &
 dont le violement fut la perte de toute
 la Chrétienté d'Orient.

Passage du
 Thanis : ar-
 deur du Com-
 te d'Artois.

Joinv. p. 41.

Le jour commençoit à peine à pa-
 roître, que le Comte d'Artois entra
 dans le fleuve à la tête de l'avant-gar-
 de, & s'avança fièrement vers un corps
 de trois cents chevaux Sarrafins, qui
 sembloient vouloir lui disputer le pas-
 sage. Tout prit la fuite à son appro-
 che, & l'armée continua de passer
 sans aucun obstacle. On perdit néan-
 moins quelques hommes qui se noyé-
 rent, le gué manquant en certains en-
 droits. On met de ce nombre Jean
 d'Orléans, chevalier d'un grand mé-
 rite & d'une grande valeur, qui por-
 toit bannière. Rien n'égale la conster-
 nation des Infidèles à la vue de l'in-
 rrépidité Françoisé : le Comte d'Ar-
 tois, témoin de cette frayeur, oublie
 bien-tôt

bien-tôt , & ses serments , & les sages remontrances du Roi son frère. L'aspect d'un ennemi tremblant & fuyant de tout côté , irrite son bouillant courage : il aspiroit à l'honneur de cette journée , il part de la main , & s'élance comme un foudre contre ces lâches fuyards. Envain les Templiers lui crient qu'il trouble l'ordre , & que cette retraite des Egyptiens n'est peut-être qu'une ruse concertée : il n'écoute rien que son ardeur , & la crainte que quelqu'un ne le devance. Malheureusement il avoit à ses côtés un Seigneur d'une grande considération , que les années avoient rendu si sourd , qu'il n'entendoit point ce que disoient les Chevaliers. C'étoit Foucquault de Melle , qui avoit été son gouverneur , & qui , par honneur , *tenoit alors la bride de son cheval*. Ce brave vieillard n'ayant rien tant à cœur que de voir son élève remporter le prix du combat , loin de l'arrêter suivant l'ordre du Roi , qu'il ignoroit , crioit à pleine voix : *Or à eux : or à eux*. Quand les Templiers virent l'inutilité de leurs représentations , *ils se pensèrent être ahontés*, dit Joinville, *s'ils laissoient aller le Prince devant eux : lors tout* ibid.

d'un accord vont fêrir des éperons tant qu'ils purent.

Il force le
camp des Sar-
sins,

Epist. & Lud.
Apul. Duch.
Rom. 5, p 428.

Toute cette troupe de *Preux*, au nombre de quatorze cents chevaux, ou selon quelques-uns, de deux mille, arrive dans cet état au camp des Infidèles, égorge les premières gardes, & porte par-tout la terreur & la mort. On ne s'attendoit point à une attaque de cette espèce. Facardin étoit alors dans le bain, & suivant la coutume du pais, se faisoit peindre la barbe. Il monte aussi-tôt à cheval presque nud, court vers le lieu de l'allarme, rallie quelques-uns de ses gardes, & soutient quelques moments l'impétuosité François. Mais enfin abandonné de ses troupes, enveloppé de toutes parts, il reçoit un coup de lance au travers du corps, tombe & meurt percé de mille autres traits. Le bruit de cette perte assûra la victoire aux trop heureux aventuriers. Ce ne fut plus qu'une déroute : tout le reste s'enfuit avec une confusion effroyable. Rien ne manquoit à la gloire du Comte d'Artois, que de sçavoir la ménager & en jouir avec prudence & sagesse. Les ennemis n'avoient plus ni Général, ni camp, ni machines : le Roi étoit

maître des deux rives du Thanis : les François enfin ne trouvoient plus aucun obstacle qui pût retarder leur marche vers la capitale de l'Egypte. Mais la témérité couronnée par le succès ne sçait point s'arrêter. Robert étoit jeune , ambitieux sans bornes , brave sans mesure , vif jusqu'à l'emportement : tout lui rioit : il ne crut pas devoir demeurer en si beau chemin.

Ce fut inutilement que Guillaume de Sonnac , Grand-Maître du Temple , essaya de lui représenter que leur petit nombre , déjà épuisé de fatigue , ne leur permettoit pas de s'engager plus avant ; que se montrer à découvert , c'étoit vouloir détromper les Infidèles qui les avoient pris pour toute l'armée ; que revenus de leur terreur , ils se rallieroient suivant leur coutume avec la même facilité qu'ils s'étoient dissipés ; qu'alors on couroit risque d'être enveloppé , & de ne pouvoir être secouru qu'en affoiblissant l'armée , ou peut-être même en y mettant le désordre , avant-coureur de la défaite. *Voilà* , dit le Comte en regardant l'Orateur de travers , *voilà les actions ordinaires des Templiers : ils ne veulent point que la guerre finisse , &*

Il les pour-
suit impru-
demment jus-
ques dans la
Masseure.

Meth. Par. p.
789.

leur intérêt marche toujours devant celui de la Religion. Les remontrances du comte de Salisberi ne furent pas écoutées plus favorablement, ni la personne moins indignement traitée : si toute-fois on en doit croire Mathieu Paris, historien du moins suspect lorsqu'il parle de la France, de ses Rois, ou des illustres rejettons de la famille Royale ; moine audacieux, qui n'étant pas né dans l'élévation, ose prêter aux Princes ses idées quelquefois basses, souvent frivoles, toujours tirées de son fond ; saryrique atrabilaire, rarement d'accord avec lui-même : témoin ce même Comte d'Artois qu'il nous représente ici comme un courage indomptable que rien ne peut arrêter, qu'il nous peint quelques lignes après, contre le témoignage de toute l'histoire(a), comme un lâche poltron, qui fuit honteusement devant l'ennemi, & va se précipiter ignominieusement dans les eaux du Thanis, où il demeure enseveli.

page 10, 1.

(a) Contre celui de Joinville, témoin oculaire, Hist. de Saint Louis p. 42. contre celui même de ce Saint Roi, le plus irréprochable de tous, in. Epist. de capt. & liber. suâ apud Duch. tom. 5. p. 418, 419. enfin contre celui de Guillaume de Nangis, qu'il avait appris par la voix publique. Ibid. p. 355.

L'intrépide Comte, sans vouloir rien entendre, court à bride abattue vers la Massoure; les Templiers suivent de rage; les Anglois, soit émulation, soit jalousie, leur disputent d'ardeur. Tout cède à leur impétuosité, & les barbares rompus de tous côtés, se sauvent dans la ville avec tant de précipitation, qu'ils oublient d'en fermer les portes. Les vainqueurs y entrent après eux, trouvent les rues désertes, pénètrent au Palais du Sultan, & poursuivent les fuyards jusques dans la campagne qui conduit au grand Caire: désespérant enfin de pouvoir les atteindre, ils viennent rejoindre ceux de leurs compagnons qui étoient demeurés pour butiner; mais au lieu de s'emparer des postes pour se mettre en sûreté, ils ne s'occupent, à leur exemple, que de l'ignoble soin de piller: nouvelle faute qui fut la perte de ces inconsidérés, & le salut des Egyptiens. Ceux-ci s'aperçurent à la longue qu'ils n'avoient affaire qu'à une poignée de François, se remirent de leur frayeur, se rallièrent sous la conduite d'un soldat déterminé, nommé Bondocdar, qui sçut depuis s'élever à la plus haute fortune, & char-

gèrent les téméraires aventuriers avec cette vigueur qu'inspire la confiance dans le nombre. Ce fut envain que nos braves Croisés essayèrent de se réunir, ils ne le pouvoient qu'à travers mille morts. Les habitans se voyant seconrus, avoient repris courage, & des fenêtres de leurs maisons où ils s'étoient barricadés, leur lançoient des javelots, des flèches, des pierres, du sable embrasé, des feux Grégeois, de l'eau bouillante, & tout ce qui vient sous la main en pareille occasion.

N'est tué.

Le malheureux Comte d'Artois, désespéré de voir tant de gens de mérite exposés par sa faute, fit des actions de valeur qui méritoient d'avoir toute la terre pour témoin. Mais que pouvoit-il seul contre cette multitude effroyable d'ennemis ? Le Comte de Salisberi, Raoul de Couci, Robert de Ver, & un grand nombre d'autres braves venoient d'expirer sur un tas de morts & de mourants. Le Prince lui-même, accablé du nombre, épuisé de fatigues, & tout couvert de blessures, tomba percé de mille coups : guerrier *aussi courtois que vaillant*, dit un Auteur du tems, digne frère de

Louis par un amour inviolable de la pureté, mais d'une hauteur de courage qui dégénérant en témérité, causa bien des malheurs. La gloire & les circonstances de ses derniers moments effacent en quelque sorte cette tache : il fut regretté de tout le monde, & il méritoit de l'être. C'est la seule faute que l'histoire lui reproche. *On fait tant de choses pour gâter les Princes, dit un moderne Ecrivain, qu'on leur est presque obligé, quand ils ne s'échappent que rarement. On compte jusqu'à deux cents quatre-vingt Templiers tués en cette malheureuse occasion : leur Grand-Maître, après avoir perdu un œil, se fit jour au travers des bataillons ennemis, & fut assez heureux pour rejoindre l'étendart Royal.*

La Cha.
Hist. de Saint
Louis. p. 19.

Tandis que cette sanglante scène se passoit à la Massoure, Louis avoit franchi le Thanis avec le reste des troupes. Déjà il les rangeoit en bataille, lorsque le Sire de Beaujeu vint lui dire le péril où étoit le Comte d'Artois. « Connétable, s'écria le Monarque, courez-y avec tout ce que vous pourrez rassembler de braves, & soyez sûr que je vous suivrai de près ». Aussi-tôt Beaujeu part de la

Péril de ceux
qui courent à
son secours.

Joinv. p. 44.

main, & tout ce qu'il y avoit de *Preux* autour du Roi se joint à lui. Rien ne résiste à leur premier effort. Joinville qui avoit devancé les autres, aperçut un Sarrafin d'une taille gigantesque, qui mettoit le pied à l'étrier pour monter à cheval : *il lui donne de son épée sous l'aisselle, tant comme il peut la mettre avant, & le tue tout mort d'un coup.* Mais s'abandonnant trop à la poursuite, il alla se jeter avec sa compagnie dans un corps de six mille Infidèles, qui fondirent sur eux comme autant de lions rugissants. L'attaque fut vive, & la défense vigoureuse. Le Seigneur de Tri-Château qui portoit la bannière, y fut tué ; Raoul de Wainon pris, ensuite recouru ; & Joinville porté par terre & foulé aux pieds des chevaux. Enfin ils gagnèrent une mesure qui les mit un peu à couvert du grand nombre. Là le combat recommença avec la même fureur. Hugues d'Escoffe, Raoul de Wainon, & Ferreis de Loppei furent

page 43. percés de plusieurs coups, *tellement, dit notre naïf Historien, que le sang sortoit de leurs playes, tout ainsi que d'un tonneau sort le vin.* Errard d'Emmeray fut navré parmi le visage d'une

épée qui lui trancha tout le nez, tant qu'il lui cheoit sur la bouche. C'étoit fait de ce brave escadron, si le Comte d'Anjou ne fût accouru à son secours. La présence de ce Prince dissipa les barbares, & sauva le Sénéchal avec tout ce qui lui restoit de Chevaliers.

Alors, dit-il, je vis paroître le Roi & toute sa gent, qui venoit avec une terrible tempête de trompettes, de clairons & de cors. Il avoit sur la tête un heaume doré, *moult bel*, une épée ibide d'Allemagne à la main, & dans toute sa personne je ne sçais quoi d'héroïque qui annonçoit le plus grand Roi du monde. Jamais dans toutes les guerres d'Outre-mer il ne se fit de plus beaux faits d'armes, que ceux qu'on vit en cette fameuse journée, soit du côté des Chrétiens, soit de la part des Infidèles. Il n'étoit question ni d'arc, ni d'arbalète, ni d'artillerie : *mais étoient les coups qu'on se donnoit* page 44+ *l'un sur l'autre, à belles masses, épées, & fusts de lances, tout mêlé l'un parmi l'autre.* Louis ne pouvant soutenir longtemps le personnage de spectateur, s'ébranloit déjà pour aller se jeter au plus fort de la mêlée, lorsqu'il fut arrêté par les représentations du Seigneur

Jean de Valleri , grand Capitaine , très-expérimenté , que toute l'armée avoit en vénération. *Ce bon prudhomme* , de l'avis de tous les Barons & Chevaliers , lui conseilla de prendre à droite pour s'approcher du Nil , tant afin d'être plus à portée de recevoir des secours du Duc de Bourgogne , qu'on avoit laissé dans le premier camp , que pour donner aux troupes épuisées de fatigues le tems de reprendre haleine & de se rafraîchir. On étoit alors dans la plus haute chaleur du jour ; & les hommes ni les chevaux ne pouvoient plus supporter la soif , ni l'ardeur du soleil dont l'hiver n'empêchoit point la violence dans ce brulant climat.

Danger où
se trouve le
Roi : son in-
sépécité.

Le Monarque se rendit à ces raisons. Mais à peine avoit-il fait quelque chemin , que les Infidèles , sous la conduite de Bondocdar , vinrent le charger à leur tour avec toute la furie dont des barbares sont capables. Le choc fut si vif & si rude , que dans la première épouvante quelques escadrons François plièrent , s'enfuirent vers le Thanis , & se précipitèrent dans les eaux sous lesquelles ils périrent pour la plupart. Bien-tôt tout retentit de

la nouvelle du danger où étoit le Roi. Le Connétable & Joinville tournèrent bride à l'instant : mais s'apercevant que pour aller droit à lui il falloit percer un corps de mille ou douze cents Sarrafins, ils résolurent de prendre un détour. Ils rencontrèrent sur leur route un ruisseau sur lequel étoit un petit pont : Joinville crut qu'on ne pouvoit rien faire de plus important pour le Prince que de garder ce passage, de peur qu'on ne vînt encore l'investir & l'envelopper de ce côté-là. Le Connétable approuva cet avis, le laissa dans cet endroit avec le Comte de Soissons & le Seigneur Pierre de Noville, & alla joindre le saint Roi. Il le trouva faisant des choses si prodigieuses, qu'il falloit en être témoin pour les croire. On le voyoit par-tout, soit page 45- pour soutenir ses gens, lorsqu'ils chanceloient, soit pour achever de rompre les ennemis, lorsqu'ils commençoient à plier. Une fois son ardeur l'emporta si loin des siens, qu'il se vit tout-à-coup seul au milieu de six Sarrafins, qui tenoient les rênes de son cheval, & s'efforçoient de l'emmener prisonnier. Mais il fit de si grands efforts & les frappa si rudement de la masse & de

l'épée, que les ayant tous tués ou mis hors de combat, il étoit déjà libre lorsqu'on arriva pour le dégager. C'est à cette valeur plus qu'humaine, dit Joinville, que l'armée fut redevable de son salut; & je croy que la vertu & puissance qu'il avoit, lui doubla lors de moitié par la puissance de Dieu.

Les Sarrafins
sont repoussés
avec perte.

Ce brave Sénéchal de son côté, campé sur son pont avec sa petite troupe, faisoit si bonne mine, que les Infidèles n'osèrent l'attaquer que de loin & à coup de trait. Il y reçut cinq blessures, & son cheval quinze. Telle étoit l'intrépidité de ces anciens preux, qu'au milieu de tant de périls ils ne laissoient échapper aucune occasion de plaisanter & de se réjouir. *Quand nous étions retournés, dit-il, de courir après ces villains, le bon Comte de Soissons se railloit avec moi, & me disoit : Sénéchal, laissons crier & braire cette quenaille. Et par la Cresse*

page 47

Dieu, ainsi qu'il juroit, encore parlerons nous, vous & moi, de cette journée en chambre devant les Dames. En même tems ils virent venir droit à eux le comte Pierre de Bretagne, qui arrivoit de la Massoure tout couvert de poussière & de blessures, ne tenant

plus son cheval qu'aux crins , *parce que toutes ses rênes étoient brisées & rompues à l'arçon de la selle* , vomissant un fleuve de sang : mais terrible encore dans cet état pitoyable , tuant ou écartant ceux qui osoient le pour-
suivre , & leur *disant paroles en signe de moquerie*. Quelques heures après , le Connétable revint avec les Arbalétriers du Roi , qu'il rangea le long du ruisseau : ce qui fit perdre aux ennemis toute espérance de forcer le passage. *Incontinent ils s'enfuirent , & la firent les Croisés en paix.*

Alors Joinville alla rejoindre le Roi , qui vainqueur partout , se retiroit dans son pavillon pour prendre quelque repos. Le fidèle Sénéchal lui ôta son casque , qui l'incommodoit par sa pesanteur , & lui donna son chapel de fer qui étoit beaucoup plus léger , afin qu'il eût vent. Ils marchèrent ensemble , s'entretenant familièrement des exploits de cette *piteuse journée* , lorsque le Prieur de l'hôpital de Ronnay vint lui baiser la main toute armée , & lui demanda s'il sçavoit des nouvelles du Comte d'Artois son frère. Tout ce que je sçais , répondit le saint Monarque , c'est qu'il est maintenant au ciel.

On regardoit alors comme autant de martyrs ceux qui perdoient la vie dans ces guerres de Religion. Le bon Chevalier , pour lui ôter une si triste idée , alloit s'étendre sur les avantages qu'on venoit de remporter : « Il faut louer » Dieu de tout , dit Louis en l'interrompant , & adorer ses profonds » jugemens ». Aussi - tôt les larmes commencèrent à lui couler des yeux : spectacle qui attendrit tous les Seigneurs de sa suite , *qui furent moult oppressés d'angoisse, de compassion, & de pitié de le voir ainsi.*

Ils font une
nouvelle tenta-
tive égale-
ment inutile,

La douleur cependant ne lui fit pas oublier le soin des choses nécessaires. La prudence exigeoit qu'on se mît en état de n'être point surpris par un ennemi repoussé à la vérité , mais qui regardoit comme une grande victoire de n'avoir pas été battu par des gens que jusques-là il croyoit invincibles. Ainsi au lieu de se permettre un repos dont on avoit si grand besoin , on travailla toute la nuit à la construction d'un pont de communication avec l'armée du Duc de Bourgogne. Telle fut l'ardeur du soldat , qu'en très-peu de tems l'ouvrage fut achevé , & que dès le lendemain on fit passer une partie

des troupes dans le camp du Roi. On examina ensuite la perte, qui se trouva très-considérable, tant pour le nombre que pour la qualité des personnes qui furent tuées en se défendant glorieusement. Celle des Infidèles excédoit de beaucoup : mais ils étoient dans leur pais, par conséquent plus à portée de la réparer : avantage qui manquoit aux François, à qui il ne restoit que très-peu de chevaux. Dès la nuit même les barbares vinrent les insulter, & dissipèrent les premières gardes. Joinville monta aussi-tôt à cheval avec sa Compagnie : Gaucher de Châtillon le suivit de près ; & les assaillants repoussés avec grand carnage, renoncèrent enfin à leur entreprise. Quelques-uns néanmoins avec de grosses pierres se firent un logement, d'où ils lançoient contre les Croisés une grêle de traits, qui souvent tuoient, presque toujours blessaient. Le Sénéchal de Champagne attendoit avec impatience l'entrée de la nuit, pour aller ruiner ce fatal épaulement : mais l'intrépidité de son aumônier, nommé Jean de Vaisy, lui fournit l'occasion de le renverser plutôt. Ce courageux Ecclésiastique se dérobe *tout seul, sa cuirasse vêtue, son chappel de fer sur sa*

tête , son épée sous le bras , marche comme sans dessein vers ces incommodes Sarrafins , qui le prirent pour un des leurs , fond tout-à-coup sur eux , frappe d'estoc & de taille , les culbute & les met en fuite. Bien-tôt détrompés de leur erreur & secourus de plusieurs de leurs cavaliers , ils reviennent sur l'Aumônier qui se retirait content de son exploit : mais cinquante Gendarmes envoyés par Joinville les arrêtent , détruisent le retranchement , & ramènent comme en triomphe le courageux de Vaisy , qu'on n'appelloit plus désormais que le *brave Prêtre*. Ce fut l'unique exploit de ce jour qui étoit le premier du Carême. Le lendemain le Roi fit fermer son camp d'une barrière pour le défendre des insultes de la cavalerie ennemie.

Les Infidèles de leur côté ne demeurèrent pas oisifs. Bondocdar , chef des Mammelus , qu'ils venoient d'élire pour leur Général , sçut profiter de la circonstance de la mort du Comte d'Artois , pour leur persuader que le Roi avoit été tué. Tout servit à favoriser ce stratagème , la haute mine de ce Prince , dont il fit arborer la tête à la vue de tout le monde , ses riches habits , sur-tout sa cotte d'armes de

foye, brodée en or, semée de fleurs de Lys. « Les François ont tout per- Idem. p. 586
 » du, leur dit-il, en perdant leur chef.
 » Toute cette armée n'est plus qu'un
 » tronc mutilé, comme ceux dont
 » vous voyez les têtes au bout de ces
 » piques : nous n'aurons plus que la
 » peine de les prendre ». Ce discours eut tout l'effet qu'il en attendoit. L'attaque des retranchements des Croisés fut résolue, & chacun reçut ordre de se tenir prêt pour le Vendredi. Louis averti de leur dessein par les espions qu'il avoit dans leur camp, ne négligea aucune des précautions que la prudence peut suggérer, & dès le minuit toutes ses troupes se trouvèrent sous les armes entre les tentes & la barrière. Elles étoient partagées en divers corps, la plûpart d'infanterie : presque tous les chevaux avoient été tués au dernier combat ; il n'en restoit guère que pour les chefs.

Le Comte d'Anjou commandoit la droite au bord du Nil. Il avoit à sa gauche en descendant vers le Thanis, Baudouin & Gui d'Ibelin deux frères, l'un Sénéchal, l'autre Connétable de Chypre. Châtillon paroissoit ensuite

Idem. p. 52,
83, 84.

à la tête de quelques escadrons de Chevaliers, tous gens d'élite, en état, comme en résolution de se bien défendre. Le Grand Maître des Templiers, Guillaume de Sonnac, étoit plus bas avec le peu qui lui restoit de la défaite de la Massoure. On voyoit un peu au dessous, Gui de Mauvoisin, Seigneur de Rosni, l'un des plus hardis Chevaliers de son tems. Le Comte de Flandres suivoit à la tête de ses Flamands, & couvroit la brigade de Joinville, qui avoit été si maltraitée à la dernière action, qu'elle ne pouvoit plus endosser aucune armure. Une autre *bataille*, tout gens de pied, s'étendoit après sous les ordres du Comte de Poitiers, qui seul étoit à cheval. Enfin le Seigneur Jocerant de Brançon, oncle du Sénéchal de Champagne, fermoit la ligne avec sa troupe composée de quelques Chevaliers & d'autres Gendarmes, tous bons hommes, mais alors tous démontés, excepté leur Commandant & son fils. Ce Jocerant étoit un vieux militaire qui s'étoit trouvé avec gloire à plus de trente batailles : celle-ci fut la dernière. Le Roi alloit de rang en rang

à la tête d'une troupe de jeunes Chevaliers, prêts à secourir ceux qui en auroient besoin.

Le soleil commençoit à peine à paroître, qu'on vit le Général des Sarrafins s'avancer fièrement à la tête de quatre mille hommes de cavalerie, tous bien montés & armés de toutes pièces : il en fit une ligne parallèle au front de l'armée Chrétienne. Aussi-tôt, dit Joinville, *il amena une grande armée de pied*, qu'il étendit de façon qu'elle acheva d'environner tout le camp.

Derrière & à part fut placé un corps de réserve presque aussi fort que tout le reste. Ensuite monté sur un cheval de petite taille, mais d'une grande vigueur, il vint à diverses fois observer la disposition des Croisés, qui n'étant pas en état d'attaquer, ne pensoient qu'à se défendre courageusement. Ce qui lui donna le tems d'aller renforcer ses escadrons plus ou moins, selon qu'il reconnut que ceux des Chrétiens étoient ou plus forts ou plus foibles. L'action enfin commença sur le midi, & dura jusqu'à la nuit. Les barbares embouchant de longs tuyaux d'airain, répandoient partout le redoutable feu Grégeois, qui s'ar-

Nouvelle
bataille, nou-
veaux triom-
phes des Fran-
çois.

Idem. P. 521

sachant aux habits des soldats & aux
 caparaçons des chevaux, les embras-
 soit depuis les pieds jusqu'à la tête.
 Quand par ce déluge de feu, que les
 François n'avoient pas encore vu met-
 tre en usage dans les combats, ils
 avoient fait quelque ouverture dans
 les bataillons, leur cavalerie y don-
 noit à toute bride, & tâchoit de l'en-
 foncer. C'est ainsi que la bataille du
 Comte d'Anjou fut rompue. Ce Prin-
 ce abattu sous son cheval, alloit être
 pris ou tué, lorsque le Roi, averti
 du danger où il étoit, part comme
 un éclair, *l'épée au poing*, se précipite
 au travers des dards & des flammes;
 renverse tout ce qui s'oppose à son pas-
 sage, perce jusqu'à l'endroit où son
 frère défendoit sa vie, lui donne le
 moyen de remonter à cheval, le dé-
 gage, & rétablit entièrement les cho-
 ses de ce côté-là.

On combattoit partout avec une
 égale vigueur, mais avec des succès
 différents. *Le preux & vaillant Châ-*
tillon, le brave Mauvoisin, & les Sei-
 gneurs de Palestine firent des prodi-
 ges incroyables de valeur, & ne purent
 être entamés ni par le nombre, ni par
 l'ardeur, ni par l'opiniâtreté des In-

Adèles. Il en alloit *pauvrement*, dit Joinville, *à l'autre bataille qui suivoit*, où le courage, quantité de machines, & d'assez bons retranchements de bois, ne servirent de rien aux Templiers. Accablés par la multitude, ils furent page 53 presque tous taillés en pièces. On dit qu'au de-là de l'espace qu'ils avoient occupé, il se trouva une superficie d'environ cent perches, *si couverte de pilles, de dards, & d'autres traits, qu'on n'y voyoit point de terre. Leur Grand-Maître avoit perdu un œil au combat de la Massoure, il perdit l'autre à celui-ci : car il y fut tué & occis.* Le Comte de Flandres combattit plus heureusement, *& fit les plus grands faits d'armes.* Peu content d'avoir repoussé l'ennemi, il le poursuivit l'épée dans les reins, en tua un grand nombre, & revint chargé de leurs dépouilles. Il n'en étoit pas de même à l'extrémité de l'aîle gauche, où le Comte page 54 de Poitiers fut enfoncé & pris. C'étoit un Prince humain, débonnaire, bienfaisant : il éprouva dans cette occasion combien il importe aux Maîtres du monde de posséder les cœurs de leurs sujets. Déjà les Sarrafins l'emmenaient, lorsque les vivandiers, les

valets qui gardoient le bagage, les femmes même, transportés d'un courage extraordinaire, coururent à son secours, chacun armé des instruments de son métier, & firent de si grands efforts, qu'ils l'arrachèrent des mains des barbares, & le mirent en état de rallier ses gens, qui repoussèrent enfin les Infidèles loin du camp. L'intrépide Brançon, secondé de son fils, eut aussi la gloire, quoique sans cavalerie, de forcer les Egyptiens à se retirer en désordre : mais le jour même il expira des blessures qu'il avoit reçues, s'estimant trop heureux, dit page 55. Joinville, *de mourir pour Jesus-Christ* : faveur qui étoit depuis longtems l'objet de tous ses vœux.

Partout enfin les Sarrafins attaquèrent avec furie, & partout ils furent repoussés avec grande perte. Les François en cette occasion se surpassèrent, pour ainsi dire, eux-mêmes, & remportèrent tout l'honneur de la journée, sans cavalerie, presque sans armes, & contre une armée quatre fois plus forte que la leur. C'est cet avantage si glorieux, que le saint Roi, qui joignit toujours la modestie au plus parfait héroïsme, exprime dans sa lettre

fur sa prifon & fur fa délivance par ces termes fi fimples , mais fi énergi-
ques : « Les Infidèles avec toutes leurs
» forces vinrent fondre fur notre camp : Duch. tom.
1. P. 429.
» Dieu fe déclara pour nous : le car-
» nage fut très-grand de leur côté ».
Ce fut encore dans ces mêmes senti-
ments , qu'auffi-tôt que les ennemis
eurent fait fonner la retraite , il af-
fembla les Seigneurs de fon armée
pour les exhorter à rendre graces au
bras tout-puiffant qui les avoit foute-
nus ; & dont le fecours leur étoit fi
néceffaire dans la conjoncture où ils
fe trouvoient.

Elle étoit des plus glorieufes : mais
il auroit fallu en profiter. L'armée
Chrétienne étoit diminuée de moitié :
il femble qu'il n'y avoit qu'à retour-
ner à Damiette pour attendre des fe-
cours d'Europe. On le pouvoit aifé-
ment. Le Roi étoit maître des deux
rives du Thanis : il avoit un pont de
communication : les Sarrafins d'ail-
leurs ne fe trouvoient pas en état ,
après la perte de deux batailles , d'en
donner fi tôt une troifième. C'étoit
donc le feul parti à prendre : on ne
le prit pas néanmoins. On craignit
qu'une retraite ne donnât lieu aux In-

fidèles de s'attribuer l'honneur du dernier combat : on résolut de demeurer campé au même endroit : funeste résolution , que l'événement a fait condamner de tout le monde.

Bien-tôt le nouveau Sultan Almoadin arriva avec une puissante armée qu'il amenoit d'Orient, & fit son entrée dans la Massoure au bruit des timbales & des cris d'allégresse de toute l'Egypte. C'étoit un jeune Prince
 page 56. de vingt-cinq ans , *moult sage* , dit Joinville , *instruit* , & *ja malicieux*. Sa présence & les grandes qualités rendirent à ses troupes le courage que deux batailles perdues sembloient avoir prodigieusement refroidi. On se rendit auprès de lui de toutes les Provinces de son Empire, chaque Sarrafin comptant sur la défaite des François comme sur une chose assurée. Ceux-ci en effet se voyoient réduits à l'état du monde le plus pitoyable. Jamais armée ne fut accablée dans le même tems , de plus de maux & de misères : elle éprouva tout à la fois ce que la maladie a de plus contagieux, & la disette de vivres de plus cruel,

Maladies
 contagieuses,
 & disette de
 vivres dans
 l'armée Chrétienne.

On avoit jetté dans le Thanis tous les corps morts Chrétiens & Sarrafins,

&

Et il s'étoit fait en plusieurs endroits du fleuve des monceaux de ces cadavres à demi pourris, qui, échauffés encore par le soleil, exhaloient des vapeurs dont tout l'air étoit infecté. On pouvoit remédier à ce mal, si on eut voulu rompre le pont qui les arrêtoit ; mais outre que c'étoit couper la communication des deux camps, le saint Monarque, par piété, voulut qu'on démêlât ceux des François, qu'il fit enterrer comme les reliques d'autant de martyrs, qui avoient donné leur sang pour Jesus-Christ. Jamais spectacle ne fut plus propre à inspirer en même tems la compassion & l'horreur : mais ce qu'il offroit de plus touchant, c'étoit de voir une infinité de gens chercher les tristes restes de leurs amis ou de leurs parents dans ce terrible amas de membres corrompus, avec une infection si grande, qu'il n'échappa aucun de ceux que l'amitié portoit à ce lamentable office. Tout cela ne servit qu'à augmenter encore la contagion : ce qui joint à la chaleur du climat, à son extrême sécheresse, aux aliments enfin qui n'étoient que pourriture (a),

page 174

(a) C'étoient, au rapport de Joinville, des *Burbores*, poisson glout, qui se rendent toujours aux corps morts, & les mangent.

causa aux uns le scorbut , aux autres des fièvres malignes , à presque tous la dyssenterie. *La chair des jambes*, dit Joinville , *nous desséchoit jusqu'à l'os , & le cuir nous devenoit tanné de noir & de terre*. Tout retentissoit des cris douloureux des Chevaliers ou soldats , à qui l'on étoit obligé de couper de gros morceaux de chair aux gencives : ce n'étoit partout que visages languissans, que personnes affligées, qui pleuroient leurs amis morts ou mourans , & qui ne tarديوient pas elles-mêmes de devenir pour les autres un sujet d'affliction : bien-tôt tout le camp ne fut plus qu'un hôpital & un cimetière. Pour comble de malheur la famine suivit de près toutes ces misères. Les Sarrafins enlevoient les convois que la Reine faisoit embarquer à Damiette : rien ne venoit par terre : les vivres en peu de jours furent à un prix excessif : épreuve bien digne de la confiance & de la charité du saint Roi , qui ne parut jamais plus grand que dans cette cruelle extrémité.

Héroïsme
du Roi.

La bonne fortune n'avoit point élevé son cœur , la mauvaise fortune ne fut point capable de l'abattre. Il donnoit ordre à tout , voyoit tout par lui-

même. Ce fut envain que les Seigneurs de sa suite lui représentèrent qu'il exposoit sa vie en visitant chaque jour des malheureux attaqués d'un mal pestilentiel ; ils n'en reçurent d'autre réponse sinon qu'il ne devoit pas moins à ceux qui s'exposeroient tous les jours pour lui. Il leur portoit des remèdes , les soulageoit de son argent, les consolait par ses exhortations. Guillaume de Chartres, l'un de ses chapelains, rapporte qu'étant allé pour exhorter à la mort un ancien valet-de-chambre du pieux Monarque, nommé Gaugelme, fort homme de bien ; serviteur fidele & très-chéri : « j'attens » mon saint Maître, dit le moribond : » non, je ne mourrai point que je » n'aye eu le bonheur de le voir ». Il arriva en effet dans le moment ; lui parla avec autant de piété que de tendresse ; & à peine fut-il sorti, que le malade expira dans les sentiments de la plus parfaite résignation. Mais l'événement ne justifia que trop ce que toute l'armée avoit prévu. Le saint Roi fut attaqué du même mal avec une violente dysenterie ; & son courage, qui l'avoit soutenu jusques-là contre tant de fatigues, céda enfin

De vit. &
mirac. S. Lud.
apud Duch.
tom. I. p. 491.

les suivit, quoique malade lui-même, se mit à la tête du corps de bataille, & donna l'arrière-garde à Gaucher de Châtillon, qui se chargeoit toujours des emplois les plus dangereux. Ce brave Chevalier eut à soutenir tout l'effort des Sarrafins, & repassa enfin avec le Comte d'Anjou, qui voulut avoir, aussi bien que lui, l'honneur de la retraite. Le Sultan, par cette première démarche, jugea du dessein des Croisés: il n'oublia rien pour le traverser. Précautions, ruses, stratagèmes, tout fut employé à propos pour ruiner une armée déjà accablée par les maladies & par la famine. Il fit de grandes largesses à ses troupes, qu'il renforça d'une multitude effroyable de volontaires Arabes, tous gens déterminés, & dont ses bienfaits lui garantissoient la fidélité. Bien-tôt encore un grand nombre de batteaux construits par ses ordres, allèrent joindre la flotte qu'il avoit sur le Nil: ce qui lui assura sur l'eau la même supériorité qu'il avoit sur terre. Mais si de son côté il n'épargna rien pour empêcher une retraite si préjudiciable à ses intérêts; il eut de plus le bonheur que les François lui en facilitèrent les moyens.

Quelques ordres que Louis eût donnés à ses *maîtres d'œuvres & ingénieurs* de couper les cordes qui tenoient les ponts d'entre eux & les *Sarrasins*, ils n'en firent rien, dont grand mal en arriva.

Dès que le Roi fut de l'autre côté du Thanis, il fit embarquer sur ce qui lui restoit de vaisseaux, les malades & les blessés avec ordre de descendre la rivière jusqu'à la mer, & de regagner Damiette le long de la côte. Plusieurs compagnies d'Archers furent commandées pour les escorter. Il y avoit un grand navire sur lequel se mit le Légat avec quelques Evêques : toute l'armée conjuroit le Monarque d'y monter aussi : mais quoique très-foible & pouvant à peine se soutenir, « il protesta qu'il ne pouvoit se résoudre à abandonner tant de braves gens qui avoient exposé si généreusement leur vie pour le service de Dieu & pour le sien : qu'il vouloit ou les ramener avec lui, ou mourir prisonnier avec eux ». Il marcha donc à l'arrière-garde où commandoit toujours l'intrepide Châtillon, & de tous ses Gendarmes ne retint avec lui que le seul Geoffroy de Sargines. L'état où sa maladie l'avoit réduit, ne lui permit pas

Gen. 3. Lud.
Duch. tom. 3.
p. 404. Bull.
Canon. ibid.
n. 2. p. 478.

de se charger de tout l'attirail de guerre, qui étoit alors en usage : il étoit monté sur un cheval de petite taille, dont l'allure plus douce s'accommodoit davantage à sa foiblesse, sans cuirasse, sans casque, sans autres armes enfin que son épée.

Bientôt on vit toute la campagne couverte de Sarrafins, qui avoient passé les uns au gué ou dans des bateaux, les autres à la nage, le plus grand nombre sur le fatal pont qu'on n'avoit point rompu. Alors commença un nouveau combat, où les François, quoiqu'accablés de langueur, surpassèrent encore tout ce qu'ils avoient fait de plus héroïque dans cette guerre. Gui du Châtel, évêque de Soissons, prélat très-vaillant comme tous ceux de la maison de Châtillon, aimant mieux mourir martyr, que de tomber au pouvoir des Infidèles, ne songea qu'à vendre chèrement sa vie. Il se précipite, l'épée à la main, au milieu des escadrons ennemis, les enfonce, en fait un horrible carnage, & percé de mille traits qu'on lui décochoit de tous côtés, trouve enfin cette glorieuse mort qu'il cherchoit en combattant pour Jesus-Christ. Alors

On croyoit bonnement que les Canons qui défendent aux Ecclésiastiques de manier les armes , ne s'étendoient pas jusqu'aux guerres saintes , & que les Pasteurs qui quittoient leur troupeau pour courir après les loups , étoient en droit de les tuer.

Châtillon & Sargines montrèrent plus de conduite , sans faire paroître moins de valeur : ils soutinrent presque seuls tout l'effort de cette multitude effroyable de barbares. Le saint Roi ne cessoit depuis de faire en toutes rencontres l'éloge du dernier , & disoit que jamais il n'avoit vu de Chevalier faire tant & de si vaillants exploits , que ce brave Seigneur en avoit fait pour le défendre dans cette cruelle extrémité. « Toutes les fois , dit Joinville , que les Sarrafins l'approuchoient , Sargines le défendoit à grands coups d'épée & de pointe ; & ressembloit sa force lui être doublée d'outre moitié , & son preux & hardi courage ; & à tous les coups les chassoit de dessus le Roi ». Ce fut ainsi que ces deux intrépides Chevaliers conduisirent le Monarque jusqu'à une petite ville nommée par les uns Casel , par les autres Sarmosac ou

Joinv. 611

Charmafach. *Là il fut descendu au giron d'une Bourgeoisie de Paris. Telle étoit sa foiblesse , que tous le cuidèrent voir passer le pas de la mort , & n'espéroient point que jamais il pût passer celui jour sans mourir.*

Châtillon cependant veilloit à sa gloire & à sa sûreté : seul il défendit long-tems l'entrée d'une rue étroite , qui conduisoit à la maison où ses domestiques lui rendoient des devoirs qu'ils croyoient les derniers. On le voyoit tantôt fondre sur les Infidèles comme un éclair, abattant & tuant tous ceux dont il avoit prévenu la fuite par sa vitesse : tantôt faire retraite pour arracher de son écu, de sa cuirasse , & même de son corps , les flèches & les dards dont il étoit tout hérissé. Il retournoit ensuite avec plus de furie qu'auparavant, & se dressant de tems en tems sur ses étriers , crioit de toute sa force : *A Châtillon , Chevaliers , à Châtillon ! Et où sont mes prudhommes ?* Mais envain : personne ne paroïssoit. Accablé enfin par la foule , épuisé de fatigues , tout couvert de traits , & percé de coups , il tomba mort en défendant son Roi & sa Religion : un Sarrafin lui coupa la tête. Ainsi périt Gaucher de Châ-

illon, jeune Seigneur de vingt-huit ans, mais déjà l'admiration de l'univers par toutes les grandes qualités qui font les héros. Heureux, si en s'immolant pour le bien public, il eut pu sauver un Prince qui méritoit de pareils sacrifices ! Dieu en avoit autrement ordonné. Il vouloit que Louis donnât au monde le spectacle d'une autre sorte de gloire, que les Chrétiens seuls savent trouver dans les souffrances, l'opprobre & l'ignominie.

Les restes de l'arrière-garde arrivèrent sur ces entrefaites, toujours poursuivis, toujours faisant une vigoureuse résistance. Philippe de Montfort qui les commandoit, vint trouver le Roi pour lui dire qu'il venoit de voir l'Emir avec lequel on avoit traité d'une trêve quelques jours auparavant, & que si c'étoit son bon plaisir, Idem. p. 64. que encore derechief il lui en iroit parler. Le Monarque y consentit, promettant de se soumettre aux conditions que le Soudan avoit d'abord demandées. Le Sarrafîn ignoroit l'état pitoyable où les Croisés étoient réduits, il connoissoit l'impatience d'Almodan de se revoir en possession de

X vj.

Damiette : tout ce qu'il voyoit faire aux François , lui donnoit lieu de craindre que le désespoir ne les portât à des choses plus grandes encore ; ils pouvoient se cantonner dans Char-masach , ou même regagner la clef de l'Egypte , leur première conquête , & y attendre tranquillement de nouveaux secours d'Europe , pour recommencer ensuite la guerre avec plus de prudence : il accepta donc la proposition , & voulut bien traiter de nouveau ; tout fut conclu à la satisfaction des deux partis. Aussi-tôt Montfort , pour assurance de la parole qu'il donnoit , tira l'anneau qu'il avoit au doigt & le présenta à l'Emir , qui le reçut. Déjà ils se touchoient dans la

page 61. main, lorsqu'un traître mauvais Huis-fier , nommé Marcel , commença à crier à haute voix : Seigneurs Chevaliers François , rendez-vous tous , le Roi le vous mande par moi, & ne le faites point tuer. A ces mots la consternation fut générale ; on crut que le Monarque étoit en effet dans un très-grand danger : chacun rendit ses bâtons & har-nois. L'Emir ne fut pas long - tems à s'appercevoir d'un changement si soudain ; & voyant que de tous côtés

On emmenoit prisonniers les gens du Roi, il dit au malheureux Montfort, qu'on ne faisoit point de trêve avec un ennemi vaincu, & le força lui-même de rendre les armes.

En même-tems l'un des principaux Emirs, nommé Gémaledin, entre dans Charmafach avec un corps considérable de troupes, & trouvant le Roi environné de gens qui songeoient bien moins à le défendre qu'à l'empêcher d'expirer, il se saisit de sa personne & de tout ce qui s'empressoit à le soulager. Les deux Princes ses freres, Alfonse & Charles, tombèrent aussi au pouvoir des Infidèles, sans qu'on sçache précisément s'ils étoient de l'arrière-garde ou au corps de bataille. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que tous ceux qui se retiroient par terre, Seigneurs ou simples soldats, subirent le même sort, les uns plutôt, les autres plus tard; tout fut tué ou pris. L'oriflamme, tous les autres drapeaux, tous les bagages furent conduits en triomphe à la Massoure avec les captifs, dont le nombre étoit si grand, qu'ils y furent entassés les uns sur les autres: la destinée de ceux qui descendoient le Thanis ne fut pas plus.

Guill. Nang.
P. 356.

heureuse, il n'y eut que le Légat & quelques autres montés sur de grands vaisseaux, qui eurent le bonheur d'échapper : les autres bâtimens moins forts, investis de tous côtés, ou périrent par le feu Grégeois, ou demeurèrent à la merci des Barbares. Tout ce qu'il y avoit de malade fut impitoyablement massacré : on ne fit grace qu'aux gens de marques, dont on espérait tirer une grosse rançon. Joinville, que son extrême foiblesse avoit obligé de s'embarquer, eut aussi le malheur d'être enveloppé : il délibéra avec ses Chevaliers sur ce qu'il y avoit à faire : tous convinrent qu'il falloit se rendre, *excepté un sien Clerc, qui disoit que tous devoient se laisser tuer afin d'aller en paradis. Ce que ne voulumes croire*, dit-il avec sa naïveté ordinaire : *car la peur de la mort nous pressoit trop fort.* Il prit donc un petit coffre où étoient ses joyaux & ses reliques, le jeta à la rivière & se rendit à discrétion ; mais comme il étoit presque mourant, il couroit risque d'être tué, s'il n'eut eu la précaution de se dire cousin du Roi : ce fut cette considération qui lui sauva la vie. Elle ne lui épargna cependant pas la dou-

leur de voir égorger à ses yeux plusieurs de ses gens, entre autres son cher Aumônier Jean de Vaisy, ce brave Prêtre dont l'intrépidité avoit fait l'admiration des deux armées.

Louis dans la prison parut le même que sur le trône, aussi grand dans les fers où il fut effectivement, si l'on en croit les Orientaux, que sur le pont de Taillebourg & à la descente de Damiette : on ne lui avoit laissé que son Bréviaire, il le prit de la main de son Chapelain & le récita avec autant de tranquillité, que s'il eût été dans l'Oratoire de son Palais. Les Barbares eux-mêmes admirèrent sa constance plus qu'héroïque : rien ne put l'ébranler, ni les horreurs de la maladie, il étoit si foible qu'il falloit le porter lorsqu'il vouloit faire un pas ; ni le défaut des choses les plus nécessaires, il n'avoit pour se couvrir la nuit qu'une vieille casaque qu'un prisonnier lui donna ; ni le dénuement presque absolu de tout secours, un seul homme composoit tout son domestique. Ce n'est pas qu'on ne lui eût aussi laissé Guillaume de Chartres son Aumônier avec un autre Prêtre Jacobin ; mais toutes leurs fonctions

Guill. Nang.
Ibid.

De vita &
mirac. S. Lud.
apud Duch.
tom. 1. p. 468.

étoient de dire avec lui l'Office Divin selon le rit de l'Eglise de Paris, & de réciter les prieres de la Messe sans toutesfois consacrer, parce que la présence des Infidèles ne le permettoit pas. Jamais il ne voulut souffrir que ces bons Religieux lui rendissent aucun service; c'étoit une suite du respect qu'il eut toujours pour leur caractère sacré: ce qui doit paroître d'autant moins étrange, qu'il en usoit de même vis-à-vis des moindres Chevaliers, lorsqu'ils n'étoient pas ses domestiques. Ainsi le seul Isambert, c'est ainsi qu'on appelloit l'unique serviteur qui lui restoit, lui préparoit à manger, lui faisoit son pain, le couchoit, le levoit une infinité de fois par jour, & lui tenoit lieu de toute cette foule d'Officiers, si empressés d'ordinaire pour le service des Rois. C'est sur le serment de cet homme fidele, qu'on sçait que dans cet état affreux il n'échappa jamais au saint Roi, ni signe de chagrin, ni mouvement d'impatience.

Isambert étoit *Grand Queux* de France, nom affecté alors à l'Officier du Palais qui avoit inspection sur les cuisines du Roi, & sur tout ce qui

Grand Queux
de France: son
office: suppression de
cette Charge.

regardoit le service de sa table. Cet office à vie & qui étoit tenu à foi & hommage du Monarque, donnoit le commandement sur tout ce qu'on appelloit *Maîtres Queux, Auteurs, Paiges, Soufleurs, Enfants, Saussiers du commun, Saussier devers le Roi, Sommiers, Pouliers, Huissiers, Ecuyers, Maignan, Clerc Saussier, Clerc de cuisine*. Chaque jour il devoit prendre l'ordre du Prince sur le nombre & la qualité des mets qu'il vouloit qu'on lui servît, être présent lorsque l'on coupoit les viandes pour les faire cuire, enfin les visiter une seconde fois lorsqu'elles étoient *sur le dressoir*, pour examiner si les Cuisiniers ne commettoient aucune fraude. On voit par plusieurs monumens, que sa Jurisdiction s'étendoit sur tous les Cuisiniers, Chaircuitiers & Rotisseurs, qui pour cet effet avoient tous leur Prévôt ou garde de leur Prévôté. Il ne paroît pas que dans les commencemens cette Charge ait donné une grande considération : on lit d'un Evêque de Noyon, nommé Foulques, qu'il étoit de très-basse extraction, né d'un père ignoble, fils en un mot du Prince des Cuisiniers du Roi de

Du Cang. aux mots *coquus, magnus coquus, Magister coquina.*

Loyseau des Offices non venaux, L. 4. p. 224.

Apud. Heriman. de Restaurat. Monast. S. Mart. Torn. c. 96.

France ; mais par la suite elle devint une des plus grandes de la Couronne , & fut occupée par des gens de la première naissance. On compte parmi *les Grands Queux*, des Beaumont, des d'Harcourt, des Nesle, des Dampierre, & des Châtillon. Louis de Prie , Seigneur de Buzançois, est le dernier qui ait exercé cet office : il fut enfin supprimé, tous ses privilèges réunis en la personne du Grand Maître de la Maison du Roi , & ses différentes fonctions attribuées aux Maîtres d'Hôtel.

Joinville cependant arriva à l'endroit où Louis étoit prisonnier avec les deux Princes ses frères , quantité de Seigneurs, & plus de dix mille autres de toutes conditions, tous enchaînés pêle-mêle & fort à l'étroit ,
 Joinv. p. 66. sous quelques tentes , *en une grande cour fermée de murailles de terre*. Le Sarraïin qui l'avoit amené , lui recommanda un jeune enfant , nommé Barthelemi de Montfaucon , l'avertissant de le tenir toujours par la main s'il vouloit l'empêcher d'être tué. On écrivit ensuite leurs noms avec leurs qualités , puis on sépara les gens de marque qui furent conduits plus avant

En un autre pavillon où ils furent étroitement gardés. Le reste fut laissé dans le fatal enclos, d'où quelques jours après on vint les tirer pour leur demander s'ils vouloient embrasser la Loi de Mahomet. Ceux qui succomboient étoient mis à part, on tranchoit la tête à ceux qui demeuroient fidèles à Jésus-Christ, & leurs corps étoient jettés dans le Nil. Le Roi enfermé seul dans une tente, n'avoit aucune communication avec les Chefs de son armée : c'est que le Sultan vouloit traiter en même-tems ; mais séparément avec le Souverain & avec ses Vassaux. Mathieu Paris assure que le premier dessein du Barbare étoit de faire promener le Monarque François par tout l'Orient, pour y montrer le plus illustre des Princes Chrétiens, devenu son esclave, & d'en faire ensuite un présent au Calife, qui l'auroit confiné dans une prison d'où personne n'étoit jamais sorti. La crainte, ajoute-t-il, de servir d'ornement au triomphe des Infidèles, fit évanouir tout l'héroïsme du malheureux Louis ; il s'abandonna à tout ce que la tristesse a de plus immodéré ; il passa deux

Math. Par. p.
1011.

jours sans vouloir ni boire ni manger ; la mort devint l'objet de tous ses desirs. Almoadan, dit-il encore, qui appréhendoit de le voir mourir, changea tout-à-coup de résolution & de conduite, lui permit de faire venir des étoffes de Damiette, lui fit présent de deux vestes de taffetas noir, fourrées de vair, avec une garniture de boutons d'or ; lui donna de ses gens pour le servir, avec ordre de lui fournir tout ce qu'il demanderoit : enfin lui envoya ses Médecins qui lui firent prendre un certain breuvage, dont il fut guéri en quatre jours. Mais de quel poids peut être le témoignage d'un Moine atrabilaire, qui tristement enfermé dans sa cellule, loin du pays où se passaient de si grandes choses, imagine des faits démentis par tous les honnêtes gens qui étoient de cette malheureuse expédition ? Tous déposent qu'au milieu des horreurs de sa prison, il se comporta toujours en Roi dont la grandeur est indépendante des événemens, en fidèle chrétien qui trouve tout en Dieu seul, en héros qui jusques dans les fers traite en maître avec ses vain-

queurs : ce qui leur fit dire , *que c'é-* Joinv. p. 73.
toit le plus fier Chrétien qu'ils eussent
jamais connu.

On essayeroit inutilement de re- Désolation
 présenter l'état affreux où se trouva la de la reine
 Reine Marguerite , à la nouvelle de la Marguerite.
 captivité du Roi son époux. L'incer-
 titude du sort de ce généreux Prince ,
 la barbarie de ses vainqueurs , l'éloi-
 gnement de tout secours , Damiette
 presque sans défense , une grossesse à
 terme , tout contribuoit à augmenter
 les horreurs de sa situation. Il ne se
 passoit point de nuit , que troublée
 par des songes effrayans , elle ne crût
 voir les Sarrafins en furie attenter à
 la vie de son mari , ou même entrer
 en foule dans sa chambre pour l'enle-
 ver elle-même : elle se tourmentoit ,
 s'agitoit , & sans fin s'écrioit , à l'aide , à l'aide. Idem. p. 78.
 On fut obligé de faire veiller
 au pied de son lit un Chevalier *vieil*
 & *ancien* , dit Joinville , *de l'âge de*
quatre-vingt ans & plus , qui toutes
 les fois que ces tristes imaginations
 la réveilloient , lui prenoit la main &
 lui disoit : *Madame, je suis avec vous ,*
n'ayez peur. Un jour ayant fait retirer
 tout le monde , excepté ce brave vieil-
 lard , elle se jeta à ses genoux : *ju*

rez moi, lui dit-elle, que vous m'accorderez ce que je vas vous demander ; il le lui promit avec serment. *Eh bien, Sire Chevalier, reprit-elle, je vous requiers sur la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarasins prennent cette Ville, vous me coupiez la tête avant qu'ils me puissent prendre.* Ce bon Gentilhomme répondit, *que très-volontiers il le feroit, & que j'a l'avoit-il eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y échéoit.* Tous deux assurément oublioient le précepte de la Religion : mais quelle grandeur d'ame dans la demande de la Reine ! Quelle noble simplicité dans la naïve réponse du Chevalier !

Quelques jours après, la Princesse accoucha d'un fils qui fut nommé Jean, & surnommé *Tristan*, pour ce, dit Joinville, *qu'il avoit été né en tristesse & pauvreté.* Aussi-tôt on vint lui annoncer
 » que ceux de Pise & de Gênes, &
 » toute la pouvre commune qui étoit
 » en la Ville, s'en vouloit fuir & laisser le Roi. » Elle les fit tous venir dans sa chambre : là baignant de ses larmes le petit Prince qu'elle tenoit entre ses bras, « elle les conjura de
 » ne point abandonner une Place,
 » qui dans la circonstance devenoit

« la dernière ressource du Monarque ,
 » & de tant de braves gens qui étoient
 » prisonniers avec lui , ou que s'ils
 » vouloient absolument se retirer , ils
 » eussent du moins pitié d'une Reine
 » qui n'avoit plus d'espérance qu'en eux ,
 » & qui ne leur demandoit qu'une
 » semaine ou deux de délai. » Elle
 fut inhumainement refusée : ces âmes
 viles alloient se rembarquer si elle
 n'eut eu la précaution de les retenir à
 la solde du Roi , avec promesse que
 rien ne leur manqueroit : *ce qui en*
très-peu de tems lui coûta trois cens soi-
xante mille livres & plus ; somme pro-
 digieuse pour ces siècles anciens. Mais
 c'étoit un coup de parti ; on devoit
 par ce moyen en état de faire bonne
 contenance dans la Ville. Quoique
 tout y fût dans la dernière confir-
 mation , les remparts paroissant gar-
 nis de soldats , on croyoit qu'elle pou-
 voit résister à tous les efforts de l'O-
 rient. On prétend même que les In-
 fidèles ayant pris les habits & les ar-
 mes des François prisonniers , se pré-
 sentèrent avec des étendarts semés de
 fleur-de-lis pour y entrer : ils furent
 reconnus à leurs visages basanés , à
 leurs longues barbes & à leur langage

étranger ; on tira dessus ; les Barbares ignoroient la situation déplorable de ceux qui la défendoient ; ils se retirèrent en désordre , & ne songèrent plus qu'à s'en procurer la restitution par la voie de la négociation.

Les Sarrafins
parlent de
traiter.

Joinv. p. 66,
67.

Aussi-tôt le Soudan envoie un Emir demander aux Seigneurs François , qui d'entr'eux ils veulent choisir pour traiter de leur commune rançon : tous s'accordent à nommer l'ancien Comte de Bretagne , Pierre de Dreux. On lui propose de remettre entre les mains du Monarque Egyptien toutes les Places que les Chrétiens possédoient encore dans la Palestine. « La chose est impossible, répond froidement le Comte; les unes appartiennent à l'Empereur d'Allemagne qui n'y consentira jamais ; les autres dépendent ou des Templiers ou des Hospitaliers , qui tous en y entrant, » *jurent à Dieu que pour la délivrance de corps d'homme , ils ne rendront nuls desdits Châteaux.* On voit assez , reprit fièrement le Ministre Musulman, *que vous n'avez nul talent ne envie d'être délivrés. Eh bien on va vous envoyer les joues d'épées , qui vous feront comme aux autres.* Bientôt en effet

effet ; *veez ci venir un grand vieil Sarasin de grande apparence*, suivi d'une troupe de jeunes gens, qui tous avoient le sabre au côté. Croyez-vous, leur dit-il, en un seul Dieu, né d'une Vierge, crucifié pour vous & ressuscité le troisième jour ? *Tous répondirent qu'oui vraiment.* » Consolez-vous donc, répliqua le vieillard : » puisqu'il est mort pour vous, & » qu'il a sçu ressusciter, il saura bien » vous sauver. » *A donc il s'en alla*, dit Joinville, *sans autre chose nous faire, dont je fus moult joyeux : car mon intention étoit qu'ils nous fussent venus couper les têtes à tous.* Ce discours, quoique rapporté par un homme du caractère & de la naïveté du Sénéchal de Champagne, paroîtra sans doute étonnant, ou même peu vraisemblable de la part d'un Mahométan, à moins qu'on ne veuille supposer avec un Moderne, que c'étoit probablement quelque Chrétien d'origine, qui avoit fait fortune par l'apostasie. Un regard vers sa première religion ne lui aura permis, ni d'exécuter les ordres du Sultan qui vouloit intimider ses prisonniers, ni de laisser sans consolation des mal-

heureux, que dans le cœur il regardoit peut-être comme ses frères.

Barbarie du
Sultan vis-à-
vis du Roi.

Joinv. p. 67,
68.

Du Cange,
Diff. 19. sur
Joinv. p. 213.
& suiv.

Almoadan n'espérant plus rien obtenir des Seigneurs François, se tourna du côté du Roi, lui fit les mêmes demandes, & reçut les mêmes réponses. Alors transporté de rage, il le menace s'il persiste dans son obstination, *de le mettre en bernicles*, espèce de torture très-cruelle, appelée *cippe* chez les Latins, *buie* dans le Roman de Garin le Lohérans. C'étoit, si l'on en croit Joinville qui s'explique assez mal dans cet endroit, une sorte de machine composée de deux pièces de bois qu'il appelle *tisons*, qui se joignoient par le haut & s'élargissoient par le bas, où l'on avoit ménagé plusieurs trous. Les criminels destinés à cet effroyable supplice, étoient étendus sur un lit, attachés par le col vers la jonction du fatal instrument, les jambes extrêmement écartées, passées dans les ouvertures que notre Auteur nomme *chevilles*, & liés avec des nerfs & des cordes. Ensuite un homme assis sur l'extrémité d'un ais qu'on avoit pratiqué au-dessus, le rabattoit avec violence sur le malheureux qui étoit là couché; dont

*il avenoit qu'il ne lui demeurait point
demi-pied d'ossements qu'il ne fût tout
desrompu & escaché. C'est de cette ques-
tion aussi douloureuse qu'infame ,
tourment inventé pour les plus grands
scélérats , dont un Barbare ose me-
nacer le plus grand Roi du monde.
Louis toujours égal à lui-même , ré-
pondit avec modestie : je suis prison-
nier du Sultan , il peut faire de moi à
son vouloir.*

Le Sarrafin pleinement convaincu qu'il ne pouvoit vaincre le Saint Roi par menaces , lui envoya demander quelle somme il vouloit donner outre la restitution de Damiette. C'est au Sultan à s'expliquer , dit Louis : si ses propositions sont raisonnables , je manderai à la Reine de lui faire compter ce qui sera convenu. Les Infidèles parurent étonnés de cette déférence pour une femme. « C'est , re-
» prit le Monarque , qu'elle est ma
» Dame & ma Compagne ». Rare exemple d'une union que toutes les loix divines & humaines devroient rendre très-commune ! Bien-tôt on vint lui dire qu'Almoadan , outre Damiette , exigeoit un million de besans d'or , tant pour sa rançon que pour

Le traité est
enfin conclu.

Joinv. ibide

celle des autres captifs. Louis répondit avec une noble fierté, *qu'un Roi de France n'étoit point tel qu'il se vouloit rédimer pour aucune finance de deniers ; mais qu'il rendroit la Ville pour sa personne, & payeroit le million de besans pour la délivrance de sa gent.* Nous aurons par la suite occasion d'évaluer cette somme. Elle étoit telle, que le Sultan, étonné de la générosité de son prisonnier, s'écria : *Par ma loi, franc & libéral est le François, qui n'a voulu barguigner, mais a oûroyé faire & payer ce qu'on lui a demandé. Or lui allez dire que je lui remets deux cents mille besans, & qu'il n'en payera que huit cents mille.*

Epist. S. Lu.
de capt. & li-
ber. sua. apud
Duch. tom. 5.
p. 430.

Le traité fut donc conclu à ces conditions, « qu'il y auroit trêve pour dix
» ans entre les deux nations : que tous
» les prisonniers qu'on avoit faits de
» part & d'autre, non-seulement de-
» puis l'arrivée des François, mais
» encore depuis la suspension d'armes
» arrêtée avec l'Empereur Frédéric,
» seroient remis en liberté : que les
» Chrétiens posséderoient paisible-
» ment toutes les Places qu'ils tenoient
» dans la Palestine & dans la Syrie ;
» que le Roi payeroit huit cents mille

» besans d'or pour la rançon de ses su-
 » jets captifs, & donneroit Damiette
 » pour sa personne : que tous les meu-
 » bles que le Monarque, les Princes ;
 » les Seigneurs, & généralement tous
 » les Chrétiens laisseroient dans cette
 » ville, y seroient conservés sous la
 » garde d'Almoadan, jusqu'à ce que
 » l'on envoyât des vaisseaux pour les
 » transporter où l'on jugeroit à pro-
 » pos : que les malades & tous ceux
 » qui avoient encore affaire à Damiet-
 » te, y seroient en sûreté tout le tems
 » qu'ils seroient forcés d'y demeurer :
 » qu'ils pourroient se retirer par mer
 » ou par terre selon leur volonté, &
 » que le Soudan seroit obligé de don-
 » ner des saufs - conduits à ceux qui
 » prendroient cette dernière voie pour
 » se rendre en quelque Place sous la
 » domination des Chrétiens. »

Dès que ces articles eurent été si-
 gnés, le Soudan fit amener le Roi en
 un lieu nommé Pharescour, où il avoit
 fait bâtir un Palais assez vaste, mais
 qui n'étoit que de bois, couvert par
 dehors de toiles des Indes de différen-
 tes couleurs. Ce fut là que les deux
 Princes se virent, & conférèrent en-
 semble dans une tente qu'on avoit pré-

Nouveaux
 dangers du
 Roi par la
 mort du Sul-
 tan qui est as-
 sassiné : sa fer-
 meté héroï-
 que.

Joinv. p. 69.

parée exprès. On ignore les particularités de leur entrevue. Tout ce qu'on sçait, c'est que le traité y fut ratifié par une délibération commune de tous les Chrétiens ; qu'on fit de part & d'autre les serments accoutumés ; & que le Samedi suivant fut marqué pour la reddition de Damiette. Chacun d'eux attendoit avec une grande impatience le moment de l'exécution : mais le lendemain les choses changèrent bien de face , & Louis se vit plus en danger que jamais. Almoadan enivré de sa bonne fortune , traitoit avec hauteur les vieux serviteurs de sa Maison , & leur ôtoit peu à peu les emplois considérables : on ne voyoit autour de lui que de jeunes gens qui emportoient toutes les graces : il paroissoit pensif & soupçonneux : sa garde augmentoit tous les jours : il sembloit surtout se défier des Mammelucs , milice très-nombreuse & très-brave , formée par Melech-Sala son pere , composée de soldats achetés dès leur enfance , tant en Europe qu'en Asie , élevée enfin dans tous les exercices de la guerre. Ceux-ci, dans la crainte qu'il ne les fit tous massacrer , conspirèrent contre sa vie. Un des plus considérables d'entre eux , qui portoit l'épée du malheu-

reux Soudan , lui donna le premier coup au sortir d'un repas où il les avoit invités , & fut suivi d'un infinité d'autres , fans que sa garde osât branler. L'infortuné Prince blessé en plusieurs endroits , mais jeune & vigoureux , se sauva dans une des tours de son Palais. On y mit le feu : il en sortit à demi-brûlé , & alla se jeter dans le Nil , où il fut achevé & percé de mille coups. Octaï , Joinville dit, Faracataic, le plus furieux de tous , parce que c'étoit le plus maltraité , le fendit en deux , lui arracha le cœur ; & les mains encore ensanglantées, entre dans la tente où étoit le Roi : *Que me donneras-tu , lui dit-il , pour t'avoir défait d'un ennemi , qui t'eût fait mourir , s'il eût vécu ?* Louis plus touché d'horreur que de crainte , parut immobile , & ne daigna pas répondre. Alors le Barbare tirant son épée , lui en présenta la pointe : *Choisi* , poursuivit-il , *ou de périr de ma main , ou de me donner dans le moment l'Ordre de Chevalerie. Fais-toi Chrétien* , reprit l'intrepide Monarque , *& je te ferai Chevalier.* Une si grande fermeté étonna le Musulman , qui sans oser insister davantage , se retira.

Dans le même-tems trente ou qua-

Monach.
an. n. S. Dis-
ny. Luch.
tom. 3. p. 404.

rante de ces assassins montent le sabre à la main dans la Galère où étoient les principaux prisonniers , entr'autres les Comtes de Bretagne , de Flandres , & de Soissons , le Connétable de France , celui de Chypre , & Joinville. Tous crioient , Tuë , tuë ; mais dans un langage que personne n'entendoit que *Monseigneur Baudouin d'Ibelin*. Je lui demandai , continue le Sénéchal de Champagne , ce que ces gens-là disoient ? Ce qu'ils disent , mon cher Joinville , reprit le Cypriot , ils ne parlent de rien moins , que de nous couper la tête. Alors , ajouta-t-il , *je vis un grand troupeau de nos gens se jeter aux pieds d'un Religieux de la Trinité , pour se confesser. Mais endroit moi ne me souvenoit de mal , ne de péché que oncques j'eusse fait ; & ne pensois sinon à recevoir le coup de la mort. Je me agenouillé aux pieds de l'un d'eux , lui tendant le coup , & disant ces mots en faisant le signe de la Croix : Ainsi mourut sainte Agnès. Tout encontre de moi s'agenouilla le Connétable de Chypre , & se confessa à moi. Je lui donnai telle absolution comme Dieu m'en donnoit le pouvoir. Mais de chose qu'il m'eût dite , quand je*

sus levé, onques ne m'en recordai de mot. Telle étoit la simplicité de nos bons anciens Chevaliers : nous n'avons pas cru pouvoir mieux la représenter, qu'en nous servant de leurs propres termes : on y verra du moins beaucoup de foi , & de grands sentimens de religion. Quoi qu'il en soit , ils n'eurent que la peur ; & les Barbares sortirent du vaisseau , sans faire mal à personne.

Une pareille scène se passoit dans la tente du Roi , où une autre troupe de ces scélérats entra avec confusion , l'épée nue & fumante encore du sang de leur Prince. Leur démarche , leurs cris , la fureur enfin qui paroissoit peinte dans leurs yeux , sur leur visage , & dans toute leur personne , n'annonçoient rien que de funeste. Louis , sans rien perdre de cet air majestueux qui inspiroit le respect , même aux plus barbares , laissa tranquillement rugir ces bêtes féroces , ne montrant ni moins de sérénité , ni moins de dignité , que s'il eût été à quelque cérémonie d'éclat au milieu de ses Barons. Cette constance héroïque lui attira l'admiration de ces infâmes parricides : ils s'adoucirent tout d'un coup , & se prosternant jusqu'à terre : *Ne craignez rien ,*

Ess. Ind.
apud Duch.
tom. 3. p. 410.

Guill. Car.
not. ibid. p.
469.

Joinv. p. 73.

Seigneur, lui dirent-ils, vous êtes en sûreté : il falloit que les choses se passassent comme elles viennent de se passer : Nous ne vous demandons que l'exécution du Traité, & vous êtes libre. On dit même qu'ils furent si touchés de son intrépidité, qu'ils mirent en délibération de le faire leur Soudan : mais le voyant si ferme dans ce qui regardoit sa Religion, ils appréhendèrent qu'il ne renversât bientôt leurs Mosquées. Un jour le S. Monarque s'entretenant de cette aventure avec Joinville, lui demanda s'il croyoit qu'il eût accepté la Couronne d'Egypte. Le naïf Sénéchal répondit, *qu'il eût fait en vrai fol, vû qu'ils avoient ainsi occis leur Seigneur.* Or, sçachez, reprit Louis, *que je ne l'eusse mie refusée.* Tel étoit le zèle de ce Prince véritablement très-Chrétien, que pour opérer la conversion des Infidèles, il se fût exposé à une mort certaine.

Les Emirs
confirment le
traité : nou-
vel incident
qui expose le
Roi au plus
grand dan-
ger.

On confirma le Traité conclu avec Almoadan. Le Roi seulement y ajouta, qu'avant que d'être mis en liberté, il feroit rendre Damiette : qu'il s'obligeoit de ne point quitter le Nil, qu'il n'eût payé la moitié de la rançon : que le reste leur feroit compté, lorsqu'il

envoyeroit chercher les malades, les prisonniers, que le Soudan, contre sa parole, avoit fait conduire au Caire, & les machines de guerre qui resteroient dans la place pour sûreté. Tout sembloit fini, & rien ne l'étoit : Louis avoit encore à subir une épreuve qui passoit toutes les autres. Il étoit question de jurer l'observation de ces articles. Les Emirs firent tous les sermens qu'on voulut ; mais en même-temps, instruits par quelques Renégats, ils demandèrent que le Monarque consentît *qu'au cas qu'il ne tint pas les choses promises, il fût réputé parjure, comme le Chrétien qui a renié Dieu, son baptême, & sa loi ; & qui en dépit de Dieu, crache sur la Croix, & l'escache à ses pieds. Quand le Roi, dit Joinville, ouït celui serment, il dit que jà ne le feroit il.* Ce fut envain que les Princes ses frères lui représentèrent que la difficulté qu'il faisoit, en inspirant des soupçons sur sa bonne foi, mettoit en grand péril la vie de tant de personnes qui lui étoient chères : envain que les Evêques essayèrent de lui persuader qu'étant résolu de remplir ses engagements, il n'y avoit point d'assurance qu'il n'en pût donner : envain que

l'Infidèle qui étoit chargé de la négociation, lui rapporta qu'on ne parloit de rien moins, s'il s'obstinoit dans son refus, que de lui couper la tête, ou de le faire mettre en croix avec tous ses gens : rien ne fut capable de l'ébranler. *Je vous aime*, dit-il aux Seigneurs & aux Prélats, *je vous aime comme mes frères : je m'aime aussi : mais à Dieu ne plaise, quoi qu'il en puisse arriver, que de telles paroles sortent jamais de la bouche d'un Roi de France.* Pour vous, ajouta-t-il en s'adressant au Ministre Sarrafin, *allez dire à vos maîtres, qu'ils en peuvent faire à leurs volontés ; que j'aime trop mieux mourir bon Chrétien, que de vivre au courroux de Dieu, de sa Mère, & de ses Saints.*

Les Emirs outrés de colere, vinrent en foule fondre dans sa tente le sabre à la main, & criant d'un ton horrible : *Tu es notre captif & tu nous traites comme si nous étions dans tes fers : il n'y a point de milieu, ou la mort, ou le serment tel que nous l'exigeons.* Dieu vous a rendu maîtres de mon corps, répondit froidement le Monarque ; *mais mon ame est entre ses mains, vous ne pouvez rien sur elle.* Ils crurent que c'étoit le Patriarche de

Bonif. VIII
Sermo. 1. de
can. S. Lud.
apud. Duch.
tom. 1. p. 482.

Diuv. p. 72.

Guil. Guér.
p. 47.

Jérusalem , qui par zèle de religion
lui mettoit ces scrupules dans l'esprit :
rien ne put le soustraire à leur rage ,
ni son grand âge , il avoit quatre-vingts
ans , ni sa dignité , ni même ses ver-
tus. Ce vénérable vieillard qui avoit
travaillé au traité , étoit devenu leur
captif , dit Joinville , « suivant la cou- page 72, 73.
» tume alors usitée en Païennie com-
» me en Chrétienté , que quand deux
» Princes étoient en guerre , si l'un
» d'eux venoit à mourir , les Am-
» bassadeurs qu'ils s'étoient envoyés
» réciproquement , demeuroient pri-
» sonniers & esclaves. » Ainsi les Bar-
bares se saisirent du Prélat , l'atta-
chèrent à un poteau , *les mains liées*
derrière le dos si étroitement , qu'elles
lui enflèrent en peu de tems grosses
comme la tête , tant que le sang lui
en failloit. Ce malheureux pressé
par la douleur , crioit tristement au
Roi : *Ha ! Sire , Sire , jurez hardiment :*
car j'en prends le péché sur moi & sur
mon ame , puisqu'ainsi est qu'avez dé-
sir & volonté d'accomplir vos promes-
ses. C'étoit une épreuve bien cruelle
pour un cœur comme celui de Louis ;
mais il s'étoit fait un cas de conscien-
ce de ce fatal serment. Il tint ferme

& força les Infidèles à se contenter d'une formule de jurement qui n'eût point l'air d'un blasphème.

Les Sarrafins obligés de céder au Monarque trois fois leur vainqueur les armes à la main, & toujours triomphant de leur férocité jusques dans les fers, n'osèrent plus insister, & le firent embarquer sur leurs galères avec tous les prisonniers. On descendit à l'embouchure du Thanis : on vogua ensuite vers Damiette, tandis que l'armée Infidelle alloit par terre. Le Roi fut mis sur le bord du rivage dans une tente à une demi-lieue de la Ville, où le seul Geoffroi de Sargines entra pour donner les ordres sur la reddition. La Reine, les Princesses, & les autres Dames montèrent sur des vaisseaux Génois, & les clefs de la Place furent remises entre les mains des Emirs. Les Barbares s'y jetterent en foule comme dans une Ville forcée; égorgèrent tout ce qu'ils trouvèrent de malades, & faisant un ras des armes, des machines, & de tout ce qu'ils s'étoient engagé de rendre, ils en allumèrent un feu qui brûla trois jours entiers. Ce n'étoit encore, dit Joinville, que le prélude

des perfidies *de cette traître quenaille* : ils délibérèrent long-tems s'ils massacreroient le Monarque & ses sujets. Toutes les voix étoient pour l'affirmative : déjà *ils avoient fait signe* aux mariniers de remonter vers le grand Caire; ce qui fut exécuté sur le champ *dont fut mené par entre nous un très-grand deuil*, ainsi que s'exprime le bon Sénéchal, & *maintes larmes en issirent des yeux* : car nous espérions tous qu'on nous dût faire mourir. Mais enfin la réflexion qu'ils se rendroient par-là l'exécration de l'univers, la crainte d'attirer sur eux la vengeance de toute l'Europe, & plus que tout cela, l'envie d'avoir les huit cens mille besans d'or qu'on leur avoit promis, les ramenèrent à un avis plus sage, & soutinrent en eux un reste de bonne foi. *Ainsi comme Dieu voulut, qui jamais n'oublie ses serviteurs, il fut accordé que tous seroient délivrés, & les fit-on revenir vers Damiette.* On voulut même les régaler avant que de les quitter : on leur apporta des beignets de fromage rotis au soleil & des œufs durs, *que pour l'honneur de leurs personnes on avoit fait peindre par dehors de diverses couleurs.*

Il est déli-
vré avec tous
les autres pri-
sonniers.

Idem. p. 75.

On leur permit ensuite de sortir des vaisseaux qui leur tenoient encore lieu de prison, & d'aller trouver le Roi qu'on avoit laissé durant tout ce tems-là dans une tente sur le rivage. Alors il marchoit vers le Nil, environné de vingt mille Sarrasins armés, qui le considéroient avec une grande curiosité, & lui rendoient le même honneur que s'il eût été leur Prince. Une galère l'attendoit, sans autre équipage en apparence qu'un homme qui faisoit le fou. Des qu'il vit le Monarque à portée d'être secouru, il donna un coup de sifflet, & à l'instant parurent quatre-vingts Arbalétriers François, *bien équipés, leurs arbalètes tendues & le trait dessus.* Les Infidèles à cette subite apparition, *commencèrent à fuir comme brebis qui sont ébahies; ne oncques avec le Roi n'en demeura que deux ou trois.* Aussi-tôt le Maître du vaisseau lui fait jeter une planche, pour l'aider à passer sur son bord: il y entre suivi du Comte d'Anjou son frère, de Geoffroy de Sargines, de Philippe de Nemours, d'Albéric Clément, maréchal de France, du Sire de Joinville, & de Nicolas, général de la Tri-

nité. Dans le même-tems les Comtes de Bretagne , de Flandres & de Soissons, le Patriarche & tous les Seigneurs prisonniers , tant de France que de Chypre & de la Palestine , s'embarquèrent aussi sur d'autres navires : le seul Comte de Poitiers demeura pour ôtage , jusqu'au paiement des quatre cens mille besans d'or, que Louis devoit donner avant que de quitter la côte de l'Egypte.

Le Saint Roi fidèle à sa parole , leur fit délivrer cette somme *au poids de la balance*, qui valoit chacune dix mille livres. Tout-à-coup on vint lui dire qu'il s'en falloit environ soixante mille besans, qu'on ne pût finir de compte. Joinville lui conseilla de les emprunter des Templiers , ou de les prendre par force , s'ils faisoient quelque difficulté. Ce fut envain que leur grand Maréchal se piquant d'une fausse exactitude dans l'occasion du monde la plus privilégiée , représenta qu'en recevant leurs Commanderies , ils faisoient serment de ne disposer des revenus que par l'ordre des supérieurs : on ne fit que rire d'un scrupule si mal fondé de la part de gens qui ne se dispensoient que trop sou-

Son exactitude à exécuter ce qu'il avoit promis.

vent de leur règle en d'autres points bien plus essentiels. Le Sénéchal de Champagne s'offrit & partit avec la permission du Monarque , pour aller forcer leurs coffres prétendus sacrés. Déjà il avoit levé *la cognée pour y faire ouverture de par le Roi* , lorsque le bon Chevalier qui l'avoit suivi , jugea plus à propos , pour éviter l'indignation publique , de lui en remettre généreusement toutes les clefs. Joinville y puisa sans façon tout l'argent dont on avoit besoin , & l'apporta aux pieds de Louis , *qui moult fut joyeux de sa venue*. Ainsi le payement fut achevé au grand contentement du Religieux Prince , & le Comte de Poitiers remis en liberté.

Il s'embarque pour la Palestine.

Tout étoit prêt pour le départ , lorsque le Comte de Montfort qui avoit été chargé de payer , croyant avoir fait un trait d'habile homme , dit au Monarque en riant , que les Sarrafins s'étoient trompés de vingt mille besans d'or , & qu'il étoit bien aise d'avoir été plus fin que des traîtres qui n'avoient ni foi ni loi. Mais le Roi , dit Joinville , *se courrouça aprement , & le renvoya , au grand danger de sa vie , restituer cette somme à des barbares ,*

Idem. p. 77.

dont l'infidélité ne faisoit point exemple pour un Prince Chrétien. Il mit ensuite à la voile vers la Terre-Sainte : le Comte de Bretagne , Pierre de Dreux , s'étoit embarqué quelques jours auparavant pour la France , accompagné du Comte de Flandres & de quantité d'autres Seigneurs ; mais il n'eut point la douce consolation de revoir sa Patrie : il mourut de maladie dans le trajet. Le zèle qu'il fit paroître pour la Religion dans ses deux voyages d'Outremer , & la fidélité constante au service du Roi dans les dernières années de sa vie , semblent avoir effacé les premières fautes d'un âge sujet à l'ambition & à l'emportement. On ne peut du moins lui refuser une place distinguée parmi les plus grands hommes de son siècle : tout la lui assure , l'intrépidité du courage , l'élévation du génie , la sublimité des vues , enfin cette profondeur de connoissances , acquises par un long usage qui l'avoit rendu comme l'oracle du Conseil des Croisés.

L'embarquement s'étoit fait avec tant de précipitation , que *les gens du*

Idem. p. 75,
80.

Roi ne lui avoient rien appareillé , comme de robes , lit , couche , ne autre bien : à peine se trouva-t-il quelques matelats sur lesquels il pût reposer , quoiqu'il fût encore foible de sa dernière maladie. Il faisoit venir Joinville , lui permettoit de se seoir auprès sa personne , pour ce qu'il étoit malade , & après lui avoir dit en détail ce qui s'étoit passé à sa prise & pendant sa prison , il lui ordonnoit de raconter ses aventures particulières , trouvant toujours le moyen de rapporter tout à Dieu. Tant de malheurs qui lui étoient arrivés coup sur coup , n'avoient pu , dit l'ingénu Sénéchal , lui faire oublier le Comte d'Artois son frère il plaignoit à merveille sa mort. Un jour il demanda où étoit le Comte d'Anjou , qui quoique sur le même vaisseau , ne lui tenoit autrement compagnie : on lui répondit qu'il jouoit avec Gautier de Nemours. Aussi-tôt il se leva un peu échauffé , se fit conduire à la chambre où étoient les joueurs , & quand il fut sur eux , prit les dez & les tables , les jeta en la mer , & se courrouça très-fort à son frère de ce qu'il ne lui souvenoit plus de la mort d'un Prince qui devoit lui être si cher ,

*ni des périls desquels notre Seigneur les
avait délivrés. Mais le sire de Nemours
en fut mieux payé : car le bon saint Roi
jeta tous ses deniers après les dez, & les
tables en la mer.*

La navigation fut des plus heureu-
ses, & les Vaisseaux au bout de six
jours entrèrent dans le Port de saint
Jean d'Acre. Toute la Ville vint au
devant du Roi en procession, & cha-
cun mit pied à terre dans l'espérance
de trouver quelque repos après tant
de fatigues. Telle fut la fin d'une ex-
pédition, dont les préparatifs allar-
mèrent tout l'Orient, dont les pre-
miers succès firent trembler toute l'E-
gypte, dont les derniers malheurs
remplirent toute l'Europe de deuil &
de tristesse. Louis se montra vérita-
blement grand dans l'une & l'autre
fortune, grand dans ses triomphes,
plus grand encore dans les fers, très-
grand par la tendre reconnoissance
qu'il conserva toute sa vie pour les
bontés d'un Dieu qui l'avoit jugé di-
gne de souffrir pour la gloire de son
saint nom. Loin de rougir de ses chaî-
nes, il en fit, dit Villani, (a) gra-

Ibid. Differt.
19. p. 256, 257.

(a) On aura par la suite occasion d'examiner ce
point de l'histoire du saint Roi.

ver l'empreinte sur ses monnoies : exemple qui fut imité par quelques-uns des Princes qui avoient eu le bonheur de les partager avec lui.

Fin du quatrième Volume.

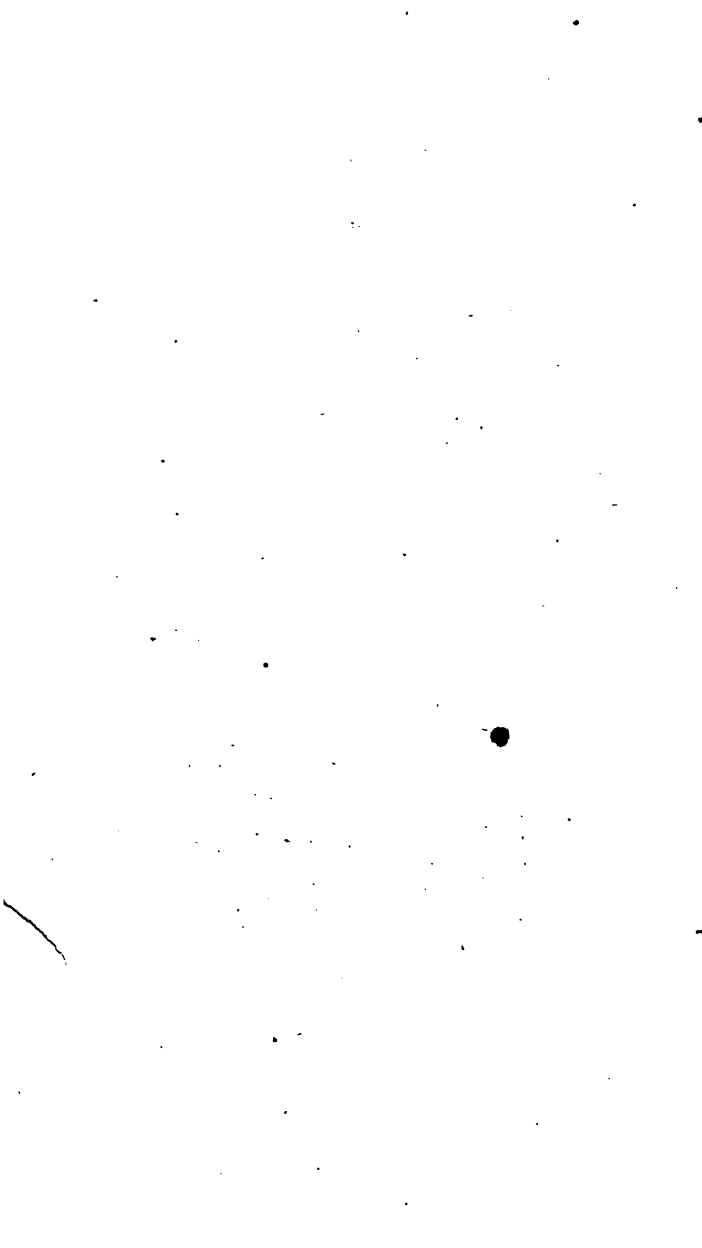
APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier les trois & quatrième Volumes de l'*Histoire de France*. J'ai cru qu'ils ne seroient pas moins agréables au Public que les deux premiers. A Paris de 23 Mai 1756.

DEPASSE.

ERRATA.

- P** Age 7. Lig. 29. prenoit des dessus l'autel ,
lisez de dessus.
- P. 20. l. 17. ne vous ennuil mie , *lisez* ennuit
mie.
- P. 27. l. 9. gens exprimentés , *lisez* experi-
mentés.
- P. 87. l. 13. vingt & un ans , *lisez* an.
- P. 99. l. 23. Chaon ce , *lis*. Chaource.
- P. 161. l. 4. & ne veut nulle y , *lis*. nully.
- P. 175. l. 10. qu'on ne lui donnât pas , *lisez*
qu'on ne lui demandât pas.
- P. 193. l. 12. le participe actif est *hatis* , *lisez*
hafs.
- P. 194. lig. 5. fixième des imans , *lis*. imams.
- P. 247. l. 22. l'Abbé de Corbies , *lis*. Corbie.
- P. 260. l. 10. port dans le Bourbonnois , *lisez*
Boulonnois.
- P. 266. l. 17. quarante & un Chevaliers , *lis*.
Chevalier.
- P. 279. l. 16. pour le Comte d'Angoulême , *lis*.
pour le Comté.
- Ibid l. 19. au Comté de Poitiers , *lis*. au Comte.
- P. 332. l. 2. Louis n'oublioit rien , *lis*. n'oublia
rien.
- P. 339. l. 1. chacun endosse , *lisez* endossa.
- P. 360. l. 4. Salisbury , *lisez* Salisbery.
- P. 412. l. 8. Sarisbery , *lis*. Salisbery.
- P. 415. l. 4. se rassemble , *lis*. se rassembla.





20
17

